

Quête du saint Graal

Ms Lyon, bm, P.A. 77, édition par Ch. Marchello-Nizia
traduction en français moderne
par Isabelle Vedrenne
avec la collaboration de V. Obry, Ch. Marchello-Nizia et C. Guillot
Version provisoire (Novembre 2012)

<160a>

A la veille de la Pentecôte, quand les compagnons de la Table Ronde furent arrivés à Camaalot et qu'ils eurent entendu la messe et comme l'on voulait installer les tables vers le début de l'après-midi, entra à cheval dans la grande salle une très belle demoiselle, elle était venue à si vive allure qu'on pouvait bien le voir à son cheval qui était encore tout en sueur, et elle met pied à terre, vient devant le roi et le salue ; et le roi lui dit « Que Dieu vous bénisse ».

- Seigneur, dit- elle, par Dieu, dites- moi si Lancelot est ici.

- En vérité oui, dit le roi, le voici. »

Il le lui montre, et elle se rend aussitôt là où il se trouve et lui dit : « Lancelot, je vous demande, au nom du Roi Pellés, de venir avec moi là-bas, jusqu'à cette forêt. " Et lui, il lui demande à qui elle appartient.

- Je suis, dit- elle, à celui que j'ai nommé.

- Et quel besoin, dit il, avez- vous de moi ?

- Cela, vous le verrez bien, répond- elle.

- Par Dieu, dit- il, j'irai donc volontiers. »

Il dit alors à un écuyer de seller son cheval et de lui apporter ses armes, et l'autre s'exécute à l'instant même. Et quand le roi et les autres qui se trouvaient dans la grande salle voient cela, ils en sont bien tristes. Et cependant quand ils comprennent qu'il ne resterait pas, ils le laissent partir. Et la reine lui dit :

« - Qu'est- ce, Lancelot, nous abandonnez- vous en ce jour qui est si solennel ?

- Madame, dit la demoiselle, sachez que demain il sera de retour ici avant le déjeuner.

<160b>

- Qu'il parte donc dès à présent, dit la reine, car s'il ne devait pas revenir demain, je n'accepterais pas qu'il s'en aille aujourd'hui. " Et il monte alors à cheval ainsi que la demoiselle, ils s'en vont sans plus de cérémonie, et sans autre compagnie que celle de deux écuyers qui étaient venus avec la demoiselle. Et une fois sortis de Camaalot ils chevauchent jusqu'à la forêt, et empruntent le grand chemin empierré, et après avoir parcouru au moins une lieue, ils arrivent à une vallée et voient alors devant eux, en travers du chemin, une abbaye de religieuses ; et la demoiselle se dirige dans cette direction aussitôt qu'ils s'en sont rapprochés.

Et quand ils sont parvenus devant la porte, l'écuyer appelle, et on lui ouvre, et ils descendent de cheval et entrent ; et quand ceux de l'endroit surent que Lancelot était arrivé, ils allèrent tous à sa rencontre et lui réservèrent un accueil très chaleureux ; et quand ils l'eurent mené dans une chambre et qu'il fut désarmé, il vit ses deux cousins Bohort et Lionel couchés dans deux lits, et dans sa très grande joie, il les éveille, et quand eux le voient, ils le serrent dans leurs bras et l'embrassent ; alors s'exprime la joie que les cousins se manifestent les uns aux autres.

" Cher seigneur, demande Bohort à Lancelot, quelle aventure vous a amené ici ? Nous pensions bien vous retrouver à Camaalot. "

Et il leur conte comment une demoiselle l'a conduit en ces lieux. Mais il ne sait pas encore pourquoi.

Et pendant qu'ils parlaient ainsi, entrèrent trois religieuses qui menaient devant elles Galaad, un jeune homme si beau et si bien bâti qu'on aurait difficilement trouvé son pareil au monde. Et la plus noble d'entre elles le menait par la main, et pleurait avec émotion. Arrivée devant Lancelot, elle lui dit :

« - Seigneur, je vous amène ce jeune homme que nous avons élevé, et qui est toute notre joie, notre réconfort et notre espoir, afin que vous le fassiez chevalier. Car nous pensons qu'il n'existe pas d'homme plus valeureux que vous de qui il puisse recevoir l'ordre de chevalerie. »

Il regarde le jeune homme, et le voit si extraordinairement beau qu'il pense n'avoir jamais vu un garçon de son âge aussi splendide ; et de la pureté

<160c>

qu'il perçoit en lui, il espère tant de bien qu'il lui plaît fort de le faire chevalier. Il répond aux dames qu'il ne manquera pas de faire ce qu'elles lui demandent, et qu'il le fera volontiers chevalier puisqu'elles le désirent.

- Seigneur, disent- elles, nous voulons que cela soit fait cette nuit-même ou demain.

- Par Dieu, répondit- il, il en sera comme vous le voulez. »

Cette nuit- là, Lancelot demeura en ce lieu et fit veiller le jeune homme toute la nuit dans l'église, et le lendemain à l'aube il le fit chevalier, lui passa l'un des éperons et Bohort l'autre. Ensuite Lancelot lui ceignit l'épée et lui donna la colée, et lui souhaita que Dieu lui accorde la bravoure car la beauté, il l'avait déjà.

Et quand il eut fait tout ce qui convenait pour [armer] un nouveau chevalier, il lui dit :

« Cher seigneur, viendrez- vous avec moi à la cour de monseigneur le Roi Arthur ?

- Seigneur, répond- il, non, je n'irai pas avec vous. »

Et Lancelot dit alors à l'abbesse :

« Madame, souffrez que votre nouveau chevalier vienne avec nous à la cour chez mon seigneur le roi. Car cela lui sera certainement plus utile d'être là-bas que de rester ici avec vous.

- Seigneur, répond- elle, il n'ira pas maintenant ; en revanche aussitôt que nous penserons le moment propice venu, nous l'y enverrons. »

Et Lancelot quitte alors ces lieux avec ses compagnons, et ils chevauchent ensemble jusqu'à Camaalot où ils arrivent tôt dans la matinée, et le roi était allé à l'église pour

entendre la messe en grande et noble compagnie ; et quand les trois cousins arrivèrent, ils mirent pied à terre dans la cour et montèrent dans la salle haute, et ils commencèrent alors à parler du jeune homme que Lancelot avait armé chevalier. Bohort dit qu'il n'avait jamais vu quelqu'un qui ressemblât autant à Lancelot que ce jeune homme.

« Assurément je ne croirais plus jamais quoi que ce soit, si ce jeune homme n'est pas Galaad, celui qui a été engendré en la belle fille du Riche Roi Pêcheur, car il est tout à fait extraordinaire de voir à quel point il tient de ce lignage et du nôtre.

- Par ma foi, dit Lionel, je suis convaincu que c'est lui, car il ressemble vraiment beaucoup à mon seigneur. "

Ils parlèrent un long moment de cela pour voir s'il ne sortirait pas quelque mot de la bouche de Lancelot, mais quels que fussent leurs propos sur ce sujet, il ne répondit rien en cette occasion. Et dès qu'ils eurent cessé de parler de cela, ils regardèrent les sièges de la Table Ronde et trouvèrent écrit à chaque place : ICI DOIT S'ASSEOIR UN TEL. Et ils continuèrent ainsi à regarder jusqu'à ce qu'arrivant au grand siège que l'on appelait le Siège Périlleux, ils trouvent une inscription qui leur sembla avoir été tout récemment écrite ; et ils lurent le texte qui disait : IL S'EST ACCOMPLI 454 ANNEES DEPUIS LA PASSION DE JESUS CHRIST ET, AU JOUR DE LA PENTECOTE, CE SIEGE DOIT TROUVER SON MAITRE ; et quand ils voient cette inscription, ils se disent l'un à l'autre : " Par ma foi, voici une étonnante aventure !

- Au nom de Dieu, dit Lancelot, si l'on voulait calculer exactement le terme fixé par cette inscription en partant de la résurrection de Notre Seigneur jusqu'à maintenant, on trouverait, je pense, que c'est précisément aujourd'hui que doit être occupé ce siège, car c'est la Pentecôte de la quatre cent cinquante-quatrième année, et je voudrais bien qu'aujourd'hui, nul ne voie ces mots avant l'arrivée de celui à qui est réservée cette aventure. "

Et ils disent qu'ils vont empêcher qu'on les voie, ils font apporter un drap de soie et le mettent sur le siège pour couvrir l'inscription.

<160d>

Quand le roi fut revenu de l'église, et qu'il vit que Lancelot était de retour et qu'il avait amené Bohort et Lionel, il leur fit un accueil très chaleureux, il leur souhaite la bienvenue, et la fête commence à la cour, grande et extraordinaire, car les compagnons de la Table Ronde sont très heureux de la venue des deux frères, et monseigneur Gauvain leur demande comment ils se sont portés depuis leur départ de la cour, et ils répondent : " Bien, Dieu merci ". En effet, ils avaient toujours été en parfaite santé.

« Assurément, dit monseigneur Gauvain, cela me réjouit beaucoup. »

Grande est la joie que ceux de la cour manifestent à Bohort et à Lionel, car ils ne les avaient pas vus depuis un bon moment ; et le roi commande que les tables soient préparées, car à son avis il est temps de manger.

" Seigneur, dit Keu le sénéchal, si vous vous asseyez dès à présent pour déjeuner, il m'est avis que vous enfreindrez la coutume de ces lieux, car nous avons toujours vu que vous ne vous mettiez pas à table lors d'une grande fête avant qu'une aventure ne se soit produite en votre cour en présence de tous les barons de votre maison.

- Assurément, dit le roi, Keu, vous dites

<161a>

vrai, j'ai toujours respecté cette coutume et je la respecterai aussi longtemps que je le pourrai, mais j'éprouvais une si grande joie à voir Lancelot et ses cousins arriver à la cour en parfaite santé que la coutume m'était sortie de l'esprit.

- Qu'il vous en souviennent donc, dit Keu. "

Pendant qu'ils parlaient ainsi, un jeune homme entra et dit au roi : « Seigneur, je vous apporte de très surprenantes nouvelles.

- Lesquelles ? demande le roi. Dites-les moi sans tarder.

- Seigneur, en contrebas de votre palais, il y a un gros bloc de pierre que j'ai vu flotter sur l'eau. Venez le voir, car je sais bien que c'est là un prodige extraordinaire. "

Et le roi descend aussitôt pour voir ce prodige, et tous les autres font de même ; et quand ils ont rejoint la rive, ils trouvent la grosse pierre qui est parvenue jusque là et s'est échouée ; et c'était une roche de marbre vermeil, et dans le bloc était fichée une épée qui paraissait splendide et de grande valeur ; et la garde en était d'une pierre précieuse gravée très finement de lettres d'or ; et les barons regardaient l'inscription qui disait : 'Nul jamais ne m'ôtera d'ici sinon celui au côté duquel je pendrai, et il sera le meilleur chevalier du monde. 'Et quand le roi voit ces mots, il dit à Lancelot : " Cher seigneur, cette épée est légitimement vôtre, car je sais bien que vous êtes le meilleur chevalier du monde. "

Et il répond, fort affligé :

« Assurément, seigneur, elle n'est pas mienne et je n'aurai ni le courage ni l'audace d'y porter la main, car je ne suis ni assez digne ni d'assez grande valeur pour être chargé de la prendre, et c'est pourquoi je m'en garderai et je n'y porterai jamais la main, car essayer de l'avoir serait folie de ma part.

- Toutefois, dit le roi, vous tenterez l'épreuve pour voir si vous pourriez l'ôter du bloc.

- Seigneur, dit-il, je ne le ferai pas. Car je sais bien que nul ne tentera l'épreuve sans y échouer au point d'en être blessé.

- Et comment le savez-vous ? demande le roi.

- Seigneur, dit-il, je le sais bien, et j'ajouterai une autre chose : en effet je veux que vous sachiez qu'aujourd'hui même commenceront les grandes aventures et les grands prodiges du Saint Graal. "

Quand le roi entend que Lancelot n'en fera pas davantage, il dit à monseigneur Gauvain :

" Cher neveu, tentez l'épreuve.

- Seigneur, répond-il, si vous le permettez je ne le ferai pas ; dès lors que

<161b>

monseigneur Lancelot ne veut pas s'y essayer, j'y mettrai la main en vain, car vous savez parfaitement qu'il est bien meilleur chevalier que moi.

- Pourtant, dit le roi, vous essayerez, parce que je le veux. Et non pour avoir l'épée. "

Et il avance rapidement la main, prend l'épée par la poignée et tire, mais il ne peut l'extraire du bloc, et le roi lui dit aussitôt :

« Cher neveu, cessez, car vous avez bien accompli mon commandement.

- Monseigneur Gauvain, dit Lancelot, sachez bien que cette épée vous touchera un jour de si près que vous ne voudriez, pour un château, l'avoir tenue dans vos mains.

- Seigneur, dit monseigneur Gauvain, je n'y peux rien. Même si je devais en mourir à l'instant même, je l'aurais fait pour accomplir la volonté de mon seigneur. »

Et quand le roi entend ces paroles, il se repent de ce qu'il a fait faire à Gauvain. Et il demande alors à Perceval de tenter l'épreuve de l'épée, et celui-ci dit qu'il le fera volontiers pour tenir compagnie à monseigneur Gauvain. Il porte la main à l'épée et tire, mais il ne peut pas la prendre ; et à ce moment-là, tous ceux qui se trouvent là sont convaincus que Lancelot a dit vrai, et que les mots gravés sur la garde de l'épée sont véridiques. Il n'y a désormais homme assez hardi pour oser y porter la main, et monseigneur Keu dit au roi :

« Seigneur, seigneur, par ma tête, à présent vous pouvez vous asseoir tranquillement pour déjeuner dès qu'il vous plaira, car vous avez bien satisfait à l'aventure avant le repas, à ce qu'il me semble.

- Allons donc, dit le roi, en effet il est bien temps. »

Et les chevaliers s'en vont alors, et laissent le bloc de pierre sur la rive ; et le roi fait sonner le cor annonçant l'eau puis il s'assied sur son siège d'honneur, et les compagnons de la Table Ronde s'assoient chacun à leur place. Ce jour-là, ce sont quatre rois tous couronnés qui servent à table, et avec eux tant d'hommes de haute noblesse que c'en était incroyable.

Ce jour-là, le roi était assis à la place d'honneur, dans la grande salle, et il y avait pour le servir une foule de nobles barons. Voici qu'une fois tous assis, ils s'aperçurent que tous les compagnons de la Table Ronde étaient venus, et tous les sièges occupés, excepté celui qu'on appelait le Siège Périlleux. Quand ils eurent eu le premier plat, il leur arriva une très surprenante aventure : toutes les portes et les fenêtres de la grande salle où ils mangeaient

<161c>

se fermèrent d'elles-mêmes sans que personne n'y ait touché ; et cependant la salle ne fut pas assombrie ; et tous, les fous comme les sages, en furent ébahis, et le roi Arthur qui prit la parole le premier dit : " Par Dieu, chers seigneurs, nous avons vu aujourd'hui des prodiges, tant ici que sur la rive, mais je pense que nous en verrons encore avant ce soir de plus grands que ceux-ci. "

Pendant que le roi parlait ainsi, un vieillard d'un âge très vénérable entra, vêtu d'une robe blanche, et il n'y avait là chevalier qui sut par où il était passé ; le vieillard venait à pied et menait par la main un chevalier à l'armure vermeille, sans épée et sans bouclier, il dit aussitôt qu'il fut au milieu de la grande salle : " La paix soit avec vous. "

Et ensuite il dit au roi, se tournant vers lui : " Roi Arthur, je t'amène le chevalier désiré, celui qui est sorti du noble lignage du roi David, et de la descendance de Joseph d'Armathie, celui grâce à qui les prodiges de ce pays et des terres étrangères s'arrêteront. Le voici. "

Et le roi est très heureux de cette nouvelle, il répond au vieillard :

" Seigneur, soyez le bienvenu, si ces paroles sont vraies, et que le chevalier soit le bienvenu, car s'il est celui que nous attendons pour achever les aventures du Saint Graal, jamais accueil ne fut aussi chaleureux que celui que nous lui réserverons. Et qui

qu'il soit, celui que vous dites ou un autre, je voudrais que grand bien lui advienne parce qu'il est d'une aussi grande qualité et d'un aussi noble lignage que vous le dites.

- Par ma foi, dit le vieillard, vous en verrez bientôt de belles prémices. "

Sur ce, il fait aussitôt ôter l'armure du chevalier, et celui-ci reste vêtu d'une tunique de soie vermeille, et il lui fait immédiatement passer un manteau vermeil qu'il portait sur son épaule, tout de brocart, et doublé à l'intérieur d'hermine blanche.

Quand il eut vêtu et équipé le chevalier, le vieillard lui dit : " Suivez- moi, seigneur chevalier. "

Et celui-ci s'exécute et le vieillard le mène tout droit au Siège Périlleux à côté duquel Lancelot était assis, et il soulève le drap de soie que les autres y avaient mis. Il trouve l'inscription qui dit : 'Ici est le siège

<161d>

de Galaad '. Et le vieillard observe l'inscription, il lui semble qu'elle vient d'être écrite et il reconnaît le nom qu'elle porte. Alors il dit au chevalier, à voix suffisamment haute pour que toute l'assemblée l'entende : " Seigneur chevalier, asseyez- vous ici, car cette place est vôtre. "

Et l'autre s'assied avec assurance, et dit au vieillard :

" Maintenant vous pouvez vous en retourner, car vous avez parfaitement accompli ce que l'on vous a commandé ; et saluez pour moi tous ceux de la sainte demeure, mon oncle le Roi Pellés et mon aïeul le Riche Roi Pêcheur, et dites-leur de ma part que j'irai les voir aussitôt que je le pourrai et que j'en aurai l'autorisation. "

Et le vieillard quitte les lieux, recommandant à Dieu le Roi Arthur et toute l'assistance, et quand on voulut lui demander qui il était, il coupa court et répondit simplement qu'il ne le leur dirait pas à ce moment- là car ils le sauraient bien, le temps venu, s'ils osaient le demander. Puis, se dirigeant vers la porte principale de la grande salle, qui était fermée, il l'ouvre, descend dans la cour, et trouve la quinzaine de chevaliers et d'écuyers qui étaient venus avec lui et l'attendaient. Et il monte à cheval et quitte la cour si bien que cette fois- là on ne sut rien de plus à son sujet.

Quand ceux de la salle virent le chevalier assis sur le Siège que tant d'hommes valeureux avaient redouté, et où de si grands prodiges étaient à plusieurs reprises arrivés, tous en furent très étonnés. Car il leur paraît si jeune qu'ils ne comprennent pas d'où cette grâce pourrait lui être venue, si ce n'est de la volonté de Notre Seigneur, et une grande fête commence en ces lieux, les uns et les autres font honneur au chevalier, car ils sont convaincus qu'il est celui par qui les prodiges du Saint Graal doivent prendre fin, et ils le savent bien grâce à l'épreuve du Siège, où jamais homme, à l'exception de celui- ci, ne s'était assis sans qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur. Ils servent et honorent autant qu'ils le peuvent celui qu'ils considèrent comme le maître et seigneur de l'assemblée de la Table Ronde. Et Lancelot qui, tout à l'étonnement qu'il ressent, l'observe avec attention, reconnaît en lui celui qu'il vient de faire le jour même chevalier. Il en éprouve une très grande joie, c'est pourquoi il lui fait les plus grands honneurs possibles,

<162a>

le fait s'exprimer sur bien des sujets et l'invite à parler de lui ; et l'autre, qui le reconnaît parfaitement, n'ose pas lui opposer un refus. Il répond donc à maintes reprises aux questions de Lancelot. Mais Bohort, qui est plus heureux que quiconque et qui sait bien que c'est Galaad, le fils de Lancelot, celui qui doit mener les aventures à bien, s'adresse à Lionel son frère, et lui dit : " Cher frère, savez- vous qui est ce chevalier qui est assis sur le Siège Périlleux ?

- Je ne sais rien de précis, répond Lionel. Sinon qu'il est celui qui aujourd'hui a été fait nouveau chevalier, et que monseigneur Lancelot a adoube de sa main ; et il est celui dont nous avons parlé tout le jour vous et moi, celui que monseigneur Lancelot conçut en la fille du Riche Roi Pêcheur.

- Soyez en bien convaincu, dit Bohort, c'est lui, et il est notre proche cousin. Et nous devons être très heureux de cette aventure, car il n'est pas douteux qu'il réalise à l'avenir de plus grandes choses qu'aucun chevalier que j'aie jamais connu, tant est beau déjà le commencement de l'histoire. "

Ainsi parlent les deux frères au sujet de Galaad, et tous les autres membres de la cour en font autant. La nouvelle s'était si bien répandue partout que la reine qui mangeait dans ses appartements en entendit parler par un jeune homme qui lui dit :

" Madame, des choses bien surprenantes se sont produites ici.

- Comment cela, demande-t-elle, dis-le moi.

- Par ma foi, madame, dit-il, il est venu à la cour un chevalier qui a accompli l'aventure du Siège Périlleux, et le chevalier est un homme si jeune que tout le monde se demande avec étonnement d'où cette grâce peut lui être venue.

- Vraiment, dit-elle, cela peut-il être exact ?

- Oui, répondit - l'autre, croyez-le bien.

- Par Dieu, dit-elle, il a donc eu bien de la chance car cette aventure, jamais nul homme ne l'a tentée sans être tué ou blessé avant de l'avoir menée à son terme.

- Ah Dieu, disent les dames, le chevalier est vraiment né sous une bonne étoile ! aucun homme, aussi valeureux fût-il, ne put l'égaliser, et on peut bien reconnaître à ce prodige qu'il est celui qui mettra fin aux aventures de la Grande Bretagne, et par lequel le Roi Méhaingnié recevra la guérison. "

" Cher ami, dit la reine au jeune homme,

<162b>

je t'en conjure, dis-moi donc comment il est.

- Madame, répond-il, je vous le jure, c'est un des plus beaux chevaliers du monde, mais il est étonnamment jeune, et ressemble à Lancelot et à la parenté du Roi Ban, d'une façon si extraordinaire que tous ceux d'ici disent qu'en vérité il en est issu. "

Et la reine désire alors encore bien davantage le voir qu'elle ne le faisait auparavant ; dès lors qu'elle a entendu parler de la ressemblance, elle est convaincue qu'il s'agit de Galaad que Lancelot a conçu en la fille du Riche Roi Pêcheur, comme on le lui avait raconté à maintes reprises, et aussi de quelle manière le chevalier avait été trompé, et c'est la raison pour laquelle elle aurait été vraiment en colère envers Lancelot, s'il s'était avéré qu'il fût vraiment coupable.

Quand le roi et les compagnons de la Table Ronde eurent mangé, ils se levèrent de leur siège. Et le roi lui-même alla jusqu'au Siège Périlleux, souleva le drap de soie, et trouva le nom de Galaad qu'il désirait beaucoup connaître ; et il le montre à monseigneur Gauvain et lui dit :

" Cher neveu, nous avons maintenant avec nous Galaad, le Bon Chevalier parfait que nous et ceux de la Table Ronde avons tant désiré avoir ; faisons maintenant en sorte de l'honorer et de le servir tant qu'il sera avec nous, car il ne demeurera pas ici longtemps,

je le sais bien, à cause de la grande Quête du Graal qui, je le sais, commencera prochainement ; et Lancelot nous l'a aujourd'hui laissé entendre, ce qu'il n'aurait pas fait s'il ne le savait pas.

- Seigneur, dit monseigneur Gauvain, et vous et nous devons le servir comme celui que Dieu nous envoie pour délivrer notre pays des grands prodiges, des étranges visions et des étranges aventures qui s'y sont produits si souvent et depuis si longtemps. "

Alors le roi vient à Galaad et lui dit :

" Seigneur, soyez le bienvenu, nous avons beaucoup désiré vous voir ; à présent vous voici grâce à Dieu et à vous qui avez daigné venir.

- Seigneur, dit-il, je suis venu parce que je devais absolument le faire ; en effet, c'est d'ici que doivent partir tous ceux qui seront les compagnons de la Quête du Saint Graal, qui va bientôt commencer.

- Seigneur, dit le roi, nous avons très grand besoin de votre venue pour bien

<162c>

des raisons, pour mettre un terme aux grands prodiges de cette terre, et pour venir à bout d'une aventure qui nous est arrivée aujourd'hui et que ceux d'ici n'ont pu mener à bien, et je sais bien que vous n'échouerez pas, vous qui devez achever les aventures pour lesquelles les autres ont échoué, car Dieu vous a envoyé parmi nous pour que vous accomplissiez ce que les autres ne purent jamais mener à bien.

- Seigneur, dit Galaad, où a lieu cette aventure dont vous me parlez ? Je la verrais volontiers.

- Je vous la montrerai donc », dit le roi.

Et il le prend alors par la main, ils descendent de la grande salle, et tous les barons présents les suivent pour voir comment l'aventure du gros bloc de pierre sera menée à son terme. Alors les uns et les autres accourent si bien qu'il ne resta aucun chevalier dans tout le palais pour ne pas y aller ; et la nouvelle en vient bientôt à la reine ; aussitôt qu'elle l'entend, elle fait ôter les tables et dit à quatre des plus nobles dames qui se trouvaient avec elle :

« Chères dames, accompagnez-moi jusqu'à la rive, car je ne manquerai à aucun prix de voir cette aventure menée à bien, si je peux encore arriver à temps. "

Alors la reine descend du palais, en grande compagnie de dames et de demoiselles. Et quand elles arrivèrent près de l'eau, et que les chevaliers les virent venir, ils commencèrent à dire :

" Retournez-vous, voici la reine. "

Aussitôt les plus fameux d'entre eux lui ouvrent un chemin. Et le roi dit à Galaad :

" Seigneur, voyez ici l'aventure dont je vous parlai, aujourd'hui ont échoué à tirer cette épée hors de cette pierre certains des chevaliers les plus fameux de ma maison qui n'ont pu y parvenir.

- Seigneur, dit Galaad, ce n'est pas étonnant, car l'aventure était pour moi et non pas pour eux, et à cause de la grande certitude que j'avais d'obtenir cette épée, je n'en ai pas apporté à la cour, comme vous avez pu le voir. "

Et il porte alors la main à l'épée et la tire hors du bloc de pierre aussi facilement que si

elle n'y avait pas été fixée, puis il prend le fourreau, met l'épée dedans, la ceint aussitôt autour de sa taille

<162d>

et dit au roi :

" Seigneur, voilà qui est mieux qu'auparavant, maintenant il ne me manque plus qu'un bouclier.

- Cher seigneur, dit le roi, Dieu vous enverra de quelque lieu un bouclier, comme il l'a fait pour l'épée. "

Alors, ils regardent en contrebas de la rive et voient venir une demoiselle montée sur un palefroi blanc, qui venait vers eux à très grande allure, et quand elle fut arrivée à leur hauteur, elle salua le roi et toute sa compagnie, demanda si Lancelot se trouvait là, et il était précisément devant elle. Il lui répond :

" Demoiselle, me voici. "

Et elle le regarde, le reconnaît et lui dit alors en pleurant :

" Ha ! Lancelot, votre situation a bien changé depuis ce matin. "

Et quand il entend cela, il lui demande :

" Demoiselle, en quoi ? Dites-le- moi. "

- Par ma foi, dit- elle, je vous le dirai en présence de toute cette assemblée. Vous étiez ce matin le meilleur chevalier du monde, et qui vous aurait alors appelé Lancelot, le meilleur chevalier d'entre tous aurait dit la vérité, car alors vous l'étiez, mais qui le dirait à présent devrait être tenu pour menteur, car il y a meilleur que vous, et la chose est bien prouvée par l'aventure de cette épée sur laquelle vous n'avez pas osé porter la main, et voilà en quoi votre nom est complètement transformé, ce que j'ai souvent rappelé à votre mémoire, pour que désormais vous ne pensiez plus être le meilleur chevalier du monde. "

Et il dit qu'il ne le croira plus jamais car cette aventure lui en a sorti l'idée de la tête.

Alors la demoiselle se tourne vers le roi et lui dit :

" Roi Arthur, Nascien l'ermite m'a chargée de t'annoncer qu'en ce jour t'advindra le plus grand honneur qui soit jamais échu à chevalier de Bretagne, et ce ne sera pas pour toi, mais pour un autre. Et sais- tu de quoi il s'agit ? Du Saint Graal qui apparaîtra aujourd'hui en ta demeure, et rassasiera les compagnons de la Table Ronde. " Et aussitôt qu'elle eut dit ces mots, elle s'en retourna et reprit le chemin par lequel elle était venue. Il y eut bien en ce lieu des barons et des chevaliers qui voulurent la retenir pour savoir qui elle était, et d'où elle était venue, mais malgré leurs prières elle ne voulut pas rester, et le roi dit alors aux barons de sa maisonnée : " Chers seigneurs, voici donc que nous avons eu la vraie preuve

<163a>

de la Quête du Saint Graal, à laquelle vous participerez bientôt. Et parce que je sais bien que je ne vous verrai jamais plus ainsi tous ensemble comme vous l'êtes maintenant, je veux qu'en la prairie de Camaalot un tournoi si magnifique que nos descendants en évoqueront encore le souvenir après notre mort commence dès maintenant. " Et tous s'accordent à cette proposition. Ils reviennent en la cité, et certains d'entre eux prennent leurs armes pour jouter plus assurés, mais d'autres ne prennent rien excepté des couvertures et des boucliers, car la plupart d'entre eux ont une grande confiance en leur vaillance, et le roi, qui avait mis tout cela en mouvement,

ne l'avait fait que pour voir un peu des qualités chevaleresques de Galaad, car il était sûr qu'il ne reviendrait pas de si tôt à la cour, une fois qu'il en serait parti.

Quand tous, grands et petits, se furent rassemblés dans les prairies de Camaalot, Galaad, grâce à l'action efficace du roi et de la reine, mit son haubert sur son dos, et son heaume sur sa tête. Mais il ne voulut pas prendre de bouclier, pour quelque proposition qu'on ait pu lui faire. Et monseigneur Gauvain qui était très heureux de cette attitude dit qu'il lui porterait les lances, monseigneur Yvain et Bohort de Gaunes en firent autant, et la reine était montée sur les remparts en grande compagnie de dames et de demoiselles. Et Galaad, qui était arrivé dans la prairie avec les autres chevaliers, commença à briser des lances si violemment que tous ceux qui assistèrent à ce spectacle le tinrent pour extraordinaire. Il fit tant et si bien en peu de temps qu'il n'y eut ni homme ni femme en la place qui, voyant ses prouesses chevaleresques, ne s'en émerveille et ne le tienne pour le meilleur de tous. Et ces gens qui ne l'avaient jamais vu auparavant, dirent qu'il avait dignement commencé ses exploits de chevalier, et qu'il était manifeste, d'après ce qu'il avait fait ce jour-là, que dorénavant il pourrait facilement surpasser en vaillance tous les autres chevaliers ; en effet, quand le tournoi s'interrompit, ils découvrirent que, de tous les compagnons de la Table Ronde qui avaient porté les armes, il n'en était resté que deux qu'il n'eût pas abattus, c'était Lancelot et Perceval. Le tournoi continua ainsi jusqu'au milieu de l'après midi, et à ce moment-là, on y mit fin, car le roi lui-même, craignant qu'il ne finisse par provoquer de la colère, les fit se séparer ; et il fit délayer le heaume de Galaad, et le donna à porter à Bohort

<163b>

de Gaunes, il l'emmena de la prairie jusque dans la cité de Camaalot, par la grande rue, le visage découvert pour que tous le voient clairement. Et quand la reine l'eut bien regardé, elle dit que c'était assurément Lancelot qui l'avait engendré, car jamais on n'avait vu une si stupéfiante ressemblance entre deux hommes ; aussi n'était-ce pas surprenant qu'il fût doté de grandes qualités chevaleresques, car sinon il aurait trahi très fortement son lignage. Une dame qui avait entendu une partie de ces paroles lui répondit aussitôt :

" Madame, par Dieu, est-il donc légitime qu'il soit un aussi bon chevalier que vous le dites ?

- Oui vraiment, dit la reine, car il est de tous côtés issu des meilleurs chevaliers du monde, et du plus noble lignage que l'on connaisse. "

Alors les dames descendirent entendre les vêpres pour célébrer ce grand jour. Et quand le roi eut quitté l'église et fut revenu dans la salle haute, il commanda que les tables soient dressées, et les chevaliers allèrent alors s'asseoir chacun à sa place, ainsi qu'ils l'avaient fait le matin. Et quand ils se furent tous assis dans la salle et qu'ils eurent tous fait silence, ils entendirent alors un fracas de tonnerre si formidable qu'on aurait dit que toute la salle allait s'effondrer, et à l'instant même entra dans la pièce un rayon de soleil qui rendit la salle sept fois plus claire qu'auparavant, et aussitôt ils furent comme illuminés sur place de la grâce du Saint-Esprit, et commencèrent à se regarder les uns les autres, car ils ne savaient pas ce qui leur était arrivé et cependant il n'y avait en ce lieu aucun homme qui pût parler ou faire sortir un seul mot de sa bouche. Ainsi furent-ils tous, grands et petits, rendus muets. Et après qu'ils furent demeurés un grand moment dans cette situation où nul d'entre eux n'avait la possibilité de parler, et où ils se regardaient bien plutôt comme des bêtes privées de parole, c'est alors que le Saint Graal entra dans la grande salle recouvert d'une soie blanche, mais il n'y eut absolument personne qui pût voir qui le portait. Il entra par la grande porte de la salle, et aussitôt

<163c>

qu'il y eut pénétré, la salle fut remplie de si agréables odeurs comme si toutes les épices de la terre y étaient répandues ; et il alla à travers la salle, faisant le tour des tables de part et d'autre, et à l'instant même où il passait devant les tables, elles étaient aussitôt remplies des mets que chacun désirait. Et quand les uns et les autres furent tous servis, le Saint Graal disparut aussitôt, si bien qu'ils ne purent savoir ce qu'il était devenu. Et ils ne purent voir dans quelle direction il s'en était allé et tout aussitôt ceux qui auparavant ne pouvaient prononcer un mot retrouvèrent le pouvoir de parler. Et la plupart d'entre eux rendirent grâce à Notre Seigneur de leur avoir fait le très grand honneur de les repaître de la grâce du Saint Graal. Mais, de tous ceux qui étaient là, le plus heureux fut le Roi Arthur, car Notre Seigneur lui avait manifesté une plus grande bienveillance qu'à aucun autre roi avant lui.

Les familiers comme les étrangers furent très heureux de cette aventure car il leur apparut bien que Notre Seigneur ne les avait pas oubliés dès lors qu'il leur signifiait une si grande bienveillance. Ils en parlèrent beaucoup tout au long du repas, et le roi lui-même commença à en parler avec ceux qui étaient le plus près de lui, et il dit :

" Assurément, seigneurs, nous devons ressentir une très grande joie de ce que Notre Seigneur nous a montré un si grand signe d'amour qu'il a voulu nous repaître de sa grâce un jour aussi solennel que le jour de la Pentecôte.

- Seigneur, dit monseigneur Gauvain, il y a encore une autre chose que vous ne savez pas : en effet, il n'y a ici personne qui n'ait été servi de tout ce qu'il demandait et désirait, et cela n'est jamais arrivé en aucune autre cour si ce n'est chez le Roi Méhaignié. Mais ils étaient si égarés qu'ils ne purent voir clairement la chose, et sa véritable apparence leur resta cachée, c'est pourquoi, dès maintenant, je fais quant à moi le vœu que, demain matin, sans plus attendre, j'entrerai dans la Quête de telle sorte que je la poursuivrai un an et un jour, et même davantage si cela est nécessaire. Et je ne rentrerai

<163d>

pas à la cour, quoi qu'il arrive, avant d'avoir vu le Graal plus clairement qu'il ne m'a été montré ici, s'il se peut que je puisse ou doive le voir d'une manière ou d'une autre, et si cela n'est pas possible, je reviendrai. "

Quand ceux de la Table Ronde entendirent ces paroles, ils se levèrent tous de leur siège, et firent tous le même vœu que monseigneur Gauvain, et ils dirent qu'ils ne s'arrêteraient jamais de cheminer avant de se trouver assis à la grande table où des mets aussi suaves que ceux qu'ils avaient eus ce jour étaient toujours apprêtés. Et quand le roi vit qu'ils avaient fait un tel vœu, il en fut fort tourmenté. Car il sait bien qu'il ne pourra pas les détourner de cette entreprise. Il dit à monseigneur Gauvain :

" Ah ! Gauvain, vous avez causé ma mort en prononçant ce vœu, car vous m'avez enlevé la compagnie la plus belle et la plus loyale que j'aie jamais trouvée. Et il s'agit de la compagnie des chevaliers de la Table Ronde, car, quel que soit le moment où ils se sépareront de moi, je sais bien que tous ne reviendront pas, mais qu'au contraire, un bon nombre laisseront leur vie dans cette Quête qui ne se terminera pas aussi vite que vous le pensez, et j'en suis très peiné, car j'ai mis tout mon pouvoir à les enrichir et les élever, je les ai toujours aimés, et les aime encore comme s'ils étaient mes fils ou mes frères ; et c'est pourquoi leur départ sera très douloureux pour moi, car j'avais appris à les voir souvent, et à profiter de leur compagnie, je ne peux en effet imaginer comment je pourrai me passer d'eux. "

Ayant dit cela, le roi commença à remuer de très sombres pensées, et ces pensées lui firent venir les larmes aux yeux, si bien que ceux qui étaient présents purent parfaitement s'en apercevoir. Et quand il prit la parole, il dit si fort que l'assemblée put bien l'entendre :

" Gauvain, Gauvain, vous m'avez mis dans le cœur une peine profonde, dont je ne pourrai jamais me défaire tant que je ne saurai pas vraiment quelle sera l'issue de cette Quête, car je crains beaucoup que mes amis qui me sont les plus chers n'en reviennent pas.

- Ah ! Seigneur, dit Lancelot, par Dieu, que dites- vous là ? Un homme tel que vous ne doit pas concevoir de peur, mais plutôt nourrir justice et force en son cœur, et avoir bon espoir ; aussi devez- vous reprendre courage, car assurément si nous mourions

<164a>

tous en cette Quête, cela nous serait un plus grand honneur que de mourir en une autre occasion.

- Lancelot, dit le roi, c'est le grand attachement que j'ai toujours eu pour eux qui me fait dire de telles paroles, et il n'est pas étonnant que je sois affligé par leur départ. Car jamais aucun roi chrétien n'eut autant de bons chevaliers ni d'hommes valeureux à sa table que j'en ai eu aujourd'hui, et il n'y en aura jamais plus après leur départ. Et jamais plus ils ne se trouveront rassemblés autour d'une table comme nous les avons vus ici, et c'est ce qui me désole le plus. "

A ces paroles, monseigneur Gauvain ne trouva que répondre, car il savait bien que le roi disait vrai. S'il l'avait osé, il aurait volontiers retiré les paroles qu'il avait dites, mais cela n'était plus possible, car elles s'étaient déjà trop répandues. Et l'on annonça aussitôt dans toutes les parties du château que la Quête du Saint Graal était commencée, et que le lendemain partiraient de la cour ceux qui devaient en être les compagnons.

Il y eut beaucoup de gens en ce lieu pour en être plus affligés que joyeux, car grâce aux exploits des compagnons de la Table Ronde la maison du Roi Arthur était redoutée plus que toutes les autres.

Quand les dames et les demoiselle s qui prenaient le souper avec la reine dans les appartements entendirent cette nouvelle, beaucoup furent tristes et affligées. En particulier celles qui étaient les épouses ou les amies des compagnons de la Table Ronde. Et cela n'avait rien d'étonnant, car elles étaient honorées et chéries par ceux dont elles craignaient qu'ils ne meurent pendant la Quête. Elles commencèrent à manifester un très vif chagrin, et la reine demanda au jeune homme qui se trouvait devant elle :

" Dis- moi, jeune homme, étais- tu présent quand cette Quête a été proclamée ?

- Oui, Madame, répond l'autre.

- Et monseigneur Gauvain, dit- elle, et Lancelot du Lac en sont- ils compagnons ?

- Madame, assurément, dit l'autre, monseigneur Gauvain prêta serment le premier, et Lancelot après lui, et tous les autres firent de même si bien qu'aucun des compagnons de la Table Ronde ne s'est abstenu. "

Et quand elle entend ces paroles, elle est si peinée à cause de Lancelot qu'il lui semble qu'elle va mourir de douleur. Et elle ne peut éviter

<164b>

que les larmes lui viennent aux yeux, elle répond après un moment, plus affligée que toutes les autres :

" Assurément, dit- elle, c'est un grand dommage car cette Quête ne sera pas menée à bien sans la mort d'un bon nombre d'hommes valeureux, dès lors que tant d'entre eux

l'ont entreprise. Et je ne comprends vraiment pas comment monseigneur le roi, qui est si sage, a souffert cela, car les meilleurs de ses barons s'en iront à cette occasion de sorte que ceux qui resteront seront de peu de valeur. »

Et elle commença alors à pleurer avec émotion, et toutes les dames en firent autant, ainsi que les demoiselles qui étaient avec elle.

La cour fut donc troublée par la nouvelle de ces départs. Et quand les tables eurent été enlevées dans la grande salle et dans les appartements, et que les dames eurent retrouvé les chevaliers, alors de nouvelles effusions commencèrent, car chaque dame ou demoiselle, qu'elle fût épouse ou amie, dit à son chevalier qu'elle le suivrait dans la Quête. Il y en eut certains qui furent facilement convaincus, et qui auraient aussitôt dit oui sans l'intervention d'un vénérable vieillard en habit religieux qui fit son entrée dans la salle après le souper. Et une fois arrivé devant le roi, il parla assez fort pour que tous puissent l'entendre, et dit :

" Ecoutez, seigneurs chevaliers de la Table Ronde, vous qui avez juré d'entreprendre la Quête du Saint Graal, Nascien l'ermite vous commande par mon entremise que personne en cette Quête n'emmène dame ou demoiselle, s'il ne veut pas tomber en état de péché mortel. Et que personne n'y entre sans s'être confessé, ou sans penser à le faire, car personne ne doit entrer en si noble service avant d'être débarrassé et purifié de toute vilenie et de tout péché mortel, car cette Quête n'est pas quête de biens terrestres, elle doit au contraire être la recherche des grands secrets de Notre Seigneur, et des grands mystères de la foi que le Maître des Cieux montrera ouvertement au bienheureux chevalier qu'il a élu comme son serviteur parmi tous les autres chevaliers terrestres, il lui montrera les grandes merveilles du Saint Graal, et lui fera voir ce qu'aucun cœur mortel ne pourrait imaginer, ni langue d'homme terrestre raconter. "

<164c>

Par ces mots, on évita que quiconque emmène avec lui sa femme ou son amie, et le roi fit héberger le vieillard somptueusement, et lui posa des questions sur lui-même. Mais l'homme lui dit peu de chose, car il pensait à bien autre chose. Quant à la reine, elle vint à Galaad, s'assied à côté de lui et commence à lui demander d'où il est, de quelle région et de quelle famille ; et il répond à la plupart des questions puisqu'il connaît bien la vérité. Mais du fait qu'il soit le fils de Lancelot, il n'en fut pas question. Et cependant par ce que la reine apprit de lui, elle fut convaincue qu'il était le fils de Lancelot et qu'il avait été conçu en la fille du Roi Pellés dont elle avait maintes fois entendu parler, et parce qu'elle veut entendre et apprendre de sa bouche même si cela est possible, elle lui demande l'identité de son père, et il lui répond qu'il ne sait pas très bien de qui il est le fils.

" Ha ! seigneur, dit- elle, vous me le cachez, pourquoi faites- vous cela ? Je le jure, vous ne devez avoir aucune honte à nommer votre père, car il est le plus beau chevalier du monde, et il descend de tous côtés de rois et de reines, et du plus noble lignage que l'on connaisse, et il a eu jusqu'ici la réputation d'être le meilleur chevalier au monde, c'est pourquoi vous devriez dépasser tous les chevaliers sur cette terre. Et en vérité vous lui ressemblez si extraordinairement qu'il n'y a ici personne d'assez sot pour ne pas s'en rendre compte, pour peu qu'il y prenne garde.

Quand il entend ces mots, il devient tout honteux, car il se sent très gêné. Il répond à l'instant même :

" Madame, puisque vous savez si bien qui il est, vous pouvez bien me le dire. Et s'il s'agit bien de celui que je crois être mon père, je tiendrai ce que vous dites pour vrai, et

s'il n'est pas celui- là, je ne pourrais être d'accord, quoi que vous en disiez.

- Au nom de Dieu, dit- elle, puisque vous ne voulez pas me l'avouer, je vais vous le dire. Celui qui vous engendra a pour nom monseigneur Lancelot du Lac, le chevalier le plus beau, le meilleur, le plus gracieux, le plus désirable à voir de tous, le mieux aimé qui jamais soit né à notre époque ; c'est pourquoi il me semble que vous ne devez cacher cela ni à moi ni à quiconque, car

<164d>

vous n'auriez pu être engendré par un homme plus valeureux ou par un meilleur chevalier.

- Madame, répond- il, puisque vous le savez si bien, à quoi cela servirait- il que je vous le confirme ? On le saura bien quand le moment sera venu. "

La reine et Galaad parlèrent longtemps ensemble, jusqu'à ce qu'arrive la nuit. Et quand la nuit fut tombée et qu'il fut l'heure de dormir, le roi vint chercher Galaad et l'emmena dans sa chambre, et il le fit coucher dans le lit même où il avait l'habitude de se reposer, en témoignage d'honneur et de gloire, et ensuite le roi alla se coucher, ainsi que Lancelot et les autres barons de la cour. Cette nuit- là, le roi se trouva très malheureux et très préoccupé à la pensée de ces hommes valeureux qu'il avait beaucoup aimés, qui devaient le quitter le lendemain pour se rendre en des lieux dont il était certain qu'ils resteraient longtemps. Et ce n'était pas tant de devoir les attendre longtemps qui l'effrayait. Mais ce qui lui met une grande douleur dans le cœur, c'est qu'il est convaincu qu'une grande partie des chevaliers mourra dans cette Quête, c'est ce dont il est le plus malheureux.

De tels soucis et de telles pensées occupèrent toute la nuit les nobles barons du château et ceux du royaume de Logres. Et quand il plut à Notre Seigneur que les ténèbres de la nuit se dissipent à l'apparition du jour, tous les chevaliers, dont les pensées étaient dirigées vers ces mêmes préoccupations, se levèrent aussitôt et ils se vêtirent et se préparèrent. Et quand le jour fut complètement levé, le roi quitta son lit, et une fois équipé, il alla dans la chambre où se trouvaient monseigneur Gauvain et Lancelot, qui avaient dormi ensemble cette nuit- là. Et quand il y arriva, il constata qu'ils étaient déjà vêtus et prêts à aller entendre la messe, et le roi qui les aimait autant que s'il les eût engendrés de sa propre chair se précipita vers eux pour les saluer, et eux se levèrent à sa rencontre, en lui souhaitant la bienvenue, et il les fit rasseoir et s'assit à côté d'eux ; alors le roi commença à regarder monseigneur Gauvain et lui dit : " Gauvain, Gauvain, vous m'avez trahi, jamais vous n'avez apporté à ma cour autant que vous lui enlevez aujourd'hui, car jamais elle ne sera honorée par une aussi noble compagnie ni par des hommes aussi vaillants que ceux qui vont m'être enlevés par votre initiative. Et cependant,

<165a>

je ne suis pas aussi peiné à cause d'eux que je ne le suis à cause de vous deux, car je vous ai aimé de tout l'amour dont un homme puisse en aimer un autre, pas seulement maintenant, mais dès le moment où j'ai su les grandes qualités qui se trouvaient en vous. "

Après avoir dit ces paroles le roi se tut, et laissa libre cours à de pénibles pensées, et les larmes commencent à couler le long de son visage, et ceux qui voient cela, peinés à un point qu'on ne saurait dire, n'osent répondre au roi tant ils le voient affligé, et lui demeure un long moment plongé dans ces pensées, et quand il prend la parole il dit, extrêmement peiné : " Ha ! Dieu ! je ne pensais pas me séparer un jour de cette compagnie que Fortune m'avait envoyée. "

Puis il continue : " Lancelot, Lancelot, par le serment qui nous lie, je vous demande de m'aider à prendre une décision.

- Seigneur, dit il, de quelle façon ? Dites-le- moi.

- Je ferais, dit le roi, très volontiers annuler cette Quête, si cela pouvait se faire de quelque façon.

- Seigneur, dit Lancelot, j'ai vu tant d'hommes de valeur s'y engager par serment que je ne pense pas qu'ils veuillent y renoncer pour rien au monde, car ils commettraient alors tous un parjure, et celui qui exigerait d'eux cela se rendrait coupable d'une très grande déloyauté.

" Par ma foi, dit le roi, je sais bien que vous avez raison. Mais la profonde affection que j'ai pour vous et pour les autres me pousse à parler ainsi, si cela avait été possible et convenable, j'aurais aimé le faire, car leur départ sera pour moi une très lourde perte.

Ils parlèrent tant que le jour était beau et clair, et que le soleil avait déjà fait disparaître la rosée, et la grande salle commença à se remplir des barons du royaume, et la reine, qui s'était levée, se rendit auprès du roi et lui dit : " Seigneur, les chevaliers vous attendent en bas, pour entendre la messe. " Et il se lève et essuie ses yeux pour que ceux qui vont le voir ne sachent pas la peine qu'il a endurée, et monseigneur Gauvain commande qu'on lui apporte ses armes, Lancelot en fait autant, et quand ils les ont toutes, excepté leurs bouclier, ils se rendent dans la grande salle, et trouvent les compagnons qui étaient eux aussi prêts

<165b>

à se mettre en route. Et après s'être rendus à l'église et y avoir entendu la messe tout armés comme ils l'étaient, ils revinrent dans la grande salle et ceux qui étaient compagnons de la Quête s'assirent les uns à côté des autres. " Seigneur, dit le roi Bademagus, puisque cette entreprise est publiquement engagée qu'elle ne peut être abandonnée, je voudrais que les [reliques des] saints soient apportées. Les compagnons prêteraient le serment habituel de ceux qui doivent entrer dans une quête.

- Je l'accorde, puisqu'il vous plaît qu'il en soit ainsi, dit le Roi Arthur, et puisqu'il ne peut en être autrement. "

Alors, les clercs du château firent apporter les [reliques des] saints sur lesquelles on prête serment à la cour. Et quand elles eurent été apportées devant les tables principales, le roi appela monseigneur Gauvain et lui dit :

" Vous avez le premier mis en route cette Quête, avancez vous maintenant, et faites le premier le serment que doivent prêter ceux qui participent à cette Quête.

- Seigneur, dit le roi Bademagus, si vous le permettez, il ne sera pas le premier à prêter serment, mais celui que nous devons tenir pour le maître et seigneur de la Table Ronde, monseigneur Galaad, le prononcera avant nous tous ; et quand il aura juré, nous prêterons exactement le même serment que lui, car il doit en être ainsi. " Et Galaad fut alors appelé, il s'avança, s'agenouilla devant les [reliques des] saints, et jura en chevalier loyal qu'il poursuivrait cette Quête un an et un jour et plus encore s'il le fallait, et qu'il ne reviendrait pas à la cour avant d'avoir appris la vérité sur le Saint Graal, <s'> il lui était donné de la connaître de quelque façon ; après lui Lancelot prêta ce même serment, puis jurèrent messires Gauvain, Perceval, Bohort et Lionel, et après eux Helain le Blanc, enfin tous les compagnons de la Table Ronde, les uns après les autres ; et quand ceux qui s'étaient engagés dans la Quête eurent prêté serment, ceux qui avaient consigné leur nom par écrit constatèrent que, si on les comptait, ils étaient cent cinquante, et tous si valeureux que l'on n'en connaissait pas un de lâche ; alors ils prirent quelque nourriture, à cause du roi qui le leur ordonna, et quand ils eurent mangé, ils mirent leur heaume

<165c>

sur leur têtes, et à ce moment, il fut certain qu'ils ne s'attarderaient pas davantage, et tout en pleurs, ils recommandèrent la reine à Dieu, et quand elle vit qu'ils étaient sur le point de s'en aller et qu'ils ne pouvaient plus différer, elle commença à manifester autant de chagrin que si elle voyait devant elle tous ses amis morts, et pour qu'on ne s'aperçût pas à quel point elle était affligée, elle entra dans sa chambre, se laissa tomber sur son lit, et commença à manifester une si grande douleur que personne, si dur que fût son cœur, n'aurait pu manquer d'être saisi de pitié en la voyant. Et quand Lancelot fut prêt à monter à cheval, lui qui ressentait une si grande peine à cause de l'affliction de sa dame la reine que personne n'aurait pu en être plus peiné, il se dirigea vers la chambre où il l'avait vue entrer et y pénétra, et quand la reine le vit chez elle, tout en armes, elle commença à se lamenter : " Ha ! Lancelot, vous m'avez trahie et conduite à la mort, vous qui abandonnez la maison de monseigneur le roi pour aller en des terres étrangères dont vous ne reviendrez jamais, si Notre Seigneur ne vous en ramène. »

- Madame, dit il, s'il plaît à Dieu, je reviendrai bien plus vite que vous ne le pensez.

- Ha ! Dieu, dit- elle, ce n'est pas ce que me dit mon coeur, qui fait de moi la femme la plus malheureuse du monde, et qui me remplit de toutes les peurs que ressentît jamais une noble dame pour quiconque.

- Madame, dit- il, je ne m'en irai qu'avec votre permission, quand il vous plaira.

- S'il s'agissait de ma volonté, vous ne partiriez jamais, dit- elle, mais puisqu'il en est ainsi et qu'il le faut, allez en la garde de Celui qui se laissa tourmenter sur la sainte et vraie croix, pour délivrer l'humanité de la mort éternelle, qu'Il vous assure la vie sauve dans tous les lieux où vous irez.

- Madame, dit- il, Que Dieu l'accorde, au nom de sa haute miséricorde. "

Alors Lancelot quitte la reine, descend dans la cour, et voit que ses compagnons étaient déjà montés à cheval. Et ils n'attendaient plus que lui pour prendre le départ ; il va à son cheval, se met en selle, et le roi, voyant que Galaad était sans bouclier et voulait commencer ainsi la Quête comme les autres, vient

<165d>

à lui et lui dit : " Seigneur, il me semble que vous ne faites pas ce qui convient en n'emportant aucun bouclier, contrairement à vos compagnons.

- Seigneur, dit- il, je me déshonorerais si je le prenais ici. Jamais je n'en porterai avant que le sort ne m'en amène un.

- Que Dieu vous vienne donc en aide, dit le roi, je me tairai à l'instant, puisqu'il ne peut en être autrement. "

Alors barons et chevaliers sont montés sur leurs chevaux. Ils s'en vont tous ensemble et ils descendent les rues jusqu'à la sortie de la ville. Vous n'avez jamais vu d'aussi grande douleur et d'aussi grands pleurs que ceux auxquels se livraient tous ensemble les habitants de la cité, quand ils virent les compagnons partant pour la Quête du Saint Graal. Parmi tous ceux qui devaient rester, il n'y avait là aucun baron, pauvre ou riche, qui ne pleurât à chaudes larmes. Car ce départ leur causait une très grande douleur ; mais ceux qui devaient partir ne donnaient aucunement l'apparence d'y être sensibles, vous auriez plutôt cru en les voyant qu'ils étaient très heureux, et ils l'étaient incontestablement. Et quand ils furent entrés dans la forêt, non loin du château de Vagan, ils s'arrêtèrent auprès d'un calvaire, et monseigneur Gauvain dit alors au roi : " Seigneur, vous êtes allé assez loin, rebroussez chemin, il le faut, car vous ne devez pas

nous accompagner davantage.

- Le retour, dit le roi, me fera plus de mal que l'aller, car c'est bien malgré moi que je me sépare de vous, mais puisque je vois qu'il faut le faire, je m'en retournerai.

Alors, monseigneur Gauvain ôte de sa tête son heaume, et les autres compagnons en font autant, et le roi court l'embrasser, ainsi que les autres compagnons et les barons ; et quand ils ont rattaché leur heaume, ils se recommandent mutuellement à Dieu, en pleurant avec émotion, puis ils se séparèrent aussitôt : le roi s'en retourna à Camaalot, et les compagnons entrèrent dans la forêt. Ils chevauchèrent jusqu'au château de Vagan, et y pénétrèrent.

Ce Vagan était un homme sage qui menait une vie vertueuse, et durant sa jeunesse, il avait fait partie des bons chevaliers de ce monde. Et quand il vit les compagnons qui passaient par son château, il fit aussitôt clore les portes de tout

<166a>

côté, disant que, puisque Dieu lui avait fait le grand honneur de mettre les compagnons en son pouvoir, ceux-ci ne s'en iraient pas avant qu'il les ait honorés autant qu'il le pourrait, et il les retint en ce lieu presque par force, les fit désarmer, et leur offrit cette nuit-là un si magnifique accueil qu'ils en furent tous surpris et se demandèrent d'où pouvaient provenir toutes ces richesses. Cette nuit-là, il discutèrent de ce qu'ils allaient faire. Et ils tombèrent d'accord pour se séparer le lendemain ; chacun se dirigerait dans sa voie, parce qu'on pourrait considérer comme honteux qu'ils poursuivent ainsi tous ensemble comme ils l'avaient fait jusqu'alors.

Au matin, aussitôt que le jour parut, les compagnons se levèrent, prirent leurs armes, et allèrent entendre la messe dans une chapelle qui se trouvait là ; et quand ce fut fait, ils se mirent en selle, recommandèrent à Dieu le seigneur de l'endroit, et le remercièrent vivement du grand honneur qu'il leur avait fait. Ils sortirent du château, et les uns et les autres se séparèrent aussitôt comme ils l'avaient décidé ; ils entrèrent dans la forêt, les uns d'un côté, les autres de l'autre, là où ils la voyaient la plus épaisse, par tous endroits où ils trouvaient une voie ou un sentier. Lors de cette séparation, même ceux qui pensaient avoir les cœurs les plus aguerris et les plus fiers pleurèrent beaucoup. Mais le conte se tait maintenant à propos d'eux tous, et parle de Galaad, parce qu'il avait été à l'origine de la Quête.

A présent, le conte dit que, quand Galaad se fut séparé de ses compagnons, il chevaucha trois ou quatre jours sans trouver d'aventure qui mérite d'être rappelée. Et le cinquième jour en milieu d'après-midi il arriva que son chemin le mena à une abbaye de moines blancs, et quand il fut arrivé là, il frappa à la porte, et les frères sortirent et le firent descendre de cheval avec empressement car ils avaient bien reconnu en lui un chevalier errant. L'un prit son cheval, l'autre le mena à une salle basse pour le désarmer, et quand ils l'eurent débarrassé de ses armes, il aperçut deux de ses compagnons

<166b>

de la Table Ronde : l'un était le roi Bademagus et l'autre Yvain [le Bâtard] ; et aussitôt que ceux-ci l'eurent regardé et reconnu, ils accoururent, les bras tendus pour lui faire fête, car ils étaient très heureux de l'avoir retrouvé, ils se firent reconnaître de lui ; et dès qu'il les eut reconnus, il manifesta lui aussi une grande joie à ceux qu'il devait considérer comme des frères et des compagnons.

Le soir, quand ils eurent mangé et furent allés se détendre dans un très beau verger qui se trouvait là, ils s'assirent sous un arbre, et Galaad leur demanda quelle aventure les avait amenés en ce lieu.

" Par ma foi, seigneur, répondirent-ils, nous y sommes venus pour voir un prodige

vraiment extraordinaire qui se produit ici, on nous l'a laissé entendre, car il y a dans cette abbaye un bouclier que nul ne peut pendre à son cou pour le porter, sans qu'il lui arrive un tel malheur au premier ou au second jour qu'il soit ou tué, ou blessé ou estropié. Nous sommes donc venus par ici pour savoir si ce que l'on dit est vrai.

- Et je veux l'emporter demain matin, dit le roi Bademagus, je saurai alors si ce que l'on en raconte est vrai.

- Au nom de Dieu, dit Galaad, quelle chose incroyable me racontez- vous ! si l'aventure est telle que vous me l'avez dite, et si vous ne pouvez emporter le bouclier, c'est moi qui l'emporterai, car justement je n'en ai point.

- Seigneur, disent- ils, dans ce cas, nous vous le laisserons, car nous savons bien que vous réussirez cette épreuve.

- Je veux, dit Galaad, que vous vous y essayiez avant moi, pour savoir si ce que l'on vous en a dit est vérité ou mensonge. "

Et les deux chevaliers acceptent.

Cette nuit- là, les compagnons furent comblés de tout ce que ceux du lieu pouvaient avoir, et les frères honorèrent particulièrement Galaad, quand ils entendirent le témoignage que les deux chevaliers portaient sur lui. Ils lui préparèrent une couche absolument somptueuse, telle qu'on devait donner à un homme comme lui, et près de lui se reposèrent le roi Bademagus et son compagnon ; et le lendemain, quand ils eurent entendu la messe, le roi Bademagus demanda à un des frères où était le bouclier dont on parlait tant dans le pays.

" Seigneur, dit le moine, pourquoi posez- vous cette question ?

- Parce que, dit- il, je l'emporterais

<166c>

avec moi pour savoir s'il a le pouvoir qu'on lui prête.

- Je ne vous conseille pas de l'emporter hors d'ici, répondit le moine, car je pense qu'il ne vous en adviendra rien d'autre que de la honte.

- Toutefois, dit il, je veux savoir où il est et comment il est fait. "

Et l'autre le mène aussitôt derrière le maître-autel du lieu, et y découvre un bouclier blanc avec une croix vermeille.

" Seigneur, dit le moine, voici le bouclier que vous cherchez. "

Et les chevaliers le regardent. Ils disent qu'il est à leur avis le plus beau et le plus riche qu'ils aient jamais vu, et ce bouclier exhalait une odeur aussi agréable que si toutes les épices du monde avaient été répandues dessus. Quand Yvain le Bâtard le vit, il dit : " Sur mon âme, voici le bouclier que nul ne doit pendre à son cou s'il n'est meilleur chevalier que les autres, et jamais il ne pendra à mon cou à mon avis, car je ne suis assurément ni assez vertueux, ni assez valeureux pour le pendre à mon cou.

- Au nom de Dieu, dit le roi Bademagus, quoi qu'il doive m'arriver, je l'emporterai d'ici. "

Et il pend alors le bouclier à son cou pour l'emporter hors de l'église ; et au moment de monter en selle, il dit à Galaad :

" Seigneur, s'il vous plaît, je voudrais bien que vous m'attendiez ici jusqu'à ce que je puisse vous dire quel sort me réserve cette aventure ; car, s'il m'arrivait malheur, il me plairait beaucoup que vous ayez le bouclier, parce que je sais bien que vous mènerez facilement à bien cette aventure.

- Je vous attendrai volontiers, dit Galaad. »

Et il se met aussitôt en selle et les frères du lieu lui donnent pour escorte un écuyer, qui rapportera le bouclier s'il le faut.

Ainsi, Galaad reste avec Yvain qui lui tiendra compagnie jusqu'à ce qu'il sache le fin mot de l'histoire, et le roi Bademagus qui s'était mis en chemin avec l'écuyer chevaucha bien deux lieues entières ou davantage, jusqu'à ce qu'il arrive dans une vallée, devant un ermitage qui était au fond d'un vallon ; et il regarde vers l'ermitage et voit venir de ce côté un chevalier équipé d'une armure toute blanche ; il venait aussi vite que le lui permettait sa monture, et il tenait sa lance brandie pour l'attaquer, et Bademagus se dirige vers lui

<166d>

aussitôt qu'il le voit s'approcher et brise sa lance sur l'armure du chevalier et la fait voler en éclats ; et le chevalier blanc, qui l'avait surpris à découvert, le frappe si violemment qu'il rompt les mailles de son haubert et fait pénétrer dans son épaule gauche le fer tranchant ; puis, en homme plein de force et de courage, il pousse si violemment le roi qu'il le met à bas du cheval, et comme il tombait, le chevalier lui ôta le bouclier du cou et lui dit d'une voix assez forte pour être bien entendu de lui et même de l'écuyer :

« Seigneur chevalier, vous vous êtes montré des plus fous et des plus irréfléchis, en accrochant ce bouclier à votre cou. Car il n'est donné à aucun homme de le porter, à moins qu'il ne soit le meilleur chevalier au monde. Et, à cause du péché que vous avez commis, Notre Seigneur m'a envoyé ici pour punir ce méfait selon sa gravité. »

Et ayant prononcé ces mots, il vient à l'écuyer et lui dit : " Tiens, va t'en, et porte ce bouclier au serviteur du Christ, au Bon Chevalier que l'on appelle Galaad, que tu as laissé aujourd'hui à l'abbaye, et dis- lui que le Maître et Seigneur lui commande de le porter ; il le trouvera à chaque fois aussi neuf et aussi efficace qu'il l'est maintenant, aussi doit- il beaucoup l'apprécier ; et salue-le de ma part dès que tu le verras. "

Et le jeune homme lui demande :

« - Seigneur, quel est votre nom, que je puisse le dire au chevalier, quand je me présenterai à lui.

- Mon nom, répondit- il, tu ne peux le connaître, car il ne doit être dit ni à toi, ni à aucun être humain ; c'est pourquoi il te faut t'en passer. Fais plutôt ce que je te commande.

- Seigneur, dit le jeune homme, puisque vous ne me direz pas votre nom, je vous prie, sur ce que vous avez de plus cher au monde, de m'apprendre la vérité sur ce bouclier, comment il a été apporté dans cette région et pourquoi tant de prodiges se sont produits à cause de lui, car personne jusqu'ici n'a pu le pendre à son cou sans qu'il lui arrive malheur.

- Tu m'en as tant prié, dit le chevalier, que je te le dirai, mais pas à toi seul : je veux que tu amènes ici le chevalier à qui tu dois apporter le bouclier. »

Et l'autre assure qu'il le fera.

" Mais, où pourrons- nous vous trouver, demanda-t- il, quand nous reviendrons de ce côté ?

- Vous me trouverez à cette même place. »

Alors le jeune homme s'approche du roi Bademagus et lui demande s'il est grièvement blessé :

« Oui, en vérité, dit le roi, si gravement que je ne peux échapper à la mort.

<167a>

- Et, demande-t- il, pourrez- vous chevaucher ? ».

Et il dit qu'il va essayer, il se met debout malgré la gravité de ses blessures, et le jeune homme le soutient jusqu'à ce qu'ils arrivent au cheval dont le roi était tombé. Le roi monte devant et l'écuyer monte derrière lui pour le maintenir par les côtés, parce qu'il est certain qu'autrement il serait tombé, et c'est assurément ce qui se serait passé.

Ils quittèrent ainsi l'endroit où le roi avait été blessé, et chevauchèrent jusqu'à l'abbaye qu'ils avaient quittée peu avant. Et quand les occupants du lieu surent qu'ils étaient de retour, ils se précipitèrent à leur rencontre ; et ils descendent le roi Bademagus de cheval, l'emmènent dans une chambre, et s'occupent de sa blessure qui était très profonde et inquiétante. Et Galaad demande à un des frères qui s'en chargeait :

« - Seigneur, croyez- vous qu'il puisse guérir ? Il me semble en effet que ce serait une très grande perte s'il mourrait à cause de cette aventure.

- Seigneur, dit le frère, il en réchappera s'il plaît à Dieu. Mais je vous assure qu'il est très gravement blessé, et on ne doit pas beaucoup l'en plaindre, car nous lui avions bien dit que s'il emportait le bouclier, il lui arriverait malheur, et il l'emporta malgré notre interdiction, ce dont il peut se tenir pour fou. »

Et quand ceux de l'abbaye lui eurent apporté tous les soins possibles, le jeune homme dit à Galaad en présence de tous :

« Seigneur, le Bon Chevalier à la Blanche Armure, celui par qui le roi Bademagus a été blessa vous salue, et il vous envoie ce bouclier, et vous ordonne de désormais le porter au nom de Notre Maître et Seigneur. Car, d'après ce qu'il dit, il n'y a personne sauf vous qui doive le porter, et c'est pourquoi il m'a chargé de vous le remettre. Et si vous voulez savoir d'où viennent ces grandes aventures tant de fois survenues, allons jusqu'à lui vous et moi, et il nous le dira, ainsi qu'il me l'a promis. »

Quand les frères entendent cette nouvelle, ils s'inclinent très humblement devant Galaad et disent que soit béni le sort qui l'a amené de ce côté. Car ils savent bien maintenant que les grandes aventures périlleuses vont prendre fin. Et Yvain le Bâtard dit :

« Monseigneur Galaad, passez à votre cou ce bouclier qui ne fut fait pour personne sinon pour vous. Ainsi ma volonté sera vraiment accomplie,

<167b>

car en vérité je n'ai jamais désiré rien au monde autant que de connaître le Bon Chevalier qui aurait la possession de ce bouclier. »

Et Galaad répond qu'il le passera à son cou puisqu'il lui est destiné. Mais il veut auparavant que ses armes soient apportées, il les demande donc, et on les lui amène. Et

quand il est équipé et monté sur son cheval, il pend le bouclier à son cou, quitte les lieux et recommande les frères à Dieu, et Yvain le Bâtard lui aussi s'était équipé et était monté sur son cheval, il suspend son bouclier à son cou, quitte les lieux, et recommande les frères à Dieu et il dit qu'il accompagnerait Galaad. Mais celui-ci lui répondit que cela ne se pouvait, car il s'en irait tout seul avec le jeune homme, ils se séparent ainsi, chacun allant son chemin, et Yvain le Bâtard s'enfonça dans une forêt.

Et Galaad et le jeune homme ne tardèrent pas à rencontrer le Chevalier à la Blanche Armure que le jeune homme avait vu un peu plus tôt. Et quand il voit venir Galaad, le chevalier va à sa rencontre et le salue, et Galaad lui rend son salut le plus courtoisement qu'il peut. Ils font connaissance et s'entretiennent, puis Galaad dit au chevalier : " Seigneur, à cause de ce bouclier que je porte, maintes aventures extraordinaires se sont produites dans ce pays, d'après ce que j'ai entendu dire. Je voudrais donc vous prier, en témoignage de loyale affection, de me dire en vérité comment et pourquoi cela est arrivé, car je suis certain que vous le savez.

- Assurément seigneur, dit le chevalier, je vous le dirai volontiers, car je connais bien la vérité à ce sujet, écoutez donc s'il vous plaît. »

" Galaad, dit le chevalier, il arriva douze ans après la passion de Jésus-Christ que Joseph d'Armathie, le noble chevalier qui détacha Notre Seigneur de la sainte et vraie croix, quitta la cité de Jérusalem avec une grande partie de sa parenté, et une fois qu'ils se furent mis en route suivant le commandement de Notre Seigneur., ils progressèrent si bien qu'ils parvinrent à la cité de Sarras, laquelle appartenait au roi Evalach, qui était alors sarrazin, et à l'époque où Joseph arriva à Sarras, Evalach était en guerre contre un de ses cousins, un roi riche et puissant dont les terres étaient limitrophes des siennes, et ce roi s'appelait Tholomer. Et

<167c>

quand Evalach se fut préparé pour marcher contre Tholomer qui voulait lui prendre son royaume, Josephé, le fils de Joseph, lui dit que s'il allait à la bataille privé de protection comme il l'était, il serait vaincu et mis à mal par son ennemi.

« Et que me conseillez- vous donc ? demande Evalach.

- Je vais vous le dire, dit- il. *Et il commence alors à lui expliquer les points de la Nouvelle Religion, la révélation de l'évangile et il lui dit la vérité à propos de la crucifixion et de la résurrection de Notre Seigneur, et il lui fit apporter un bouclier sur lequel il plaça une croix en soie, et lui dit : " Roi Evalach, à présent, je vais te montrer clairement comment tu pourras connaître la force et le pouvoir du Vrai Crucifié. Il est vrai que Tholomer le Vagabond l'emportera trois jours et trois nuits sur toi, et il fera tant et si bien qu'il te conduira jusqu'aux affres de la mort. Mais quand tu penseras ne pas pouvoir en réchapper, alors découvre la croix et dis : « Cher Seigneur Dieu de qui je porte le symbole de la mort, sauvez- moi de ce péril et permettez- moi de recevoir sain et sauf la foi et de croire en vous. »

Alors le roi s'en alla, fit marcher son armée sur Tholomer et il lui advint exactement ce que Josephé lui avait dit. Et quand il se vit dans un péril tel qu'il crut véritablement mourir, il découvrit son bouclier et vit en son milieu un homme crucifié qui était entièrement couvert de sang, il prononça les paroles que Josephé lui avait enseignées ; grâce à cela, il obtint la victoire et les honneurs, fut tiré de la main de ses ennemis, et prit le dessus sur Tholomer et tous ses hommes. Et quand il revint dans sa cité de Sarras, il dit à tous ses hommes la vérité que Josephé lui avait révélée, et sut si bien expliquer à tous la nature du Crucifié que Nascien reçut le baptême, et au moment où ils le faisaient chrétien par le baptême, passa devant eux un homme qui avait le poing coupé et portait son poing dans l'autre main, et Josephé l'appela et l'autre s'approcha de lui ; et aussitôt qu'il eut touché la croix qui se trouvait sur le bouclier, il retrouva le

poing qu'il avait perdu, et il advint un autre prodige tout à fait extraordinaire, car la croix qui se trouvait sur le bouclier

<167d>

s'en détacha et se fixa sur le bras de cet homme, de sorte que jamais plus on ne la revit sur le bouclier.

Alors Evalach reçut le baptême et devint serviteur de Jésus-Christ, et il tint depuis lors Jésus-Christ en grand amour et en grande révérence, et fit garder le bouclier très précieusement. Il advint ensuite, lorsque Josephé eut quitté Sarras avec son père, et qu'ils furent arrivés en Grande Bretagne, qu'ils trouvèrent un roi cruel et terrible qui les emprisonna tous les deux, et avec eux une grande partie des chrétiens. Et quand Josephé fut emprisonné, la nouvelle s'en répandit aussitôt si loin - car il n'y avait alors homme au monde de plus grande renommée - que le roi Mordrain en entendit parler et convoqua ses vassaux et les gens de sa maison avec Nascien, son beau-frère, et ils marchèrent vers la Grande Bretagne contre celui qui gardait Josephé prisonnier, et ils le mirent à mal, et réduisirent à merci tous ceux du pays, si bien que la Sainte Chrétienté se répandit sur cette terre. Et ils étaient si attachés à Josephé qu'ils ne quittèrent pas le pays mais restèrent avec lui et le suivirent partout où il allait, et quand arriva le moment où Josephé fut sur son lit de mort et qu'Evalach apprit que celui-ci devait quitter ce monde, il se présenta devant lui et, pleurant avec émotion, il dit : ' Seigneur, puisque vous me laissez, je vais dorénavant rester tout seul dans ce pays, moi qui pour l'amour de vous avais abandonné mon royaume et la douceur de ma patrie ; pour l'amour de Dieu, puisqu'il vous faut quitter ce monde, laissez- moi quelque témoignage de vous qui me soit un souvenir de vous après votre mort.

- Seigneur, répondit Josephé, je vais vous le dire. '

Alors il commença à réfléchir à ce qu'il pourrait lui laisser, et quand il eut réfléchi un long moment, il dit :

' Roi Evalach, fais- moi apporter ici ce bouclier que je t'ai donné quand tu es allé combattre Tholomer. '

Et le roi dit qu'il le ferait volontiers, car le bouclier était près de lui, puisqu'il le faisait emporter avec lui partout où il allait, et il fit apporter le bouclier devant Josephé.

Au moment où le bouclier fut apporté devant Josephé, il se trouva que Josephé saignait abondamment du nez et qu'on ne pouvait arrêter l'écoulement du sang,

<168a>

et il saisit aussitôt le bouclier et y fit de son sang même cette croix que vous voyez ici. Et sachez bien que ce bouclier est celui- là même dont je vous ai parlé, et quand il eut tracé la croix telle que vous pouvez la voir, il dit :

' Voici le bouclier que je vous laisse en souvenir de moi. Et jamais vous ne verrez ce bouclier sans vous souvenir de moi, car vous savez bien que cette croix est faite de mon sang, et aussi longtemps que le bouclier durera, elle sera toujours aussi fraîche et aussi vermeille que vous pouvez la voir en cet instant. Et il ne disparaîtra pas de si tôt parce que jamais personne ne le pendra à son cou, si valeureux soit- il, sans s'en repentir, jusqu'à ce que Galaad, le Bon Chevalier, le dernier du lignage de Nascien, le pendre à son cou. Aussi, que personne ne soit assez hardi pour le pendre à son cou, sinon celui à qui Dieu l'a destiné. Le fait est que tout comme le bouclier a été, plus que d'autres, l'objet de grands prodiges, de même on verra en lui de plus étonnantes prouesses et une vie plus noble qu'en aucun autre chevalier. '

' Puisqu'il se trouve, dit le roi, que nous avons un si bon souvenir de vous, dites- moi donc s'il vous plaît où je laisserai ce bouclier, car je voudrais bien qu'il fût placé dans

un lieu où le Bon Chevalier puisse le trouver.

- Je vais donc vous dire, dit Joséphé, ce que vous ferez : là où vous verrez que Nascien se fera enterrer après sa mort, mettez le bouclier, car le Bon Chevalier se rendra en ce lieu cinq jours après avoir reçu l'ordre de chevalerie. '

Et tout s'est passé exactement comme il l'avait dit, car cinq jours après avoir été fait chevalier, vous êtes venu dans cette abbaye où repose Nascien. Je vous ai maintenant raconté pourquoi les grandes aventures sont arrivées aux chevaliers pleins d'une folle audace qui, malgré cette interdiction, voulaient emporter le bouclier qui n'était destiné à personne sinon à vous. »

Et quand il eut raconté cela, il disparut, si bien que Galaad ne sut jamais ce qu'il était devenu. Ni de quel côté il s'en était allé. Et quand le jeune homme qui se trouvait là eut entendu le récit de cette aventure, il descendit de son modeste cheval et se laissa tomber aux pieds de Galaad, et il le supplia, tout en pleurs, pour l'amour de Celui dont il portait la marque sur son bouclier, de lui permettre de l'accompagner

<168b>

en qualité d'écuyer et de le faire chevalier.

« Assurément, dit Galaad, si j'avais voulu avoir de la compagnie, je ne l'aurais pas refusé.

- Seigneur, au nom de Dieu, dit le jeune homme, je vous prie alors de me faire chevalier, et je vous assure que je me montrerai digne du titre de chevalier, s'il plaît à Dieu. »

Galaad regarde le jeune homme qui pleure avec émotion et il est pris d'une très grande pitié ; c'est pourquoi il donne suite à sa requête.

« Seigneur, dit le jeune homme, retournez là d'où nous venons, car là-bas j'aurai armes et cheval. Et vous devez absolument le faire. Non à cause de moi seulement, mais à cause d'une aventure qui s'y déroule et que personne ne peut mener à bien, et je suis sûr que vous le ferez. »

Et il dit qu'il s'y rendra volontiers. Il retourne aussitôt à l'abbaye. Et quand ceux de l'abbaye virent qu'il revenait, ils lui manifestèrent une très grande joie et demandèrent au jeune homme pourquoi le chevalier était de retour.

« Pour me faire chevalier », répondit- il.

Et ils en éprouvent une très grande joie, et le Bon Chevalier demande où se trouve l'aventure.

« Seigneur, demandent ceux de l'abbaye, savez- vous de quelle aventure il s'agit ?

- Non, répond- il.

- Sachez donc, disent- ils, qu'il s'agit d'une voix qui sort d'une des tombes de notre cimetière, et elle sort avec une telle force que personne ne l'entend sans perdre pour longtemps l'usage de ses membres.

- Et savez- vous, demande Galaad, d'où vient cette voix ?

- Non, disent- ils, mais ce ne peut être que celle de l'Ennemi.

- Menez- moi donc là-bas, dit- il, car je désire vraiment savoir ce qu'il en est.

- Il faut donc que vous veniez avec nous. »

Et alors ils l'emmènent à l'extrémité du monastère, tout en armes mais sans heaume, et l'un des frères dit :

« Seigneur, voyez- vous ce grand arbre et cette pierre tombale en dessous ?

- Oui, répond- il.

- A présent, je vais donc vous dire, dit le frère, ce que vous allez faire. Avancez jusqu'à cette pierre tombale là-bas et soulevez-la, et je vous dis que vous trouverez dessous une chose bien surprenante. »

Galaad se dirigea alors de ce côté et il entendit une voix qui jeta un cri si effrayant que ce fut merveille, et elle dit si fort que tous purent l'entendre :

« Ha ! Galaad, serviteur de Jésus-Christ, n'approche pas davantage de moi car tu me ferais quitter le lieu où j'ai si longtemps séjourné. »

Et quand Galaad entend cela, il n'est pas troublé mais va jusqu'à la pierre tombale, et lorsqu'il veut la saisir par l'extrémité la plus large, il en voit sortir de la fumée puis une flamme,

<168c>

et il en voit sortir la plus hideuse figure qui soit avec une apparence humaine, et il se signe car il est certain que c'est l'Ennemi, et alors il entend une voix qui lui dit : « Ha ! Galaad, sainte créature, je te vois si environné d'anges que mon pouvoir ne peut résister à ta force. Je t'abandonne la place. » Et quand il entend cela, Galaad se signe et remercie Notre Seigneur, il soulève la dalle et aperçoit dessous un corps étendu tout armé, et il voit à côté de lui une épée et tout ce qu'il faut pour adouber un homme. Et quand il voit cela, il appelle les frères et leur dit : « Venez voir ce que j'ai trouvé. Et dites- moi ce que j'en ferai, si je dois faire quelque chose de plus. »

Et les autres s'avancent et, quand ils voient le corps étendu dans la fosse, ils lui disent :

« Seigneur, il n'est pas nécessaire d'en faire davantage que ce que vous avez fait, car, à notre avis, jamais ce corps qui repose ici ne quittera son séjour.

- Si, il le fera, dit le vieil homme qui avait présenté l'aventure à Galaad, il faut que ce corps soit retiré de ce cimetière et jeté à l'extérieur, car cette terre est bénite et sanctifiée, c'est pourquoi le corps d'un chrétien mauvais et déloyal ne doit pas y rester.
»

Et il ordonne alors aux serviteurs du lieu de le sortir de la fosse et de le jeter hors du cimetière, et ceux- ci s'exécutent, et Galaad demande au vieillard :

« Seigneur, dans cette aventure ai- je bien fait tout ce que je dois faire ?

- Oui, dit- il, car jamais la voix qui a causé tant de malheurs n'y sera plus entendue.

- Et savez- vous, dit Galaad, pour quelle raison tant d'aventures en ont découlé ?

- Seigneur, dit- il, oui, tout à fait, et je vous l'expliquerai volontiers, vous devez le connaître car ces choses ont une profonde signification.

Alors ils quittent le cimetière et reviennent à l'abbaye, et Galaad dit au jeune homme qu'il lui faut aller veiller toute la nuit dans l'église, et que le lendemain il le fera chevalier, comme il se doit, et l'autre dit qu'il ne demande rien d'autre. Il se prépare

comme le lui enseigne la règle du noble ordre de chevalerie où il a tant désirer entrer, et le vieillard emmène Galaad dans une chambre, lui fait ôter son armure et ses armes, et puis lui demande de s'asseoir sur un lit et lui dit :

« Seigneur, vous m'avez demandé, il y a quelques instants, la signification de cette aventure que vous avez menée à bien, et je vous la dirai volontiers.

<168d>

Dans cette aventure, il y avait trois choses à grandement redouter : la pierre tombale qui n'était pas légère à soulever, le corps du chevalier qu'il fallait extraire de son séjour, la voix que chacun y entendait et qui faisait perdre l'usage du corps et des membres, de la raison et de la mémoire. Et je vais vous expliquer la signification de ces trois choses, la pierre tombale qui recouvrait le corps représente la dureté du monde que Notre Seigneur trouva très grande quand il vint sur terre, en effet, il n'y avait qu'endurcissement, car le fils n'aimait pas son père, ni le père son enfant, à cause de quoi l'Ennemi les emportait sans difficulté en Enfer.

Quand le Père des cieux vit qu'il y avait sur terre un si grand endurement que les hommes ne se reconnaissaient pas les uns les autres, que les uns n'accordaient foi ni aux autres, ni aux paroles qu'un prophète pouvait leur adresser, mais qu'au contraire ils établissaient chaque jour de nouveaux dieux, alors il envoya son fils sur la terre, les trouvant à ce point endurcis dans le péché mortel, pour atténuer cette dureté et pour attendrir et renouveler les cœurs des pécheurs ; et quand il fut descendu sur terre, il les trouva tous si endurcis dans le péché mortel que l'on aurait pu amollir un objet dur aussi bien que leur cœur, et il dit ainsi par la bouche du prophète David : « Je suis seul jusqu'au moment où je mourrai ». Ce qui revenait à dire : « Père, tu auras converti une bien petite partie de ces hommes avant ma mort ».

Et cet acte du Père qui envoya sur terre son Fils pour délivrer son peuple, voici qu'il se répète à présent, car tout comme, à sa venue, l'erreur et la folie s'enfuirent et la vérité apparut et se manifesta, de même Notre Seigneur vous a élu parmi tous les autres chevaliers pour vous envoyer par les terres étrangères pour faire cesser les funestes aventures et pour faire savoir comment elles sont arrivées, c'est pourquoi on doit presque comparer votre venue à celle de Jésus-Christ, à cause de son apparence mais non de son importance. Et tout comme les prophètes ayant vécu longtemps avant le temps de Jésus-Christ avaient annoncé la venue de Jésus-Christ et prédit qu'il délivrerait les hommes des liens de l'Enfer, de même les prophètes ont annoncé votre venue depuis plus de vingt ans, et tous ont affirmé

<169a>

que jamais les aventures du royaume de Logres ne cesseraient avant que vous ne soyez venu ; et nous vous avons si longtemps attendu, Dieu merci vous voici maintenant.

« Dites- moi à présent, dit Galaad, ce que le corps signifie, car vous m'avez bien éclairé sur la pierre tombale.

- Je vais vous le dire, dit l'autre, le corps représente les hommes qui étaient demeurés si longtemps dans l'endurcissement que tous étaient comme morts et aveuglés par le grand péché qu'ils avaient commis jour après jour, et leur aveuglement se révéla bien lors de l'avènement de Jésus-Christ. Et quand ils eurent parmi eux le Roi des Rois et le Sauveur du monde, ils le tinrent pour un pécheur et pensèrent qu'il était comme eux, aussi écoutèrent- ils davantage l'Ennemi que lui, et ils livrèrent son corps à la mort, sur le conseil du diable, qui sans cesse leur chantait aux oreilles et qui leur était entré dans le cœur, et en cela, ils agirent si mal que Vespasien rasa leur ville et les anéantit aussitôt qu'il sut la vérité à propos du prophète qu'ils avaient trahi, et ils agirent ainsi à cause de l'Ennemi et de son conseil. Maintenant vous vous demandez comment cette assemblée, où tous étaient comme morts en raison de leur péché mortel auquel ils ne pouvaient renoncer facilement, et cette douleur furent mis en rapport. La voix qui sortait de sous

la pierre tombale représente les funestes paroles qu'ils dirent au proconsul Pilate : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ». Et à cause de ces mots, ils furent anéantis, eux et leurs enfants, avec tout ce qu'ils avaient. Ainsi vous pouvez voir dans cette aventure la signification de la Passion de Jésus-Christ et le symbole de son avènement ; et d'autres événements encore se sont produits à un autre moment, car, quand les chevaliers errants venaient en ce lieu et qu'ils allaient vers la tombe, l'Ennemi, qui les reconnaissait comme des pécheurs vils et ignobles, et qui voyait qu'ils se roulaient dans une grave luxure et dans l'iniquité, leur faisait une telle peur avec sa voix horrible et effrayante qu'ils en perdaient l'usage de leurs membres. Et jamais cette aventure n'aurait cessé, si bien que les pécheurs y seraient toujours surpris, si Dieu ne vous avait envoyé ici pour la mener à son terme. Mais aussitôt que

<169b>

vous êtes arrivé, le diable, qui vous sentait vierge et pur de tout péché autant qu'un homme peut l'être sur terre n'osa affronter votre compagnie, il préféra s'en aller et perdit tout son pouvoir par l'effet de votre venue. Et alors prit fin l'aventure à laquelle maint chevaliers renommés s'étaient confrontés, à présent je vous ai dit la vérité sur ces événements. »

Et Galaad dit que cela avait une bien plus grande signification qu'il ne l'avait pensé.

Cette nuit- là Galaad fut servi par les frères du mieux qu'ils le purent. Et au matin, il fit le jeune homme chevalier, comme c'était la coutume en ce temps. Et quand il eut fait pour lui tout ce qu'il devait faire, il lui demanda quel était son nom. Et l'autre dit qu'on l'appelait Mélyant, et qu'il était fils du roi du Danemark. « Cher ami, dit Galaad, puisque vous êtes chevalier et appartenez à un si noble lignage royal, veillez maintenant à être si digne du titre de chevalier que l'honneur de votre lignage soit sauvegardé, car dès lors qu'un fils de roi a reçu l'ordre de chevalerie il doit se montrer au dessus tous les autres chevaliers par sa valeur, tout comme le rayon du soleil l'emporte sur l'éclat des étoiles. » Et l'autre répond que, s'il plaît à Dieu, il maintiendra l'honneur de la chevalerie, car, quelles que soient les peines qu'il lui faille endurer, jamais il ne renoncera. Et Galaad demande alors ses armes et on les lui apporte, et Mélyant lui dit : « Seigneur, par la grâce de Dieu et la vôtre, vous m'avez fait chevalier, ce dont je me réjouis à un point que je ne saurais exprimer, et vous savez bien qu'il est de coutume que celui qui vous a fait chevalier ne refuse pas la première faveur qu'on lui demande, à condition que ce soit une chose raisonnable.

- Vous dites vrai, dit Galaad. Mais pourquoi dites- vous cela ?

- Parce que, dit il, je veux vous demander une faveur. Je vous prie de me l'accorder car c'est une chose qui ne vous apportera rien de mauvais.

- Je vous l'accorde donc, dit Galaad, quand bien même je devrais en souffrir.

- Grand merci, dit Mélyant, je vous demande donc de me laisser aller avec vous dans cette Quête, jusqu'à ce que le hasard nous sépare et, si par la suite le hasard nous rassemble de nouveau, de ne pas m'ôter votre compagnie pour l'offrir à quelqu'un d'autre. »

Alors il commande qu'on lui amène un cheval, car il veut s'en aller avec Galaad, et on lui obéit et il

<169c>

quitte les lieux avec Galaad. Ils chevauchèrent tout le jour puis toute la semaine. Un mardi matin, voilà qu'ils arrivèrent devant une croix et trouvèrent des mots qui étaient gravés sur le bois et disaient : « Ecoute chevalier, toi qui vas cherchant l'aventure, vois ici deux chemins, l'un à droite et l'autre à gauche. Celui de gauche, je te défends de l'emprunter, car celui qui y pénètre doit être de très grande valeur, s'il veut en ressortir.

Et si tu prends celui de droite, tu pourras vite y périr. » Et quand Mélyant voit ces mots, il dit à Galaad :

« Noble chevalier, au nom de Dieu, laissez- moi prendre le chemin de gauche, car sur celui- ci je pourrai éprouver ma force et savoir s'il y aura en moi la vaillance et l'audace grâce auxquelles je dois acquérir la renommée d'un chevalier.

- Si vous y consentiez, répond Galaad, j'entrerais dans celui de gauche, car je pense m'en sortir mieux que vous ».

Et l'autre rétorque que personne d'autre que lui n'y entrera. Ils se séparent l'un de l'autre et chacun prend un chemin. Mais le conte laisse maintenant Galaad et parle de Mélyant, et de ce qui lui arriva.

Maintenant le conte dit que quand Mélyant eut quitté Galaad, il chevaucha jusqu'à ce qu'il parvienne à une ancienne forêt, qu'il fallait bien deux jours pour parcourir, si bien qu'il arriva le jour d'après tôt le matin dans une prairie. Et il voit au milieu du chemin un riche et magnifique siège où se trouvait une couronne d'or d'une grande beauté, et devant le siège, à même le sol, se trouvaient plusieurs planches couvertes de mets appétissants, et il regarde ce prodige, mais il n'éprouve d'appétit pour rien de ce qu'il voit sauf pour la couronne qui est si belle que celui qui la porterait sur la tête devant son peuple aurait une très grande chance, alors il s'en saisit et se dit qu'il l'emportera avec lui. Il la passe à son bras droit, et repart dans la forêt. Il n'avait guère progressé quand il vit venir derrière lui un chevalier sur un grand destrier qui lui dit :

« Seigneur chevalier, posez la couronne, parce qu'elle n'est pas à vous, et sachez que c'est pour votre malheur que vous l'avez prise. »

Et quand l'autre l'entend, il se retourne

<169d>

car il comprend qu'il lui faut combattre. Il se redresse et dit :

« Cher seigneur Dieu, aidez votre nouveau chevalier. »

Et l'autre vient vers lui et le frappe si violemment qu'il lui enfonce sa lance dans le côté à travers le bouclier et le haubert, et il le bouscule avec une telle violence qu'il le précipite par terre, de telle manière que le fer lui est resté enfoncé dans le flanc, ainsi qu'une grande partie du bois, et le chevalier s'approche de lui, lui ôte la couronne du bras et lui dit :

« Seigneur chevalier, laissez cette couronne, car vous n'y avez pas droit. »

Puis il s'en retourne d'où il était venu et Mélyant, qui ne peut se relever, reste là en homme qui pense être mortellement blessé, et il se blâme de n'avoir pas cru Galaad, car il lui est déjà arrivé malheur. Et alors qu'il se trouvait dans cette douloureuse position, il advint qu'en suivant son chemin, Galaad arriva à cet endroit. Et quand il aperçut Mélyant qui gisait à terre, blessé, il en fut très peiné, car il était convaincu qu'il était mortellement blessé, il vint vers lui et lui dit :

« Ha ! Mélyant qui vous a fait cela ? Pensez- vous en guérir ? »

Et quand l'autre l'entend il le reconnaît et dit :

« Ha ! Seigneur, au nom de Dieu ne me laissez pas mourir dans cette forêt. Portez- moi plutôt dans une abbaye où je puisse recevoir les derniers sacrements et mourir en bon chrétien.

- Comment, dit- il, Mélyant, êtes- vous à ce point blessé que vous pensez en mourir ?

- Oui », répond- il.

Et Galaad en est extrêmement peiné et il lui demande où sont ceux qui lui ont fait cela, alors sortit de sous les arbres le chevalier qui avait blessé Mélyant, et il dit à Galaad :

« Seigneur chevalier, gardez- vous de moi, car je vous ferai autant de mal que je le pourrai.

- Ha, seigneur, dit Mélyant, voilà celui qui m'a blessé à mort, mais, au nom de Dieu, méfiez- vous de lui. »

Et Galaad ne répond rien mais se dirige vers le chevalier, qui venait à très vive allure, et parce qu'il venait à une telle vitesse, il ne parvint pas à toucher Galaad. Et Galaad le frappe si violemment qu'il lui enfonce la lance dans l'épaule et l'envoie à terre lui et son cheval comme une seule masse, et la lance se brise et Galaad achève son coup ; et alors qu'il s'est retourné, il prête attention il voit venir un chevalier en armes qui lui crie :

« Seigneur chevalier, laissez- moi le cheval ! » Il vient sur lui, brandit sa lance, et la brise sur le bouclier, mais Galaad reste en selle et lui tranche de l'épée le poing gauche. Et quand l'autre se sent gravement blessé, il prend la fuite, car il craint de mourir, et Galaad ne le poursuit

<170a>

pas davantage car il ne désire pas lui faire plus de mal qu'il n'en a déjà subi, mais il retourne vers Mélyant et ne s'occupe plus du chevalier qu'il avait abattu, et il demande alors à Mélyant ce qu'il souhaite, car il fera pour lui ce qu'il pourra.

« Seigneur, si je pouvais supporter la chevauchée, je voudrais que vous me teniez devant vous, et que vous m'emportiez jusqu'à une abbaye qui se trouve près d'ici, car je suis certain que si je me trouvais là-bas, on ferait tous les efforts possibles pour me guérir. »

Et il dit qu'il le fera volontiers.

« Il serait mieux, dit Galaad, de vous ôter auparavant ce fer.

- Ha ! Seigneur, dit- il, je ne m'y résoudrai pas avant de m'être confessé, car je pense que je mourrai quand on me le retirera, emmenez- moi plutôt. »

Alors il le soulève le plus doucement possible et le place devant lui sur le cheval, il l'entoure de ses bras pour qu'il ne tombe pas, car il le voit très affaibli. Ils s'en vont et cheminent jusqu'à ce qu'ils arrivent à une abbaye, et quand ils furent devant la porte, ils appelèrent, et les frères qui étaient de saints hommes leur ouvrirent, les reçurent avec beaucoup d'égards et emportèrent Mélyant dans une chambre tranquille, et quand il eut ôté son heaume, il demanda la communion et on la lui apporta, et dès qu'il se fut confessé et qu'il eut demandé pardon pour ses péchés, en bon chrétien, il reçut le corps du Christ, et quand il l'eut reçu, il dit à Galaad : « Maintenant que je me suis bien confessé, vous pouvez essayer d'ôter le fer de mon corps. »

Et il empoigne le fer et le sort avec tout le manche en bois, l'autre tombe évanoui de douleur, et Galaad demande s'il y a en ces lieux un homme qui sache s'occuper des blessures du chevalier.

« Seigneur, oui », répondent- ils. Ils font venir un vieux moine, qui avait été chevalier, et lui montrent la blessure de Mélyant, et il l'examine et dit qu'il le guérira

complètement en un mois.

A cette nouvelle, Galaad éprouve une grande joie, il se fait désarmer et dit qu'il demeurera là tout le jour et le lendemain pour savoir si Mélyant pourrait guérir. Il demeura ainsi en ces lieux trois jours, et demanda alors à Mélyant comment il se sentait, et ce dernier lui dit qu'il était sur la voie de la guérison.

« Je pourrai donc bien m'en aller demain ». Mais l'autre lui répond, fort peiné :

« Ha ! Monseigneur Galaad, m'abandonnez- vous donc ici ? J » e suis l'homme qui désire plus que quiconque rester avec vous, s'il se peut.

<170b>

- Seigneur, dit Galaad, je ne vous suis ici d'aucune utilité et j'aurais, bien plus que de me reposer, besoin de faire autre chose et de chercher le Saint Graal dont la Quête a été entreprise grâce à moi.

- Comment, dit l'un des frères, est- elle donc commencée ?

- Oui, répond Galaad, et nous en sommes tous les deux compagnons.

- Par ma foi, dit le frère, je vous dis donc, à vous seigneur chevalier qui êtes blessé, que ce malheur vous est arrivé parce que vous avez commis un péché, et si vous me racontiez vos aventures depuis que la Quête a été commencée, je vous dirais à cause de quel péché cela vous arriva.

- Seigneur, répond Mélyant, je vous le raconterai. »

Alors Mélyant lui explique comment Galaad l'avait fait chevalier, comment ils trouvèrent gravée sur une croix une inscription qui interdisait de prendre le chemin de gauche, comment il l'emprunta, et tout ce qui lui était arrivé, et l'homme, qui menait une vie sainte, qui avait appartenu à la haute chevalerie et qui était un bon clerc, lui dit :

« Assurément seigneur chevalier, tout cela est en vérité le fait du Saint Graal, car rien de ce que vous m'avez dit n'est dépourvu d'une haute signification, et je vais vous l'expliquer. Au moment de devenir chevalier, vous êtes allé vous confesser pour entrer dans l'ordre de chevalerie net et purifié de toutes les vilenies et de tous les péchés dont vous vous sentiez sali, et ainsi vous êtes entré dans la Quête du Saint Graal dans l'état où vous deviez vous trouver, mais quand le diable vit cela, il en fut très peiné et pensa qu'il s'en prendrait à vous dès qu'il en aurait l'occasion, et c'est ce qu'il fit, je vais vous dire quand cela s'est produit.

Quand vous avez quitté l'abbaye où vous avez été fait chevalier, la première chose que vous avez rencontrée, ce fut le symbole de la vraie croix, et c'est le symbole auquel un chevalier doit le plus se fier, et il y avait plus encore, il portait une inscription qui vous décrivait deux voies, l'une à droite, l'autre à gauche ; par celle de droite, vous devez comprendre la voie de Jésus-Christ, la voie de pitié où les chevaliers de Notre Seigneur cheminent nuit et jour, guidés par leur âme le jour et par leur corps la nuit, et par celle de gauche, vous devez entendre la voie des pécheurs, où de grands dangers menacent ceux qui l'empruntent, et, parce qu'elle n'était pas aussi sûre que l'autre,

<170c>

l'inscription défendait que quiconque l'emprunte, s'il n'était pas de plus grande valeur que les autres. C'est-à-dire s'il n'était pas si bien établi dans l'amour de Jésus-Christ qu'il ne puisse tomber dans le péché par accident. Et quand tu as vu cette inscription,

tu t'es demandé ce qu'elle pouvait bien signifier, et c'est à ce moment là que l'Ennemi t'a atteint d'un de ses traits. Et sais- tu duquel ? De l'orgueil, car tu as pensé que tu t'en sortirais grâce à ta vaillance, et tu as ainsi été trompé par ton interprétation, car l'écrit parlait de la chevalerie céleste, et tu comprenais la séculière, c'est pourquoi l'orgueil t'a envahi et à cause de cela tu es tombé en état de péché mortel. Et quand tu te fus séparé de Galaad, l'Ennemi qui t'avait trouvé faible pénétra en toi et pensa qu'il n'en aurait pas fait encore assez, s'il ne te faisait tomber dans un autre péché, afin que de péché en péché il te conduise en Enfer. Et alors il déposa devant toi une couronne d'or, et il t'a fait tomber en convoitise, aussitôt que tu la vis, et aussitôt que tu la pris, tu succombas à deux péchés mortels, l'orgueil et la convoitise, et quand il vit que tu avais transformé la convoitise en acte, et que tu emportais la couronne, il prit alors l'apparence d'un chevalier pécheur, et l'incita, lui qui lui appartenait, à faire le mal au point qu'il eut envie de te tuer, et il t'assaillit, lance brandie et t'aurait tué mais le signe de croix que tu fis t'a protégé ; toutefois, pour te punir d'avoir abandonné son service, Notre Seigneur t'a mené jusqu'aux affres de la mort, afin qu'une autre fois, tu aies plus confiance en son aide qu'en ta force, et pour que tu soies secouru rapidement, il a envoyé pour toi Galaad, ce saint chevalier, contre les deux chevaliers représentant les deux péchés qui t'habitaient, et ils n'ont pu résister parce qu'il est sans péché mortel. Je vous ai donc expliqué la signification des aventures qui vous sont arrivées ». Galaad et Mélyant disent que cette aventure est belle et la signification extraordinaire.

Cette nuit- là, le saint homme et les deux chevaliers parlèrent longtemps des aventures du Saint Graal et Galaad supplia tant Mélyant que celui- ci lui

<170d>

permet de s'en aller dès qu'il le voudrait, et il déclara que, puisqu'il le lui octroyait, il s'en irait. Et le lendemain, aussitôt qu'il eut entendu la messe, il s'arma, recommanda Mélyant à Dieu et chevaucha plusieurs jours sans trouver d'aventure, mais un jour il advint qu'il avait quitté la demeure d'un vavasseur sans avoir entendu la messe, or cela l'ennuyait beaucoup de rester un jour sans entendre le service de Dieu, et quand il arriva en un lieu où il ne trouva âme qui vive, car tout était en ruines, il s'agenouilla toutefois, et pria Notre Seigneur de lui venir en aide. Et quand il eut fini sa prière, une voix lui dit :

« Ecoute, chevalier, toi qui cherches l'aventure, va t'en tout droit jusqu'au Château des Pucelles, et extirpes-en les mauvaises coutumes qui y règnent. »

Et quand il eut dit cela, il rendit grâce à Notre Seigneur de lui avoir envoyé son message, il monte aussitôt à cheval et s'en va ; il voit alors, assez loin dans une vallée, un château fortifié et bien situé, et en son milieu courait une grande rivière impétueuse que l'on appelait la Saverne, et il se dirige de ce côté, et en s'approchant, il rencontre un homme pauvrement vêtu et de grand âge qui le salue courtoisement, et Galaad lui rend son salut et lui demande quel est le nom de ce château. « Seigneur, dit l'autre, le Château des Pucelles, c'est le château maudit, et tous ceux qui y demeurent sont maudits, car toute pitié en est bannie et on n'y trouve que cruauté.

- A cause de quoi ?, demande Galaad.

- Parce que, dit l'autre, on y fait subir la honte à tous ceux qui y passent, et c'est pourquoi je vous conseillerais, seigneur chevalier, de vous en retourner, car continuer ne peut rien vous apporter sauf de la honte.

« Que Dieu vous protège donc, noble vieillard, dit Galaad, car je m'en retournerais à contrecœur. »

Et il vérifie alors ses armes afin qu'il ne manque rien. Et quand il voit qu'il est prêt, il se dirige à grande allure vers le château, et rencontre alors sept jeunes filles à cheval, en

grand équipage, qui lui disent : « Seigneur chevalier, vous avez dépassé les limites du domaine ». Il répond que jamais à cause d'une frontière il ne renoncera à aller jusqu'au château. Et il avance toujours, jusqu'à ce qu'il rencontre un jeune homme qui lui dit que ceux du château lui défendent d'aller plus loin tant qu'ils ne sauront pas

<171a>

ce qu'il veut.

« Je ne veux rien, dit Galaad, sinon la coutume du château.

- Assurément, dit l'autre, voici une chose que vous avez tort de souhaiter, et vous verrez qu'aucun chevalier ne peut en venir à bout. Mais attendez- moi ici et vous aurez ce que vous cherchez.

- Vas-y donc immédiatement, dit Galaad, ainsi j'en terminerai plus vite. »

Et le jeune homme entre dans le château et il ne se passe guère de temps avant que Galaad en voie sortir sept chevaliers, qui étaient frères, qui lui crient :

« Seigneur chevalier, gardez- vous de nous, car nous ne vous garantissons rien d'autre que la mort. »

- Comment, dit- il, voulez- vous combattre tous ensemble contre moi ?

- Oui, disent- ils, car telle est la coutume ».

Quand il entend cela, il s'élançe la lance en avant, et frappe si bien le premier d'entre eux qu'il l'envoie à terre, et il s'en faut de peu qu'il lui ait brisé le cou, et les autres le frappent tous ensemble sur le bouclier mais ils ne peuvent le faire tomber de selle. Et néanmoins à la force de leurs lances, ils arrêtent son cheval en pleine course, et il s'en faut de peu qu'ils l'abattent.

Lors de cet assaut, toutes les lances des assaillants furent brisées et Galaad en a abbatu trois avec sa lance, puis il porte la main à son épée, et s'élançe sur ceux qui étaient devant lui, et les autres de leur côté viennent sur lui. Alors commence entre eux une grande et terrible bataille, pendant laquelle ceux qui avaient été mis à terre sont remontés à cheval, alors recommence la bataille, plus violente qu'auparavant, mais celui qui de tous les chevaliers était le meilleur réalise tant de prouesses qu'il les force à s'enfuir, et il les arrange si bien du tranchant de l'épée que les armures ne peuvent empêcher leur sang de jaillir. Ils lui voient une telle force et une telle rapidité qu'ils ne pensent pas qu'il puisse être un homme d'ici-bas, il n'y a en effet pas d'homme au monde qui aurait pu supporter la moitié de ce qu'il a enduré. Ils sont très troublés car ils voient qu'ils ne peuvent le faire changer de place, mais qu'ils le trouvent toujours aussi fort qu'au commencement. Car il est vrai, comme l'histoire du Saint Graal en témoigne, que personne ne le vit jamais lassé de combattre en chevalier.

<171b>

La bataille continua de cette manière jusqu'à midi passé, et les sept frères réalisèrent de grandes prouesses, mais quand on arriva à cette heure- là, ils se trouvèrent si las et si mal en point qu'ils étaient incapables de se défendre. Et celui qui jamais ne faiblit continue de les jeter à bas de leurs chevaux, et quand les autres voient qu'ils ne pourront pas tenir plus longtemps, ils tournent bride et s'enfuient. Et quand il voit cela, Galaad ne les poursuit pas, mais va jusqu'au pont-levis par où on entrait dans le château, et il rencontre alors un homme aux cheveux blancs vêtu de l'habit monastique qui lui apporte les clés du château et lui dit :

« Seigneur, prenez ces clés, désormais vous pouvez faire ce que vous voulez de ce château et de ceux qui y demeurent, car vous avez fait si bien que le château est vôtre. »

Et il prend les clés et entre dans le château. Et aussitôt qu'il est à l'intérieur, il voit au milieu des rues tant de jeunes filles qu'il n'en sait le nombre, et toutes lui disent :

« Seigneur, soyez le bienvenu, nous avons beaucoup attendu notre délivrance, et béni soit Dieu qui vous a favorisé, car autrement nous n'aurions jamais été délivrées de ce château des douleurs. »

Et il leur répond « Que Dieu vous bénisse », alors elles prennent son cheval par la bride, le mènent jusqu'au donjon, et le font désarmer presque de force, car il disait qu'il n'était pas encore temps de faire halte pour la nuit. Et une demoiselle lui dit :

« Ha ! Seigneur, qu'est- ce que vous dites ! en vérité, si vous vous en allez ainsi, ceux que votre courage a mis en fuite seront de retour dès ce soir, et ils rétabliraient la pénible coutume qu'ils ont si longtemps maintenue dans ce château, et ainsi, vous auriez enduré cela pour rien.

- Que voulez- vous, demande Galaad, faites le moi savoir ? Je suis prêt à agir selon votre désir, à condition que je considère qu'il s'agit d'une bonne chose.

- Nous voulons, dit la demoiselle, que vous convoquiez les chevaliers et les vavasseurs des alentours, car ils tiennent leur fief du maître de ce château, et que vous leur fassiez jurer ainsi qu'à tous ceux qui demeurent en ces lieux, que jamais plus ils ne suivront cette coutume. »

Et il le leur accorde, et quand elles l'ont mené jusqu'au logis principal, il descend de cheval,

<171c>

ôte son heaume et monte dans la grande salle ; et aussitôt d'une chambre sort une demoiselle qui apportait un cor en ivoire, très richement cerclé d'or, et elle le donne à Galaad et lui dit :

« Seigneur, si vous voulez que viennent ceux qui désormais dépendront de vous, sonnez de ce cor, que l'on peut bien entendre à dix lieues à la ronde. » Et il dit que c'est bien ce qu'il faut faire. Il le confie à un chevalier qu'il voit debout devant lui, et celui- ci l'examine et en sonne si fort qu'on peut l'entendre dans tout le pays alentour, et quand il a fait cela, tous s'assoient autour de Galaad, et ce dernier demande à celui qui lui avait remis les clés s'il était prêtre, et ce dernier répondit que oui.

« Dites- moi donc maintenant, dit- il, [quelle est] la coutume de ces lieux et d'où viennent toutes ces demoiselles captives.

- Volontiers, dit le prêtre, il est vrai qu'il est passé sept ans depuis que les sept chevaliers que vous avez vaincus vinrent par hasard dans ce château et furent hébergés chez le duc Lynor, qui était le seigneur de tout ce pays et qui était l'homme le plus valeureux que l'on connût, et le soir, quand ils eurent mangé, une querelle éclata entre les sept frères et le duc à propos d'une de ses filles que les sept frères voulaient prendre de force, si bien que le duc fut tué, ainsi que l'un de ses fils, et celle à cause de qui avait commencé le combat fut faite prisonnière ; et quand les frères eurent fait cela, ils s'emparèrent de tout le trésor du château, convoquèrent chevaliers et gens d'armes, et commencèrent à guerroyer contre les habitants de ce pays, et ils firent tant et si bien qu'ils eurent le dessus et reçurent l'allégeance de ces habitants.

Quand la fille du duc vit cela, elle fut emplie d'une très grande colère. Et elle dit, à la manière d'une prédiction :

« En vérité seigneurs, dit- elle, il ne nous importe guère que vous ayez maintenant la seigneurie de ce château, car comme vous l'avez obtenue à cause d'une femme, vous la perdrez à cause d'une demoiselle, et vous serez tous les sept réduits à merci par un seul chevalier. »

Et ils dirent qu'à cause de ce qu'elle avait dit, jamais il ne passerait aucune demoiselle devant ce château sans qu'ils la retiennent captive jusqu'à ce que vienne le chevalier par lequel ils seraient vaincus ; ainsi ont- ils agi jusqu'à maintenant, et à la suite de cela, le château a été appelé le Château des Pucelles.

« Et cette demoiselle, dit

<171d>

Galaad, qui fut à l'origine de la querelle est- elle encore ici ?

- Seigneur, dit- il, non elle est morte, mais une demoiselle plus jeune qu'elle, s'y trouve.

- Comment y étaient traitées les demoiselles ? demande Galaad.

- Seigneur, dit- il, elles y étaient bien malheureuses.

- Maintenant elles sont tirées d'affaire, dit Galaad, que Dieu, qui l'a permis, en soit remercié. »

En début d'après-midi le château commença à se remplir de ceux qui avaient appris la nouvelle de sa conquête. Ils firent grande fête à Galaad qu'ils tenaient pour leur seigneur, et celui- ci investit aussitôt la fille du duc de l'autorité sur le château et sur ce qui en dépendait ; et il fit tant et si bien que tous les chevaliers du pays devinrent les vassaux de la demoiselle, et il leur fit tous jurer que jamais ils ne rétabliraient cette coutume. Alors, les demoiselles rentrèrent chacune chez soi et dans leur pays.

Galaad demeura là tout le jour, et on lui témoigna de grandes marques d'honneur, et le lendemain arriva en ces lieux la nouvelle que les sept frères avaient été tués.

« Et qui les a tués ? demande Galaad.

- Seigneur, répondit un jeune homme, hier quand ils vous ont fui, ils ont rencontré sur ce tertre monseigneur Gauvain, son frère Gaheriet et monseigneur Yvain. Ils se sont combattus les uns les autres. Ce fut la déconfiture pour les sept frères. »

Et il est très surpris de cette aventure, il demande ses armes et on les lui apporte, et quand il est armé, il quitte le château, et les autres l'escortent un bon moment, jusqu'à ce qu'il les fasse s'en retourner, puis il suit son chemin et chevauche tout seul. Mais maintenant le conte se tait à son propos et revient à monseigneur Gauvain.

Maintenant le conte dit que quand monseigneur Gauvain se fut séparé de ses compagnons, il chevaucha plusieurs jours sans trouver d'aventure digne d'être racontée, jusqu'à ce qu'il arrive à l'abbaye où Galaad avait pris le bouclier blanc à la croix vermeille, et on lui raconta les aventures que celui- ci avait menées à leur terme. Et quand Gauvain entendit cela, il demanda de quel côté il était parti, et on le lui dit afin qu'il se mette en chemin derrière lui. Il chevaucha jusqu'à ce que le hasard

<172a>

l'amena là où Mélyant gisait malade. Et dès que ce dernier reconnut monseigneur Gauvain, il lui donna des nouvelles de Galaad, qui était parti le matin-même. « Par Dieu, dit monseigneur Gauvain, je n'ai vraiment pas de chance, je suis à présent le plus

malheureux chevalier du monde, moi qui suis Galaad de si près et ne peux l'atteindre. En vérité, si Dieu me permettait de le retrouver, jamais je ne me séparerais de lui, si du moins il appréciait ma compagnie autant que moi la sienne. »

Un des frères du lieu entendit ces paroles et il répondit à monseigneur Gauvain : « En vérité, seigneur, il ne conviendrait pas que vous alliez tous deux de compagnie. Car vous êtes un serviteur de Dieu mauvais et déloyal, et lui est un chevalier digne de ce nom.

- Seigneur, dit monseigneur Gauvain, d'après ce que vous me dites, il semble que vous me connaissiez bien.

- Je vous connais, dit le saint homme, bien mieux que vous ne me connaissez et que vous ne l'imaginez.

- Cher seigneur, dit monseigneur Gauvain, vous pouvez donc bien me dire, s'il vous plaît, en quoi je suis ce dont vous m'accusez.

- Je ne vous le dirai pas, dit l'autre, mais vous trouverez en temps et en heure quelqu'un qui vous le dira.

Pendant qu'ils parlaient ainsi entra dans l'abbaye un chevalier armé de toutes ses armes et il descendit de cheval dans la cour, et les frères coururent vers lui pour le désarmer, et l'emmenèrent aussitôt dans la chambre où se trouvait monseigneur Gauvain ; et quand il est désarmé et que monseigneur Gauvain le voit, il se rend compte qu'il s'agit de Gaheriet, son frère, et il court à lui les bras tendus, lui manifeste une joie extraordinaire, et il lui demande s'il est sain et sauf, et celui-ci lui répond : « Oui, Dieu merci. »

Cette nuit- là, ils furent bien servis par les frères du lieu, et le lendemain, aussitôt que le jour se leva, ils entendirent la messe, avec tout leur équipement à l'exception de leurs heaumes. Et quand ils furent montés à cheval et tout équipés, ils quittèrent les lieux et cheminèrent jusqu'au début de la matinée, alors, regardant devant eux, ils aperçoivent monseigneur Yvain tout seul devant eux, qui chevauche tout seul, et ils le reconnaissent bien aux armes qu'il portait et ils lui crient de s'arrêter, et celui-ci s'arrête sur place et quand il s'entend nommer, il les reconnaît à leur voix et s'immobilise ; ils lui manifestent une grande joie et lui demandent ce qui s'est passé depuis qu'ils se sont quittés, et il répond qu'il n'a rien accompli, car il n'a pas trouvé une seule aventure qui lui plaise. « Chevauchons donc tous

<172b>

ensemble, dit Gaheriet, jusqu'à ce que Dieu nous envoie une aventure. » Et ils sont d'accord. Ils se mirent ainsi tous trois en chemin, et chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent près du Château des Pucelles, et c'était le jour même où le château fut conquis.

Quand les sept frères virent les trois chevaliers, ils dirent : « Compagnons, maintenant, sus à ceux- là, et qu'on les tue. Car ils font partie de ceux à cause de qui nous sommes dépouillés de nos biens, et ce sont des chevaliers cherchant l'aventure. » Et ils se précipitent alors vers les trois compagnons et leur crient de prendre garde, car ils risquent la mort, et quand les autres entendent ces mots, ils dirigent leurs chevaux vers eux. Il arriva dès la première joute, que trois des sept frères moururent. En effet, monseigneur Gauvain en tua un et monseigneur Yvain un autre, et Gaheriet le troisième ; alors ils sortent leurs épées et attaquent ceux qui restent, et les autres se défendent aussi bien qu'ils le peuvent. Mais ils ne le font pas très bien, en hommes las et fatigués. En effet, ce même jour, Galaad leur avait imposé un grand et rude combat, et les autres qui étaient très valeureux et très bons combattants les malmènent tant qu'ils les tuent en quelques instants. Ils les laissent sur place, tous morts, et s'en vont là

où Fortune les mène, ils ne se dirigent pas vers le Château des Pucelles, mais suivent un chemin sur la droite ; et à cause de cela ils manquèrent Galaad, et ils se séparèrent dans l'après-midi, et chacun suivit sa voie, et monseigneur Gauvain chevaucha jusqu'à ce qu'il parvienne à un ermitage, et il trouva l'ermite dans sa chapelle, chantant les vêpres à Notre-Dame, et il met pied à terre, écoute l'office, puis il demande [l'hospitalité] au nom de Sainte Marie, et l'autre la lui accorde bien volontiers.

Le soir, le saint homme demanda à monseigneur Gauvain d'où il était, et celui-ci lui dit ce qu'il en était et il lui dit dans quelle quête il s'était engagé. Et quand le saint homme comprend qu'il s'agit de monseigneur Gauvain, il lui dit : « Assurément, seigneur, si vous le vouliez bien, j'aimerais beaucoup connaître votre situation. »

Alors, il commence à lui parler de confession, et met en avant de très beaux exemples de l'évangile, et l'encourage à se confesser à lui, et il l'aidera en tout ce qu'il pourra.

« Seigneur, dit monseigneur

<172c>

Gauvain, si vous vouliez m'aider à comprendre des propos qui me furent tenus avant-hier, je vous dirais tout de moi, car vous me semblez un très saint homme. Et je sais bien que vous êtes prêtre. » Et le saint homme lui promet qu'il l'aidera en tout ce qu'il pourra. Et monseigneur Gauvain examine le saint homme, il lui semble d'un âge très vénérable et il lui semble être un homme si saint qu'il lui prend envie de lui faire sa confession, et il lui raconte ce dont il se sentait le plus coupable envers Notre Seigneur, et n'oublie pas de lui rapporter les propos que lui avait tenus l'autre saint homme. Alors le saint homme calcula qu'il s'était passé quatre ans sans qu'il se soit confessé et lui dit alors : « Seigneur, c'est avec raison que vous avez été traité de serviteur mauvais et déloyal, car quand on vous admit dans l'ordre de chevalerie, on ne vous y mit pas pour que vous soyez désormais serviteur de l'Ennemi. Mais pour que vous serviez votre Créateur, que vous défendiez la Sainte Église et que vous rendiez à Dieu le trésor qu'il vous donna à garder. C'est-à-dire votre âme, et c'est pour cela que l'on vous fit chevalier ; et vous avez mal employé votre état de chevalier, car vous avez en tout été serviteur de l'Ennemi, et abandonné votre Créateur, et mené la plus vile et la plus mauvaise vie qu'ait jamais menée chevalier. Et vous pouvez bien voir qu'en vérité, il vous connaissait bien celui qui vous traita de serviteur mauvais et déloyal, et assurément si vous n'étiez pas aussi pécheur que vous l'êtes, les sept frères n'auraient pas été tués par vous ou avec votre aide, mais ils feraient encore pénitence pour la mauvaise coutume qu'ils avaient si longtemps maintenue, au Château des Pucelles, et ils se seraient réconciliés avec Dieu. Et le Bon Chevalier Galaad, celui que vous cherchez, n'a pas agi de la même manière, car il les a vaincus sans les tuer, et le fait que les sept frères aient introduit au château cette coutume, qui consistait à retenir prisonnières toutes les jeunes filles passant dans le pays, pour quelque motif que ce soit, n'était pas sans grande signification. »

« Ha ! Seigneur, dit monseigneur Gauvain, éclairez- moi sur la signification, afin que je sache l'expliquer à la cour quand j'y retournerai.

- Volontiers, dit le saint homme, par le Château

<172d>

des Pucelles, tu dois comprendre l'Enfer, et par les jeunes filles, les bonnes âmes qui y étaient enfermées à tort avant la passion de Jésus-Christ. Et par les sept chevaliers, tu dois entendre les sept péchés capitaux qui régnaient alors si bien sur le monde que la justice n'y existait pas. En effet, aussitôt que l'âme sortait du corps, qu'elle fût celle d'un homme bon ou mauvais, aussitôt elle allait en Enfer, et y était enfermée comme les jeunes filles, mais quand le Père des Cieux vit que ce qu'il avait créé allait ainsi à sa perte, il envoya son Fils sur terre pour délivrer les bonnes jeunes filles, c'est-à-dire les âmes vertueuses ; et, de la même manière qu'il envoya son Fils, qui était avec lui avant

le commencement du monde, de même il envoya là Galaad, son serviteur élu, afin qu'il arrache au château les bonnes jeunes filles qui sont aussi pures et nettes que la fleur du lys, qui jamais ne se ressent de la chaleur des saisons. »

Quand Gauvain entend ces paroles, il ne sait que répondre, et le saint homme lui dit : « Gauvain, Gauvain, si tu voulais abandonner cette mauvaise vie que tu as menée déjà longtemps, tu pourrais encore te réconcilier avec Notre Seigneur, car l'Écriture dit nul n'est pécheur au point de ne pas obtenir la miséricorde de Notre Seigneur, pourvu qu'il l'implore du fond du cœur. Et c'est pourquoi je te conseillerais sincèrement de faire pénitence pour tes fautes. »

Et il dit qu'il ne pourrait supporter le tourment de faire pénitence. Et le saint homme renonce alors à en dire plus, car il comprend bien que ses admonestations seraient peine perdue.

Et au matin, monseigneur Gauvain s'en alla et chemina jusqu'à ce qu'il rencontre par hasard Agloval et Girflet, fils de Do, et ils cheminèrent ensemble quatre jours sans trouver une aventure qui mérite d'être racontée. Et le cinquième jour, il advint qu'ils se séparèrent, et chacun suivit sa voie. A présent le conte les laisse momentanément et parle de Galaad.

Maintenant le conte dit que, quand Galaad eut quitté le Château des Pucelles, il fit chaque jour de si longues chevauchées qu'il parvint à la Forêt Gaste. Un jour, il se trouva qu'il rencontra Lancelot

<173a>

et Perceval qui chevauchaient ensemble, et ne le reconnurent pas, car ils ne s'étaient pas familiarisés avec ses insignes. Lancelot l'attaque le premier, et brise sa lance sur sa poitrine, et Galaad le frappe, si bien qu'il l'envoie à terre d'un coup avec son cheval, mais il ne lui fait pas d'autre mal, puis, comme sa lance est brisée, il prend son épée et frappe Perceval si violemment qu'il lui fend le heaume et la coiffe de fer, et si l'épée n'avait pas tourné dans sa main, il l'eut sans aucun doute tué, cependant Perceval n'est pas en état de rester en selle, il est projeté au sol et si affecté par le grand coup qu'il vient de recevoir qu'il ne sait plus s'il fait jour ou nuit. Et ce combat avait lieu devant un ermitage où vivait une recluse. Et quand elle vit Galaad partir, elle lui dit : « Allez maintenant, allez sous la conduite de Dieu, en vérité, s'ils vous avaient reconnu aussi bien que je l'ai fait, ils n'auraient pas eu l'audace de s'en prendre à vous. » Et lorsque Galaad entend cela, il a grand peur d'être reconnu, il éperonne son cheval et s'en va à aussi grande allure qu'il peut obtenir de son cheval, et quand ils se rendent compte qu'il s'éloigne, les autres enfourchent leur monture aussi vite que possible, et quand ils constatent qu'ils ne pourront pas le rattraper, ils s'en retournent, si affligés qu'ils voudraient mourir sur l'heure, en effet, leur vie leur paraît maintenant fort haïssable ; et ils pénètrent dans la forêt.

Ainsi Lancelot s'est retrouvé dans la Forêt Gaste, peiné et courroucé à cause du chevalier dont il a perdu la trace, il demande à Perceval : « Que pourrons- nous faire ? ». Et celui- ci répond qu'il ne sait quel avis donner sur cette situation, en effet le chevalier s'en va à si vive allure qu'ils ne pourraient pas le rejoindre.

« Et vous voyez, dit- il, que la nuit nous a surpris en un lieu dont nous ne pourrons jamais sortir à moins qu'un prodige ne nous en délivre, et c'est pourquoi il me semble qu'il vaudrait mieux retourner sur le chemin, car si nous commençons à nous égarer ici, je ne pense pas que nous revenions sur la bonne voie avant longtemps, vous ferez ce qu'il vous plaira, mais je vois plus d'avantages à rebrousser chemin qu'à avancer. »

<173b>

Et Lancelot dit qu'il n'accepterait pas volontiers de renoncer, mais qu'il se lancera à la poursuite du chevalier qui porte l'écu blanc, en effet, il ne sera pas satisfait avant de

savoir qui il est.

« Vous pouvez bien attendre, dit Perceval, jusqu'à ce que la journée de demain soit levée, et nous partirons alors, vous et moi, à la poursuite du chevalier ». Et l'autre dit qu'il n'en fera rien. « Que Dieu vous vienne en aide, dit Perceval, car je n'irai pas plus avant aujourd'hui, je retournerai plutôt auprès de la recluse qui a dit qu'elle avait de bonnes raisons de le connaître. »

Les compagnons se séparèrent ainsi, Perceval s'en revint auprès de la recluse et Lancelot chevaucha à la recherche du chevalier à travers toute la forêt, ne prenant ni chemins ni sentiers mais s'en allant là où le hasard le menait, et il a beaucoup souffert de ne voir ni de loin ni de près où il pourrait trouver son chemin, car la nuit était très obscure, et pourtant il progressa tant qu'il arriva près d'une croix de pierre qui marquait le départ de deux chemins, dans une lande solitaire, et une fois qu'il fut près, il regarda la croix et à côté un bloc de marbre où il se trouvait, lui semblait-il, une inscription, mais il faisait si sombre qu'il ne pouvait lire ce qui était écrit ; et en regardant du côté de la croix, il aperçoit une très ancienne chapelle et se dirige vers elle car il pense y trouver quelqu'un, et quand il voit qu'il est tout près, il met pied à terre, attache son cheval à un chêne, ôte son bouclier de son cou et le pend à l'arbre, puis il se rend à la chapelle ; il la trouve abandonnée et en ruines, il entre à l'intérieur, et trouve à l'entrée une grille de fer dont les barreaux étaient si serrés que l'on ne pouvait passer facilement ; et il regarde à travers la grille et voit à l'intérieur un autel, qui était couvert d'un très riche drap de soie et d'autres objets, et devant se trouvait un grand chandelier en argent où brûlaient six cierges qui jetaient une grande clarté ; et voyant cela, il a fort envie de pénétrer à l'intérieur pour savoir qui y séjourne ; en effet, il ne pensait pas que, dans un lieu

<173c>

si inhospitalier, puissent exister d'aussi belles choses que celles qu'il voit ici ; et il se met à examiner les barreaux, et quand il s'aperçoit qu'il ne pourra entrer, il est si malheureux qu'il quitte la chapelle et retourne à l'endroit où il avait laissé son cheval, le ramène par les rênes et le laisse paître. *Et il délace son heaume, le pose devant lui, ôte son épée et se couche sur son bouclier devant la croix, et il s'endort assez facilement, car il était fatigué, bien qu'il ne puisse oublier le Bon Chevalier qui porte le bouclier blanc ; et alors qu'il s'est éveillé depuis un bon moment, il voit venir une litière que portaient deux palefrois, à l'intérieur se trouvait un chevalier malade qui se lamentait, d'une voix pitoyable, et lorsqu'il s'approche de Lancelot, il s'arrête et le regarde sans prononcer un mot, car il croit qu'il dort ; et Lancelot ne lui dit mot car il était dans un tel état qu'il ne pouvait dire mot, il ne dormait pas vraiment et il ne veillait pas vraiment, mais se trouvait dans un demi-sommeil ; et le chevalier à la litière, qui s'était arrêté à la croix, commença à se plaindre de plus belle, et il disait : « Ha ! Dieu ! Cette douleur m'abandonnera-t-elle un jour ? Ha ! Dieu ! Quand viendra donc le Saint Vase grâce auquel la violence de cette douleur doit s'apaiser ? Ha ! Dieu ! Y eut-il jamais quelqu'un qui souffrit autant que moi, et pour une faute si légère ? »

Un long moment, le chevalier se lamente ainsi et se plaint à Dieu de ses malheurs et de ses souffrances, et Lancelot ne bouge pas et ne dit rien car il est comme envoûté, et pourtant, il le voit clairement et entend ses paroles ; et quand le chevalier est resté ainsi un bon moment, Lancelot prête attention et voit venir, depuis la chapelle, le chandelier d'argent avec les cierges, qu'il y avait vu dans la chapelle, et il observe le chandelier qui se dirige vers la croix, mais ne voit pas qui le porte. Il s'en étonne beaucoup, et ensuite il voit venir le Saint Vase qu'il avait jadis vu chez le Riche Roi Pêcheur, celui-là même qu'on appelait le Saint Graal. Aussitôt que le chevalier malade le voit venir, il se laisse tomber à terre

<173d>

de là où il se trouvait, et tend ses mains jointes vers lui et dit : « Cher Seigneur Dieu,

vous qui, à l'aide de ce Saint Vase que je vois ici, avez fait des miracles si grands dans ce pays comme dans d'autres, Père, portez sur moi votre regard plein de pitié de telle sorte que ces maux dont je souffre soient bientôt soulagés, afin que je puisse participer à la Quête que les autres justes ont entreprise. » Alors, en se traînant à la force de ses bras, il va jusqu'au bloc de pierre qui supportait la table et, au-dessus, le Saint Vase, et il s'appuie sur ses deux mains, se hisse et fait tant qu'il baise la table en argent et l'effleure de ses yeux et aussitôt qu'il a fait cela, il se sent comme parfaitement soulagé de ses maux et jette un grand cri et dit : « Ha ! Dieu ! Je suis guéri ».

Et il se passa très peu de temps avant qu'il s'endorme, et quand le vase fut resté là un moment, le chandelier retourna à la chapelle, et le vase avec lui, sans que Lancelot ait pu savoir, ni à l'aller ni au retour, par qui il avait pu être apporté, et pourtant il se fit que, soit parce qu'il était trop fatigué par les efforts qu'il avait fournis, soit à cause des péchés dont il était trop chargé et encombré, il ne bougea pas à la venue du Saint Graal et ne manifesta pas le moindre signe d'intérêt. À cause de cela il trouva à maintes occasions dans la quête des gens qui lui en firent honte.

Quand le Saint Graal se fut éloigné de la croix et fut entré dans la chapelle, le chevalier se releva de la litière en parfaite santé et baisa la croix, et immédiatement arriva un écuyer qui apportait une très belle et très riche armure, et se tournant vers le chevalier il lui demanda comment il se portait. « Par ma foi, répondit-il, grâce à Dieu, bien, j'ai été guéri à l'instant même où le Saint Graal est venu me visiter, mais je suis très surpris que ce chevalier qui dort là ne se soit pas du tout éveillé lors de sa venue.

- Par ma foi, dit l'écuyer, il a sans doute commis un grand péché dont il ne s'est jamais confessé et dont il est si coupable envers Notre Seigneur que celui-ci ne souhaite pas qu'il voie ce beau prodige. »

- Assurément, dit le chevalier, quel qu'il soit, il est misérable, et pourtant je crois bien qu'il est un

<174a>

des compagnons de la Table Ronde qui se sont engagés dans la Quête du Saint Graal. »

« Seigneur, dit l'écuyer, je vous ai apporté vos armes ; prenez-les quand il vous plaira. » Et le chevalier lui répond qu'il n'avait besoin de rien d'autre, il s'équipe, passe les chausses de fer et le haubert. Et l'écuyer s'approche de l'épée de Lancelot, il la lui donne, ainsi que le heaume, puis il se dirige vers le cheval de Lancelot, le selle et lui passe les rênes. Et quand il l'eut harnaché, il dit à son maître : « Seigneur, montez, car vous n'avez pas manqué de trouver là un bon cheval. Assurément je ne vous ai rien donné qui ne soit mieux employé par vous que par ce mauvais chevalier qui repose ici »

La lune s'était levée, belle et claire, car minuit était déjà passé, et le chevalier demande à l'écuyer comment il connaît la valeur de l'épée, et l'autre lui dit qu'il pense bien la connaître grâce à sa beauté, et il l'a déjà tirée du fourreau. Il l'avait trouvée si belle qu'il avait vivement désiré la prendre.

Et quand le chevalier s'est équipé et a enfourché le cheval de Lancelot, *il tend la main vers la chapelle et jure qu'avec l'aide de Dieu, s'il le peut, il ne s'arrêtera pas d'errer avant de savoir comment il se fait que le Saint Graal apparaît en tant d'endroits du royaume de Logres, par qui il fut apporté en Angleterre et pour quelle raison, à moins que quelqu'un d'autre ne l'apprenne avant lui.

« Je le jure, dit le jeune homme, vous avez bien parlé, que Dieu vous permette donc de sortir de cette Quête honorablement et pour le salut de votre âme, car assurément vous ne pouvez la mener longtemps sans risquer la mort.

- Si je meurs dans cette Quête, dit le chevalier, ce sera plus pour mon honneur que pour ma honte, car aucun homme valeureux ne doit refuser de participer à cette Quête, qu'il en sorte mort ou vivant. »

Et il s'éloigne alors de la croix avec son écuyer, emporte les armes de Lancelot et chevauche là où le mène le hasard. *Et quand il se fut éloigné d'une bonne demi-lieue, il advint que Lancelot se réveilla, tout à fait réveillé, se demandant si ce qu'il avait vu était songe ou réalité ; en effet, il ne sait s'il a vu le Saint Graal ou s'il a rêvé ; et il se lève alors et voit le chandelier devant l'autel, mais il ne voit pas ce qu'il voudrait le plus voir, c'est-à-dire le Saint Graal, sur lequel il aimerait connaître la vérité,

<174b>

en quelque façon.

Quand Lancelot fut resté un long moment devant les grilles à regarder, pour voir s'il apercevrait si peu que ce soit la chose qu'il désirait le plus, il entend une voix qui lui dit : « Lancelot, toi qui es plus dur que la pierre, plus amer que le bois, plus nu et dépouillé que le figuier, comment as-tu trouvé assez de hardiesse pour oser entrer en ce lieu où demeurerait le Saint Graal ? Va t'en d'ici, car ce lieu est déjà tout infecté par ta présence. » Et quand il entend ces paroles, il est si affligé qu'il ne sait ce qu'il doit faire. Il quitte aussitôt les lieux, le cœur en peine et les yeux pleins de larmes, il maudit l'heure de sa naissance, car il sait bien maintenant qu'il est parvenu au moment où il perdra l'honneur à tout jamais, puisqu'il n'a pas réussi à connaître la vérité sur le Saint Graal, mais il n'a pas oublié les trois termes qu'on lui a appliqués, et il ne les oubliera pas, aussi longtemps qu'il vivra. Et il ne connaîtra pas de paix avant de savoir pourquoi on l'a appelé ainsi. Et une fois arrivé à la croix, il ne trouve ni son heaume, ni son épée, ni son cheval. A l'instant même, il se rend compte que ce qu'il a vu était bien réel, et il commence alors à se lamenter violemment, il se traite de malheureux, et dit : « Ha ! Dieu ! Voici que se révèlent mes péchés et ma mauvaise vie, maintenant je comprends que ma faiblesse m'a perdu plus qu'aucune autre chose : en effet, quand j'aurais dû m'amender, l'Ennemi a alors causé ma perte, lui qui m'a si bien aveuglé que je ne peux accéder aux choses qui viennent de Dieu, et il n'est pas étonnant que je ne puisse voir clair, car dès le moment où je fus fait chevalier, il n'y eut pas une heure où je ne fusse recouvert de ténèbres et de péchés mortels, car j'ai toujours vécu dans la luxure et dans l'abjection de ce monde plus que nul autre pécheur. »

Ainsi s'en va Lancelot, il se couvre de reproches et laisse son chagrin s'exprimer toute la nuit ; et quand le jour parut, beau et clair, que les oiseaux commencèrent à chanter dans le bois et que le soleil commença à luire dans les

<174c>

arbres, il vit le beau temps et entendit le chant des oiseaux qui l'avait si souvent réjoui ; et il se voit alors dépouillé de tout, de ses armes et de son cheval, et il comprend que Notre Seigneur s'est mis en colère contre lui. Il pense qu'il ne parviendra jamais à trouver chose au monde qui lui rende sa joie ; en effet, il a échoué là où il pensait trouver le bonheur et les honneurs terrestres, c'est-à-dire dans les aventures du Saint Graal, et c'est une chose qui le désespère vivement ; et après être resté un long moment à se plaindre, se tourmenter et regretter son triste sort, il quitte la croix et s'enfonce dans la forêt, sans heaume, sans épée et sans bouclier. Il ne retourne pas à la chapelle où il avait entendu les trois surprenantes accusations mais prend un sentier, si bien qu'il parvient aux premières heures du jour à une hauteur où il trouve un ermitage et l'ermite qui allait commencer la messe et portait déjà l'armure de la Sainte Eglise, et Lancelot entre dans la chapelle pensif et soucieux et plus affligé que qui que ce soit au monde. Il s'agenouille dans le chœur et bat sa coulpe, demandant pardon à Notre Seigneur pour les mauvaises actions qu'il a commises ici-bas, puis il écoute la messe chantée par le saint homme et son clerc.

Et quand la messe fut chantée et que le saint homme eut quitté l'armure de Notre Seigneur, Lancelot l'appela aussitôt, le prit à l'écart et le supplia, au nom de Dieu, de l'aider par ses conseils ;

et le saint homme lui demande d'où il vient, et il lui répond qu'il est de la maison du Roi Arthur, et compagnon de la Table Ronde, et le saint homme lui demande :

« Pourquoi voulez- vous mon aide ? Pour une confession ?

- Oui seigneur, dit- il.

- C'est au nom de Notre Seigneur, dit le saint homme.

Et il l'emmène alors devant l'autel, ils s'assoient tous deux et le saint homme lui demande alors quel est son nom, et il répond qu'il s'appelle Lancelot du Lac et qu'il est le fils du Roi Ban de Benoïc. Et quand le saint homme entend qu'il s'agit de Lancelot du Lac, l'homme au monde dont on disait le plus de bien, il est tout ébahi de le voir dans un si grand tourment, et lui dit : « Seigneur, vous devez à Dieu une grande reconnaissance pour vous avoir créé si beau et si valeureux que nous ne connaissons pas au monde votre pareil en beauté et en vaillance ; Il vous a doté de l'intelligence et de la mémoire qui sont les vôtres,

<174d>

vous devez en faire un si bon usage que son amour soit préservé en vous, afin que le diable ne puisse tirer profit des larges dons qu'Il vous a octroyés, servez-Le donc de toutes vos forces et suivez Ses Commandements, n'utilisez pas les dons qu'Il vous a donnés pour servir son ennemi mortel, le diable, car s'il s'est montré plus généreux pour vous que pour tout autre et qu'il devait y perdre, vous seriez fortement à blâmer. Ne ressemblez donc pas au mauvais serviteur dont Il parle dans l'évangile et dont un des évangélistes fait mention : un homme riche remit à trois de ses serviteurs une grande partie de son or. Il donna ainsi à l'un un besant, à l'autre deux et au troisième cinq. Celui à qui il en donna cinq les fit si bien fructifier que lorsqu'il se présenta devant son maître et qu'il dut rendre compte de ses gains il dit : « Maître, tu m'as donné cinq besants, les voici, plus cinq autres que j'ai gagnés. » Et quand le maître l'entendit, il dit : « Avance- toi, bon et loyal serviteur, je te reçois parmi ceux de ma maisonnée. »

Puis vint à son tour celui à qui il avait livré les deux besants et il dit à son maître qu'il en avait gagné deux autres, et le maître répondit comme il l'avait fait pour l'autre serviteur. Mais il advint que celui qui n'en avait reçu qu'un l'avait enterré et il se tenait éloigné de la face de son seigneur et n'osa se présenter devant lui. Celui- là était le mauvais serviteur, le simoniaque perfide, l'hypocrite de cœur que jamais le fils du Saint-Esprit ne pénétra, et c'est pourquoi il ne put être réchauffé par l'amour de Notre Seigneur, qui étreint ceux à qui il annonce la Sainte Parole, car, comme le dit l'Écriture : « Celui qui ne brûle pas lui-même n'enflamme personne », ce qui veut dire que si le feu du Saint-Esprit n'enflamme pas celui qui annonce la parole de l'Évangile, jamais l'homme qui l'entend ne s'enflammera ni n'en sera réchauffé. Et je vous ai dit ces paroles à cause des dons immenses dont Notre Seigneur vous a comblé, car je vois qu'Il vous a fait plus beau que nul autre et meilleur, à mon avis, d'après les apparences. Et si par ces dons qu'il vous a faits vous devenez son ennemi, sachez qu'en peu de temps, Il vous réduira à rien, à moins que vous ne lui demandiez rapidement pardon dans une sincère confession,

<175a>

en vous repentant de tout cœur et en décidant d'amender votre vie ; et je vous dis qu'en vérité, si vous lui demandez ainsi pardon, Il est si bon et préfère tant le repentir véritable du pécheur à sa damnation, qu'Il vous rendra alors plus fort et plus vigoureux que vous ne l'avez jamais été. »

« Seigneur, dit Lancelot, la démonstration que vous venez de me faire sur ces trois serviteurs qui avaient reçu les besants me décourage plus que tout, car je sais bien que Jésus-Christ me dota dès ma jeunesse de toutes les bonnes grâces qu'un homme puisse avoir. Et parce qu'il me prêta si généreusement et que je lui ai si mal rendu ce qu'il m'avait donné, je sais bien que j'en serai jugé comme le mauvais serviteur qui enterre son besant, car j'ai servi toute ma vie son Ennemi, et j'ai combattu Dieu par mon péché, et me suis ainsi perdu sur la voie que l'on trouve d'abord large et pleine de délices, c'est le chemin qui conduit au péché ; le diable m'a montré la douceur et le miel, mais il ne m'a pas dévoilé les peines éternelles que subira celui qui reste sur cette voie. »

Et quand le saint homme entendit ces paroles, il commença à pleurer et dit à Lancelot :

« Seigneur, je sais bien que personne ne suit cette voie dont vous parlez sans y trouver la mort éternelle. Mais, de même que vous voyez parfois l'homme s'égarer lorsqu'il s'endort, et revenir en arrière dès qu'il s'est éveillé, de même le pécheur qui s'endort en état de péché mortel et qui se détourne de la droite voie, retourne vers son Créateur et cherche à rejoindre le Seigneur qui ne cesse de proclamer : « Je suis la foi, la vérité, la voie, la vie. »

Alors il regarde autour de lui et aperçoit une croix où l'image de la vraie croix était peinte et la montre à Lancelot et lui dit :

« Seigneur, voyez- vous cette croix ?

- Oui, dit- il.

- Sachez donc qu'en vérité, dit le saint homme, cette image a étendu ses bras comme pour recevoir chaque homme. C'est ainsi que Notre Seigneur a étendu ses bras pour recevoir chaque pécheur,

<175b>

vous comme les autres qui se dirigent vers lui. Et il clame sans cesse : « Venez ! Venez ! » Et puisqu'Il est si bon qu'Il est toujours prêt à recevoir ceux ou celles qui reviennent à Lui, sachez qu'Il ne vous repoussera pas si vous vous en remettez à Lui de la façon dont je vous l'ai dit, ayant à la bouche une confession sincère, dans le cœur le repentir et voulant amender votre vie ; dites- lui maintenant vos intentions, ici, à haute voix devant moi, et je vous aiderai à vous sauver autant que je le pourrai, et vous conseillerai de mon mieux. »

Et Lancelot réfléchit un moment, lui qui jamais n'a révélé ses liens avec la reine et qui n'en fera rien aussi longtemps qu'il vivra, à moins qu'une très sévère mise en garde ne l'y conduise. Il jette un soupir venu du fond de son cœur, et il se trouve dans un tel état d'esprit qu'aucune parole ne peut sortir de sa bouche, et pourtant il parlerait volontiers, mais il n'ose pas, plus couard que hardi, et le saint homme l'encourage toutefois à confesser son péché et à y renoncer complètement, car autrement, s'il ne fait ce qu'il lui conseille, il sera perdu ; et il lui promet la Vie Éternelle s'il avoue son péché, et l'Enfer s'il le dissimule. Il lui dit tant, grâce à de bonnes paroles et de bons exemples, que Lancelot se met à lui raconter.

« Seigneur, dit Lancelot, en vérité, je suis en état de péché mortel à cause d'une dame qui est mienne et que j'ai aimée toute ma vie, c'est la reine Guenièvre, la femme du Roi Arthur, et c'est elle qui m'a donné en abondance l'or, l'argent et les richesses que j'ai bien des fois distribués aux pauvres chevaliers. C'est elle qui m'a mis dans les grands fastes et dans la haute position où je me trouve, c'est pour l'amour d'elle que j'ai réalisé les grands exploits dont tout le monde parle, c'est elle qui m'a fait passer de la pauvreté à la richesse et de la tristesse à toutes les félicités terrestres. Mais je sais bien qu'à

cause de ce péché qui la concerne, Notre Seigneur est entré dans une très grande colère contre moi : il me l'a clairement montré depuis hier soir. »

Et il lui raconte ensuite comment il avait vu le Saint Graal et qu'il n'avait pas fait le moindre mouvement en sa direction, ni pour lui faire honneur, ni

<175c>

pour témoigner son amour à Notre Seigneur.

Et quand il eut raconté au saint homme toute sa situation et toute sa vie il le pria, au nom de Dieu, de l'aider.

« Assurément, seigneur, dit- il, aucun conseil ne vous sera utile si vous ne promettez pas à Dieu de ne jamais retomber dans ce péché. Mais si vous vouliez vous en arracher complètement, demander pardon et vous repentir du fond du cœur, je pense que, dans ce cas, Notre Seigneur vous rappellerait parmi ses serviteurs, et vous ferait ouvrir la porte des Cieux où la vie éternelle attend ceux qui y entreront. Mais au point où vous en êtes maintenant, on ne pourrait rien vous conseiller. Car ce serait agir comme celui qui fait dresser sur de mauvaises fondations une épaisse et haute tour, et il arrive, quand il a passé beaucoup de temps à maçonner, que tout ce qu'il a fait s'écroule d'un coup. Exactement de la même manière, la peine que se donnerait Notre Seigneur se perdrait en vous, si vous ne receviez de bon cœur ses conseils et ne les mettiez en pratique ; et ce serait comme la semence que l'on jette sur le roc, que les oiseaux emmènent et dispersent, et qui ne porte aucun fruit.

- Seigneur, dit il, il n'y a rien que vous puissiez me dire que je ne fasse, si Dieu me prête vie.

- Je vous demande donc, dit le saint homme, de me promettre que plus jamais, désormais, vous n'agirez mal envers votre Créateur, en commettant un péché mortel avec la reine ou une autre dame. Ou encore toute autre faute qui doive provoquer sa colère. »

Et il le lui promet, en loyal chevalier.

« Parlez- moi donc encore, dit le saint homme, du Saint Graal et de ce qui vous est arrivé », demande l'ermite.

Et il lui raconte et lui rapporte les trois accusations que la voix a portées contre lui dans la chapelle où il fut appelé pierre, bois et figuier.

« Au nom de Dieu, dit- il, dites- moi ce que signifient ces trois choses, car je n'ai jamais rien entendu dont je désire autant avoir l'explication ; c'est pourquoi je vous prie de me l'expliquer clairement, car je sais bien que vous en connaissez le véritable sens. »

Alors, le saint homme se met à réfléchir pour un long moment. Et quand il prend la parole il dit :

« Assurément, fait- il, Lancelot je ne suis pas surpris si ces trois paroles vous ont été dites. En effet, vous avez toujours

<175d>

été l'homme le plus extraordinaire du monde, et pour cette raison il n'est pas surprenant si l'on vous tient des propos plus extraordinaires qu'aux autres. Et puisque vous désirez en connaître le véritable sens, je vous l'expliquerai volontiers, écoutez- moi donc. Vous me rapportez qu'on vous a dit : ' Lancelot, toi qui es plus dur que la pierre, plus amer que le fiel, plus nu et dépouillé que le figuier, va-t-en d'ici'. On peut tenir pour extraordinaire que l'on vous ait dit plus dur que la pierre, car toute pierre est dure de

nature, et certaines le sont particulièrement plus que d'autres. Et par la pierre que l'on trouve dure, on peut comprendre le pécheur qui s'est complètement assoupi dans son péché et dont le cœur en est si endurci qu'il ne peut être attendri ni par le feu, ni par l'eau. Il ne peut être attendri par le feu car le feu du Saint-Esprit ne peut le pénétrer, ni trouver un endroit dans ce vase qui est si souillé et flétri par les anciens péchés qui ont crû et se sont amoncelés de jour en jour, et c'est pour cela qu'il ne peut être attendri. Car la parole du Saint-Esprit, qui est la douce eau, ne peut se faire entendre dans son cœur, en effet Notre Seigneur ne s'installera jamais là où se trouve son Ennemi ; au contraire, il veut que le logis où il descendra soit net de tout vice et de toute souillure, et c'est pour cette raison que le pécheur est appelé pierre, à cause de la grande dureté qu'il trouve en lui, mais il nous faut examiner exactement en quoi tu es plus dur que la pierre, c'est-à-dire pourquoi tu es plus pécheur que tous les autres pécheurs. »

Et quand il a dit cela, il se met à réfléchir et il lui donne aussitôt une réponse :

« Je vais te dire pourquoi tu es plus pécheur que d'autres pécheurs. Tu as bien entendu l'histoire des trois serviteurs à qui l'homme riche remit ses besants pour qu'ils les fassent croître et multiplier, les deux qui en avaient reçu le plus furent de bons serviteurs loyaux, sages et prévoyants. Et l'autre, celui qui en avait reçu le moins, fut un serviteur déraisonnable et déloyal. Examine donc si tu pourrais être un de ces serviteurs à qui Notre Seigneur donna ses besants à garder pour qu'ils les fassent croître et multiplier, il me semble qu'Il te donna beaucoup plus ; en effet, qui chercherait aujourd'hui parmi les chevaliers terrestres, ne trouverait à mon avis

<176a>

personne à qui Notre Seigneur donna tant de grâces qu'il t'en a accordé : Il te donna le summum de la beauté, l'intelligence et la capacité de distinguer le bien du mal, Il te donna le courage et la force. Et Il te donna en plus une si bonne fortune que tu es toujours venu à bout de ce que tu as entrepris. Notre Seigneur te prêta toutes ces grâces pour que tu soies son chevalier et son serviteur, Et il ne te les donna pas pour que toutes ces choses se réduisent en toi, mais pour qu'elles s'améliorent et s'accroissent. Et tu as été envers Lui un si mauvais et si déloyal serviteur, si déloyal que tu L'as abandonné et as servi son Ennemi, si bien que chaque jour tu Lui as fait la guerre. Tu as été le mauvais serviteur qui quitte son maître aussitôt qu'il a reçu ses gages, et va aider son ennemi, ainsi t'es-tu conduit envers Notre Seigneur, car aussitôt qu'Il t'eut comblé de richesses, tu Le laissas et allas servir Celui qui toujours Le combat. A ma connaissance, aucun homme aussi comblé que tu as été comblé n'aurait agi ainsi. Et c'est pourquoi tu peux bien considérer que tu es plus dur que la pierre, et plus pécheur qu'aucun autre pécheur. Et on peut encore comprendre, si on veut, « pierre » d'une autre façon. Car, bien des gens virent sortir la douceur d'une pierre dans le désert au-delà de la Mer Rouge, là où le peuple d'Israël demeura si longtemps, là on vit bien clairement que, quand le peuple avait soif au point que tous se plaignaient les uns aux autres, Moïse alla jusqu'à un antique rocher bien dur, et dit comme si cela ne pouvait se produire : ' Ne pourrions-nous tirer de l'eau de ce rocher ? 'Et aussitôt l'eau jaillit de la roche en quantité si abondante que tout le peuple en eut à boire, et de cette façon, leurs plaintes furent apaisées et leur soif étanchée. Ainsi on peut dire qu'une fois, la douceur sortit de la pierre. Mais, de toi il n'en sortit jamais aucune, c'est pourquoi tu peux comprendre clairement que tu es plus dur que la pierre. »

« Seigneur, dit Lancelot, dites-moi maintenant pourquoi on m'a dit que j'étais plus amer que le bois.

- Je vais te le dire, dit le saint homme, écoute-moi. Je t'ai démontré qu'en toi ne se trouve que dureté. Et là où demeure une si grande dureté, aucune douceur ne peut exister.

<176b>

Et nous ne devons pas penser qu'il y reste quoi que ce soit d'autre que l'amertume, et l'amertume est donc aussi grande en toi qu'aurait dû y l'être la douceur. Ainsi tu es semblable au bois mort et pourri où ne reste d'autre douceur que l'amertume.

Je t'ai donc démontré pourquoi tu es plus dur que la pierre et plus amer que le bois. À présent il reste à expliquer le troisième terme, pourquoi tu es plus nu et plus dépouillé que le figuier. L'évangile mentionne le figuier dont il est question ici, lorsqu'il parle du jour des Rameaux ; en effet, ce jour- là, Notre Seigneur entra dans la cité de Jérusalem sur l'ânesse, le jour où les enfants des Hébreux chantaient à sa venue les doux chants que la Sainte Eglise commémore chaque année, le jour que l'on appelle le jour des Rameaux. Ce jour- là le Haut Seigneur et Haut Maître, le Haut Prophète prêcha dans la cité de Jérusalem au milieu de ceux en qui régnait la dureté, et quand il s'y fut évertué toute la journée et qu'il eut terminé son discours, il ne trouva pas une personne dans toute la ville pour l'héberger dans sa maison, c'est pourquoi il quitta la cité. Et quand il en fut sorti, il trouva sur son chemin un figuier qui était très beau et plein de feuilles et de branches. Mais il n'y avait pas de fruit. Et Notre Seigneur s'approcha de l'arbre. Et quand il le vit, il parla plein de colère, et maudit l'arbre qui ne portait pas de fruit.

Voilà ce qui arriva au figuier qui se trouvait à l'extérieur de Jérusalem. Maintenant demande- toi si tu pourrais être semblable et aussi nu et aussi dépouillé qu'il l'était. Quand le Haut Seigneur s'approcha de l'arbre, il trouva des feuilles que, s'il l'avait souhaité, il aurait pu prendre. Mais quand le Saint Graal vint là où tu te trouvais, il te trouva si démuné qu'il ne vit en toi ni bonnes pensées, ni bonnes intentions, mais il te trouva mauvais, ignoble, souillé par la luxure, et entièrement dépouillé de feuilles et de fleurs. C'est-à-dire de toutes les bonnes œuvres, c'est pourquoi on te tint ensuite les propos que tu m'as rapportés :

« Lancelot, plus dur que la pierre, plus amer que le bois, plus nu et dépouillé que le figuier, va-t-en vite d'ici ! »

<176c>

« Assurément, seigneur, dit Lancelot, vous m'en avez tant dit et vous m'avez démontré clairement que je suis à juste titre appelé pierre, bois et figuier. En effet, toutes les choses dont vous m'avez parlé se trouvent bien en moi. Mais, parce que vous m'avez dit que je ne suis pas encore parvenu au point de non-retour, à condition de me garder de retomber en état de péché mortel, je promets, en premier lieu à Dieu et ensuite à vous, que jamais je ne reprendrai la vie que j'ai menée si longtemps, mais qu'au contraire, je resterai chaste et garderai mon corps le plus pur possible ; pour ce qui est de la vie de chevalier et du métier des armes, je ne pourrais pas encore y renoncer tant que je serais en aussi bonne santé que je le suis. »

Et quand le saint homme entend ces paroles, il est rempli de joie et dit à Lancelot :

« Assurément, si vous vouliez renoncer au péché commis avec la reine, je vous affirme en vérité que Notre Seigneur vous aimerait de nouveau, vous enverrait son secours, vous prendrait en pitié, et vous donnerait le pouvoir de mener à bien beaucoup d'entreprises que vous ne pouvez pas accomplir à cause de votre péché.

- Seigneur, dit il, j'y renonce si bien que jamais je ne retomberai dans le péché avec elle ou avec une autre. »

Et quand le saint homme l'entend, il lui donne une pénitence telle qu'il pense qu'il pourra l'accomplir, puis il l'absout et le bénit et le prie de demeurer ce jour- là avec lui, et il répond qu'il lui faut le faire, car il n'a pas de cheval qu'il puisse monter. Ni d'écu, ni

de lance, ni d'épée.

« Je vous fournirai cela, dit le saint homme, avant demain soir. En effet, près d'ici demeure un de mes frères, qui est chevalier et qui m'enverra cheval, armes et tout ce qui sera utile aussitôt que je le lui demanderai. »

Et Lancelot répond qu'il restera donc volontiers, et le saint homme en est fort heureux.

Lancelot demeura ainsi avec le saint homme, qui le poussait à bien se conduire et qui lui dit tant de bonnes paroles que Lancelot se repent profondément de la vie qu'il a menée si longtemps ; en effet, il comprend bien que, s'il avait péri, il aurait perdu son âme, et que, peut-être, s'il avait pu être blessé, son corps aurait couru un grave danger. Et c'est pourquoi il se repent d'avoir éprouvé jusqu'alors un amour coupable pour la reine, car il y a perdu sa

<176d>

vie, il s'en blâme et s'en maudit et il se promet bien en son cœur de ne jamais y retomber.

Mais le conte cesse à présent de parler de lui et retourne à Perceval.

Maintenant le conte dit que, quand Perceval se fut séparé de Lancelot, il retourna vers la recluse, chez qui il pensait trouver quelque information à propos du chevalier qui leur avait échappé. Et quand il fut reparti en arrière, il advint qu'il ne put trouver aucun sentier direct qui le menât de ce côté. Et néanmoins il se dirigea dans ce qu'il pensait être la meilleure direction et, quand il parvint à la chapelle, il frappa à la petite fenêtre de la recluse, et elle lui ouvrit aussitôt, car elle ne dormait pas, elle avança sa tête autant qu'elle le put, et lui demanda qui il était, et il répondit qu'il était de la maison du Roi Arthur et se nommait Perceval le Gallois.

Et quand elle entend son nom, elle éprouve une très grande joie car elle l'aimait beaucoup ; et elle devait bien le faire, car il était son neveu ; et elle appelle ses serviteurs, leur commande d'ouvrir la porte au chevalier qui se trouve à l'extérieur et de lui donner à manger s'il en a besoin : qu'ils le servent de leur mieux, car c'est l'être qu'elle aime le plus au monde. Et ceux qui se trouvent là s'exécutent, ils viennent à la porte et l'ouvrent, reçoivent le chevalier, le débarrassent de son armure et lui donnent à manger et il demande s'il pourra aujourd'hui parler à la reine des lieux.

« Seigneur, non, répondent- ils, mais demain, après la messe, nous sommes certains que vous pourrez lui parler. »

Et il patiente donc jusque là, se couche dans un lit que lui ont préparé ses hôtes, et il se reposa toute la nuit, car il était las et fatigué.

Le lendemain, quand le jour fut clair, Perceval se leva et entendit la messe. Et le prêtre de l'endroit la chanta pour lui. Et quand il fut en armes, il s'approcha de la recluse et lui dit :

« Dame, au nom de Dieu, donnez- moi des informations sur le chevalier qui passa par ici hier et à qui vous avez dit que vous deviez bien le connaître, car il me tarde de savoir qui il est. »

Et quand la dame entend cette requête, elle lui demande pourquoi il le cherche :

« Parce

<177a>

que, dit- il, je ne serai jamais satisfait avant de savoir qui il est, de l'avoir retrouvé et de le combattre. En effet, il m'a fait tant de tort que je ne pourrais le laisser en paix sans

me couvrir de honte.

- Ha ! Perceval, dit- elle, qu'est- ce que vous dites ? Voulez- vous vous battre contre lui ? Avez- vous envie de mourir comme vos frères qui ont été tués à cause de leur témérité ? Et assurément, si vous mourez de la sorte, le dommage sera grand et votre lignage s'en trouvera bien abaissé. Et savez- vous ce que j'y perdrai, si vous combattez ce chevalier ? Je vais vous le dire.

Il est certain que la grande Quête du saint Graal est commencée. Et il me semble que vous en êtes compagnon, et elle sera menée à bien prochainement, s'il plaît à Dieu. Et il se trouve que vous recherchez un bien plus grand honneur que vous ne le pensez. À condition de vous garder de combattre ce chevalier. En effet, nous savons parfaitement, dans cette contrée comme dans bien d'autres endroits, qu'au final ce seront trois chevaliers fort prisés qui emporteront les honneurs et la récompense de la Quête plus que tous les autres. Et deux d'entre eux seront vierges, le troisième chaste. Et parmi ces deux vierges le chevalier que vous cherchez sera l'un, et vous l'autre ; et le troisième sera Bohort de Gaunes. Grâce à ces trois- là la Quête sera menée à sa fin. Et puisque Dieu vous a préparé à recevoir cet honneur, il serait très dommage de rechercher entre temps votre mort ; et vous la hâterez certainement, si vous combattez celui que vous recherchez, car il est sans aucun doute bien meilleur chevalier que vous et que tout homme que l'on connaisse. »

« Dame, dit Perceval, il me semble, d'après ce que vous me dites de mes frères, que vous savez bien qui je suis.

- Je le sais parfaitement, dit- elle, et il est normal que je le sache, car je suis votre tante et vous êtes mon neveu, et n'en doutez pas parce que je suis ici dans un si pauvre lieu, mais sachez plutôt en vérité que je suis celle que l'on appelait jadis la Reine de la Terre Gaste. Vous m'avez vue alors dans une situation bien différente de celle où je me trouve maintenant. Car j'étais une des plus puissantes dames au monde. Et cependant jamais cette richesse- là ne me plut autant ni ne m'apporta autant que cette pauvreté dans laquelle je vis maintenant. »

Quand Perceval entend ces mots, il commence

<177b>

à pleurer de la pitié qu'il en éprouve et, tant de souvenirs lui reviennent qu'il la reconnut bien comme sa tante, et il s'assied alors en face d'elle et lui demande des nouvelles de sa mère et de sa famille.

« Comment, dit- elle, mon cher neveu, avez- vous eu des nouvelles de votre mère ?

- En vérité, dit- il, non madame, je ne sais si elle est morte ou vivante. Mais bien des fois elle est venue me dire dans mon sommeil qu'elle avait bien plus à se plaindre de moi qu'à s'en louer, car j'avais pour ainsi dire causé son malheur. »

Et quand la dame entend ces paroles, elle lui répond triste et préoccupée :

« Assurément, dit- elle, vous avez perdu la possibilité de voir votre mère, si ce n'est en songe. Car elle est morte dès que vous êtes parti pour la cour du Roi Arthur.

- Madame, dit- il, que s'est- il passé ?

- Par ma foi, dit- elle, votre mère a été si peinée de votre départ que le jour même, aussitôt confessée, elle mourut.

- Que Dieu ait donc pitié de son âme, dit- il, car en vérité cela m'est très pénible. Mais

puisque les choses se sont ainsi passées, il me faut le supporter, car nous y viendrons tous ; en effet jusqu'à présent je ne l'avais assurément jamais entendu dire. Mais ce chevalier que je recherche au nom de Dieu, savez- vous qui il est ? Et d'où il vient ? Et si c'est celui qui vint à la cour avec une armure vermeille ?

- Oui, dit- elle, par ma tête, il y vint légitimement, et je vais vous expliquer quelle en était la signification. »

« Vous savez bien que, depuis l'avènement de Jésus-Christ, il y a eu trois tables très importantes dans le monde, la première fut la table de Jésus-Christ où les apôtres mangèrent bien des fois. Ce fut la table où la nourriture céleste soutenait corps et âmes. A cette table s'assirent les frères qui étaient unis par le corps et par l'âme. À ce propos le prophète David dit dans son Livre des mots extraordinaires : « C'est une très bonne chose que des frères habitent ensemble, unis par une même volonté et une même action. » Grâce aux frères qui s'assirent à cette table régnaient la paix, la concorde, la patience et l'on pouvait bien voir en eux toutes les vertus, et cette table, ce fut l'Agneau sans tache qui l'établit, celui qui fut consacré pour notre rédemption.

Après cette table, il y eut une autre table qui fut faite à sa ressemblance

<177c>

et en sa mémoire. Ce fut la table du Saint Graal. Grâce à celle- ci, de si grands miracles se produisirent jadis dans ce pays à l'époque de Joseph d'Armathie dans les premiers temps où la Chrétienté fut apportée en ce pays, que tous les hommes de bien et tous les mécréants devraient désormais garder toujours en mémoire ce miracle. Il se trouva alors que Joseph d'Armathie arriva en ce royaume, accompagné d'une très grande foule qui pouvait bien compter plus de quatre mille personnes, toutes pauvres. Et à leur arrivée dans ce pays, ils se désolèrent beaucoup parce qu'ils craignaient que le pain et la viande ne leur fassent défaut. Car ils étaient une foule très nombreuse. Un jour ils errèrent dans une forêt et ne trouvèrent pas de quoi manger. Ni âme qui vive. Leur trouble fut très grand. Car ils n'avaient pas été accoutumés à cela, ils patientèrent ainsi ce jour- là ; et le lendemain ils cherchèrent dans toutes les directions, et ils trouvèrent une vieille femme qui rapportait douze pains du four, et ils les achetèrent. Et lorsqu'ils voulurent les partager, une grande querelle s'éleva entre eux, car les uns ne pouvaient être d'accord avec ce que les autres voulaient faire.

Cet événement fut rapporté à Joseph, et il se mit très en colère quand il l'apprit. Il ordonna que l'on fasse apporter les pains devant lui, et on les y apporta et ceux qui les avaient achetés vinrent aussi, alors il sut de la bouche de ces hommes que les uns et les autres ne pouvaient se mettre d'accord, et alors il commanda à tout le peuple de s'asseoir comme s'ils se trouvaient à la table de la Cène, et il rompit les pains en morceaux et les disposa çà et là, puis il plaça à la tête de la table le Saint Graal grâce auquel les douze pains se multiplièrent tant que toute l'assistance, qui était de plus de quatre mille personnes, fut repue et rassasiée de façon miraculeuse. Et quand ils virent cela, ils rendirent grâce à Notre Seigneur de les avoir secourus aussi manifestement.

A cette table, il y avait un siège où Josephé, fils de Joseph d'Armathie, devait s'asseoir, et ce siège était établi de sorte que seul le maître et pasteur puisse s'y asseoir, et personne d'autre. Comme l'histoire le raconte, il était consacré

<177d>

et béni de la main de Notre-Seigneur lui-même. Josephé avait reçu en héritage la charge que Joseph avait exercée auprès des chrétiens et Notre-Seigneur l'avait assis sur ce siège. C'est pourquoi, personne d'autre n'était assez hardi pour s'y asseoir. Ce siège avait été fait à la ressemblance du siège où Notre-Seigneur s'était assis le jour de la Cène, quand il se trouva au milieu de ses apôtres. De la même manière, Josephé devait conduire ceux qui s'asseyaient à la table du Saint Graal : il devait en être le maître et seigneur. Mais il advint, quand ils arrivèrent dans ce pays après avoir longtemps erré en

des terres étrangères, que deux frères apparentés à Josephé furent jaloux de ce qu'il avait été élu comme le meilleur de la communauté. Ils en discutèrent entre eux et dirent qu'ils ne supporteraient pas de l'avoir comme maître. En effet, ils étaient d'aussi noble lignage que lui : c'est pourquoi ils ne se considéraient plus comme ses disciples et ne le reconnaîtraient plus comme maître.

Le lendemain, quand le peuple fut monté sur une éminence et qu'une fois les tables installées, il demanda que Josephé s'assit sur le plus haut siège, les deux frères s'y opposèrent. Puis l'un d'eux s'y assit, les bravant tous. Et aussitôt se produisit un incroyable miracle : la terre engloutit celui qui s'était assis sur le siège. Ce miracle fut rapidement connu dans tout le pays : c'est pourquoi le siège fut appelé le Siège Redouté. Par la suite personne ne fit preuve d'assez d'audace pour s'y asseoir, excepté celui que Notre-Seigneur avait choisi.

Après cette table, vint la Table Ronde, qui fut établie selon les conseils de Merlin, non sans grande signification. Car lorsqu'on parle de Table Ronde, il faut y voir la rotondité du monde, la situation des planètes et des éléments dans le firmament, et autour du firmament, les étoiles et bien d'autres choses. On peut donc dire à juste titre que la Table Ronde symbolise le monde, car vous pouvez voir que les chevaliers viennent à elle de toutes les autres terres où existe la chevalerie, que ces terres soient chrétiennes ou païennes. Et quand Dieu donne à ces hommes la grâce de devenir compagnons de la Table Ronde, ils se considèrent comme plus heureux que s'ils avaient conquis le monde entier : on voit bien qu'ils

<178a>

laissent père, mère, femme et enfants pour en être. Vous avez vu cela se produire pour vous-même ; en effet, après avoir quitté votre mère et avoir été fait compagnon de la Table Ronde, vous n'avez pas éprouvé le besoin de revenir en votre contrée, vous avez au contraire été aussitôt séduit par la douceur et la fraternité qui doit régner entre les compagnons.

Quand Merlin eut établi cette Table, il dit qu'on connaîtrait la vérité sur le Saint Graal, qui ne s'était pas manifesté à cette époque, grâce à ceux qui y prendraient place. On lui demanda comment on pourrait reconnaître ceux qui auraient le plus de mérite, et il répondit :

« Trois d'entre eux achèveront la Quête : deux seront vierges, le troisième chaste. L'un des trois surpassera son père, comme le lion surpasse le léopard, en puissance et en audace. Celui- là devra être considéré comme le maître et le guide de tous les autres ; d'ailleurs, les compagnons de la Table Ronde s'écarteront follement de la Quête du Graal jusqu'au moment où Notre-Seigneur l'enverra parmi eux de façon si inattendue qu'ils en seront stupéfaits. ».

Ceux qui entendirent ces paroles dirent : « Maintenant, Merlin, puisque d'après toi ce chevalier sera si plein de mérites, tu devrais créer pour lui un siège particulier, où nul autre ne pourrait s'asseoir, et il faudrait que ce siège surpasse tous les autres, afin que chacun puisse le reconnaître.

- Je vais le faire, dit Merlin. »

Alors il fabriqua un siège plus grand et plus somptueux que les autres. Une fois le siège terminé, il l'embrassa et dit qu'il l'avait fait pour l'amour du Bon Chevalier qui s'y reposerait. A l'instant même, ceux de l'assistance demandèrent :

« Merlin, que va devenir ce siège ?

- En vérité, il sera à l'origine de bien des prodiges, car jamais personne ne s'y installera

sans être tué ou blessé, jusqu'à ce que le Vrai Chevalier s'y assoie.

- Au nom de Dieu, qui s'y assierait se mettrait donc en grand danger.

- Il le ferait, répondit Merlin, et à cause du danger que ce siège fait courir, il s'appellera le Siège Périlleux. »

« Cher neveu, dit la dame, je viens de vous dire pourquoi furent créés la Table Ronde et le Siège Périlleux sur lequel bien des chevaliers, indignes de s'y asseoir, ont trouvé la mort. Je vais maintenant vous expliquer pourquoi le chevalier arriva à la cour avec une armure

<178b>

vermeille. Vous savez certainement que Jésus-Christ, le Maître et Pasteur, s'assit avec ses apôtres à la table de la Cène, et qu'il fut ensuite représenté par Joseph à la table du Saint Graal et par ce chevalier à la Table Ronde. Avant sa Passion, Notre-Seigneur promit à ses apôtres qu'Il reviendrait les visiter ; et ils attendirent, tristes et effrayés, la réalisation de cette promesse. Et il arriva, le jour de la Pentecôte, alors qu'ils étaient tous réunis dans une maison et que les portes étaient closes, que le Saint-Esprit descendit sur eux sous forme de feu, les libéra du doute et les affermit de nouveau dans leur foi. Puis, Il leur ordonna de se séparer et les envoya parmi les nations prêcher et enseigner le Saint Évangile.

C'est ainsi que le jour de la Pentecôte, Notre-Seigneur vint rendre courage aux apôtres. Or il me semble que, de la même façon, le chevalier que vous devez tenir pour maître et guide vint vous affermir. Car, de même que Notre-Seigneur vint sous l'apparence du feu, de même le chevalier vint avec son armure vermeille, de la couleur du feu. Et, de même que les portes de la maison où se trouvaient les apôtres étaient fermées lors de la venue de Notre-Seigneur, de même les portes de la grande salle furent fermées avant que le Graal n'apparaisse, faisant irruption si soudainement au milieu de vous que même les plus sages d'entre vous ne purent savoir par où il était venu. Le jour même, fut entreprise la Quête du Saint Graal, qui continuera jusqu'à ce que l'on sache la vérité sur le Graal et sur la lance, et que l'on apprenne pourquoi ils ont causé tant d'aventures dans ce pays. »

« Je vous ai donc dit la vérité à propos de ce chevalier, afin que vous ne vous mesuriez jamais à lui ; en effet, sachez-le bien, vous ne devez pas le faire puisque, compagnons de la Table Ronde, vous êtes comme frères et, parce que vous ne pourriez en aucun cas lui résister, car il est bien meilleur chevalier que vous.

- Madame, dit-il, vous m'avez tant appris que je n'aurai plus jamais l'envie de me battre contre lui. Mais, au nom de Dieu, indiquez-moi comment je

<178c>

pourrais le retrouver ; en effet, s'il m'était donné de l'accompagner, je ne me séparerais jamais de lui, aussi longtemps que je pourrais le suivre.

- Je vous aiderai de mon mieux à ce propos, car je ne saurais vous dire où il se trouve en ce moment. Mais je vous indiquerai les moyens qui vous permettront de le retrouver plus rapidement ; lorsque vous l'aurez rejoint, restez en sa compagnie aussi longtemps que vous le pourrez.

Vous irez d'ici à un château que l'on appelle Got, où vit une de ses cousines germaines. Je pense que, par affection pour elle, il y séjournera et qu'il y est arrivé hier soir. Si elle sait vous expliquer de quel côté il est parti, suivez ce chemin, le plus vite possible. Si elle ne vous dit rien, allez donc droit au château de Corbenic, où demeure le Roi Mehaignié. Là, je sais bien que, même si vous ne l'y trouviez pas, vous aurez au moins des informations exactes. »

Perceval et la recluse parlèrent ainsi du chevalier jusqu'à midi. Alors elle lui dit : « Cher neveu, si vous restiez cette nuit encore avec moi, j'en serais plus satisfaite ; en effet, votre départ me sera d'autant plus pénible qu'il y a fort longtemps que je ne vous avais vu.

- Dame, j'ai tant à faire que je pourrais difficilement rester aujourd'hui encore. Je vous prie donc, au nom de Dieu, de me laisser partir.

- En vérité, je ne vous autoriserai pas à partir aujourd'hui. Mais, demain, quand vous aurez entendu la messe, je vous donnerai volontiers congé. »

Perceval accepte donc de rester. Il se fait aussitôt désarmer et ceux de l'endroit installent la table. Ils mangèrent ce que la dame avait fait préparer et Perceval resta ainsi avec sa tante. Ils abordèrent tous deux bien des sujets, jusqu'à ce qu'elle lui dise :

« Cher neveu, jusqu'à présent, vous vous êtes si bien préservé que votre virginité n'a pas été gâtée. Jamais vous n'avez vraiment su ce qu'est l'acte de chair, et cela vous est d'un grand profit.

<178d>

En effet, s'il était arrivé que votre chair ait été souillée par la corruption du péché, vous n'auriez pas réussi à faire partie des principaux compagnons de la Quête. Ainsi, à cause de l'échauffement de sa chair et de sa luxure, Lancelot du Lac a perdu la possibilité depuis bien longtemps d'accomplir ce que tous les autres cherchent maintenant à réaliser. C'est pourquoi je vous prie de garder votre corps aussi pur qu'il l'était le jour où Notre-Seigneur vous fit entrer dans la chevalerie, afin que vous puissiez paraître pur et vierge devant le Saint Graal, sans trace de luxure. Assurément, ce sera l'une des plus belles prouesses que fit jamais chevalier, car de tous ceux de la Table Ronde, pas un n'a gardé sa virginité sauf vous et Galaad, le Bon Chevalier dont je vous ai parlé. »

Et Perceval lui affirme que, s'il plaît à Dieu, il se préservera aussi bien qu'il lui faut le faire.

Perceval demeura là tout le jour, et sa tante l'instruisit sur bien des choses et l'encouragea à bien agir. Mais, par-dessus tout, elle le conjura de garder son corps aussi pur qu'il le devait, et il lui promit qu'il le ferait. Quand ils eurent parlé du Chevalier et de la cour du Roi Arthur un long moment, Perceval lui demanda pour quelle raison elle avait abandonné sa terre et s'était installée dans un lieu si sauvage.

« Par Dieu, dit-elle, j'ai fui jusqu'ici par crainte de la mort. Vous savez bien en effet que, lors de votre départ pour la cour, le roi mon époux était en guerre contre le roi Libran. Aussitôt que mon époux fut tué, moi qui était femme et craintive, j'eus peur que Libran ne me tuât, s'il parvenait à me capturer. A l'instant même, je pris une grande partie de mes biens et m'enfuis dans un lieu assez retiré pour qu'on ne puisse m'y retrouver. Je fis construire cette cellule et, comme vous le voyez, cette maison où j'installai mon chapelain et mes serviteurs. Puis j'entrai dans la cellule dont, s'il plaît à Dieu, je ne sortirai pas vivante. Je passerai plutôt le reste de ma vie au service de Notre-Seigneur, et j'y mourrai.

- Par ma foi, dit Perceval, voici une extraordinaire aventure. Mais, dites-moi donc ce que votre fils Dyabiaus est devenu, car j'ai grande envie

<179a>

de savoir comment il va.

- Eh bien, dit-elle, il alla se mettre au service du Roi Pellés, votre parent, pour recevoir les armes, et j'ai entendu dire que le roi l'a fait chevalier. Mais, deux ans se sont déjà écoulés depuis que je l'ai vu, et il va de tournoi en tournoi, à travers la

Grande Bretagne. Je pense donc que si vous allez à Corbenic, vous l'y trouverez.

- Je m'y rendrai certainement, quand bien même ce ne serait que pour le voir, car je souhaite vivement le rencontrer.

- Par Dieu, dit- elle, j'aimerais vraiment que vous l'ayez retrouvé, car je serais heureuse qu'il soit avec vous.

Ce jour- là, Perceval demeura ainsi avec sa tante. Le lendemain, dès qu'il eut entendu la messe et qu'il fut équipé, il s'en alla et chevaucha tout le jour dans la forêt, qui était si extraordinairement vaste qu'il n'y rencontra âme qui vive. Après vêpres, il entendit une cloche sonner sur sa droite et se dirigea de ce côté, car il était certain qu'il s'agissait d'une maison religieuse ou d'un ermitage. Après avoir avancé un peu, il voit que c'est un monastère, protégé par des murs et un profond fossé. Il s'approche et appelle à la porte jusqu'à ce qu'on lui ouvre. Quand ceux de l'endroit le voient en armes, ils pensent aussitôt qu'il est chevalier errant, aussi le font- ils désarmer et lui réservent- ils un accueil très chaleureux. Ils prennent son cheval, l'emmènent à l'étable et lui donnent foin et avoine en abondance. Un des frères conduit Perceval à une chambre, pour qu'il se repose. Cette nuit- là, il fut logé au mieux par les frères et, au matin, il advint qu'il ne s'éveilla pas avant le petit jour. Alors, il alla entendre la messe dans l'abbaye. Quand il fut entré dans l'église, il vit à sa droite une grille de fer derrière laquelle se trouvait un frère, revêtu des armes de Notre-Seigneur, qui s'appropriait à commencer la messe. Perceval se dirige de ce côté, car il désire entendre l'office ; il va vers les grilles et pense les franchir mais il se rend compte que ce n'est pas possible. Dès qu'il l'a compris, il s'abstient d'aller plus loin, s'agenouille devant les grilles et regarde à l'intérieur. Il y voit un lit très richement paré, entre autre d'un drap de soie, et tout

<179b>

était absolument blanc.

Perceval observe le lit, le détaille tant qu'il voit qu'y est allongé un homme, ou une femme, il ne sait ; en effet, il ne peut voir distinctement le visage, recouvert d'un délicat linge blanc. Quand il se rend compte qu'il perdrait son temps, il arrête de regarder et écoute le service que le prêtre a commencé. Quand on arriva au moment de l'élévation, celui qui gisait sur le lit se redressa, s'assit et découvrit son visage. C'était un homme très âgé, aux cheveux blancs ; il avait une couronne d'or sur la tête, les épaules et tout le buste découverts, et était nu jusqu'au nombril. En le regardant, Perceval s'aperçoit qu'il a le corps, les bras, les paumes de main et le visage couverts de plaies. Et, quand le prêtre présenta le corps du Christ, l'homme tendit les mains vers lui et s'écria :

« Cher doux Père, n'oubliez pas ce que vous m'avez promis. » Puis, il ne voulut pas se recoucher mais se perdit à l'instant même en prière s, les mains levées vers son Créateur, la couronne d'or toujours sur sa tête.

Perceval regarda longuement l'homme sur le lit, car il pensait qu'il devait beaucoup souffrir de ses plaies, et il le voyait si vieux en apparence qu'il lui aurait bien donné quatre cents ans ou plus. Il le contempla longtemps car il était vraiment très surpris. Puis une fois la messe chantée, Perceval vit le prêtre prendre entre ses mains l'hostie, la porter à celui qui était allongé sur le lit et la lui donner. Aussitôt que ce dernier eut communié, il lui ôta la couronne de la tête, la mit sur l'autel et l'homme malade se recoucha et fut recouvert d'un drap comme auparavant, si bien qu'il ne fut plus visible. A l'instant même, le prêtre qui avait célébré la messe se dévêtit.

Après cela, Perceval sortit de l'église et revint dans la chambre où il s'était reposé. Il appela un des frères :

<179c>

« Seigneur, au nom de Dieu, répondez à ma question, car je crois bien que vous connaissez la réponse.

- Seigneur, dites- moi ce que vous voulez savoir. Je vous répondrai volontiers, si je suis en mesure de le faire et si j'y suis autorisé.

- Par ma foi, dit Perceval, voilà de quoi il s'agit. Aujourd'hui, je suis rentré dans cette église, j'ai assisté à la messe et j'ai vu, derrière la grille, un homme de très grand âge, une couronne d'or sur la tête, allongé sur un lit devant l'autel. Quand il s'est redressé pour s'asseoir, j'ai vu qu'il était couvert de plaies des pieds à la tête. Après avoir chanté la messe, le prêtre lui a porté le corps du Christ ; et aussitôt après la communion, il s'est recouché et on lui a ôté la couronne de la tête. Je crois que tout ceci revêt une signification profonde, que je voudrais si possible connaître. C'est pourquoi, je vous prie de me l'expliquer.

- Assurément, volontiers. »

« Il est vrai, et vous l'aurez entendu dire par plusieurs personnes, que Joseph d'Armathie, le juste, le Vrai Chevalier, fut envoyé par le Très Haut dans cette région pour qu'il fasse s'étendre la Sainte Chrétienté, avec l'aide de son Créateur. Après son arrivée, il fut en butte à de multiples persécutions et à l'hostilité des ennemis de la Religion, car, à cette époque, il n'y avait dans la contrée que des païens. Régnait sur cette terre un roi que l'on appelait Crudel, le plus impie et le plus cruel qui soit, dénué de toute pitié et de toute humilité. Quand il entendit dire que les chrétiens arrivaient dans son pays et qu'ils avaient apporté avec eux un vase précieux et si extraordinaire qu'ils vivaient presque complètement des fruits de sa grâce, il tint ces propos pour une fable. Mais, on le lui assura, encore et encore, et on lui affirma que c'était la vérité. Il dit qu'il le saurait bientôt et fit capturer Josephé, fils de Joseph, deux de ses neveux et au moins cent de ceux qui avaient été choisis comme guides des chrétiens. Pris et mis en prison par le roi, ils gardaient avec eux le Saint Vase grâce auquel ils ne craignaient pas de manquer de nourritures corporelles.

<179d>

Le roi les garda en prison quarante jours, sans leur envoyer à manger, et il avait formellement interdit que quiconque fût assez hardi pour s'aventurer à s'occuper d'eux avant ce terme. Alors, dans toutes les terres où Joseph était allé, se répandit la nouvelle que le roi Crudel l'avait emprisonné, lui et un grand nombre des chrétiens, si bien que le roi Mordrain, qui vivait près de Jérusalem, dans la cité de Sarras, et avait été converti grâce aux discours et aux prêches de Joseph, en entendit parler. Il en fut très affligé, car grâce à l'aide de Joseph, il avait récupéré la terre que Tholomer lui disputait et aurait obtenue, si Mordrain n'avait eu les conseils de Joseph et l'aide de son beau-frère, qui s'appelait Séraphe.

Quand le roi Mordrain apprit que Josephé était en prison, il déclara qu'il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour le délivrer. Aussi convoqua-t- il rapidement ce qu'il put réunir de son armée et prit- il la mer avec armes et chevaux, si bien que sa flotte aborda dans le royaume de Crudel. Une fois arrivé avec tous ses gens, il envoya dire au roi Crudel qu'à moins qu'il lui rende Josephé, il lui prendrait sa terre et le dépouillerait. Mais celui- ci, ne faisant pas beaucoup de cas de cette mise en garde, fit marcher ses hommes contre Mordrain. Ainsi se combattirent les deux armées. Et il advint, par la volonté de Notre-Seigneur, que les chrétiens eurent la victoire et que le roi Crudel et ses gens furent tués. Le roi Mordrain, qui avant d'être chrétien s'appelait Evalach, avait si magnifiquement combattu que tous ses hommes s'en émerveillaient. Quand ils l'eurent désarmé, ils le trouvèrent si couvert de blessures, que tout autre homme en serait mort. Ils lui demandèrent comment il allait et il leur répondit qu'il ne sentait ni la douleur, ni les blessures. Alors, Mordrain fit sortir Josephé de prison et, quand il le vit,

il manifesta une grande joie, car il l'aimait profondément. Josephé demanda au roi ce qui l'avait conduit en ces lieux, et celui-ci répondit qu'il était venu pour le délivrer. Le lendemain, les chrétiens se rendirent devant la table du Saint Graal et y firent leurs prières. Et, quand Josephé, qui était leur chef,

<180a>

se fut vêtu pour célébrer l'office du Saint Graal, le roi Mordrain, qui avait toujours souhaité, si l'occasion se présentait, voir le Saint Graal distinctement, s'approcha plus près qu'il n'aurait dû. Alors une voix descendit parmi eux et lui dit :

« Roi, n'approche pas davantage, car tu ne dois pas le faire. »

Or il s'était déjà approché plus que langue mortelle ne pourrait le dire, ni esprit humain le penser. Et il désirait tant le voir qu'il s'approcha encore et encore, et soudain descendit devant lui une nuée qui lui ôta la capacité de voir et le priva de ses facultés physiques, si bien qu'il perdit la vue et ne put presque plus bouger. Quand il vit que Notre-Seigneur l'avait si gravement puni pour avoir enfreint son commandement, il dit devant tout le peuple :

« Jésus-Christ, Cher Seigneur, vous qui à l'instant même m'avez montré que c'est folie d'enfreindre votre commandement, aussi vrai que le châtiment que vous m'avez envoyé me convient et que je l'accepte volontiers, octroyez-moi, si vous le voulez bien, qu'en récompense de mes services, je ne meure pas jusqu'à l'heure où celui qui doit mener à leur terme les prodiges du Saint Graal, le Bon Chevalier, neuvième descendant de mon lignage, viendra me visiter, afin que je puisse lui donner l'accolade et l'embrasser. »

Quand le roi eut adressé cette requête à Dieu, la voix lui répondit : « N'aie aucune crainte. Notre-Seigneur a entendu ta prière et ta volonté sera accomplie, car tu ne verras plus rien jusqu'à l'heure où le chevalier que tu appelles de tes vœux viendra te visiter et, au moment où il se présentera devant toi, la vue te sera rendue, si bien que tu le verras distinctement. Et alors tes plaies, qui n'auront pu se cicatriser auparavant, seront guéries. » Ainsi parla la voix au roi, et elle lui dit qu'il verrait la venue du chevalier tant désiré. Et il nous semble que tout cela est vrai, car cent ans se sont écoulés depuis que cette aventure lui arriva. Et depuis, il ne voit goutte, ses plaies ne se sont pas guéries et on ne peut y remédier. Or on dit que le chevalier qui doit mener à terme cette aventure est déjà dans le pays.

<180b>

Et, à cause des signes que nous avons déjà vus, nous sommes certains qu'il verra de nouveau et retrouvera l'usage de ses membres. Mais, après cela, il ne vivra plus longtemps.

Il advint donc au roi Mordrain ce que je vous raconte. Sachez qu'en vérité, c'est lui que vous avez vu aujourd'hui et qu'il a vécu depuis cent ans si saintement et si religieusement que jamais il ne s'est nourri d'aliment terrestre, si ce n'est de celui-là même que le prêtre nous présente lors de la messe : le corps de Jésus-Christ. Vous avez pu le constater aujourd'hui : en effet, aussitôt que le prêtre a fini de chanter la messe, il a apporté au roi l'hostie et l'a fait communier. C'est ainsi que le roi a attendu longtemps, jusqu'à cette heure, la venue du chevalier qu'il a tant désiré voir, de même que le vieillard Siméon a attendu la venue de Notre-Seigneur jusqu'à sa présentation au temple. Là, le vieil homme l'a reçu et l'a pris dans ses bras, heureux que la promesse se soit accomplie. En effet, le Saint-Esprit lui avait fait savoir qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu Jésus-Christ, le Fils de Dieu, le Saint Prophète, le Pasteur suprême. De la même manière, le roi Mordrain attend actuellement la venue de Galaad, le Chevalier Bon et Parfait. Maintenant que j'ai répondu en toute franchise à vos questions et vous ai dit ce qui s'est passé, je vous prie de me dire qui vous êtes. »

Et le chevalier répond qu'il est de la maison du Roi Arthur, qu'il est compagnon de la Table Ronde, et qu'il se nomme Perceval le Gallois. Quand le moine entend ce nom, il laisse éclater sa joie car il a bien des fois entendu parler du chevalier, et il le prie de demeurer ce jour- là au couvent : les frères l'accueilleront avec joie. Mais Perceval lui répond qu'il a tant à faire qu'il ne restera en aucun cas : il lui faut partir. Il demande son armure et on la lui apporte. Une fois équipé, il monte à cheval, prend congé, quitte l'endroit et chevauche dans la forêt jusqu'à la fin de la matinée.

A midi, ses pérégrinations le menèrent dans une vallée. Alors, il rencontra une vingtaine d'hommes armés qui emportaient, dans un cercueil

<180c>

de chevalier, un homme récemment tué. Ils demandent à Perceval qui il est. Celui- ci répond qu'il est de la maison du Roi Arthur. Alors, ils s'écrient tous ensemble : « Maintenant, à son tour. »

Quand il voit cela, Perceval s'apprête à se défendre de son mieux et se dirige vers le plus proche d'entre eux ; il le frappe si fort qu'il le jette à terre et fait tomber sur lui son cheval. Mais alors qu'il pense poursuivre son attaque jusqu'au bout, il ne le peut, car sept hommes donnent de grands coups sur son écu et d'autres abattent son cheval. Perceval tombe à terre et s'efforce de se remettre sur pied en homme de grande valeur, il tire son épée et s'apprête à se défendre, mais les autres l'attaquent si violemment qu'ils ne lui en laissent pas la possibilité. Ils frappent sur l'écu, sur le heaume et lui donnent tant de coups qu'il ne peut rester debout et tombe à genoux. Ils lui donnent des coups d'épée et de masse, le battent et le mènent au point où ils l'auraient bientôt occis, lui ayant déjà arraché le heaume et l'ayant blessé, sans le chevalier aux armes vermeilles que le hasard amène de ce côté.

Quand il voit Perceval, seul et à pied, contre tant d'ennemis qui veulent le tuer, il se dirige de leur côté aussi vite que son cheval le lui permet, et crie : « Laissez ce chevalier. »

Il s'élançait au milieu d'eux, la lance en position d'attaque, et frappe si violemment le premier qu'il l'envoie à terre ; puis, comme la lance est brisée, il prend son épée. Il attaque en tous sens, frappe les uns et les autres [avec une force] si extraordinaire que tous ceux qu'il atteint se retrouvent à terre. Les grands coups qu'il leur donne et la vitesse dont il fait preuve font si bien en peu d'instant qu'aucun de ces hommes n'est assez audacieux pour oser l'attaquer ; au contraire, ils s'enfuient, les uns d'un côté, les autres de l'autre, et se dispersent si bien dans cette grande forêt que désormais, il ne peut plus voir que trois d'entre eux : un que Perceval avait envoyé à terre et blessé, et deux autres que le chevalier avait mis à mal.

Quand le chevalier voit qu'ils se sont tous enfuis et que Perceval n'est plus en danger, il retourne au plus épais de la forêt, en

<180d>

homme qui ne veut en aucune manière être suivi. En le voyant partir si vite, Perceval lui crie aussi fort qu'il le peut :

« Ha ! Seigneur chevalier, au nom de Dieu, arrêtez- vous un peu, jusqu'à ce que nous nous soyons parlé. »

Le Bon Chevalier ne fait pas mine d'entendre Perceval et s'en va à vive allure, en homme qui n'a pas envie de revenir en arrière. Perceval, qui n'a plus de cheval, puisque ses attaquants ont tué le sien, le suit à pied aussi vite qu'il le peut. Il rencontre alors un jeune homme qui était monté sur un cheval robuste, léger et bon à la course et menait de la main droite un grand destrier noir. A cette vue, Perceval ne sait que faire, car il voudrait bien prendre le cheval pour suivre le chevalier ; dans cette grande

infortune, il voudrait vraiment l'avoir, mais à condition qu'il l'ait avec l'accord de l'écuyer. En effet, il ne le prendrait pas par force, sauf si un très grand besoin l'y obligeait. Et pour qu'on ne le considère pas comme un rustre, il salue le jeune homme aussitôt qu'il s'approche, et celui-ci lui répond : « Dieu vous bénisse »

« - Cher ami, dit Perceval, je te demande, comme un service et une faveur en échange desquels je serai à tes ordres là où tu me le demanderas, de me prêter ce cheval jusqu'à ce que j'aie rattrapé le chevalier qui est parti de ce côté.

- Seigneur, je ne le ferai en aucune manière, car ce cheval appartient à un homme qui me maltraiterait si je ne le lui rendais pas.

- Cher ami, fais ce que je te demande, car en vérité je n'ai jamais eu une douleur pareille à celle que j'aurai si je perds ce chevalier, faute de cheval.

- Par ma foi, je ne le ferai pas : jamais vous ne l'obtiendrez de moi, tant qu'il sera sous ma garde. Mais vous pouvez me le prendre de force. »

Et Perceval est si affligé d'entendre cela qu'il lui semble bien qu'il va perdre la raison ; en effet, il ne voudrait pas se conduire mal envers l'écuyer, mais s'il perd pour cela la trace du chevalier qui s'en va, il ne connaîtra plus jamais de joie. Cette alternative l'emplit d'une telle colère qu'il ne peut se tenir debout et tombe sous un arbre : le coeur lui manque. Il devient pâle, est pris de faiblesse, comme

<181a>

s'il avait perdu toute force corporelle : il souffre tant qu'il voudrait mourir à l'instant même.

Alors il ôte son heaume, prend son épée et dit au jeune homme :

« Cher ami, puisque tu ne veux pas me soulager de cette grande douleur à laquelle seule la mort peut me soustraire, je te prie de prendre mon épée et de me tuer : à l'instant, ma souffrance prendra fin. Alors, si le Bon Chevalier que je cherche entend dire que je suis mort de douleur à cause de lui, il ne poussera pas la méchanceté jusqu'à refuser de prier Notre-Seigneur de prendre pitié de mon âme. »

« Au nom de Dieu, dit le jeune homme, jamais, s'il plaît à Dieu, je ne vous tuerai, car vous ne l'avez pas mérité. »

Il s'en va alors à vive allure et Perceval reste là, si malheureux qu'il pense bien mourir de douleur. Quand il ne voit plus ni l'écuyer, ni personne d'autre, il commence à se lamenter et clame son malheur :

« Ha ! Hélas, malheureux ! Tu n'as pu atteindre ce que tu cherchais puisqu'aujourd'hui, le chevalier t'as échappé. Jamais tu ne retrouveras une aussi bonne occasion de le rencontrer que cette fois-ci. »

Tout en se lamentant ainsi, Perceval tendit l'oreille et entendit le galop d'un cheval qui se rapprochait. Il ouvrit les yeux et vit un chevalier en armes qui suivait le chemin principal de la forêt et montait le cheval que le jeune homme menait l'instant d'avant. Perceval reconnut bien le cheval, mais il ne lui vint pas à l'esprit que le chevalier l'avait pris de force. Dès qu'il l'eut perdu de vue, il recommença à se lamenter. Il ne se passa guère de temps avant qu'il voie le jeune homme arriver sur son robuste cheval, et manifester lui aussi une très grande douleur. Apercevant Perceval, il lui dit :

« Ha ! Seigneur ! Avez-vous vu passer par ici un chevalier en armure qui montait le destrier que vous m'aviez demandé plus tôt ?

- Oui, en vérité, dit Perceval. Pourquoi me le demandes- tu ?

- Parce que le chevalier me l'a pris de force et me voue ainsi à la mort, car mon seigneur me tuera pour cela, en quelque lieu qu'il me trouve.

- Et que veux- tu que j'y fasse ? Je ne peux te le rendre : je suis à pied. En revanche, si j'avais un cheval, je pense que je te le ramènerais à temps.

- Seigneur, montez le mien, et si vous
<181b>
pouvez récupérer le destrier, il sera vôtre.

- Et à supposer que je puisse entrer en possession du destrier, comment récupèreras- tu ta monture ?

- Si vous acceptez, seigneur, je vous suivrai à pied et, si vous pouvez vaincre le chevalier, je reprendrai ma monture et le destrier sera à vous. »

Perceval dit qu'il ne demande pas mieux.

Alors Perceval lace de nouveau son heaume, monte sur le cheval, prend son écu et se lance, aussi vite que sa monture le lui permet, à la poursuite du chevalier. Il galope tant qu'il arrive dans une de ces petites prairies, si nombreuses dans la forêt. Alors il voit devant lui le chevalier, qui s'en allait au grand galop sur le destrier. D'aussi loin qu'il l'aperçoit, il lui crie :

« Seigneur chevalier, faites demi-tour et rendez à l'écuyer le destrier que vous avez pris à tort. »

Quand l'autre se rend compte qu'on l'interpelle, il fait volte face, la lance pointée. Et Perceval tire son épée du fourreau, car il voit bien que le combat va avoir lieu. Mais le chevalier, qui veut en finir rapidement, arrive aussi vite que le destrier le lui permet et frappe le cheval du jeune homme en plein poitrail, si violemment qu'il le transperce de part en part. L'animal, touché à mort, s'écroule et Perceval se trouve projeté par dessus son encolure. Assuré de l'effet de son coup, le chevalier reprend sa course, se dirige vers le bas du pré et se précipite au plus épais de la forêt. Voyant cela, Perceval est si affligé qu'il ne sait que faire ou que dire. Il crie à celui qui s'en va :

« Chevalier sans mérite, lâche, revenez et combattez contre moi, qui suis à pied alors que vous êtes à cheval. »

Le chevalier ne répond rien, car il n'a que faire de ces propos : au contraire, il s'enfonce dans la forêt. Une fois qu'il l'a perdu de vue, Perceval ressent une si grande douleur qu'il jette son écu et son épée à terre, ôte son heaume et recommence à se lamenter plus fort qu'auparavant. Il pleure, se plaint à haute voix, se déclare le plus misérable, le plus malheureux et le plus malchanceux de tous les chevaliers et dit que, dorénavant, tous ses projets ont échoué, car il vient de voir lui échapper ce à quoi il aspirait le plus.

<181c>

Tout le jour, peine et colère habitèrent Perceval, sans que personne ne vienne pour le reconforter. Et quand la nuit approcha, Perceval se trouva si fatigué et si impuissant qu'il lui semblait que tous ses membres se dérobaient. Alors il lui prit l'envie de dormir. Il s'endormit et ne s'éveilla pas avant minuit. Une fois réveillé, il regarda devant lui et vit une femme qui lui demandait, d'une voix effrayante :

« Que fais- tu ici ? »

Il répondit qu'il n'y faisait ni bien ni mal et que, s'il avait un cheval, il s'en irait.

« Si tu voulais me promettre que tu ferais ma volonté, quand je te le commanderais, je te donnerais à l'instant même un beau et bon cheval qui t'emmènerait là où tu le voudrais. »

A ces mots, Perceval est transporté de joie, sans prendre aucunement garde à l'identité de celle à qui il parle ; il croit en effet parler à une femme, mais ce n'est pas le cas. Il s'agit en fait de L'Ennemi, qui a l'intention de le tromper et de le mettre dans une situation qui lui fasse perdre son âme pour toujours. Quand le chevalier entend que la femme lui promet de lui donner ce qu'il désire le plus, il répond qu'il est tout disposé à agir selon son désir : si elle lui donne un bon et beau cheval, il est prêt à faire ce qu'elle lui demandera dans la mesure où il le pourra.

« Me le promettez - vous sur votre honneur de chevalier ?

- Oui.

- Attendez- moi donc, je vais revenir dans un instant. »

Elle entre dans la forêt, revient aussitôt et amène un grand et magnifique cheval, si noir qu'il est fort surprenant à voir.

A la vue de ce cheval, Perceval est saisi d'effroi. Néanmoins, en homme qui ne prend pas garde aux artifices de L'Ennemi, il se montre assez hardi pour se mettre en selle. Quand il a enfourché le cheval, il prend son écu et sa lance. Alors, celle qui se trouvait devant lui, lui dit :

« Perceval, vous pouvez partir, mais souvenez- vous que vous me devez une faveur. »

Et il lui répond qu'il tiendra sa promesse. Il s'en va à vive allure et se précipite dans la forêt. La lune luisait. Mais le cheval l'emporte

<181d>

si vite qu'en peu de temps, il l'a conduit hors de la forêt et l'en a éloigné de plus de trois journées. Il a tant chevauché qu'il finit par voir devant lui, dans une vallée, une large rivière aux eaux impétueuses. Le cheval s'en approche et veut s'y précipiter. La voyant si large, Perceval craint beaucoup de la traverser en pleine nuit ; en outre, il n'y voit ni pont, ni planche. Alors, il lève la main et fait le signe de la croix sur son front.

Quand L'Ennemi se sentit chargé du poids de la croix, qui était bien trop pesant pour lui, il se cabra et se débarrassa de Perceval. Puis il se précipita dans l'eau, hennissant, hurlant et produisant les bruits les plus affreux du monde. Et voici que de l'eau, jaillirent feux et flammes claires en plusieurs endroits, si bien qu'il semblait au chevalier que l'eau brûlait. Quand Perceval voit ce prodige, il comprend aussitôt que c'est L'Ennemi qui l'a mené jusque là pour le tromper et pour le perdre, corps et âme. Alors, il fait le signe de la croix, se recommande à Dieu et prie Notre-Seigneur qu'il ne le laisse pas tomber en tentation, car il ne pourrait alors faire partie de la compagnie des chevaliers célestes. Il tend les mains vers le ciel, rend grâce à Notre-Seigneur de tout son cœur pour l'avoir si bien secouru dans cette épreuve. En effet, dès que L'Ennemi aurait atteint l'eau, il l'y aurait sans aucun doute laissé tomber ; il aurait pu ainsi périr noyé et se serait perdu corps et âme. Perceval s'écarte alors de l'eau, car il craint les assauts de L'Ennemi. Il s'agenouille vers l'Orient et dit ses prières telles qu'il les a apprises. Il souhaite vivement que le jour se lève pour savoir en quel pays il se trouve, car il est certain que L'Ennemi l'a emporté très loin de l'abbaye où il avait vu la

veille le roi Mordrain.

Perceval resta ainsi en prière s et en oraisons jusqu'au jour. Il attendit que le soleil ait achevé sa course au firmament, qu'il se montre au monde et qu'il ait un peu fait disparaître la rosée. Alors Perceval regarde tout autour de lui et voit qu'il se trouve sur une grande et extraordinaire montagne, complètement sauvage. Elle était de toute part entourée d'une mer

<182a>

si vaste que, de tous côtés, les terres étaient trop éloignées pour être visibles. Alors le chevalier comprend qu'on l'a emmené sur une île, mais il ne sait sur laquelle. Il aimerait le savoir, cependant il ne sait comment faire. En effet, il n'y a autour de lui ni château, ni forteresse, ni refuge, ni maison où des gens auraient pu se trouver. Néanmoins il n'est pas si seul puisqu'il voit autour de lui des bêtes sauvages, ours, lions, léopards et serpents volants. Il n'est guère heureux de constater qu'il se trouve dans un lieu pareil : en effet, il redoute les bêtes sauvages, qui ne le laisseront pas en paix - il le sait bien - mais le tueront, s'il ne peut se défendre. Toutefois, si Celui qui protégea Jonas dans le ventre du poisson et qui préserva Daniel dans la fosse aux lions veut être son bouclier et son rempart, tout ce qu'il voit est sans importance. Il se fie plus à l'aide et à la protection de Dieu qu'à son épée, car il sait bien que, si Notre-Seigneur ne lui apporte pas son soutien, il ne pourra en réchapper simplement par sa prouesse de chevalier terrestre. Alors il regarde l'île et voit en son milieu un étrange rocher très élevé. Il pense que, s'il s'y installe, il n'aura pas à craindre les bêtes sauvages. C'est pourquoi il se dirige de ce côté. Regardant encore, il vit un serpent qui emportait un lionceau, en le tenant par le cou avec ses dents, et qui s'installa sur le sommet de la montagne. Derrière le serpent courait un lion, criant, rugissant et faisant tant de bruits terribles qu'il sembla à Perceval que le lion se lamentait à cause de son petit que le serpent emportait.

Quand Perceval vit cette aventure, il gravit la montagne en courant le plus vite qu'il put ; mais le lion, qui était plus vif, l'avait déjà dépassé et, aussitôt qu'il avait pu rejoindre le serpent, il avait commencé le combat contre ce dernier. Néanmoins, quand Perceval arriva au sommet du rocher et qu'il vit les deux bêtes, il décida qu'il aiderait le lion, parce que cet animal était plus normal et de plus noble rang que le serpent. Alors, il tire l'épée, met son écu devant son visage pour éviter que le feu ne le blesse et va attaquer le serpent.

<182b>

Il lui donne un grand coup entre les deux oreilles et celui-ci jette feu et flammes qui lui brûlent tout son écu et le devant de son haubert ; il eût pu lui faire encore plus de mal, mais Perceval, agile et rapide, ne reçut pas la flamme de plein fouet : c'est pourquoi elle ne lui causa pas trop de dommages. Cependant, Perceval était très effrayé, car il craignait qu'au feu ne soit mêlé du venin. Toutefois, il s'élança une nouvelle fois contre le serpent et lui donna de grands coups partout où il pouvait l'atteindre. A cette occasion, il arriva qu'il le frappa à l'endroit même qu'il avait atteint en premier : l'épée, rapide et efficace, plongea facilement dans la tête, puisque la peau avait été entamée. Comme les os n'étaient pas résistants, il tomba mort sur place.

Quand le lion se voit délivré du serpent par l'aide du chevalier, il ne fait pas mine de combattre ce dernier mais s'approche au contraire de lui, baisse la tête et fait tout son possible pour lui manifester sa joie, si bien que Perceval se rend compte qu'il ne désire pas lui faire de mal. Aussi remet-il son épée au fourreau et jette-t-il par terre son écu tout brûlé ; il ôte son heaume pour sentir le souffle du vent, car le souffle du serpent lui avait donné très chaud. Le lion allait toujours derrière lui, manifestant sa joie en remuant la queue. Voyant cela, Perceval commence à lui caresser la tête et l'encolure et se dit que Notre-Seigneur lui a envoyé cet animal pour lui tenir compagnie ; il tient cela pour un très beau prodige, et le lion fait preuve de la plus grande reconnaissance

qu'une bête privée de parole puisse manifester à un homme. Tout le jour, jusqu'au milieu de l'après-midi, l'animal demeura avec le chevalier. Mais, aussitôt après, il redescendit en bas du rocher et emporta le lionceau jusqu'à sa tanière, en le tenant par le cou. Lorsque Perceval se retrouva sans compagnie sur ce rocher exceptionnellement haut, il est facile d'imaginer quelle détresse il ressentit, car il voyait très loin. Et il aurait été encore plus malheureux sans la grande confiance qu'il avait dans son Créateur. En effet, il était un des hommes au monde qui avait la foi la plus absolue en Notre-Seigneur.

<182c>

Et pourtant, cela était contre les habitudes de cette terre. Car, en ce temps- là, dans tout le royaume de Logres, les gens étaient si violents et si dépourvus de mesure que, si le fils trouvait le père alité pour cause de maladie, il le tirait hors du lit, par la tête, par les pieds ou par les bras, et le tuait aussitôt. En effet, il aurait été considéré comme sans mérite si son père était mort dans son lit. En revanche, quand il arrivait que le fils tuât son père ou le père, son fils, et que des familles entières mourussent par les armes, alors les gens du pays disaient qu'ils étaient de noble extraction.

Perceval resta tout le jour sur le rocher, regardant au loin sur la mer pour savoir s'il y verrait passer un bateau. Mais, ce jour- là, il eut beau regarder dans toutes les directions, il n'en vit aucun. Dans cette situation, Perceval cherche du courage en lui-même et du réconfort auprès de Notre-Seigneur : il le prie de le protéger afin qu'il ne succombe pas aux tentations de L'Ennemi, à ses artifices ou à quelque mauvaise pensée ; et que, comme le père doit prendre soin de son fils, il le préserve et le fortifie. Alors il tend les mains vers le ciel :

« Cher Seigneur Dieu, Vous qui m'avez laissé accéder à la haute dignité de chevalier, qui m'avez élu comme vôtre, bien que je n'en sois pas digne, Seigneur, par pitié, ne souffrez pas que je quitte votre service ; faites que je sois plutôt comme le bon et sûr compagnon qui défend bien la cause de son seigneur contre celui qui l'attaque à tort. Beau cher Seigneur, donnez- moi de défendre mon âme, qui est votre préoccupation et votre héritage, contre celui qui veut s'en emparer à tort ; Cher et Doux Père, Vous qui avez dit de Vous-même dans l'Évangile : ' Je suis le Bon Berger, et le Bon Berger donne sa vie pour ses brebis, tandis que le mauvais berger laisse ses brebis sans guide et sans protection si bien que le loup les étrangle et les dévore aussitôt qu'il apparaît', Seigneur, soyez mon berger, mon défenseur et mon guide, afin que je fasse partie de vos brebis. Et s'il se produit, cher Seigneur Dieu, que je sois la centième

<182d>

brebis, la folle et faible qui s'est séparée des quatre vingt dix neuf autres et s'est enfuie dans le désert, Seigneur, prenez pitié de moi et ne me laissez pas au désert, mais ramenez- moi auprès de vous, c'est à dire dans la Sainte Église et dans la Sainte Foi, là où se trouvent les bonnes brebis, les hommes justes et les bons chrétiens, afin que L'Ennemi, qui ne veut de moi que la substance, c'est-à-dire mon âme, ne me trouve pas sans protection et sans guide. »

Après avoir prononcé ces paroles, Perceval vit revenir vers lui le lion pour qui il s'était battu. Il ne semblait pas vouloir lui faire de mal et s'approchait au contraire en lui faisant fête. Voyant cela, Perceval l'appelle et le lion s'approche de lui sur le champ, comme s'il s'agissait de l'animal le plus familier du monde ; il s'approche tout près de lui, met la tête sur son épaule et reste ainsi jusqu'à ce que la nuit soit venue, obscure et noire. Alors, le chevalier s'endort immédiatement à côté du lion et n'a même pas envie de manger, car il pense à bien d'autres choses.

Quand Perceval se fut endormi, il lui arriva une aventure extraordinaire. En effet, dans son sommeil, il lui sembla que deux dames se présentaient devant lui : l'une était vieille ; l'autre, qui n'était pas d'un très grand âge, était belle. Les deux dames ne

venaient pas à pieds : elles chevauchaient deux bêtes très différentes. En effet, l'une montait un lion ; l'autre, un serpent. Et Perceval regardait les deux dames, très étonné qu'elles puissent ainsi maîtriser ces deux bêtes. La plus jeune venait devant et elle lui dit :

« Perceval, Mon Maître te salue et t'ordonne de te préparer de ton mieux, car demain il te faudra combattre le champion que tu dois le plus redouter au monde : si tu es vaincu, tu n'en seras pas quitte pour [perdre] un de tes membres, mais il te mettra dans un tel état que tu seras déshonoré à tout jamais. »

Après avoir écouté ces paroles, le chevalier lui demande :

« Madame, qui est votre maître ?

- En vérité, l'homme le plus puissant du monde. Veille donc à être très vaillant et très assuré pour gagner
<183a>
avec honneur cette bataille. »

Puis elle s'en va si soudainement que Perceval ne sait ce qu'elle est devenue.

Alors arrive l'autre dame, celle qui était montée l'instant d'avant sur le serpent, et elle dit à Perceval :

« Perceval, j'ai beaucoup à me plaindre de vous, car vous avez mal agi envers moi et les miens, et je ne l'avais pas mérité. »

A ces paroles, le chevalier répond tout étonné :

« Madame, assurément, je ne pense avoir mal agi ni envers vous, ni envers aucune autre dame au monde. Aussi je vous prie de me dire en quoi je vous ai fait du tort ; et si j'ai le pouvoir d'y remédier, je le ferai volontiers, suivant votre désir.

- Je vais vous dire en quoi vous m'avez fait du tort. Dans un de mes châteaux, j'avais élevé quelque temps une bête que l'on nommait serpent et qui me rendait bien plus de services que vous ne le penseriez. Or par hasard, cette bête vola hier jusqu'à cette montagne, elle y trouva un lionceau qu'elle emmena sur ce rocher ; et vous avez couru pour l'attaquer avec votre épée, l'avez tuée sans qu'elle vous ait rien fait. Dites- moi donc pourquoi vous l'avez tuée. Vous avais- je fait quelque tort pour que vous deviez la mettre à mort ? Le lion était- il vôtre ou sous votre dépendance, que vous deviez combattre pour lui ? Les animaux sont- ils à ce point dépourvus de droits que vous deviez les tuer sans raison ? »

Après avoir écouté ce que la demoiselle avait à lui dire, Perceval répond :

« Madame, que je sache, vous ne m'avez pas fait de tort, et le lion n'était pas à moi. Les bêtes de l'air ne sont pas sans droit. Mais, parce que le lion est de plus noble nature et de plus haute condition que le serpent et parce que j'ai vu que le lion était moins malfaisant que le serpent, j'ai attaqué le serpent et l'ai tué. Aussi me semble-t- il que je n'ai pas aussi mal agi envers vous que vous le dites. »

Après avoir entendu cette réponse, la dame dit :

« Perceval, ne ferez- vous pas davantage pour moi ?

- Madame, que voulez- vous que je fasse pour vous ?

- Je veux qu'en dédommagement de mon serpent, vous deveniez mon vassal. »

Et il répondit qu'il s'y refusait.

« C'est non, dit- elle, [pourtant] vous

<183b>

étiez déjà à moi avant de rendre hommage à votre Seigneur. Et parce que vous avez été mien avant d'être à autrui, je ne vous déclare pas quitte, mais je vous assure plutôt qu'en quelque lieu où je vous trouverai sans défense, je m'emparerai de vous, qui avez jadis été mien.

Après ces mots, la dame s'en alla et Perceval continua à dormir, d'un sommeil très agité par ce songe. Il dormit toute la nuit sans s'éveiller à aucun moment. Le lendemain, quand le jour brilla et que le soleil levé, déjà chaud et brûlant, lui toucha le visage, Perceval ouvrit les yeux et vit qu'il faisait jour. Alors, il se redressa et s'assit, leva la main, se signa et pria Notre-Seigneur qu'il lui montre la voie et qu'il lui envoie un conseil qui soit profitable à son âme ; en effet, son corps ne lui importait plus autant que d'habitude, puisqu'il pensait ne jamais pouvoir quitter le rocher où il se trouvait. Il regarda tout autour de lui, mais ne vit rien, pas même le lion qui lui avait tenu compagnie. Aussi se demanda-t- il longuement ce qu'étaient devenus les animaux.

Tout en pensant à cela, Perceval regarda au loin sur la mer et vit un navire qui approchait, voile gonflée, et venait droit sur l'endroit où il se trouvait et où il attendait de savoir si Dieu lui accorderait un sort heureux. Et le bateau avançait très vite, car le vent arrière le poussait. Il vint tout droit vers lui et accosta au pied du rocher. Quand Perceval, qui se trouvait plus haut sur le rocher, vit cela, il ressentit une très grande joie, car il croyait que le navire était plein de gens. C'est pourquoi, il se met debout et prend ses armes. Une fois équipé, il descend du rocher, car il veut savoir qui se trouve à bord. Et lorsqu'il s'approche, il se rend compte que le bateau est tendu de soie blanche, à l'intérieur comme à l'extérieur, si bien qu'il paraît être tout blanc. Une fois près du bord, il trouve un homme vêtu d'un surplis et d'une aube, à la manière d'un prêtre. Sur la tête, cet homme avait une couronne de soie blanche

<183c>

aussi large que vos deux doigts. Sur cette couronne, figurait un texte qui expliquait en quoi le Très Haut Nom de Notre-Seigneur était sanctifié. A ce spectacle, Perceval s'émerveille, il se rend près de l'homme, le salue :

« Seigneur, soyez le bienvenu.

- Que Dieu vous garde, cher doux ami, répondit l'homme plein de sagesse. Qui êtes-vous ?

- Je suis de la maison du Roi Arthur.

- Quelle aventure vous a amené ici ?

- Seigneur, je ne sais comment je suis arrivé là.

- Et que voulez- vous ?

- Seigneur, répondit Perceval, si Notre-Seigneur y consentait, je voudrais bien quitter ce lieu et aller avec mes frères de la Table Ronde à la recherche du Saint Graal car c'est uniquement pour cela que j'ai quitté la cour de monseigneur le roi.

- Vous en partirez quand il plaira à Dieu, dit ce roi. Dès qu'Il le souhaitera, Il aura vite fait de vous tirer de là. S'Il vous considérait comme son serviteur et qu'Il voyait que vous soyez mieux ailleurs qu'ici, sachez qu'Il vous tirerait rapidement de cet endroit.

Mais, pour le moment, Il vous y a mis à l'épreuve pour savoir si vous êtes son fidèle serviteur et son loyal chevalier, comme l'ordre de la chevalerie l'exige. En effet, après avoir été élevé à une si haute dignité, votre cœur ne doit s'abaisser ni par crainte, ni devant aucun danger terrestre, car un cœur de chevalier doit être si endurci et si fermé à L'Ennemi de son Seigneur que rien ne doit pouvoir le faire fléchir. Et s'il est gagné par la peur, ce n'est pas le cœur d'un vrai chevalier ou d'un vrai compagnon, qui se laisseraient tuer sur le champ plutôt que de trahir la cause de leur seigneur.

Alors Perceval lui demande d'où il vient, de quelle terre, et il dit qu'il est étranger.

« Quelle aventure, continue Perceval, vous amena en ce lieu qui me semble bien inhospitalier et sauvage.

- Par ma foi, dit l'homme, je m'y suis rendu pour vous voir et vous rendre courage, et pour que vous me fassiez part de vos préoccupations. En effet, quel que soit ce pour quoi vous avez besoin d'une aide, si vous me le dites, vous recevrez le meilleur conseil qui soit.

- Ce que vous me dites est bien étonnant, dit Perceval,

<183d>

vous seriez venu ici pour m'aider. Mais je ne vois pas comment cela peut être, car personne ne savait que j'étais sur ce rocher, sinon Dieu et moi-même. Et à supposer que vous l'ayez su, je ne pense pas que vous devriez connaître mon nom : en effet, à ma connaissance, nous ne nous sommes jamais vus auparavant. C'est pourquoi je suis stupéfait par ce que vous me dites.

- Ha ! Perceval ! Je vous connais bien mieux que vous ne le croyez. Depuis longtemps, je sais pour ainsi dire mieux que vous-même tout ce que vous faites. »

Quand Perceval entend que l'homme l'appelle par son nom, il est tout à fait stupéfait. Alors, il regrette ce qu'il a dit et lui demande pardon :

- Ha ! Seigneur ! Au nom de Dieu, excusez ce que je vous ai dit. En effet, je pensais que vous ne me connaissiez pas. Mais, maintenant, je me rends bien compte que vous me connaissez mieux que je ne vous connais, aussi avais- je tort et vous, raison.

Alors Perceval s'accoude sur le bordage du bateau où se trouve l'homme et ils discutent ensemble de maints sujets. Perceval le trouve si sage en tout qu'il se demande vraiment qui il peut être ; et sa compagnie lui est si agréable que, s'il pouvait rester toujours avec lui, il en oublierait de manger et de boire, tant ses paroles sont douces et plaisantes. Une fois qu'ils ont discuté un long moment ensemble, Perceval dit à l'homme : « Seigneur, faites- moi comprendre une vision qui me vint cette nuit, pendant mon sommeil, et qui me semble si étrange que jamais je n'aurai de cesse jusqu'à ce que j'en connaisse le sens.

- Racontez-la- moi, et je vous en donnerai une interprétation si claire que vous saurez ce qu'elle veut dire.

- Je vais vous la raconter. Cette nuit, pendant mon sommeil, j'ai rêvé que deux dames venaient à moi : l'une était montée sur un lion, l'autre sur un serpent. Celle qui était montée sur le lion était jeune, celle au serpent était vieille. La plus jeune me parla en premier. »

Alors Perceval commence à rapporter à l'homme tout ce qu'il avait entendu pendant son sommeil avec une très grande exactitude, car il n'avait encore rien oublié. Quand il eut raconté tout son songe, il pria l'homme de lui en expliquer la signification, au nom

de Dieu. Celui-ci répondit qu'il le ferait

<184a>

volontiers. Et il commença :

« Perceval, ces deux apparitions, qui avaient pris à vos yeux l'apparence de deux dames montées très différemment, l'une sur un lion et l'autre sur un serpent, ont une signification remarquable, et je vais vous éclairer à ce propos. »

Celle qui chevauchait le lion représente la Nouvelle Religion, qui prit appui sur le lion, c'est-à-dire sur Jésus-Christ, qui en fut la base et le fondement. Cette religion s'est édifiée et a été révélée à toutes les créatures et à toute la chrétienté. Et, parce qu'elle servit de modèle et de vraie lumière à tous ceux qui le voulurent de tout cœur, cette dame s'asseyait sur le lion, c'est-à-dire sur Jésus-Christ. Elle est foi, espérance, confiance et baptême. Cette dame est la pierre solide et ferme sur laquelle Jésus-Christ a dit qu'il fonderait la Sainte Église, lorsqu'il a affirmé : « Sur cette pierre, je bâtirai mon église. ». Par cette dame qui chevauchait le lion, il faut comprendre la Nouvelle Religion que Notre-Seigneur fait prospérer, forte et puissante, comme le père fait pour son enfant. Et qu'elle vous ait semblé plus jeune que l'autre n'est pas étonnant, car elle n'a pas le même âge ni la même apparence. En effet, cette dame est née avec la Passion et la résurrection de Jésus-Christ, alors que l'autre avait déjà régné sur la terre très longtemps. Cette jeune dame te prit à part pour te parler en secret, car tous les bons chrétiens sont ses enfants. C'est bien en mère qu'elle agit envers toi, car elle craignait tant pour toi qu'elle vint t'annoncer, avant même que cela ne survienne, ce qui allait t'arriver. Elle vint te dire, au nom de ton Seigneur Jésus-Christ, qu'il te fallait combattre. Par la foi que je te dois, si elle ne t'avait pas aimé, elle ne serait pas venue te le dire : en effet, peu lui aurait importé que tu sois vaincu. Or elle vint te prévenir aussitôt, pour que tu sois mieux préparé au moment de la bataille. Et contre qui ? Contre le champion le plus redouté au monde, ce champion très redouté par qui Enoc et Helyes, qui furent hommes de grande valeur, furent ravis à la terre et emportés au Ciel. Et ils ne reviendront qu'au jour du Jugement dernier pour combattre

<184b>

celui que l'on redoute tant. Ce champion est L'Ennemi, qui sans cesse se fatigue et se donne tant de peines qu'il amène l'homme à commettre un péché mortel et le conduit ensuite en Enfer. Voilà le champion qu'il te faut combattre. Et, si tu es vaincu, la dame t'a prévenu, tu n'en seras pas quitte pour perdre un membre, mais tu seras maudit pour toujours. Tu peux bien juger par toi-même si cela est vrai. En effet, il se trouve que, si l'Ennemi peut prendre le dessus sur toi, il te fera perdre corps et âme et te mènera en Enfer, demeure des ténèbres où tu souffriras le martyr, de honte et de douleur, aussi longtemps que durera le règne de Jésus-Christ. Maintenant, je t'ai expliqué ce que représente la dame qui chevauchait le lion que tu as vu en songe. Et, par ce que je t'ai révélé, tu dois deviner qui peut être l'autre. »

« Seigneur, répondit Perceval, vous m'en avez dit bien assez à propos de la première pour que je sache tout à fait ce qu'elle représente. Mais, maintenant, parlez-moi de cette autre qui chevauchait le serpent. En effet, je ne comprendrais pas ce qu'elle signifie si vous ne me l'expliquez.

- Je vais donc te le dire, dit l'homme, écoute-moi à présent. Cette dame que tu vis chevaucher le serpent, c'est la Synagogue, l'Ancienne Religion ; et, le serpent qui la porte, c'est l'Écriture mal révélée et mal interprétée. Il est l'hypocrisie, l'hérésie, l'iniquité et le péché mortel. Il est L'Ennemi même, le serpent que son orgueil fit expulser du Paradis. Il est le serpent qui dit à Adam et à sa femme : ' Si vous mangez de ce fruit, vous serez l'égal de Dieu'. Par ces mots, il fit entrer en eux la convoitise. En effet, ils aspirèrent aussitôt à s'élever plus haut qu'ils n'étaient. Ils écoutèrent les conseils de L'Ennemi et péchèrent. C'est pourquoi ils furent expulsés du Paradis et

envoyés en exil. Tous leurs descendants ont porté une part de cette faute, l'ont expiée chaque jour et le font encore. Quand la dame se présenta devant toi, elle se plaignit que tu avais tué

<184c>

son serpent. Sais- tu quel serpent ? Elle ne regrette pas le serpent que tu as tué hier, mais celui qu'elle chevauche, L'Ennemi. Et sais- tu quand tu lui causas cette peine ? Alors que L'Ennemi te portait, au moment où tu arrivas sur ce rocher et où tu fis sur toi le signe de la croix. En effet, il a eu si peur de ce signe de croix, que tu traças sur toi et qu'il ne peut en aucune manière supporter, qu'il a bien cru en mourir. Aussi, comme il ne pouvait rester en ta compagnie, s'est- il enfui à vive allure : c'est ainsi que tu l'as vaincu et détruit, que tu as ôté de la force à son empire. Il pensait pourtant avoir fait son profit de toi. Voilà pourquoi elle a tant de courroux contre toi. Quand tu eus répondu de ton mieux à ce qu'elle te reprochait, elle exigea de toi qu'en réparation du mal que tu lui avais fait, tu deviennes son vassal. Tu répondis que tu n'en ferais rien, et elle dit que tu l'avais parfois été avant de faire hommage à ton Seigneur. Aujourd'hui, tu as beaucoup pensé à cela et tu devrais bien en comprendre le sens, car avant d'être entré dans la chrétienté par le baptême, tu vivais sans aucun doute dans la soumission à L'Ennemi. Mais, aussitôt que tu as reçu le sceau de Jésus-Christ, le Saint Chrême de la Sainte Onction, tu t'es trouvé hors de sa portée et n'a plus été sous sa domination, car tu avais fait hommage à ton Créateur. Je t'ai donc raconté ce que représentent l'une et l'autre dame. Maintenant, je vais m'en aller car j'ai beaucoup à faire. Toi, tu resteras ici. Pense bien à la bataille que tu dois mener ; en effet, si tu es vaincu, tu ne pourras échapper au sort que l'on te prédit. »

« Cher seigneur, dit Perceval, pourquoi partez- vous si vite ? En vérité, votre conversation et votre compagnie me sont si agréables que je désirerais ne jamais me séparer de vous. Au nom de Dieu, s'il se peut, restez encore avec moi. En effet, assurément, grâce à tout ce que vous m'avez dit, je pense que je m'en trouverai meilleur durant le reste de ma vie.

- Il me faut m'en aller,

<184d>

car beaucoup de gens m'attendent. Mais, vous, restez, et prenez garde de ne pas vous trouver sans défense contre celui que vous devez combattre, car s'il vous trouve non prévenu, il pourra bien vite, d'ici peu de temps, vous arriver malheur. »

Après avoir dit cela, il s'en va. Et le vent gonfle la voile qui entraîne le navire si vite qu'on peut à peine le suivre du regard. L'embarcation s'est tant éloignée en très peu de temps que Perceval ne peut plus rien distinguer. Quand il l'a entièrement perdue de vue, il retourne en haut du rocher, toujours armé de la même manière. Aussitôt le sommet atteint, il retrouve le lion qui lui avait tenu compagnie le jour précédent ; comme il voit que l'animal lui fait fête d'une façon extraordinaire, il commence à le caresser. Après être demeuré là jusqu'à midi, Perceval regarde au loin sur la mer et voit venir un navire fendant l'eau comme si tous les vents du monde le poussaient ; devant celui- ci venait un tourbillon qui agitait la mer et faisait s'élever des vagues de toutes parts. Lorsqu'il voit cela, Perceval se demande de quoi il s'agit car le tourbillon lui cache le navire. Cependant, celui- ci approche tant que le chevalier peut s'assurer qu'il s'agit bien d'une embarcation : elle est entièrement couverte de draps noirs en soie ou en lin - je ne sais. Quand le navire est tout proche, Perceval descend [à sa rencontre] car il veut savoir de quoi il retourne. Lui, qui souhaite fortement que ce soit l'homme à qui il a parlé ce même jour, descend [du rocher]. Toutefois, soit par vertu divine, soit pour une autre raison, il ne se trouve pas, sur toute la montagne, une bête assez hardie pour oser l'approcher ou l'attaquer. Parvenu au bas de la hauteur, il rejoint le navire aussi vite qu'il le peut. Lorsqu'il arrive à l'entrée, il y voit assise une demoiselle à la très grande beauté, vêtue des plus richement. Et, aussitôt qu'elle voit Perceval s'approcher,

elle se lève et lui dit sans le saluer :

« Perceval, que faites- vous ici ? Qui vous mena sur cette montagne si isolée que jamais vous n'y serez secouru, si ce n'est par prodige ? Vous n'y aurez pas de quoi manger et mourrez de faim et de tourment, à moins que vous n'y trouviez quelqu'un qui se préoccupe de vous.

- Demoiselle,

<185a>

si je mourais de faim, c'est que je n'aurais pas été un serviteur fidèle car personne ne sert plus puissant homme que moi et, à condition qu'on le serve loyalement et de tout cœur, on obtient tout ce qu'on demande. Lui-même dit que sa porte est ouverte à quiconque se présente : qui y frappe entre, qui y demande obtient. Si quelqu'un le cherche, il ne se cache pas mais se laisse au contraire facilement trouver. »

Quand la demoiselle entend qu'il lui cite l'Évangile, elle ne poursuit pas et change de sujet, lui demandant :

« Perceval, sais- tu d'où je viens ?

- Comment, demoiselle, qui vous a appris mon nom ?

- Je le sais et je vous connais mieux que vous ne le pensez.

- Et d'où venez- vous ainsi ?

- Par ma foi, j'arrive de la Forêt Gaste, où j'ai assisté à la plus surprenante aventure qui soit au monde, celle du Bon Chevalier.

- Ha ! Demoiselle ! Au nom de la foi que vous devez à celui que vous aimez le plus au monde, donnez- moi des nouvelles du Bon Chevalier.

- Je ne vous dirai en aucune manière ce que je sais, à moins que vous ne me juriez, sur l'ordre de chevalerie auquel vous appartenez, que vous accomplirez ma volonté, quel que soit le moment où je vous le demanderai.

Et Perceval lui répond que, s'il en a la possibilité, il le fera.

« Vous m'en avez dit assez. Maintenant, je vais vous dire ce que je sais. »

« Il est vrai qu'il y a peu, je me trouvais exactement au centre de la Forêt Gaste, dans cette partie où coule la grande rivière que l'on appelle Marcoise. Là, je vis arriver le Bon Chevalier, chassant devant lui deux autres chevaliers qu'il voulait tuer. Ceux- ci se précipitèrent à l'eau par crainte de la mort, si bien qu'ils réussirent à passer de l'autre côté. Mais il n'en fut pas de même pour le [Bon] Chevalier, car son cheval se noya et lui-même en aurait fait autant s'il n'était sorti immédiatement de l'eau. C'est parce qu'il fit demi-tour qu'il fut préservé. Maintenant que tu as eu des nouvelles du chevalier que tu cherches, je veux que tu me dises ce que tu as fait depuis que tu es arrivé dans cette île inhospitalière où, à moins que l'on ne te délivre, tu cours pour ainsi dire à ta perte : en effet, tu vois bien qu'ici ne vient personne dont tu puisses espérer du secours. Il te faut en sortir ou mourir. Il faut donc, si tu ne veux pas y mourir, que tu passes un accord

<185b>

avec quelqu'un pour qu'il te fasse sortir de cet endroit ; or tu ne peux être délivré que par moi. C'est pourquoi, si tu es avisé, tu dois tout faire pour que je te fasse quitter cet endroit : en effet, je ne connais pas de plus grande faute que de pouvoir obtenir de l'aide et de ne pas le faire.

« Demoiselle, répondit Perceval, si je croyais qu'il plaise à Notre-Seigneur que je m'en aille d'ici, je ferais mon possible pour quitter ces lieux. Mais, dans le cas contraire, je ne voudrais pas en être parti, car il n'est rien au monde que je voudrais faire en pensant que cela puisse lui déplaire. En effet, si je m'opposais à lui, j'aurais mal employé et reçu pour mon malheur l'ordre de chevalerie.

- Laissez tout cela, et dites- moi si vous avez mangé aujourd'hui.

- En vérité, aujourd'hui, je n'ai mangé aucune nourriture terrestre. Mais, il y a peu, un homme de grande sagesse est venu ici pour me reconforter. Il m'a tenu de si agréables propos qu'il m'a repu et rassasié très largement : je n'aurai aucune envie de manger ou de boire aussi longtemps que je me souviendrai de lui.

- Savez- vous qui il est ? demanda-t- elle. C'est un enchanteur, un faiseur de paroles qui transforme un mot en cent. Il ne dira jamais la vérité, même s'il le pouvait. Si vous le croyez, vous êtes perdu, car vous ne quitterez jamais ce rocher mais y mourrez plutôt de faim et serez dévoré par les bêtes sauvages. Vous pouvez dès maintenant en avoir une idée. Déjà, vous êtes resté ici deux jours et deux nuits, et ce troisième jour est bien entamé. Pourtant jamais celui dont vous parlez ne vous a donné à manger. Au contraire, il vous a abandonné et vous abandonnera si bien que jamais il ne vous secourra. Pourtant, si vous mourez dans cette île, ce sera une grande perte et un grand malheur. En effet, vous êtes si jeune et si Bon Chevalier que, si l'on vous fait sortir d'ici, votre valeur pourrait encore être fort utile à moi comme à d'autres. Et je vous affirme que, si vous le voulez, je vous délivrerai.

Après avoir écouté ce que la demoiselle lui offre, Perceval demande :

« - Demoiselle, qui êtes- vous donc, vous qui, si je le voulais, me feriez si volontiers sortir d'ici ?

- Seigneur, je suis une demoiselle qu'on a privée de son héritage et je serais la femme la plus puissante au monde, si je n'avais été dépouillée.

- Demoiselle, dites- moi donc qui vous a spoliée, car j'éprouve à l'instant plus de
<185c>
pitié pour vous que je n'en ai eu jusqu'à présent.

- Je vais vous le dire. Voici la vérité : jadis, un homme puissant me fit entrer dans sa maison pour le servir. Cet homme était le roi le plus puissant que l'on connaisse. J'étais si belle et si rayonnante que tous ne pouvaient que s'émerveiller de ma beauté : en effet, j'étais plus belle que toutes les autres. Je m'enorgueillis un peu plus que je n'aurais dû de cette beauté sans faille et dis des mots qui, aussitôt prononcés, lui déplurent. Il fut si en colère contre moi qu'il ne voulut plus souffrir ma compagnie et me chassa au contraire de sa maison, pauvre et sans biens. Jamais plus il ne prit en pitié ni moi, ni ceux qui prirent mon parti : cet homme puissant nous chassa, moi et mes compagnons, et il m'exila dans le désert. Il crut s'être ainsi débarrassé de moi. Il y serait parvenu sans ma grande intelligence, qui me fit aussitôt entreprendre une guerre contre lui. Depuis lors, cela m'a si bien réussi que j'y ai beaucoup gagné. Je lui ai pris une partie de ses hommes qui l'ont abandonné pour me rejoindre, en voyant le grand intérêt que je leur porte : en effet, je leur donne tout ce qu'ils me demandent et encore bien plus.

Ainsi, je suis en guerre nuit et jour contre celui qui m'a déshéritée. Aussi ai- je réuni chevaliers, gens d'armes et individus de toutes espèces. Je vous l'assure, je ne connais aucun chevalier ni aucun homme de valeur au monde à qui je ne sois prête à offrir mon bien pour qu'il prenne mon parti. Et, parce que je vous sais Bon Chevalier et homme

de valeur, je suis venue ici pour que vous m'aidiez : vous devez le faire puisque vous êtes compagnon de la Table Ronde. En effet, aucun de ces compagnons ne doit refuser son appui à une demoiselle déshéritée, lorsqu'elle demande de l'aide. Vous savez bien que cela est vrai. En effet, quand le Roi Arthur vous a placé à cette table et que vous vous y êtes assis, vous avez d'abord prêté serment de ne jamais manquer de venir en aide à toute demoiselle qui vous le demanderait. » Et Perceval répond qu'incontestablement, il a prêté ce serment. Il l'aidera donc volontiers, puisqu'elle le lui demande. Elle l'en remercie vivement.

<185d>

Ils parlèrent tant ensemble que midi passa. Le milieu de l'après-midi approchait, le soleil était alors chaud et brûlant. Et la demoiselle dit à Perceval :

« Perceval, il y a dans ce bateau la plus riche tente de soie que vous ayez jamais vue. Si vous le désirez, je la ferai sortir et installer ici pour que l'ardeur du soleil ne vous fasse pas de mal. » Et celui-ci répondit qu'il le voulait bien. Elle entra aussitôt dans le bateau, fit installer la tente sur la rive par deux serviteurs. Quand ils l'eurent montée de leur mieux, la demoiselle dit à Perceval :

« Venez vous asseoir et vous reposer, en attendant que la nuit vienne, et abritez-vous du soleil, car il me semble que vous avez trop chaud. » Et il entre sous la tente et s'endort aussitôt. Cependant, elle lui a fait quitter auparavant son heaume, son haubert et son épée. Dès qu'il est déshabillé, elle le laisse sombrer dans le sommeil. Après avoir dormi un long moment, il se réveille et demande à manger. La demoiselle ordonne que la table soit mise : on le fait et il constate qu'on lui fait honneur avec une si grande abondance de mets que cela relève du prodige. Et il mange seul avec la demoiselle. Quand il demande à boire, on le sert et il trouve que ce vin est le meilleur et le plus fort qu'il ait jamais bu. Fort étonné, il se demande d'où celui-ci peut venir car, en ce temps-là, il n'y avait pas de vin en Grande Bretagne, excepté dans les demeures les plus riches. Communément, on buvait plutôt de la cervoise et d'autres breuvages qu'on y fabriquait. Il boit tant de ce vin qu'il s'échauffe plus qu'il n'aurait dû. Alors, il contemple la demoiselle, qui lui semble si belle qu'il pense n'avoir jamais vu sa pareille. Elle lui plaît tant, ses magnifiques atours et les douces paroles qu'elle lui adresse lui sont si agréables qu'il s'échauffe plus qu'il ne devrait. Alors, elle lui parle de toutes sortes de sujets, jusqu'à ce qu'il lui déclare son amour et la prie d'être sienne, comme lui sera sien. Elle s'y refuse aussi longtemps qu'elle le peut, parce qu'elle veut décupler son ardeur et son désir. Et il ne cesse de l'en prier. Quand elle voit qu'il est bien échauffé, elle lui dit : « Maintenant, Perceval, sachez que je ne ferai

<186a>

en aucun cas ce que vous souhaitez, à moins que vous ne me promettiez que, désormais, vous serez à moi, que vous me viendrez en aide contre tout adversaire et que vous ferez seulement ce que je vous commanderai. »

Il répond qu'il le fera volontiers.

« Me le promettez-vous en loyal chevalier ?

- Oui, répète-t-il.

- Je n'en demanderai pas davantage et ferai tout ce qu'il vous plaira. Sachez qu'en vérité, vous n'avez pas autant désiré me posséder que je le faisais de vous. En effet, vous êtes au monde un des chevaliers que j'ai le plus convoités. »

Elle ordonne alors à ses gens de préparer un lit, le plus beau et le plus somptueux

possible, et de l'installer ensuite dans la tente. Ceux-ci disent qu'ils vont suivre ses ordres. Ils préparent aussitôt le lit, déchaussent la demoiselle et la couchent, ainsi que Perceval. Quand celui-ci fut allongé avec la demoiselle et qu'il voulut tirer à lui les draps, il arriva par hasard qu'il vit, posée à terre, l'épée que les serviteurs lui avaient fait quitter. Il tend la main pour la prendre. Comme il voulait l'appuyer contre le lit, il vit qu'une croix vermeille avait été ciselée sur la garde. Aussitôt, il revint à lui, et fit le signe de la croix sur son front. Sur-le-champ, il vit la tente s'écrouler et un nuage de fumée l'entoura. Il était si épais que Perceval ne pouvait plus rien voir et il sentit de tous côtés une si forte puanteur qu'il pensa être en Enfer. Alors, il s'écrie, d'une voix forte :

« Cher Doux Père, Jésus-Christ, ne me laissez pas périr ici. Que votre grâce me secoure : autrement, je suis perdu. »

Une fois ces paroles dites, il ouvre les yeux mais il ne voit plus la tente dans laquelle il s'était couché l'instant d'avant. Puis il regarde vers la rive et voit le navire inchangé et la demoiselle, qui lui dit : « Perceval, vous m'avez trahie ! »

Et sur-le-champ, le navire se précipita vers la mer. Perceval vit qu'une si grande tempête l'accompagnait qu'il semblait que tous les feux du monde s'y fussent allumés. Et le navire avançait dans un vacarme tel qu'il semblait que les souffles de tous les vents ayant jamais existé s'y trouvassent réunis.

A la vue de ce prodige, Perceval se sent

<186b>

si malheureux qu'il pense devoir mourir. Jusqu'à ce qu'elle disparaisse, il observe l'embarcation et l'accable de malédictions. Quand il l'a perdue de vue, il dit : « Hélas ! Je suis mort ! »

Il souffre à en mourir. Alors, il tire son épée du fourreau et s'en frappe si violemment que, lorsqu'il l'abat sur sa cuisse gauche, le sang jaillit de toutes parts. Voyant cela, il dit : « Cher Seigneur Dieu, voici ma punition pour avoir mal agi envers vous. »

Alors, il s'observe et se rend compte que, presque nu, il ne porte que ses braies. Il voit ses vêtements d'un côté et ses armes de l'autre, et se lamente :

« Hélas ! J'ai été bien faible et vilainement fautif, moi qui me suis si vite laissé conduire au point où l'on perd ce que nul ne peut retrouver : cette virginité que l'on ne peut récupérer une fois qu'on l'a perdue. »

Puis, il écarte l'épée de lui et la remet au fourreau. Il souffre plus de penser que Dieu est en colère contre lui que d'être blessé. Il passe sa chemise et sa cotte, s'habille de son mieux ; et, se couchant sur la roche, il prie Notre-Seigneur de l'éclairer pour qu'il sache obtenir sa pitié, son aide et son pardon. En effet, il se sent si coupable envers Lui qu'il pense ne jamais retrouver la paix, si ce n'est grâce à sa grande miséricorde.

Perceval resta ainsi toute la journée à côté de la rive, lui qui ne pouvait se déplacer, ni en avant, ni en arrière, à cause de sa plaie. Il prie Notre-Seigneur de l'aider et de lui envoyer des conseils profitables à l'âme. En effet, il n'en demande pas davantage.

« Et jamais, Cher Seigneur Dieu, je ne chercherai à quitter ce lieu, même si je risque la mort, si vous ne le voulez pas. » Perceval demeura ainsi tout le jour sur la roche et sa plaie lui fit perdre beaucoup de sang. Mais, quand il vit la nuit venir et l'obscurité envahir le monde, il se traîna jusqu'à son haubert, posa sa tête dessus, fit le signe de la croix sur son front et pria Notre-Seigneur que sa douce pitié le protège de façon à ce que le Diable, l'Ennemi, n'ait pas le pouvoir de l'induire

<186c>

en tentation. Quand il eut terminé sa prière, il se mit debout, découpa le pan de sa chemise et pansa sa plaie pour qu'elle ne saigne pas trop. Puis, il recommença ses prières et oraisons - il en connaissait plusieurs - et attendit ainsi que le jour vint. Quand Notre-Seigneur souhaita faire s'épanouir la clarté de son jour sur la terre, comme le soleil jetait ses rayons là où Perceval était allongé, il regarda autour de lui. Il voit d'un côté la mer et de l'autre le rocher et, quand il se souvient du diable, qui le jour précédent l'a tenu sous son emprise sous la forme d'une demoiselle - en effet, il est sûr qu'il s'agit de L'Ennemi - il commence à se lamenter et à se désespérer et dit qu'en vérité, il est mort si la grâce du Saint-Esprit ne le reconforte.

. Pendant qu'il s'exprime ainsi, il regarde au loin sur la mer, vers l'orient, et voit venir l'embarcation couverte de soie blanche qu'il avait vue naguère, celle qui abritait l'homme vêtu en prêtre. Quand il la reconnaît, il est vraiment rassuré au souvenir des bonnes paroles que lui avait dites alors cet homme et de la grande sagesse qu'il avait trouvée en lui. Quand le bateau fut arrivé et que Perceval vit cet homme sage à bord, il s'assit le mieux qu'il put et lui souhaita la bienvenue. L'homme sort de l'embarcation, va à sa poupe et s'assied sur le rocher. Il demande à Perceval :

« Comment t'es-tu conduit depuis [notre rencontre] ?

- Seigneur, en homme faible. En effet, une demoiselle m'a presque amené à commettre un péché mortel.

Alors, il lui raconte ce qui lui était arrivé et l'homme lui demande :

« La reconnais-tu ?

- Non, seigneur. Mais je suis convaincu que L'Ennemi me l'envoya pour me déshonorer et me tromper, et j'aurais été perdu sans le signe de la Sainte Croix qui l'obligea à me laisser retrouver raison et mémoire, comme il convenait. Aussitôt que j'eus fait le signe de la Sainte Croix, L'Ennemi, qui avait pris l'apparence d'une demoiselle, s'en alla

<186d>

et je ne le revis plus. C'est pourquoi, je vous prie, au nom de Dieu, de me conseiller sur ma conduite. En effet, jamais je n'ai eu un aussi grand besoin de soutien que maintenant.

- Ha ! Perceval ! Tu seras toujours faible. Ne reconnais-tu pas celle qui te poussait à commettre un péché mortel, avant que le signe de la croix ne t'en délivre ?

- Assurément, je ne la reconnais pas bien. C'est pourquoi, je vous demande, au nom de Dieu, de me dire qui elle est, de quel pays elle vient et qui est cet homme puissant qui l'a déshéritée et contre qui elle me demandait de l'aide.

- Je vais te dire cela, de façon à ce que tu le saches clairement. Ecoute donc. »

« La demoiselle à qui tu as parlé est L'Ennemi, le maître de l'Enfer, celui qui a pouvoir sur tous les autres. Il est vrai qu'elle fut jadis au Ciel, en compagnie des autres anges, et qu'elle était si belle et si rayonnante qu'elle s'enorgueillit de sa grande beauté et voulut être l'égale de la Trinité. Elle dit : « Je m'élèverai et serai l'égale de notre Cher Seigneur. » Mais, aussitôt qu'elle eut dit cela, Notre-Seigneur, qui ne voulait pas que sa maison fut souillée par le venin de l'orgueil, la fit tomber du haut siège où Il l'avait placée puis la fit conduire dans cette maison des ténèbres que l'on appelle l'Enfer. Quand L'Ennemi se vit ainsi descendu du haut siège et déchu de la haute position qu'il avait l'habitude d'occuper, et mis dans des ténèbres éternelles, il pensa qu'il se mettrait en guerre contre Celui qui l'avait chassé, avec toutes ses forces. Cependant il ne

trouvait pas facilement comment faire. Finalement, il fit la connaissance de l'épouse d'Adam, première femme de l'humaine lignée, et il la jeta si bien dans l'erreur qu'il la fit s'éprendre du même péché mortel qui l'avait fait expulser et tomber [loin de] la grande gloire des Cieux : le péché de convoitise. A l'aide de ses artifices déloyaux, il la conduisit à cueillir le fruit mortel de l'arbre qui lui avait été défendu par la bouche de son Créateur. Quand elle l'eut cueilli, elle en mangea et en donna à manger à Adam : tous leurs descendants en ressentent les conséquences mortelles. L'Ennemi, qui lui avait conseillé cela, c'est le serpent que tu vis avant-hier chevauché par la vieille dame ; c'est la demoiselle qui hier au soir vint te voir. Et, quand elle te dit qu'elle guerroyait

<187a>

nuit et jour, elle dit la vérité et tu le sais bien toi-même. En effet, il ne se passera pas une heure sans qu'elle ne guette les chevaliers de Jésus-Christ, les hommes de valeur et les serfs en qui Jésus-Christ demeure. »

« Quand elle t'eut tranquilisé par des paroles fausses et trompeuses, elle fit monter sa tente pour t'abriter et dit : « Perceval, viens te reposer jusqu'à ce que la nuit vienne et ne reste pas sous le soleil, car il me semble qu'il te donne trop chaud. » Ces paroles ne sont pas sans grande signification et je les interprète bien autrement que ce que toi, tu en as retenu. La tente, qui était ronde à la manière du monde, désigne sans aucun doute le monde qui ne sera jamais sans péché. Et, parce que le péché y habite constamment, elle ne voulut absolument pas que tu demeures hors de la tente. Elle te la fit préparer, et quand elle t'appela, elle dit :

« Perceval, viens te reposer jusqu'à ce que la nuit vienne. »

Lorsqu'elle te demanda de te reposer, elle voulait que tu sois oisif et qu'en glouton, tu remplisses ton corps de nourritures terrestres. Elle ne te conseilla pas de te donner du mal en ce monde ou de semer les grains que les hommes de valeur doivent récolter le jour du Grand Jugement. Elle te pria de te reposer jusqu'à ce que la nuit vienne, c'est-à-dire jusqu'à ce que la mort te prenne – c'est à juste titre qu'on appelle nuit toutes les heures où la mort s'empare des hommes en état de péché mortel. Elle t'appela parce qu'elle redoutait que le soleil ne te donne trop chaud. Il n'est pas étonnant qu'elle en ait eu peur. En effet, quand le soleil, nous entendons par là la Vraie Lumière, Jésus-Christ, réchauffe le pécheur du feu du Saint-Esprit, le froid et la glace de L'Ennemi ne peuvent ensuite lui faire que peu de mal, puisqu'il a exposé son cœur au Vrai Soleil. »

« Maintenant, je t'en ai dit suffisamment sur cette dame pour que tu aies compris qui elle est, et qu'elle te voulait plus de mal que de bien en venant te voir.

- Seigneur, dit Perceval, vous m'en avez dit suffisamment sur cette dame pour que j'aie compris qu'elle est le champion que je devais combattre.

- Par ma foi, tu dis vrai.

<187b>

Maintenant, regarde comment tu t'es battu.

- Seigneur, bien mal, il me semble, car j'aurais été vaincu sans la miséricorde du Saint-Esprit qui ne me laissa pas périr. Qu'il en soit remercié !

- Quoiqu'il se soit passé alors, dit l'homme à Perceval, prends garde à toi désormais. En effet, si tu chutais une nouvelle fois, tu ne trouverais pas si vite quelqu'un pour te relever, comme ce fut le cas aujourd'hui. »

L'homme parla longtemps à Perceval et multiplia les encouragements à bien faire. Il lui dit que Dieu ne l'oublierait pas et lui enverrait au contraire prochainement du secours.

Alors, il lui demande comment évoluait sa plaie.

- Par ma foi, depuis que vous êtes arrivé devant moi, je n'ai plus jamais ressenti mal ni douleur, pas plus que si je n'avais jamais eu de plaie. Et tant que vous me parlerez, je ne sentirai rien. Au contraire, vos paroles et votre regard apportent une si grande douceur et un tel apaisement à mon corps que je pense que vous n'êtes pas un homme de chair et d'os, mais un être spirituel. En vérité, je sais que si vous demeuriez toujours avec moi, je n'aurais jamais ni faim, ni soif. Si je l'osais, je dirais que vous êtes le Pain descendu du ciel, la nourriture dont tous ceux qui sont dignes vivent éternellement. » Aussitôt que le chevalier eut dit cela, l'homme disparut de sorte que Perceval ne put savoir ce qu'il était devenu. Une voix dit alors :

« Perceval, tu as vaincu et tu es sauvé. Entre dans ce navire et va là où le hasard t'emmènera. Ne t'étonne de rien de ce que tu verras. En quelque lieu que tu ailles, Dieu te conduira. Ton sort est d'autant meilleur que tu verras bientôt tes compagnons : Bohort et Galaad. Ce sont ceux que tu désires le plus [voir]. »

En entendant cela, Perceval ressent la plus grande joie qu'un homme puisse avoir. Il tend les mains vers le ciel, remercie Notre-Seigneur d'avoir été autant comblé. Il prend ses armes et, une fois équipé, entre dans le navire et prend la mer. Celui-ci s'éloigne du rocher aussitôt que le vent frappe ses voiles. Mais le conte cesse maintenant un moment de parler de Perceval et revient à Lancelot, qui était resté chez l'ermite qui lui avait si bien expliqué la signification

<187c>

des trois accusations que la voix avait portées contre lui dans la chapelle.

Le conte dit donc que l'ermite fit rester Lancelot avec lui trois jours. Tout le temps qu'il le garda en sa compagnie, il le corrigea constamment et l'exhorta à bien faire. Il lui dit :

« Bien. Assurément, Lancelot, vous poursuivrez cette Quête en vain si vous n'aspirez ardemment à vous abstenir de tout péché mortel et à libérer votre cœur des pensées terrestres et du goût pour les plaisirs de ce monde. En effet, sachez qu'en cette Quête, votre valeur de chevalier ne peut vous être utile, si le Saint-Esprit n'ouvre la voie dans toutes les aventures que vous menerez à bien. En effet, vous savez que cette Quête est entreprise pour comprendre les prodiges du Saint Graal, ce que Notre-Seigneur a promis au Vrai Chevalier qui, par sa bonté et sa bravoure, surpassera tous ceux qui ont été avant lui et qui viendront après. Vous avez vu ce chevalier le jour de la Pentecôte, sur le Siège Périlleux de la Table Ronde, siège sur lequel personne ne s'était assis sans en mourir. Vous avez déjà pu voir cela. Ce chevalier est le grand lion qui montrera de son vivant toutes les qualités de la chevalerie terrestre. Et, quand il aura fait assez pour n'être plus qu'esprit, il laissera alors sa dépouille terrestre et entrera dans la chevalerie céleste. »

« C'est ce que dit Merlin, lui qui savait beaucoup de ce qui allait advenir, à propos de ce chevalier que vous avez déjà vu. Cependant, même si ce chevalier a maintenant en lui plus de valeur et de force qu'aucun autre, sachez qu'en vérité, s'il allait jusqu'à commettre un péché mortel, ce dont la miséricorde de Notre-Seigneur le préserve, il ne ferait pas plus en cette Quête qu'un simple chevalier. Car, le service dans lequel vous êtes entré n'est pas de nature terrestre, mais céleste. Vous pouvez donc vous rendre compte que, qui veut aller jusqu'à l'accomplissement parfait, doit auparavant se purifier et se laver de toutes les souillures de ce monde, de manière à ce que L'Ennemi ne puisse s'appuyer en lui sur rien. Quand

<187d>

il aura entièrement renié L'Ennemi et qu'il se sera lavé et purifié de tout péché mortel, il pourra alors immédiatement entrer avec assurance dans cette Quête et dans ce noble service. Mais, s'il se révèle d'une foi si fragile et si misérable qu'il pense faire plus avec

ses talents de chevalier qu'à l'aide de la grâce de Notre-Seigneur, sachez qu'il n'en sortira pas sans honte. »

L'ermite parlait ainsi à Lancelot. Il le retint de cette manière trois jours avec lui. Lancelot se tint pour bienheureux que Dieu l'ait amené de ce côté et vers ce saint homme qui lui avait tant appris qu'il était convaincu de mieux valoir le reste de sa vie. Quand le quatrième jour fut arrivé, le saint homme demanda à son frère de lui envoyer des armes et un cheval pour un chevalier qui avait séjourné chez lui, ce qu'il fit en tout point. Le cinquième jour, quand Lancelot eut entendu la messe et qu'il fut équipé et monté sur le cheval, il se sépara de son pieux compagnon en pleurant et lui demanda avec insistance, au nom de Dieu, de prier pour lui afin que Notre-Seigneur ne l'oublie pas et ne le laisse pas revenir à ses premiers errements. L'ermite lui promit qu'il le ferait. Lancelot quitta alors l'endroit.

Quand il eut quitté l'ermite, Lancelot chevaucha jusqu'au petit matin au milieu de la forêt. Alors, il rencontra un écuyer qui lui demanda :

« Seigneur chevalier, d'où êtes- vous ?

- Je suis de la maison du Roi Arthur.

- Et quel est votre nom, dites-le- moi. »

Il dit qu'il s'appelait Lancelot du Lac.

« Lancelot, au nom de Dieu, je ne souhaitais pas vous rencontrer : vous êtes en effet un des plus misérables chevaliers au monde.

- Cher ami, comment le savez- vous ?

- Je le sais. N'êtes- vous pas celui qui vit le Saint Graal passer devant lui et lui apparaître par miracle ? Et qui, pendant sa venue, ne remua à aucun moment plus que ne l'aurait fait un incrédule ?

- En vérité, je l'ai vu et n'ai pas bougé. Je le regrette plus que je ne m'en vante.

- Il n'est pas surprenant que vous le regrettiez. En effet, vous avez montré qu'en vérité, vous n'étiez ni un homme de valeur, ni un vrai chevalier, mais qu'au contraire, vous étiez déloyal et mauvais croyant. Et puisque vous n'avez pas voulu faire

<188a>

honneur au Saint Graal, ne vous étonnez pas que quelque honte vous en vienne dans cette Quête où vous êtes entré avec les autres hommes de haut mérite. En vérité, mauvais et perfide, vous pouvez bien vous lamenter, vous qui aviez l'habitude d'être considéré comme le meilleur chevalier du monde et qui maintenant êtes tenu pour le plus mauvais et le plus déloyal. »

Lancelot ne sait que répondre, car il se sent coupable de ce dont le jeune homme l'accuse. Toutefois, il dit :

« Cher ami, tu peux me dire maintenant ce que tu voudras et je l'écouterai, car aucun chevalier ne doit s'affliger de ce qu'un écuyer lui dit, tant qu'il ne l'insulte pas. »

- Le moment est venu pour vous d'entendre tout cela. En effet, vous qui aviez l'habitude d'être la fleur de la chevalerie terrestre, vous n'accomplirez plus jamais aucun exploit. Malheureux, vous avez été bien ensorcelé par celle qui ne vous aime guère et ne tient que peu à vous. Elle vous a si bien transformé que vous avez perdu [l'espoir] de la joie du Ciel et de la compagnie des anges ainsi que tous les honneurs

terrestres, et que vous en êtes arrivé au point de ne recevoir que de la honte. » Lancelot n'ose répondre car il est si affligé qu'il voudrait bien être mort. Et le jeune homme continue à le couvrir d'injures et de malédictions, en l'accusant des pires choses. Il l'écoute pourtant, si embarrassé qu'il n'ose même pas le regarder. Quand le garçon est fatigué de lui dire ce qui lui chante et qu'il voit qu'il ne répondra pas, il poursuit son chemin. Mais Lancelot ne le regarde toujours pas et s'en va en pleurant, en se lamentant et en priant Notre-Seigneur qu'il le ramène dans une voie qui soit profitable à son âme, car il est convaincu qu'il a si mal agi ici-bas et s'est tant écarté de son Créateur qu'à moins que la miséricorde de Notre-Seigneur ne soit très grande, il ne pourra jamais obtenir son pardon. Il en est arrivé au point où la voie qu'il suivait auparavant l'attire moins que celle qui s'offre à lui désormais.

Après avoir chevauché jusqu'à midi, il voit devant lui, à l'écart du chemin, une petite maison. Il se dirige de ce côté, car il sait qu'il s'agit d'un ermitage. Une fois arrivé là, il aperçoit une petite chapelle dans un

<188b>

modeste bâtiment. Devant l'entrée, était assis un vieil homme vêtu d'une robe blanche à la manière d'un religieux. Il était plongé dans une extrême douleur et disait :

« Cher Seigneur Dieu, pourquoi avez- vous accepté cela ? Il vous avait déjà servi si longtemps et s'était donné tant de mal pour vous. »

Quand Lancelot voit ce vieillard pleurer avec tant d'émotion, il est pris d'une grande pitié. Il le salue et lui dit :

« Seigneur, Dieu vous garde !

- Que Dieu le fasse, seigneur chevalier, car s'il ne me protège soigneusement, je ne doute pas que L'Ennemi puisse facilement me surprendre. Et que Dieu vous libère du péché dans lequel vous êtes, car vous vous en trouvez assurément plus malheureux qu'aucun autre chevalier que je connaisse. »

Quand Lancelot entend ce que lui dit l'homme, il descend de cheval et pense qu'il ne va pas quitter cet endroit le jour même mais qu'il va plutôt demander conseil à cet homme qui le connaît bien, semble-t- il, d'après les paroles qu'il lui a adressées. Alors, il attache son cheval à un arbre et s'avance. Il voit que, devant l'entrée de la chapelle, gît, apparemment mort, un homme aux cheveux blancs, vêtu d'une fine chemise blanche, et qu'auprès de lui, se trouve une haire de crin rêche et piquante.

A ce spectacle, Lancelot s'interroge sur la mort du vieil homme et pense qu'il ne repartira pas ce jour- là. Il s'assied et demande comment il est mort. Et le moine lui répond :

« Seigneur chevalier, je ne sais pas, mais je vois bien qu'il n'est pas mort en accord avec Dieu ou avec son ordre, car un homme comme lui ne peut mourir dans le vêtement où vous le voyez, sans avoir enfreint la religion. C'est pourquoi je suis sûr que le Diable a mené contre lui un assaut qui a causé sa mort. Et je trouve que c'est un très grand malheur, car il est bien demeuré plus de trente ans au service de Notre-Seigneur.

- Au nom de Dieu, dit Lancelot, ce malheur me semble trop grand : d'une part, il a perdu ces années de service, et d'autre part, il a été surpris par L'Ennemi dans son grand âge. »

Alors, l'homme entre dans la chapelle et prend un livre et une étole. Il ressort et commence à exorciser L'Ennemi. Après avoir longtemps lu les formules de

conjuraton, il lève les yeux et voit devant lui le Diable,

<188c>

sous une apparence si affreuse que personne au monde n'aurait pu échapper à la terreur.

« Tu me causes trop de tourments, dit L'Ennemi. Maintenant que tu m'as fait venir, que me veux- tu ?

- Je veux que tu me dises comment mon compagnon est mort et s'il est perdu ou sauvé.

- [Il n'est pas perdu mais sauvé, lui répond le Diable d'une voix terrifiante.]

- Comment cela peut- il être, dit l'homme. Il me semble que tu me mens, car notre ordre ne commande pas d'agir comme lui. Au contraire, il interdit formellement de porter une chemise de lin. Celui qui en revêt une transgresse la règle. Et mourir en transgressant la règle n'est pas bien, il me semble.

- Je vais te dire, dit L'Ennemi, ce qui lui est arrivé. Tu sais bien qu'il était noble et de haut lignage et qu'il a encore des neveux et nièces dans ce pays. Il s'est trouvé avant-hier que le comte du Val a déclaré la guerre à un de ses neveux qui s'appelle Agaran. Une fois la guerre commencée, Agaran, qui craignait d'avoir le dessous, ne savait que faire. Il est venu demander conseil à son oncle, que tu vois ici. Il l'a prié avec tant de douceur de sortir de son ermitage que celui- ci est reparti avec lui pour mener la guerre contre le comte. Il est donc revenu à ce qu'il avait su faire autrefois, c'est-à-dire porter les armes. Une fois en compagnie de sa famille, il a accompli de telles prouesses chevaleresques que le comte a été pris trois jours après. Alors, Agaran a fait la paix avec le comte et celui- ci lui a donné l'assurance que jamais plus il ne l'attaquerait. Une fois la guerre finie, cet homme sage est revenu à son ermitage et a repris le service qu'il avait effectué bien des jours. Mais, dès que le comte a su qu'il avait été vaincu par cet homme, il a prié deux de ses neveux de le venger. Et ceux- ci lui ont dit qu'ils le feraient. Ils sont venus aussitôt ici. Une fois descendus de cheval devant cette chapelle, ils ont vu que le vieil homme célébrait le mystère de la messe, et n'ont pas osé l'assaillir à ce moment. Ils se sont dits qu'ils attendraient plutôt jusqu'à ce qu'il sorte et ont dressé une tente devant l'entrée. Quand le service a été terminé et qu'il est sorti de la chapelle,

<188d>

ils lui ont dit qu'il était mort, se sont saisi de lui et ont tiré leur épée. Mais, alors qu'ils pensaient lui couper la tête tout aussitôt, Celui qu'il avait toujours servi l'a protégé par un miracle manifeste : ils n'ont pu lui porter aucun coup qui lui fasse du mal : et pourtant, il n'était vêtu que de sa tunique. Ils mettaient en pièce leurs épées à force de le frapper mais elles rebondissaient comme s'ils avaient frappé une enclume. Ils l'ont frappé jusqu'à ce que leurs épées soient entièrement brisées et qu'ils se sentent fatigués et douloureux des coups qu'ils lui avaient donnés. Cependant, ils n'avaient même pas réussi à le blesser et à faire jaillir son sang.

« En constatant cela, ils ont tous été pris de fureur et, sous le coup de la colère et du dépit, ont dit qu'ils apporteraient des brindilles et des mèches, qu'ils allumeraient un feu devant la chapelle et qu'ils le brûleraient, car contre le feu, il ne pourrait résister. Aussi l'ont- ils dépouillé de ses vêtements et lui ont- ils ôté la haire que vous voyez. Quand il s'est vu ainsi dénudé, il a eu honte et les a priés de lui donner un vêtement, pour qu'il ne se voie plus dans une tenue aussi indigne. Ceux- ci, dans leur cruauté impitoyable, ont répondu qu'ils ne lui passeraient aucun vêtement, ni de lin, ni de laine, et qu'il mourrait ainsi. Quand il a entendu cela, il s'est mis à sourire et a répondu :

« Comment ? Croyez- vous que je puisse périr dans ce feu que vous avez préparé pour moi ?

- Vous ne pourrez échapper à la mort, ont- ils répété.

- Assurément, seigneurs, si Notre-Seigneur souhaite que je meure, je le souhaite tout autant. Mais si je meurs, ce sera plus par la volonté de Jésus-Christ que par le feu. En effet, ce feu n'aura pas assez de pouvoir pour brûler un seul de mes cheveux. Et si j'entrais dans le feu vêtu d'une chemise, fût- elle la plus fine du monde, elle ne serait pas le moins du monde abîmée. »

Ils ont tenu pour fable tout ce qu'il disait. Cependant, l'un d'entre eux a dit qu'il allait voir si cela était possible. Il a donc ôté sa chemise et ils l'ont fait revêtir au vieil homme, puis ils l'ont jeté aussitôt dans le feu qu'ils avaient fait si grand qu'il a duré hier du matin jusqu'au soir très tard. Quand le feu a été éteint, ils ont trouvé le moine mort, c'est certain, mais il avait la peau

<189a>

parfaitement intacte, comme vous pouvez le voir, et la chemise qu'il avait revêtue n'était pas plus abîmée que vous pouvez le constater. A cette vue, ils ont été tout à fait épouvantés. Ils l'ont retiré du bûcher et l'ont apporté à l'endroit où vous le voyez maintenant. Ils ont mis sa haire à côté de lui et s'en sont allés à l'instant même. Par le miracle qu'a fait pour lui Celui qu'il avait servi, tu peux bien être sûr qu'il n'est pas perdu, mais sauvé. Je vais m'en aller sur-le-champ, car je t'ai assez expliqué ce qui t'inquiétait. » Sur ces paroles, le Diable s'en alla en abattant les arbres devant lui et en provoquant la plus grande des tempêtes, si bien qu'il semblait que tous les diables de l'Enfer s'éloignaient dans la forêt.

Au récit de ces événements, le moine retrouve sa joie. Il prend le livre et l'étole, s'approche du corps, commence à l'embrasser et dit à Lancelot :

« Par ma foi, Notre-Seigneur a fait un beau miracle pour cet homme que je pensais être mort en état de péché mortel. Mais il n'en est rien, grâce à Dieu. Au contraire, il est sauvé, comme vous l'avez entendu vous-même.

- Seigneur, dit Lancelot, qui était celui qui vous a si longuement parlé ? Je n'ai pu voir son corps, mais j'ai bien entendu sa voix, suffisamment laide pour terrifier n'importe quel être humain.

- Seigneur, dit l'homme, on doit bien avoir peur de lui, car personne n'est à redouter autant que lui. En effet, il est celui qui conduit l'homme à se perdre corps et âme. »

Alors, Lancelot est sûr d'avoir compris qui est celui dont il est question, et le moine lui demande de lui tenir compagnie pour veiller ce saint corps et de l'aider le lendemain à l'enterrer. Lancelot répond qu'il le fera volontiers et qu'il est très heureux que Dieu l'ait conduit en un lieu où il puisse rendre les devoirs au corps d'un homme d'une telle vertu. Il ôte ses armes et les pose dans la chapelle, va vers son cheval et lui ôte le mors et la selle. Puis, il revient vers le saint homme pour lui tenir compagnie. Une fois qu'ils sont assis ensemble, celui-ci commence à lui demander :

« Seigneur chevalier, n'êtes- vous pas Lancelot du Lac ? »

Il répond que oui.

« Et qu'êtes- vous en train de chercher, ainsi armé ?

- Seigneur, je vais

<189b>

chercher les aventures du Saint Graal, comme mes autres compagnons.

- Assurément, vous pouvez les chercher, mais vous n'avez aucune chance de les

trouver. En effet, si le Saint Graal apparaissait devant vous, je ne crois pas que vous puissiez le voir plus qu'un aveugle ne verrait une épée placée devant ses yeux. Toutefois, bien des gens sont demeurés longtemps dans l'obscurité et les ténèbres du péché, eux que Notre-Seigneur a rappelés ensuite à la vraie lumière aussitôt que leur cœur y étaient prêts. Notre-Seigneur ne tarde pas à secourir le pécheur aussitôt qu'Il s'aperçoit qu'il se tourne vers Lui, en cœur, en pensée ou par ses bonnes œuvres : Il vient aussitôt le visiter. Et si celui-ci a nettoyé et préparé sa demeure, comme un pécheur doit le faire, Il descend en lui et y repose. Alors, le pécheur n'a pas à craindre qu'Il s'en aille, tant que lui-même ne Le chasse pas de sa demeure. Mais, si le pécheur y convie un hôte hostile à Notre-Seigneur, Il s'en va, ne pouvant demeurer là où est accueilli celui qui toujours est en guerre contre Lui.

« Lancelot, je t'ai donné cet exemple à cause de la vie que tu as menée si longtemps, depuis que tu es tombé dans le péché, c'est-à-dire depuis que tu as reçu l'ordre de chevalerie. En effet, avant d'être chevalier, tu avais si naturellement en toi toutes les vertus que je ne connais aucun jeune homme qui aurait pu être ton égal. En effet, en tout premier lieu, tu abritais si naturellement en toi la virginité que tu ne l'avais jamais mise en danger, ni en pensée, ni en action. Tu ne l'avais même pas enfreinte en pensée : en effet, il arriva bien des fois que, quand tu pensais au désir charnel où la virginité est détruite, tu crachais de dégoût et disais que jamais tu ne tomberais dans cette déchéance, et tu affirmais alors qu'il n'y avait aucune qualité chevaleresque plus importante que d'être vierge, d'éviter la luxure et de garder son corps de la souillure. En plus de cette vertu si haute, tu avais l'humilité et tu avançais doucement et paisiblement, la tête baissée. Ton humilité n'était pas celle du pharisien, disant dans sa prière au temple :

<189c>

« Cher Seigneur Dieu, je Te rends grâce de n'être pas aussi déloyal et mauvais que mon voisin. » Tu n'étais pas ainsi : tu ressemblais plutôt au publicain qui n'osait même pas regarder l'image de Dieu par crainte que Celui-ci ne se mette en colère contre lui parce qu'il était un trop grand pécheur et, restant au contraire loin de l'autel, il battait sa coulpe en disant : « Cher Seigneur Dieu, Jésus-Christ, ayez pitié de ce pécheur. »

C'est de cette façon que doit se comporter celui qui veut faire acte d'humilité, et ainsi faisais-tu quand tu étais jeune homme, car tu aimais et craignais ton Créateur par-dessus tout, et tu disais que l'on ne devait avoir peur de rien sur terre, mais qu'en revanche, l'on devait redouter celui qui peut détruire le corps et l'âme et vous pousser en Enfer. »

« En plus de ces deux vertus que je t'ai décrites, tu avais en toi la patience. La patience est semblable à l'émeraude toujours verte. Car la patience ne rencontrera jamais une tentation assez forte pour la vaincre. Au contraire, elle est toujours verdoyante et d'une même force. Et personne ne se battra jamais contre elle, sans qu'elle emporte toujours la victoire et les honneurs. En effet, personne ne peut mieux vaincre L'Ennemi que par la patience. Quelque péché que tu aies fait par ailleurs, tu sais bien, en ton for intérieur, que tu avais cette vertu en toi, très naturellement.

En outre, une autre vertu avait trouvé place en toi aussi évidemment que si elle venait de nature : c'était la droiture. La droiture est une vertu si forte et si puissante que toutes les choses sont tenues en leur juste place grâce à elle. Elle ne variera jamais et rendra à chacun selon son mérite et selon ce que sa droiture lui aura apporté. Droiture ne donne à personne par amour, ni ne prend par haine. Elle n'épargnera ni ami, ni parent, mais s'en ira toujours en suivant sa ligne de telle façon que jamais elle ne quittera la juste voie, quoi qu'il se produise. »

« En plus de cette vertu, tu avais si noblement hébergé la charité que c'en était

merveilleux.

<189d>

En effet, si tu avais eu entre les mains toutes les richesses du monde, tu n'aurais pas hésité à les donner par amour du Créateur. Alors, le feu du Saint-Esprit brûlait en toi, et tu avais dans le cœur et dans l'âme la volonté et le désir d'entretenir les fruits de ces vertus. Ainsi doté de toutes les qualités et de toutes les vertus terrestres, tu es entré dans le noble ordre de chevalerie. Mais, quand L'Ennemi, qui fit pécher le premier homme et le mena à la damnation, t'a vu si béni en toutes choses, il a eu peur de ne pouvoir te séduire en aucune manière, alors qu'il voyait clairement qu'il t'emploierait très bien à son profit s'il pouvait te faire perdre une de tes vertus. Il a vu que tu étais destiné à être le soldat de Notre-Seigneur et que l'on t'avait donné un si noble service que jamais tu ne devrais t'abaisser à le servir, lui, L'Ennemi. C'est pourquoi il a hésité beaucoup à t'assaillir, parce qu'il pensait y perdre sa peine. Alors, il a réfléchi longuement au moyen qui lui permettrait de te séduire, tant et si bien que finalement il lui a semblé que c'était par une femme plus que par autre chose qu'il pourrait le plus vite t'amener à commettre un péché mortel. Il s'est dit qu'une femme avait séduit le Premier Père, tout comme Salomon le plus sage des hommes, Samson le plus fort, et Absalon, fils de David, le plus bel homme ici-bas.

« Puisque tous ceux- là ont été séduits et perdus par une femme, se disait- il, il ne me semble pas que ce jeune homme devrait résister. »

Alors L'Ennemi entra dans le cœur de la reine Guenièvre, qui ne s'était pas bien confessée depuis son mariage, et il l'incita à te regarder volontiers lorsque tu demeuras dans sa maison, le jour où tu fus fait chevalier. Quand tu vis qu'elle te regardait, tu te mis à penser à elle, et aussitôt à découvert, L'Ennemi te frappa si durement d'un de ses dards qu'il te fit chanceler. Il te fit tituber, te détourna de la droite voie et te fit entrer dans celle que tu ne connaissais pas, que tu n'avais jamais connue : c'était la voie de la luxure, celle qui gâte le corps et l'âme si profondément que personne ne peut complètement s'en rendre compte s'il

<190a>

ne l'a empruntée. Dès lors, L'Ennemi t'aveugla et, aussitôt que tu eus les yeux échauffés par l'ardeur de la luxure, tu chassas de toi l'humilité et la remplaças par l'orgueil, et tu voulus aller tête levée, aussi fier qu'un lion. Et tu te dis en ton cœur que tu ne devais plus accorder la moindre importance à rien, pas même à la messe, tant que tu n'aurais pas soumis à ta volonté celle que tu voyais si belle. Quand L'Ennemi, qui entend toutes les paroles à peine sont- elles prononcées, sut que tu péchais en pensée et en volonté, il entra au-dedans de toi et fit s'en aller celui que tu avais si longuement hébergé. C'est ainsi que Notre-Seigneur te perdit, Lui qui t'avait nourri, fait grandir et t'avait empli de toutes les vertus : Il t'avait élevé si haut, qu'Il t'avait mis à son service. Et au moment où Il pensait que tu étais son serviteur et que tu Lui rendrais les biens qu'Il t'avait prêtés, tu L'abandonnas. Quand tu aurais dû être le soldat du Christ, tu devins le soldat du diable et mis en toi autant des valeurs de L'Ennemi que Notre-Seigneur y avait mise des siennes. A la place de la virginité et de la chasteté, tu abritas la luxure, qui met en déroute l'une et l'autre. A la place de l'humilité, tu reçus l'orgueil, toi qui n'estimais plus personne sinon toi-même.

Puis tu chassas toutes ces autres vertus que j'ai nommées et tu accueillis celles qui leur étaient contraires. Cependant, Notre-Seigneur avait mis tant de biens en toi qu'il était impossible que, de cette grande abondance, il ne restât pas quelque chose. Grâce à ce reste que Dieu te laissa, tu as accompli en terre étrangère les grandes prouesses dont tout le monde parle. Maintenant, pense à ce que tu aurais pu faire si tu avais préservé toutes ces vertus en toi : tu n'aurais pas manqué d'achever les aventures du Saint Graal, ce que tous les autres sont maintenant en peine de faire. Au contraire, tu les aurais menées à bien, mieux que nul homme ne pourrait le faire, sinon le Vrai Chevalier. Et,

tes yeux ne seraient pas restés aveugles devant la face de ton Seigneur, au contraire tu l'aurais vu en pleine clarté. Je t'ai dit toutes ces choses, parce que je souffre de te savoir si dénaturé et si déshonoré que jamais plus, en quelque lieu où tu ailles, tu ne connaîtras

<190b>

d'honneurs. Au contraire, tous ceux qui sauront la vérité sur ce qui t'est arrivé dans cette Quête te couvriront d'injures. Toutefois, tu ne t'es pas à ce point écarté du droit chemin que tu ne puisses plus trouver le pardon, si tu le demandes du fond du cœur à Celui qui t'avait très noblement doté et t'avait appelé à son service. Mais, si tu ne te repentis pas du fond du cœur, je ne te conseillerais pas d'aller plus avant dans cette Quête. En effet, sache bien qu'aucun de ceux qui y sont entrés sans s'être confessés en toute sincérité n'en sortira autrement que couvert de honte. En effet, la Quête n'a pas pour objet des choses terrestres, mais célestes. Et qui veut entrer au Ciel, sale et souillé, en est rejeté si violemment qu'il s'en ressent tous les jours de sa vie. Il en est de même de ceux qui sont entrés dans cette Quête souillés par les vices d'ici-bas, ils ne sauront suivre les voies et les sentiers, mais s'égareront en des terres étrangères. Ainsi s'est réalisé la parabole de l'Évangile qui dit : « Il y avait jadis un homme puissant qui avait préparé ses noces et invita ses amis, ses parents et ses voisins. Quand les tables eurent été dressées, il envoya des messagers à ceux qu'il avait conviés et leur demanda de venir, car tout était prêt. Ceux-ci tardèrent et différèrent tant que cet homme de bien se fâcha. Quand il vit qu'ils ne viendraient pas, il dit à ses serviteurs : ' Allez çà et là, faites sonner les cors par les rues et les chemins, dites aux pauvres comme aux riches, aux étrangers comme aux habitants de venir manger, car les tables sont mises et tout est prêt. 'Ceux-ci suivirent les ordres de leur maître et ramenèrent tant de gens que la maison fut pleine. Quand ils furent tous assis, le maître regarda et vit parmi eux un homme qui ne portait pas de vêtements de noces. Il s'approcha de lui et lui dit : ' Cher ami, qu'êtes-vous venu chercher ici ?

- Seigneur, j'y suis venu comme les autres.

- Par ma foi, lui dit le seigneur, vous n'avez pas agi de même, car ils sont venus pleins de joie, le cœur en fête et vêtus comme on doit l'être pour des noces. Mais, vous qui ne vous êtes pas préparé pour cette fête, vous ne devez pas entrer. '

Aussitôt, il le fit jeter hors de sa maison ; puis il dit, devant tous ceux qui étaient assis

<190c>

à table, qu'il avait invité dix fois plus de gens qu'il n'en était venu à ses noces. C'est pourquoi on peut dire qu'en vérité, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. »

« Cette parabole que raconte l'Évangile, nous pouvons la voir en œuvre dans cette Quête. En effet, par les noces qu'il fit proclamer, nous pouvons comprendre la table du Saint Graal où mangeront les justes, les vrais chevaliers, ceux que Notre-Seigneur trouvera vêtus de la robe des noces, c'est-à-dire des grâces et des vertus que Dieu prête à ceux qui le servent. Mais ceux qu'il trouvera non préparés, sans une véritable confession ni de bonnes œuvres, il refusera qu'on les reçoive et les fera au contraire expulser de la compagnie des anges, si bien qu'ils seront couverts d'autant de honte que les autres, d'honneurs. »

L'ermite se tait alors et regarde Lancelot, qui pleure aussi fort que s'il voyait devant lui l'humanité périr, Lancelot si affligé qu'il ne sait ce qu'il va devenir. Après l'avoir longtemps observé, l'ermite lui demande s'il s'est confessé depuis qu'il est entré dans la Quête. Il répond avec difficulté, mais dit que oui et lui raconte tout de sa situation, les trois qualificatifs qu'on lui avait attribués et leur signification. En entendant cela, le saint homme lui dit :

« Lancelot, je te prie, au nom de la Chrétienté à laquelle tu appartiens et de l'ordre de

chevalerie que tu as reçu il y a déjà longtemps, de me dire quelle vie te plaît le plus, celle que tu as menée jadis ou celle dans laquelle tu t'es engagé récemment.

- Seigneur, au nom de mon Créateur, je vous assure que cette nouvelle situation me plaît cent fois plus que l'autre ne le fit jamais. Et que, jamais, aussi longtemps que je vivrai et quels que soient les événements qui se produisent, je ne désire en changer.

- Ne t'inquiète donc plus, dit l'ermite, car si Notre-Seigneur voit que tu Lui demandes pardon du fond du cœur, Il t'enverra tant de grâces que tu seras son temple et sa maison et qu'Il demeurera en toi. » Ils passèrent tout le jour à s'entretenir ainsi et, une fois la nuit venue, ils mangèrent le pain et burent la cervoise qu'ils trouvèrent dans l'ermitage, puis ils allèrent se coucher près

<190d>

du corps du défunt. Ils dormirent peu, car ils étaient bien plus préoccupés de choses célestes que terrestres.

Au matin, quand le vieil homme eut enterré le corps devant l'autel, il entra dans l'ermitage et dit qu'il ne le quitterait plus, sa vie durant, et qu'il y servirait son Seigneur céleste. Et, voyant que Lancelot voulait mettre son armure, il lui dit : « Lancelot, au nom de la Sainte Pénitence, je vous commande de porter désormais la haire de ce saint homme, et je vous annonce qu'il vous en viendra de grands biens : jamais vous ne commettrez de péché mortel tant que vous l'aurez sur vous : vous devez en concevoir une grande confiance. Je vous commande en outre de ne pas manger de viande et de ne pas boire de vin tant que vous poursuivrez cette Quête, et d'aller tous les jours dans une église pour entendre la messe de Notre-Seigneur, si vous êtes en un lieu où vous pouvez le faire. »

Et Lancelot accepte ces ordres en tant que pénitence, il se dévêta devant l'ermite et accepte de bon gré la discipline, puis il prend la haire, qui était très dure et rugueuse, il la met sur son dos et revêta par-dessus son habit. Une fois équipé, il prend ses armes, monte à cheval et demande à prendre congé de l'homme. Celui-ci lui donne volontiers l'autorisation de partir mais le supplie de bien agir et de ne manquer en aucune manière de se confesser chaque semaine, afin que L'Ennemi n'ait plus le pouvoir de lui nuire. Lancelot dit qu'il le fera. Il quitte les lieux et chevauche toute la journée dans la forêt jusqu'à la fin de l'après-midi, sans trouver d'aventure qui mérite d'être racontée. Passée cette heure, il rencontra une demoiselle qui chevauchait un palefroi blanc et arrivait à grande allure. Dès qu'elle voit Lancelot, elle lui adresse son salut et lui dit : « Seigneur chevalier, où allez-vous ?

- En vérité, demoiselle, je ne sais, sinon là où le hasard me conduira, car je ne sais guère de quel côté je peux trouver ce que je suis en train de chercher.

- Je sais ce que vous cherchez. Vous en avez été jadis plus près que maintenant, et pourtant, si vous restez dans la voie dans laquelle vous êtes entré à présent, vous en êtes plus près que jamais.

- Demoiselle, ces deux choses me semblent contradictoires.

- Ne vous en préoccupez pas,

<191a>

vous le comprendrez bientôt plus clairement que maintenant. Et je ne vous ai rien dit que vous ne puissiez comprendre. »

Une fois ces paroles dites, elle veut s'en aller. Il lui demande où il pourra se loger ce jour-là.

« Vous ne trouverez aucun logement cette nuit, mais demain, vous en trouverez un répondant à votre attente et vous recevrez alors une aide pour ce qui vous trouble. »

Il la recommande à Dieu, elle en fait autant pour lui, puis ils se séparent. Lancelot chevauche en suivant le chemin dans le bois, jusqu'à ce qu'il arrive à la nuit à l'embranchement de deux voies dont une croix marquait le départ. Il est très heureux d'avoir trouvé cette croix et dit qu'il s'installera là ce jour- là. Il s'incline devant la croix, met pied à terre, ôte son heaume. Il libère le cheval des mors et de la selle et le laisse paître. Il dépend l'écu de son cou et s'agenouille devant la croix, puis dit ses prières et oraisons. Il prie celui qui fut mis sur la croix – c'est en son honneur et en son souvenir que cette croix a été placée là – qu'il le protège pour qu'il ne commette pas de péché mortel, car il ne craint rien autant que de déchoir de nouveau. Quand il eut prié longuement Notre-Seigneur, il s'accouda sur une pierre qui était devant la croix. Il avait envie de dormir, car il était las et souffrait d'avoir veillé et jeûné. C'est pourquoi il s'assoupit aussitôt qu'il se fut appuyé sur la margelle de pierre.

Une fois endormi, il lui sembla que venait devant lui un homme, de toute part environné d'étoiles : il était accompagné de sept rois et de deux chevaliers et il avait sur la tête une couronne d'or. Une fois arrivés devant Lancelot, tous s'arrêtaient et adoraient la croix, faisaient acte de contrition et après un long moment passé en prières, ils s'asseyaient tous, tendaient les mains vers le ciel et disaient à haute voix : « Père des Cieux, viens nous visiter et rends à chacun selon son mérite ; fais nous entrer dans ta demeure, dans cette maison où nous désirons tant pénétrer. » Après avoir dit cela,

<191b>

ils se taisaient tous. Alors Lancelot regardait vers le ciel et voyait les nues s'ouvrir : un homme en sortait, accompagné de nombreux anges, et descendait vers eux, donnant à chacun sa bénédiction. Il les appelait bons et fidèles serviteurs et leur disait : « Ma demeure est préparée pour vous tous : entrez dans la joie qui jamais ne cessera. » Après cela, il venait vers le plus âgé des deux chevaliers et lui disait : « Tu n'as pas été mon ami, mais mon ennemi. Va-t-en d'ici car J'ai perdu tout ce que J'avais placé en toi. Je te le dis, Je te détruirai si tu ne Me rends pas mon trésor. » Entendant ces mots, le chevalier s'apprêtait à prendre la fuite : plus malheureux que quiconque, il criait grâce. Alors l'homme lui disait : « Si tu le veux, Je t'aimerai. Si tu le veux, Je te haïrai. » Le chevalier quittait aussitôt le groupe. Et l'homme qui descendait des cieux s'approchait du plus jeune chevalier et lui donnait des ailes, lui disant : « Cher fils, tu peux maintenant dominer de ton vol toute la chevalerie ». Alors celui- ci commençait à voler et ses ailes devenaient si extraordinairement grandes qu'elles couvraient le monde entier. Il s'en allait, montant vers les nuées, et aussitôt les cieux s'ouvraient pour le recevoir, et il y entra sans plus tarder.

Il se trouva donc que Lancelot eut cette vision pendant son sommeil. Dès qu'il vit le jour apparaître, il leva la main et fit le signe de la croix sur son front, en se recommandant à Notre-Seigneur : « Cher Père Jésus-Christ, Toi qui es le Vrai Sauveur et la vraie consolation de tous ceux qui crient vers Toi du fond de leur cœur, Seigneur, je T'adore et Te rends grâce de m'avoir protégé et délivré des très grands tourments et déshonneurs que j'aurais dû souffrir si Tu n'avais pas été si bienveillant. Seigneur, je suis celui à qui Tu as montré un si grand amour qu'alors que mon âme était prête à aller en Enfer, Ta miséricorde m'a arraché à la damnation éternelle et m'a fait souvenir de Te reconnaître et de Te craindre. Seigneur, au nom de cette miséricorde, ne laisse pas mon âme s'éloigner de la juste voie, et protège- moi attentivement afin que L'Ennemi, dont le désir le plus ardent est de me perdre, ne puisse m'arracher de tes mains. »

<191c>

Après avoir dit cela, il se met debout et va jusqu'à son cheval. Il le selle et lui passe le mors puis lasso son heaume, prend son écu et sa lance, enfourche sa monture et prend la route, comme il l'avait fait le jour précédent. Il pense à ce qu'il a vu en songe, car il

ne sait pas du tout comment l'interpréter, et il aimerait beaucoup, si c'était possible, le savoir. Après avoir chevauché jusqu'à midi, il se sentit envahi par la chaleur. Alors, il rencontra, dans une vallée, le chevalier qui lui avait pris ses armes l'avant-veille.

Quand celui-ci le vit arriver, il ne le salua pas mais l'avertit : « Garde-toi de moi, Lancelot, car tu es mort si tu ne peux te défendre contre moi. » Alors, le chevalier vient sur lui, la lance brandie, et le frappe si violemment qu'il perce son écu et son haubert, sans toutefois l'atteindre au corps. Et Lancelot, qui y met toute sa puissance, le frappe si violemment qu'il l'envoie à terre, ainsi que son cheval. Le choc est si terrible qu'il s'en faut de peu qu'il n'ait brisé le cou du chevalier. Il termine sa course puis revient en arrière. Voyant le cheval qui se relève déjà, il le prend par le mors et l'emmène jusqu'à un arbre où il l'attache pour que le chevalier le trouve prêt quand il se relèvera. Après avoir fait cela, il reprend son chemin et chevauche jusqu'au soir. Alors, comme il n'avait pas mangé, ni ce jour-là ni le jour d'avant, il se sentit faible et las. Il avait chevauché deux longues journées, ce qui l'avait moulu et épuisé. A force de chevaucher, il arriva devant un ermitage qui se trouvait sur une montagne. Il regarde de ce côté et voit, assis devant la porte, un ermite d'un très grand âge. Fort joyeux, Lancelot le salue et celui-ci lui rend son salut avec courtoisie.

« Seigneur, demande Lancelot, pourriez-vous héberger un chevalier errant ?

- Cher seigneur, répondit le saint homme, si vous le voulez, je vous hébergerai aujourd'hui du mieux que je pourrai et vous donnerai à manger ce que Dieu nous aura accordé. » Et le chevalier répond qu'il n'en souhaite pas davantage. L'ermite prend le cheval et le mène sous un appentis, devant sa maison. Il lui ôte lui-même la selle et le mors et lui donne de l'herbe qu'il y avait là en abondance.

<191d>

Puis il prend la lance et l'écu de Lancelot et les porte dans sa maison. Une fois Lancelot entièrement désarmé, l'ermite lui demande s'il a entendu l'office des vêpres. Le chevalier répond qu'il n'a vu ni maison, ni asile, ni personne sauf un homme qu'il a rencontré le jour même à midi. Alors, l'ermite entre dans sa chapelle, appelle son clerc et commence l'office des vêpres du jour, puis celui de la mère de Dieu. Quand il a terminé les offices de la journée, il sort de la chapelle. Il demande alors à Lancelot qui il est et d'où il vient et celui-ci lui confie sa situation : il ne lui cache rien du sort que lui avait réservé le Saint Graal. Quand le saint homme entend le récit de ces événements, il se prend d'une grande pitié pour Lancelot. En effet, il a vu que celui-ci a commencé à pleurer dès qu'il a entrepris le récit de l'aventure du Saint Graal. Alors, il lui demande, au nom de Sainte Marie et de la Sainte Foi, qu'il lui fasse sa confession pleine et entière ; et Lancelot répond qu'il le fera volontiers, puisque tel est son désir. Alors, l'ermite le ramène dans sa chapelle et le chevalier lui raconte toute sa vie, comme il l'avait fait la fois précédente, puis il lui demande, au nom de Dieu, de l'aider à sauver son âme.

Après avoir entendu le récit de la vie du chevalier en confession, l'ermite le reconforte et lui dit tant de bonnes paroles que Lancelot s'en trouve beaucoup mieux qu'auparavant. Alors, il demande :

« Seigneur, répondez à mes interrogations, si vous le pouvez.

- Dites, car je vous conseillerai pour tout ce qui est en mon pouvoir.

- Seigneur, pendant mon sommeil, cette nuit, il se trouva que devant moi venait un homme tout environné d'étoiles, accompagné de sept rois et de deux chevaliers. »

Alors, il lui conte exactement tout ce qu'il avait vu. Quand l'homme entendit ce récit, il dit : « Ha ! Lancelot, par-là t'a été manifestée la grande noblesse du lignage dont tu

descends. Sache qu'en vérité, ceci a une bien plus grande signification que bien des gens ne le penseraient. Maintenant, si tu veux bien, écoute- moi et je te dirai les origines de ta famille. Mais je remonterai fort loin, car il le faut.

<192a>

« En vérité, ce fut quarante-deux ans après la Passion de Jésus-Christ que, suivant le commandement de Notre-Seigneur, Joseph d'Arimathie, homme juste et Vrai Chevalier, sortit de Jérusalem pour prêcher et annoncer la révélation de la Nouvelle Religion et les commandements de l'Évangile. Quand il arriva dans la cité de Sarras, il y trouva un roi païen qui s'appelait Evalach et qui était en guerre contre un voisin riche et puissant. Ayant fait la connaissance du roi, Joseph le conseilla si bien que celui-ci eut la victoire sur son ennemi et le vainquit sur le champ de bataille, grâce à l'aide que Dieu lui envoya. Aussitôt qu'il fut revenu dans sa cité, Evalach reçut le baptême de la main de Josephé, le fils de Joseph. Et il avait un beau-frère qui s'appelait Séraphe lorsqu'il était païen, mais quand il eut rejeté sa religion, il reçut le nom de Nascien. »

« Quand le chevalier fut devenu chrétien et qu'il eut renié sa religion, il crut si bien en Dieu et aima tellement son Créateur qu'il fut en quelque sorte un pilier et un fondement de la foi. Il apparut clairement qu'il était juste et fidèle, quand Notre-Seigneur lui donna à voir les grands secrets et les grands mystères du Saint Graal, qu'aucun chevalier n'avait connu à cette époque, si ce n'est Joseph. Et depuis il n'y a pas eu de chevalier pour les voir, si ce n'est en songe. En ce temps-là, le roi Evalach vit en songe que, du ventre d'un de ses neveux, fils de Nascien, sortait un grand lac. Et du lac sortaient neuf fleuves dont huit étaient d'une même largeur et d'une même profondeur. Mais le dernier était plus grand en largeur et en profondeur que tous les autres et il était si impétueux et si rapide que rien ne pouvait lui résister. Ce fleuve était trouble et épais comme de la boue à sa source, et clair et pur en son milieu, et lorsqu'il prenait fin, cent fois plus clair qu'en son origine. Là, son eau était si douce à boire que personne ne pouvait s'en lasser. Tel était le dernier des neuf fleuves dont je vous parle. »

« Le roi Evalach continuait à regarder et voyait

<192b>

descendre du ciel un homme à la ressemblance de Notre-Seigneur. Une fois arrivé au lac, il y lavait ses mains et ses pieds, puis il faisait de même dans chacun des fleuves et, quand était venu le tour du neuvième, il s'y lavait les mains, les pieds et tout le corps. Voilà la vision qu'eut le roi Mordrain pendant son sommeil. Je vais t'expliquer maintenant la signification qu'il faut lui donner. Ce neveu du roi Mordrain, dont sortait le lac, était Célidoine, le fils de Nascien, que Notre-Seigneur envoya sur cette terre pour confondre et combattre les infidèles. Celui-ci fut un vrai serviteur de Dieu, un vrai chevalier de Jésus-Christ. Il connaissait le cours des étoiles, la nature du firmament et des planètes, autant sinon mieux que les philosophes. Et parce qu'il avait l'intelligence de cette science, il vint à toi environné d'étoiles. Il fut le premier roi chrétien à gouverner le royaume d'Écosse. Il fut véritablement lac, et en lui put-on puiser tous les articles de foi et toute la force de la divinité. De ce lac sortirent neuf fleuves : ce sont les neuf hommes qui forment son lignage, sans être tous d'égale vaillance ou issus les uns des autres par voie légitime. De ces neuf hommes, sept furent rois et deux chevaliers. Le premier roi descendant de Célidoine s'appelait Narpus. Il fut homme de valeur et aima beaucoup la Sainte Église. Le suivant fut appelé Nascien en souvenir de son aïeul ; Notre-Seigneur trouva si naturellement asile en lui que l'on ne connaissait, en son temps, aucun homme plus sage. Le troisième roi eut pour nom Elian le Gros. Il aurait préféré mourir plutôt que d'agir contre son Créateur. Le quatrième eut pour nom Ysaïe. Valeureux et fidèle, il craignait Notre-Seigneur plus que

tout : jamais il ne mit délibérément en colère le Seigneur des cieux. Le cinquième, qu'on nomma Jonaan, fut un Bon Chevalier, plus loyal et audacieux que quiconque. Il ne fit jamais de son propre mouvement une action qui puisse mettre en colère Notre-Seigneur. Il quitta ce pays, s'en alla en Gaule où il s'établit et eut pour femme la fille du roi d'Irlande. Il fut d'aussi grande valeur que

<192c>

tu as pu l'apprendre, quand tu trouvas à la fontaine le corps de ton aïeul. De lui naquit le Roi Ban, ton père, qui fit plus de bien et mena une plus sainte vie que beaucoup de gens ne le pensèrent. Ils ont cru que la perte de sa terre l'avait tué, mais ce n'était pas le cas ; au contraire, il avait prié Notre-Seigneur, chaque jour de sa vie, de lui permettre de se retirer du monde dès qu'il le lui demanderait. Notre-Seigneur montra qu'il avait entendu sa prière. En effet, aussitôt que le Roi Ban demanda la mort du corps, il l'obtint et trouva la vie de l'âme. Les sept personnes que je viens de nommer sont le commencement de ton lignage : ce sont les sept rois qui apparurent dans ton songe et qui se présentèrent devant toi, ce sont sept des fleuves qui sortirent du lac que le roi Mordrain vit dans son sommeil. Et dans ces sept fleuves, Notre-Seigneur a lavé ses mains et ses pieds. Maintenant, il faut que je te dise qui sont les deux chevaliers qui étaient en leur compagnie. Le plus âgé, qui les suivait, c'est-à-dire qui descendait d'eux, c'est toi, car tu es le fils du Roi Ban, qui était le dernier de ces sept rois. »

« Une fois tous rassemblés devant toi, ces sept hommes disaient : « Père des Cieux, viens nous visiter, rends à chacun selon son mérite et conduis-nous dans ta maison. » Et lorsqu'ils disaient : « Père, viens nous visiter », ils te comptaient parmi eux et priaient Notre-Seigneur qu'il vînt vous chercher, eux et toi, parce qu'ils étaient à ton origine. Par les mots « Rendez à chacun selon son mérite », tu dois comprendre qu'il n'y avait en eux que droiture. Quel que soit l'amour qu'ils avaient pour toi, ils ne voulaient pas prier Notre-Seigneur autrement qu'ils le devaient, mais lui demander de rendre à chacun selon son mérite. Quand ils eurent dit cela, il te sembla que descendait du Ciel un homme accompagné de nombreux anges. Quand il eut parlé au plus âgé des deux chevaliers et lui eut dit les paroles que tu as bien gardées en mémoire - tu dois bien les prendre pour toi, ces paroles qui furent dites à propos de toi et pour toi : en effet, tu es celui à qui elles furent adressées -,

<192d>

il s'approcha du jeune chevalier qui était issu de toi - en effet, tu l'as engendré en la fille du Roi Pellés, il descendait donc de toi. Il lui donnait la figure d'un lion, c'est-à-dire qu'il le mettait au-dessus de tout homme sur terre, si bien que personne ne pouvait l'égaliser ni en vaillance, ni en pouvoir. Et il lui donnait des ailes afin que personne ne soit aussi rapide et léger que lui et que personne ne puisse l'égaliser en vaillance ou en autre chose. Puis il disait : « Cher fils, maintenant vous pouvez aller dans le monde entier et voler au-dessus de toute la chevalerie terrestre ». Et celui-ci commençait aussitôt à voler, et ses ailes devenaient si extraordinairement grandes qu'elles recouvraient le monde entier. Tout ce que vous avez vu s'est déjà accompli en la personne de Galaad, ce chevalier qui est ton fils, car il mène une si noble vie qu'on peut s'en émerveiller. Aucun homme, ni toi ni aucun autre, ne peut égaler ses qualités chevaleresques. Et, parce qu'il est parvenu si haut que nul ne pourrait le rejoindre, nous devons dire que Notre-Seigneur lui a donné des ailes pour dominer de son vol tous les autres et nous devons voir en lui le neuvième fleuve que le roi Mordrain vit en songe, ce fleuve qui était plus large et plus profond que tous les autres réunis. Maintenant, je t'ai dit qui étaient les sept rois que tu as vus en songe, qui était le chevalier qui a été privé de leur compagnie et qui était ce dernier chevalier que Notre-Seigneur comblait de sa grâce en le faisant voler au-dessus de tous les autres.

- Seigneur, dit Lancelot, que vous me disiez que le Bon Chevalier est mon fils me met dans le plus grand étonnement.

- Tu ne dois pas être surpris, ni t'en étonner, car tu sais bien que tu as connu la fille du Roi Pellés charnellement, et c'est alors que tu as engendré Galaad en cette demoiselle, on te l'a dit bien des fois.

Et ce Galaad, que tu as engendré en cette demoiselle, c'est le chevalier qui s'assit le jour de la Pentecôte sur le Siège Périlleux ; il est le chevalier que tu poursuis. Je te l'ai dit et fais savoir parce que je ne voudrais pas que tu l'affrontes au combat, car tu risquerais de lui faire commettre un péché mortel, s'il venait à te blesser. En effet, si tu le combattais, tu peux être convaincu qu'il en serait fini de toi, puisque nulle valeur n'égale la sienne. »

<193a>

« Seigneur, dit Lancelot, ce que vous m'avez dit m'est d'un grand réconfort. En effet, il me semble que, puisque Notre-Seigneur a accepté qu'un tel fruit sorte de moi, celui qui est si plein de qualités ne devrait pas souffrir que son père, quel qu'il soit, se perde ; au contraire, il devrait prier Notre-Seigneur jour et nuit qu'au nom de sa douce miséricorde, il me fasse quitter la mauvaise vie dans laquelle je me suis si longtemps complu.

- Je vais te dire ce qu'il en est, lui répondit l'ermite. En ce qui concerne les péchés mortels, le père porte son fardeau, et le fils, le sien. Le fils n'est pas responsable des iniquités de son père ; pas plus que le père, de celles de son fils. Mais, chacun recevra salaire selon son mérite. C'est pourquoi tu ne dois pas espérer en ton fils, mais en Dieu seul, car si tu lui demandes de l'aide, il viendra à ton secours chaque fois que nécessaire, en quelque lieu où tu sois.

- Puisqu'il se trouve, dit Lancelot, que personne sinon Jésus-Christ ne peut m'être utile et me secourir, je Le prie qu'Il me vienne en aide et qu'Il ne me laisse pas tomber aux mains de L'Ennemi, afin que je puisse Lui rendre le trésor qu'Il me réclame, c'est-à-dire mon âme, en ce Jour terrifiant où Il dira aux méchants : « Maudits, quittez ces lieux pour le feu éternel ! » Alors, il dira aux bons cette douce parole : « Venez vers moi, vous les héritiers et les fils bénis de mon père ! Entrez dans la joie qui ne prendra jamais fin. »

L'ermite et Lancelot parlèrent longtemps ensemble. Quand il fut l'heure de manger, ils sortirent de la chapelle, s'assirent dans la maison de l'homme et se nourrirent de pain et de cervoise. Quand ils eurent mangé, le saint homme, qui ne pouvait préparer d'autre lit, fit s'étendre Lancelot sur l'herbe et ce dernier, qui était las et épuisé, s'endormit très facilement : il n'aspirait pas autant au confort de ce monde qu'il en avait eu l'habitude, car s'il l'avait attendu, il n'aurait pas dormi du tout à cause de la grande dureté du sol et de la haire qui était rèche et blessait sa peau. Mais il en était alors arrivé à tant aimer et à trouver si agréable cet inconfort et cette rudesse qu'il n'avait jamais rien expérimenté qui lui procure autant de plaisir. C'est pourquoi rien ne lui pesait de ce qui lui arrivait. Cette nuit- là, il s'endormit et se reposa dans la maison

<193b>

de l'ermite. Quand le jour fit son apparition, il se leva et alla entendre la messe de Notre-Seigneur. Quand l'ermite l'eut chantée, Lancelot prit ses armes, monta à cheval, recommanda son hôte à Dieu et l'ermite l'exhorta à continuer ce qu'il avait commencé. Il dit qu'il le ferait, si Dieu lui en octroyait la force. Il quitta les lieux et chevaucha au cœur de la forêt, sans suivre ni voie ni sentier, car il ne cessait de penser à son âme et à sa vie et se repentait beaucoup des grandes fautes qu'il avait commises et qui lui avait fait perdre la noble compagnie qu'il avait vue dans son sommeil, ce qui lui faisait craindre de tomber dans le désespoir. Mais parce qu'il [avait mis] tout son espoir en Jésus-Christ, il était convaincu qu'il regagnerait un jour ce lieu dont on l'avait expulsé

et qu'il pourrait tenir compagnie à ceux dont il était issu.

Après avoir chevauché jusqu'à midi, il arriva dans une grande clairière qui se trouvait dans la forêt et vit devant lui un château fort bien situé, environné de murs et de fossés. Devant le château, il y avait un pré où se dressaient une bonne centaine de tentes en draps de soie de diverses couleurs et devant celles-ci se trouvaient bien cinq cents chevaliers et plus sur leurs grands destriers. Ils avaient entamé un grand tournoi des plus extraordinaires. Les uns portaient des armures blanches ; les autres, des noires. Il n'y avait aucune autre différence d'équipement entre eux. Ceux aux blanches armures se tenaient du côté de la forêt ; et les autres, du côté du château. Ils avaient déjà commencé ce très extraordinaire tournoi et le nombre de chevaliers à terre était prodigieux. Lancelot regarde le tournoi un long moment, jusqu'à ce qu'il lui semble que ceux qui sont du côté du château ont le dessous et qu'ils sont en train de perdre la place, alors qu'ils sont bien plus nombreux que les autres. Voyant cela, il se dirige vers eux, car il veut les aider autant qu'il le pourra. Il abaisse sa lance et met son cheval au galop. Il frappe si violemment

<193c>

son premier adversaire qu'il l'envoie à terre ainsi que son cheval. Il poursuit sa course, en frappe un autre et brise sa lance. Mais celui-ci l'a tout de même envoyé à terre. Il tire alors son épée et en homme de grande valeur, commence à distribuer de grands coups de tous côtés dans la mêlée. Il fait tant en peu d'instant que tous ceux qui le voient pensent qu'il doit gagner la récompense et le prix du tournoi, et pourtant il ne peut venir à bout de ceux qui s'opposent à lui. En effet, ils sont si endurants à la peine qu'il en est totalement surpris. Il frappe et refrappe sur eux comme il le ferait sur un morceau de bois, mais ils ne font pas mine de sentir les coups qu'il leur donne. A aucun moment, ils ne reculent mais ils gagnent au contraire du terrain sur lui. Ils le fatiguent si bien en peu de temps qu'il ne peut plus tenir son épée et se trouve si épuisé et à bout de forces qu'il pense ne plus jamais pouvoir porter des armes. Ils s'emparent de lui et l'emmènent jusqu'à la forêt, où ils le font pénétrer. Dès que Lancelot cesse de leur apporter son aide, tous ses compagnons sont aussitôt tués et ceux qui emmènent Lancelot lui disent : « Lancelot, nous avons fait en sorte que vous soyez avec nous et en notre pouvoir. Et, si vous voulez vous en aller, il faut que vous fassiez notre volonté. »

Il le leur promet, et s'en va aussitôt, les laisse dans la forêt et prend un autre chemin que celui qu'il avait suivi plus tôt. Une fois séparé par une bonne distance de ceux qui l'avaient pris, il pense que, ce jour-là, on l'a conduit là où on n'avait jamais pu le conduire : jamais en effet il n'avait participé à un tournoi sans être vainqueur, et jamais il n'avait été pris lors d'un combat.

Se rappelant cela, il commence à se lamenter grandement et se dit qu'il voit bien à présent qu'il est plus pécheur que quiconque. En effet, son péché et sa mauvaise vie l'ont privé de l'usage de la vue et de son corps. Qu'il ait perdu la vue, cela est bien prouvé par le fait qu'il n'ait pu voir le Saint Graal arriver. Qu'il n'ait plus l'usage de son corps, cela a bien été prouvé, car jamais,

<193d>

même au milieu de tant de gens, comme dans ce tournoi, il n'aurait pu être totalement épuisé ; au contraire, il les mettait tous en fuite, qu'ils le veillent ou non. Ainsi, triste et épuisé, il chevauche jusqu'à ce que la nuit le surprenne dans une large et profonde vallée. Quand il voit qu'il ne pourra pas atteindre la montagne, il met pied à terre sous un grand peuplier, ôte la selle et le mors à son cheval, s'allège de son heaume et de son haubert et rabat son capuchon de mailles. Il se couche aussitôt sur l'herbe et s'endort très facilement, car ce jour-là, il avait ressenti plus de lassitude et de fatigue qu'aucun jour auparavant.

Une fois endormi, il lui sembla que du ciel venait à lui un homme qui ressemblait beaucoup à un saint homme. Il arrivait, semblant très en colère, et lui disait : « Ha ! Homme de peu de foi, pourquoi ta volonté s'est-elle si facilement pliée au parti de ton Ennemi mortel ? Si tu n'y prends garde, il te fera tomber dans le puits profond dont nul ne revient. » Après avoir dit cela, il disparut de telle façon que Lancelot ne sut ce qu'il était devenu. Il était très troublé par ces paroles mais ne s'éveilla pas pour autant. Au contraire, il se trouva qu'il dormit et ne se réveilla plus jusqu'au lendemain, lorsque la clarté du jour fit son apparition. Alors, il se lève, fait le signe de la croix sur son front, se recommande à Notre-Seigneur, regarde tout autour de lui, mais il ne voit pas son cheval. Il le cherche néanmoins jusqu'à ce qu'il le trouve. Il le selle et le monte dès qu'il est harnaché. Comme il veut s'en aller, il s'aperçoit qu'à la droite du chemin, près de lui, à portée d'arc, se trouve une recluse que l'on tient pour l'une des plus saintes femmes du pays. Voyant cela, il se dit qu'il est véritablement mauvais et que son chemin le détourne absolument de tout bien, car il est arrivé la veille au soir à l'endroit où il se trouve à cet instant, et il aurait bien pu y arriver encore de jour et pouvoir ainsi demander conseil à propos de sa conduite et de sa vie. Il se dirige de ce côté- là et met pied à terre devant l'entrée [de la chapelle] ; il attache sa monture à un arbre,

<194a>

ôte son écu, son heaume et son épée et pose tout devant lui. Une fois entré à l'intérieur, il vit que sur l'autel se trouvaient les ornements de la Sainte Église, prêts à être revêtus, et que, devant l'autel, un chapelain à genoux disait ses prières. Il ne tarda guère à prendre l'armure de Notre-Seigneur et à s'en revêtir, et commença la messe [en l'honneur] de la glorieuse Mère de Dieu. Quand il l'eut chantée et qu'il se fut devêtu, la recluse, qui voyait l'autel et le prêtre par une petite lucarne, appela Lancelot parce qu'il lui semblait être un chevalier errant qui avait besoin de conseil. Il s'approche d'elle et elle lui demande qui il est, de quel pays il vient et ce qu'il cherche. Et il lui répond en tout, point par point, comme elle l'a demandé. Puis, après lui avoir tout dit, il lui raconte l'aventure du tournoi dans lequel il s'était retrouvé engagé la veille, comment ceux aux blanches armures l'avaient pris et ce qu'on lui avait dit. Puis, il lui raconte la vision qu'il avait eue pendant son sommeil ; et, quand il lui a tout dit de sa situation, il la prie de le conseiller de son mieux. Elle lui dit aussitôt : « Lancelot, Lancelot, tant que vous avez été un chevalier de la chevalerie terrestre, vous avez été l'homme le plus extraordinaire du monde et le plus audacieux. Maintenant que vous aspirez à la chevalerie céleste, ne vous étonnez pas que des aventures extraordinaires vous arrivent. Néanmoins, je vais vous dire la signification du tournoi que vous avez vu car, sans aucun doute, tout ce que vous avez vu trouve sa signification en Jésus-Christ et pourtant, sans qu'il y ait à se tromper, le tournoi opposait des chevaliers terrestres, mais il avait une bien plus grande signification qu'eux-mêmes ne pouvaient le comprendre. Je vous expliquerai tout d'abord pourquoi le tournoi fut entrepris et qui étaient les chevaliers. Le tournoi fut entrepris pour voir qui aurait le plus de chevaliers, d'Elyezer, le fils du Roi Pellés, ou d'Arguste, le fils du roi Herlen. Et pour qu'on pût les distinguer les uns des autres, Elyezer fit couvrir les siens de tissus blancs. Quand ils joutèrent, les noirs furent vaincus, malgré

<194b>

votre aide et malgré le fait qu'ils étaient plus nombreux. Je vais vous donner la signification de ces événements. »

« Avant hier, jour de la Pentecôte, les chevaliers terrestres et célestes entreprirent de tournoyer ensemble, c'est-à-dire qu'ils commencèrent ensemble la Quête. Les chevaliers terrestres sont ceux qui se trouvent en état de péché mortel. Les chevaliers célestes sont les vrais chevaliers, ces justes qui n'étaient pas souillés par le péché. Ils commencèrent la Quête du Saint Graal : voilà la lutte qu'ils entreprirent. Les chevaliers terrestres, qui avaient de la terre dans les yeux et dans le cœur, se couvrirent de tissus noirs, en hommes couverts de péchés noirs et horribles. Les autres, qui étaient célestes, se couvrirent de tissus blancs, c'est-à-dire de la virginité et de la chasteté, sans ombre

ni tâche. Quand le tournoi fut commencé, c'est-à-dire quand la Quête fut commencée, tu regardas les pécheurs et les justes, et tu remarquas que les pécheurs étaient vaincus. Et, parce que tu étais du parti des pécheurs, c'est-à-dire parce que tu étais en état de péché mortel, tu t'es joint à eux et tu t'es battu contre les justes - tu les avais déjà combattus quand tu voulus affronter Galaad, ton fils, le jour où il abattit ton cheval et celui de Perceval.

Après être resté un long moment dans la mêlée, quand tu te trouvas si fatigué que tu ne pouvais plus te soutenir, les justes s'emparèrent de toi et t'emmenèrent dans la forêt. Avant-hier, une fois entré dans la Quête, quand le Saint Graal t'apparut, tu te trouvas alors si vil et si sali par les péchés que tu ne pensais pas pouvoir un jour porter de nouveau les armes, c'est-à-dire quand tu te vis si vil et si souillé, tu ne pensais pas que Notre-Seigneur ferait de toi son chevalier et son serviteur. Mais, aussitôt, ermites et hommes de religion s'occupèrent de toi et te mirent dans la voie de Notre-Seigneur, qui est pleine de vie et verdoyante comme l'est la forêt. Ils t'indiquèrent ce qui était profitable

<194c>

à ton âme et que tu avais connu auparavant : tu ne devais pas recommencer à pécher aussi gravement que tu l'avais fait précédemment. Néanmoins, aussitôt que tu te souvins de la vaine gloire de ce monde et du grand orgueil dont tu avais l'habitude de faire preuve, tu commenças à te lamenter de ne l'avoir pas toujours emporté. Alors Notre-Seigneur dut se mettre en colère contre toi et Il te le montra clairement dans ton sommeil, quand Il vint te dire que tu étais un homme de peu de foi et de faibles convictions. Il t'avertit alors que L'Ennemi te ferait tomber dans le puits profond, c'est-à-dire en Enfer, si tu n'y prenais garde. Je t'ai donc expliqué la signification du tournoi et celle de ton songe, pour que tu ne quittes pas la voie de la vérité par vaine gloire ou pour tout autre raison. En effet, tu as commis tant de fautes envers ton Créateur que, si tu ne te conduis pas envers Lui comme tu le dois, sache qu'Il te laissera te fourvoyer dans le péché, si bien que tu tomberas dans les tourments éternels, en Enfer. » La dame se tait alors. Et Lancelot lui répond :

« Dame, vous m'avez si bien mis en garde, et vous et les saints hommes à qui j'ai parlé, que si je commettais un péché mortel, on devrait m'en blâmer davantage que tout autre pécheur.

- Que Dieu vous accorde, par sa miséricorde, de ne jamais plus y retomber. »

Elle lui dit encore : « Lancelot, cette forêt est très vaste et propre à s'égarer, aussi un chevalier peut- il bien y cheminer un jour entier sans jamais y trouver ni maison, ni abri. C'est pourquoi je veux que vous me disiez si vous avez mangé aujourd'hui. Car, si vous ne l'avez pas fait, je vous ferai l'offrande de ce que Dieu nous a accordé. »

Il lui répond qu'il n'a mangé ni ce jour- là, ni la veille et elle lui fait apporter du pain et de l'eau. Il rentre dans la maison du chapelain et reçoit la charité que Dieu lui envoie. Dès qu'il a mangé, il quitte les lieux, recommande la dame à Dieu et chevauche jusqu'au soir. La nuit, il s'allongea sur une roche incroyablement haute, sans autre compagnie que celle de Dieu. Il resta une grande partie de la nuit en prière s, puis dormit un long moment. Le lendemain, quand il vit le jour apparaître, il fit le signe de la

<194d>

croix sur son front, se prosterna en s'appuyant sur ses coudes et sur ses genoux vers l'orient et pria comme il l'avait fait le jour précédent. Puis il alla à son cheval, le sella, lui passa le mors et l'enfourcha, puis il reprit son chemin, comme précédemment. Il chevaucha jusqu'à une profonde et très belle vallée qui se trouvait entre deux amas rocheux exceptionnellement hauts. Quand il arriva dans la vallée, il se trouva dans une situation très préoccupante. Il regarde devant lui et voit le cours d'eau qu'on appelle

Marcoise, qui cerne la forêt de tous côtés. A cette vue, il ne sait que faire car il voit qu'il lui faudra traverser cette rivière, fort profonde et dangereuse. C'est une chose qui l'effraye beaucoup ; cependant, il met si bien son espérance et sa confiance en Dieu qu'il chasse cette crainte de son esprit et se dit qu'avec l'aide de Dieu, il passera bien. Tandis que ces pensées l'occupaient, il lui arriva une aventure extraordinaire. En effet, il vit sortir de l'eau un chevalier protégé par une armure plus noire que mûre et monté sur un grand cheval noir. Sans mot dire, il brandit sa lance en direction de Lancelot et frappe son cheval : il l'a abattu mais n'a pas touché Lancelot. Il s'en va à si vive allure que, très rapidement, Lancelot ne peut plus le voir. Ayant constaté que son cheval est mort sous lui, il se relève. Cependant, il ne montre pas trop de douleur puisqu'il plaît à Notre-Seigneur qu'il n'y fasse pas attention. Il poursuit sa route avec ses armes. Une fois arrivé à l'eau, il ne voit pas comment il pourrait traverser. Il s'arrête, ôte son heaume et son écu, pose son épée et sa lance et se dit qu'il attendra là jusqu'à ce que Notre-Seigneur lui envoie du secours.

Ainsi donc, Lancelot est enfermé de trois côtés : de l'un, par l'eau ; de l'autre, par les roches ; et du troisième, par la forêt. Et il a beau regarder de ces trois côtés, il n'y voit pas de salut terrestre. En effet, s'il monte sur les rochers et qu'il a envie de manger, il ne trouvera rien pour étancher sa faim à moins que Notre-Seigneur n'intervienne. S'il entre dans la forêt, comme elle est la plus enchevêtrée qu'il

<195a>

ait jamais vue, il pourra s'égarer et demeurer longtemps sans trouver personne pour l'aider. Et, s'il entre dans l'eau, il ne voit pas comment en ressortir intact, car la rivière est noire et profonde et il ne pourrait y avoir pied. Ces trois raisons le font rester sur la rive et prier Notre-Seigneur que, dans sa miséricorde, il vienne le visiter, le reconforter et lui donner un conseil qui l'empêche de succomber aux tentations de L'Ennemi, aux ruses du diable, et qui le protège du désespoir. Mais, à présent, le conte cesse un moment de parler de lui et revient à monseigneur Gauvain.

Maintenant le conte dit que, lorsque monseigneur Gauvain se fut séparé de ses compagnons, il chevaucha bien des jours, plus ou moins loin, sans trouver une aventure qui mérite d'être rappelée dans ce conte. Et les autres compagnons faisaient de même, car ils ne trouvaient pas le dixième des aventures accoutumées. C'est pourquoi la Quête leur parut plus pesante. Monseigneur Gauvain chevaucha de la Pentecôte jusqu'à la Sainte Madeleine, sans trouver une aventure qui mérite d'être racontée. Il s'en étonna, car il pensait que, dans la Quête du Saint Graal, les aventures extraordinaires et marquantes auraient été plus vite trouvées qu'en une autre occasion. Un jour, voilà qu'il rencontra Hector des Mares chevauchant seul. Ils se reconnurent aussitôt qu'ils se virent et manifestèrent une grande joie. Et monseigneur Gauvain demanda à Hector de ses nouvelles. Celui-ci répondit qu'il était en bonne santé mais qu'il n'avait pas trouvé une seule aventure dans les lieux où il s'était rendu.

« Par ma foi, dit monseigneur Gauvain, je voulais me plaindre à vous de cela. En effet, je le jure, depuis que j'ai quitté Camaalot, je n'ai rencontré aucune aventure et je ne sais comment cela peut se faire, car je n'ai pas manqué d'aller en des terres étrangères, dans de lointains pays et de chevaucher de jour comme de nuit. En effet, je vous assure, sur la loyauté que je dois à un compagnon, que, sans faire autre chose,

<195b>

pour ce simple chemin, j'ai déjà tué sous moi une dizaine de chevaux, dont le moins bon était d'assez grande valeur. Et pourtant, je n'ai pas trouvé une seule aventure qui m'ait plu. » D'étonnement, Hector se met à faire le signe de la croix.

« Dites- moi donc, ajoute monseigneur Gauvain, si vous avez rencontré depuis [notre départ] un de nos compagnons.

- Oui, répond Hector, depuis quinze jours, j'en ai rencontré plus de vingt, chacun allant

son chemin, et il n'y en a pas un qui ne se soit plaint à moi de ne pas pouvoir trouver une aventure.

- Par ma foi, ce que j'entends est incroyable. Et avez- vous entendu parler de monseigneur Lancelot ces derniers temps ?

- En vérité, pas du tout. Je ne trouve personne pour m'en donner des nouvelles, pas plus que s'il était tombé dans l'abîme. C'est pourquoi je suis très inquiet pour lui et crains qu'il ne soit dans quelque prison.

- Et avez- vous entendu parler de Galaad, de Perceval ou de Bohort ?

- En vérité, dit Hector, non. Ces quatre- là sont si bien perdus que l'on ne sait rien sur eux.

- Que Dieu leur vienne donc en aide, en quelques lieux qu'ils soient, car en vérité, s'ils échouent dans les aventures du Saint Graal, les autres n'obtiendront rien. Et je pense qu'eux réussiront, car ce sont les hommes les plus valeureux de la Quête. »

Quand ils ont parlé ensemble un long moment, Hector dit :

« Seigneur, vous avez longtemps chevauché tout seul, comme moi-même, et nous n'avons rien trouvé. Chevauchons donc ensemble [afin de] savoir si nous aurions de plus grandes chances de trouver une aventure qu'en restant chacun de notre côté.

- Par ma foi, dit monseigneur Gauvain, vous avez raison et j'accepte. Cheminons donc ensemble, que Dieu nous conduise en un lieu où nous trouvions quelque chose de ce que nous sommes en train de chercher.

- Seigneur, dit Hector, dans la direction d'où je viens, nous ne trouverons rien. Pas plus que dans celle dont vous venez. » Gauvain dit qu'il peut bien en être ainsi.

- Je propose donc, dit Hector, que nous aillions dans une autre direction que celles que nous avons suivies. »

Et son compagnon reconnaît que le conseil est bon. Hector prend un sentier tracé dans la plaine où ils se sont rencontrés et ils laissent le chemin principal. Ils chevauchèrent ainsi huit jours sans trouver aucune aventure, cela leur pesait beaucoup. Un jour, voilà qu'ils chevauchèrent au milieu d'une grande forêt

<195c>

inhospitalière où ils ne rencontrèrent personne, ni homme, ni femme. Le soir, ils trouvèrent sur une montagne, entre deux rochers, une vieille chapelle qui semblait si bien en ruines qu'elle n'était fréquentée par âme qui vive. Lorsqu'ils y arrivèrent, ils mirent pied à terre, se séparèrent de leur écu et de leur lance, les laissant hors de la chapelle, contre le mur. Puis ils ôtèrent selle et mors à leurs chevaux et les laissèrent paître dans la montagne. Ensuite, ils se défirent de leur épée et les laissèrent là. Puis, ils allèrent faire leurs oraisons et prières devant l'autel, comme de bons chrétiens doivent le faire. Cela fait, ils allèrent s'asseoir sur un siège qui se trouvait dans le chœur et discutèrent de bien des choses mais jamais de manger, parce qu'ils savaient bien qu'à ce moment- là, ils en parleraient pour rien. En ce lieu, il faisait très noir, parce qu'il n'y avait ni lampe, ni cierges allumés. Après avoir veillé un moment, ils s'endormirent, chacun de leur côté.

Quand ils se furent endormis, chacun fit un rêve extraordinaire qu'il ne faut pas oublier ; et l'on doit bien les rappeler dans ce conte, car ils ont une très grande signification. Voici ce que monseigneur Gauvain vit pendant son sommeil. Il rêva qu'il

était dans un pré plein d'herbe verte et il y avait des fleurs en abondance. Dans ce pré, il y avait un râtelier où paissaient cent cinquante taureaux. Ces taureaux étaient ombrageux et avaient tous une robe tâchetée, à l'exception de trois d'entre eux. L'un de ces trois derniers n'était ni vraiment tâché, ni vraiment sans tâche ; et les deux autres étaient aussi blancs et beaux qu'ils pouvaient l'être. Ces trois taureaux avaient le cou enserré dans un même joug rigide et dur. Tous les taureaux disaient : « Allons là-bas chercher une meilleure pâture que celle-ci ». Ils partaient alors mais s'en allaient par la lande et non par le pré ; et ils restaient absents très longtemps. Quand ils revenaient, plusieurs manquaient et ceux qui revenaient étaient si maigres et si épuisés qu'ils pouvaient à peine tenir debout. Des trois sans tâche, l'un revenait, mais les deux autres restaient. Une fois qu'ils étaient arrivés

<195d>

au râtelier, une telle querelle montait entre eux que la nourriture leur manquait et qu'il leur fallait se séparer les uns des autres.

Voilà ce dont rêva monseigneur Gauvain. Mais Hector eut une vision très différente, car il lui sembla que lui et Lancelot descendaient d'un trône et enfourchaient deux grands chevaux. Ils disaient : « Allons chercher ce que nous ne trouverons jamais. »

Aussitôt, ils se séparaient et cheminaient bien des jours jusqu'à ce que Lancelot tombe de cheval, abattu par un homme qui l'envoyait à terre et le dépouillait entièrement. Après l'avoir dépouillé, il lui passait un vêtement qui était entièrement couvert de houx et le faisait monter sur un âne. Une fois sur la bête, Lancelot chevauchait longtemps, jusqu'à une source, la plus belle qu'il eût jamais vue. Mais quand il se penchait pour boire, la source disparaissait de telle sorte qu'il ne la voyait plus. Quand il vit qu'il ne pouvait avoir d'eau, il s'en retourna d'où il était venu. Hector, qui ne s'était pas du tout donné de mal, cheminait en errant ça et là et parvenait enfin à la maison d'un homme riche qui célébrait des noces et donnait une grande fête. Il frappait à la porte en disant : « Ouvrez, ouvrez »

Et le seigneur s'approchait et lui disait : « Seigneur chevalier, cherchez une autre demeure car n'entre ici personne qui soit monté aussi haut que vous. » Hector repartait aussitôt, plus peiné que quiconque, et revenait au trône qu'il avait laissé. Ce songe troubla tant Hector que l'affliction le réveilla. Il commença à se tourner et à se retourner en homme qui ne peut dormir. Et quand monseigneur Gauvain, qui ne dormait pas, lui aussi réveillé par son songe, entendit Hector se retourner ainsi, il lui demanda :

- Seigneur, dormez- vous ?

- Non, seigneur, j'ai été réveillé à l'instant par une vision surprenante que j'ai eue pendant mon sommeil.

- Par ma foi, dit monseigneur Gauvain, je peux vous dire la même chose. J'ai fait un rêve très surprenant, qui m'a réveillé, et je vous affirme que je ne connaîtrai pas de paix avant d'en connaître le sens.

- Je vous dirai la même chose. Et je ne connaîtrai pas non plus de paix tant que je ne saurai pas ce qu'il en est de monseigneur Lancelot, mon frère. »

<196a>

Pendant qu'ils parlaient ainsi, ils virent passer par la porte de la chapelle une main prolongée par un bras que l'on voyait jusqu'au coude et qui était recouverte de soie vermeille. Cette main, d'où pendait un mors qui n'était pas très riche, tenait un gros cierge qui brûlait en libérant une grande clarté. Elle passa devant eux, entra dans le chœur et s'évanouit si bien qu'ils ne surent ce qu'elle était devenue. A l'instant-même, ils entendirent une voix qui leur dit : « Chevaliers à la foi chancelante, les trois choses

que vous avez vues à l'instant vous font défaut, c'est pourquoi vous ne pouvez accéder aux aventures du Saint Graal. » Quand ils entendirent cela, ils en furent tout ébahis. Après s'être tu un long moment, monseigneur Gauvain prit la parole le premier et dit à Hector :

« Avez- vous compris ces paroles ?

- En vérité, non, seigneur, et pourtant je les ai bien entendues.

- Au nom de Dieu, cette nuit, nous avons vu tant de choses, en dormant comme en veillant, que le mieux à faire selon moi est d'aller trouver un ermite, un saint homme qui nous explique la signification de nos songes et de ce que nous avons entendu. Et nous ferons ce qu'il nous conseillera car autrement, il me semble que nous cheminerions en vain, comme nous l'avons fait jusqu'ici. »

Hector répondit qu'il ne voyait que bon sens dans ce conseil. Les deux compagnons restèrent ainsi toute la nuit dans la chapelle. Et après leur réveil, ils ne se rendormirent plus, mais chacun pensait intensément à ce qu'il avait vu dans son sommeil.

Le jour venu, ils allèrent voir où étaient leurs chevaux. Ils finirent par les trouver. Ils les sellèrent, leur passèrent les mors, prirent leurs armes et enfourchèrent leurs montures puis quittèrent la montagne. Une fois arrivés dans la vallée, ils rencontrèrent un jeune homme qui montait un pauvre cheval et cheminait seul. Ils le saluent et il leur rend leur salut.

« Cher ami, dit monseigneur Gauvain, sauriez- vous nous indiquer près d'ici un ermitage ou un monastère ?

- Oui, seigneur, répondit le jeune homme. »

Alors, il leur montre un petit sentier sur leur droite et leur dit : « Ce sentier vous emmènera

<196b>

tout droit à un ermitage renommé qui se trouve sur une petite colline, mais il est si raide qu'aucun cheval ne pourrait l'emprunter. C'est pourquoi il vous faudra descendre de cheval et continuer à pied. Quand vous serez arrivés là-bas, vous trouverez un ermite, le plus sage et le meilleur qui soit dans ce pays.

- Cher ami, nous te recommandons à Dieu, dit monseigneur Gauvain, car tu as bien répondu à nos souhaits en nous disant tout cela. »

Le jeune homme s'en va d'un côté et les chevaliers de l'autre. Après avoir un peu progressé, ils rencontrent dans la vallée un chevalier armé de pied en cap qui leur crie dès qu'il les aperçoit : « Joutez ! »

- Au nom de Dieu, dit monseigneur Gauvain, depuis que j'ai quitté Camaalot, je n'ai trouvé personne qui me demande de l'affronter, et puisque celui- là le propose, il aura satisfaction.

- Seigneur, dit Hector, laissez- moi y aller, s'il vous plaît.

- Vous n'en ferez rien, répond Gauvain, mais s'il m'abat, cela ne me gênera pas que vous preniez ma suite. »

Alors, il cale sa lance contre la selle, passe à son bras l'écu et se met à galoper vers le chevalier, et celui- ci arrive à sa rencontre à aussi vive allure que le lui permet sa monture. Ils se portent de si grands coups que les écus sont transpercés, les hauberts se

rompent, ils s'infligent de profondes blessures, mais plus à l'un qu'à l'autre. Monseigneur Gauvain est atteint au côté gauche d'une blessure sans gravité. En revanche, le chevalier est mortellement blessé : la lance l'a transpercé de part en part. Tous deux vident les étriers et dans leur chute, la lance se brise et s'enfonce dans le corps du chevalier qui garde en lui le fer. Il se sent si proche de la mort qu'il ne peut se relever.

Quand monseigneur Gauvain le voit étendu à terre, il se relève aussitôt rapidement, porte la main à son épée, met son écu devant son visage et fait mine de montrer la plus grande vaillance dont il ait jamais fait preuve, lui qui en est puissamment doté. Mais, voyant que le chevalier est blessé et qu'il ne se relève pas, il comprend qu'il est mortellement touché. Alors, il lui dit : « Seigneur chevalier, il vous faut vous défendre ou je vous tuerai. »

- Ha ! Seigneur chevalier ! Sachez-le, en vérité, je suis mort. C'est pourquoi je vous prie de faire ce que je vais vous demander. »

Monseigneur Gauvain dit qu'il

<196c>

le fera volontiers, si cela est en son pouvoir.

« Seigneur, je vous prie de m'emmener jusqu'à une abbaye proche d'ici et de me faire donner les derniers sacrements, comme on doit le faire pour un chevalier.

- Seigneur, répondit monseigneur Gauvain, je ne connais pas de monastère près d'ici.

- Ha ! Seigneur ! Hissez- moi sur votre cheval et je vous guiderai jusqu'à une abbaye que je sais n'être pas très loin. »

Alors monseigneur Gauvain installe le chevalier devant lui sur son cheval, confie son écu à Hector, ceinture le blessé par les côtés pour qu'il ne tombe pas, et celui- ci conduit le cheval tout droit à une abbaye qui se trouvait près de là, dans une vallée.

Une fois arrivés devant la porte, ils appelèrent jusqu'à ce que les moines les entendent. Ceux- ci vinrent ouvrir la porte et leur firent bon accueil. Ils descendirent de cheval le chevalier en armes et l'étendirent avec le plus grand soin possible. Aussitôt qu'il est couché, il demande la communion : on la lui apporte. Et, quand il voit venir l'hostie, il commence à pleurer très abondamment et tend ses mains vers elle. Il se confesse de tous les péchés dont il se sent coupable envers son Créateur, devant tous ceux de l'endroit, et commence à pleurer très doucement et à demander grâce. Une fois qu'il a dit tout ce dont il croit se souvenir, le prêtre lui donne la communion et il la reçoit avec grande dévotion. Quand il a communié au Corps du Christ, il demande à monseigneur Gauvain de lui ôter la lance de la poitrine et celui- ci lui demande qui il est et de quel pays il vient.

« Seigneur, répond- il, j'appartiens à la maison du Roi Arthur et je suis compagnon de la Table Ronde. Je m'appelle Yvain le Bâtard et je suis le fils du roi Urien. J'étais parti en Quête du Saint Graal [avec] mes autres compagnons, mais voici que maintenant, par la volonté de Notre-Seigneur ou à cause de mon péché, vous m'avez mortellement blessé. Je vous le pardonne bien volontiers et que Dieu vous le pardonne aussi. »

Quand monseigneur Gauvain entend ces paroles, il s'écrie, très affligé :

« Ha ! Dieu ! Voilà un bien grand malheur. Ha ! Yvain ! J'ai tant de peine pour vous.

- Seigneur, qui êtes- vous ?

- Je suis Gauvain, le neveu du Roi Arthur.

- Je n'ai donc pas à regretter

<196d>

d'avoir été tué de la main d'un homme aussi valeureux que vous. Par Dieu, quand vous vous rendrez à la cour, saluez pour moi tous nos compagnons que vous y trouverez, car je sais bien qu'il en mourra beaucoup dans cette Quête, et dites-leur, au nom de la fraternité qui les unit à moi, de se souvenir de moi dans leurs prières et oraisons. Qu'ils prient Notre-Seigneur d'avoir pitié de mon âme. »

Alors, monseigneur Gauvain et Hector commencent à pleurer, puis Gauvain prend dans ses mains le fer de la lance qu'Yvain avait dans la poitrine. Lorsqu'il le tira, Yvain se raidit sous l'effet de la grande douleur qu'il ressentait. Aussitôt son âme quitta son corps et il mourut entre les bras d'Hector. Monseigneur Gauvain en fut très affligé et il en fut de même pour Hector. Ils le firent ensevelir somptueusement dans un drap de soie que les moines apportèrent pour lui, quand ils surent qu'il était fils de roi. Ils dirent la messe que l'on doit dire pour un mort, et l'enterrèrent devant le maître autel du lieu. Ils mirent une belle dalle au-dessus de lui et y firent écrire son nom ainsi que le nom de celui qui l'avait tué. Monseigneur Gauvain et Hector quittent alors l'endroit, fort affligés par la terrible aventure qui leur est arrivée ; en effet, ils se rendent bien compte que c'est une véritable malédiction. Ils chevauchèrent jusqu'au pied de l'ermitage renommé. Une fois arrivés là, ils attachèrent leurs chevaux à deux chênes, empruntèrent alors un étroit sentier qui montait vers le sommet de la colline. Ils le trouvèrent si raide et si pénible à gravir qu'ils étaient totalement épuisés avant d'arriver au sommet. Une fois en haut, ils virent l'ermitage où demeurait le saint homme qui s'appelait Nascien : c'était une petite maison, avec une petite chapelle. Ils allèrent de ce côté et virent, dans un jardin qui se trouvait près de la chapelle, un homme de grand âge, qui cueillait des orties pour son repas, et qui n'avait pas goûté d'autre mets depuis longtemps. Aussitôt qu'il les vit en armes, il pensa bien qu'ils étaient des chevaliers errants qui avaient entrepris la Quête du Saint Graal, dont il avait entendu parler depuis longtemps déjà. Laisant ce qu'il faisait, il vint à eux et les salua ;

<197a>

ils s'inclinèrent humblement devant lui et lui rendirent son salut.

« Chers seigneurs, quelle aventure vous a amené par ici ?

- Seigneur, répondit monseigneur Gauvain, le désir dévorant que nous avons de vous parler pour recevoir conseil à propos de ce qui nous trouble et pour savoir avec certitude pourquoi nous sommes dans l'erreur. »

Quand l'ermite entendit parler ainsi monseigneur Gauvain, il pensa qu'il était très avisé des choses d'ici-bas et lui dit :

« Seigneur, je ne vous refuserai rien de ce que je peux savoir ou posséder. »

Il les emmène alors tous deux dans sa chapelle et leur demande qui ils sont. Ils se présentent et se font si bien connaître qu'il sait exactement qui est chacun. Puis il leur demande de lui dire ce qui les trouble afin qu'il les aide de son mieux. Monseigneur Gauvain lui dit aussitôt :

« Seigneur, il se trouve qu'hier, moi et mon compagnon ici présent, nous avons chevauché tout le jour au milieu d'une forêt sans rencontrer ni homme ni femme jusqu'à ce que nous trouvions une chapelle sur une montagne. Là, nous sommes descendus de cheval car nous préférons nous reposer à l'intérieur plutôt que dehors. Une fois débarrassés de notre équipement, nous sommes entrés et nous sommes endormis, chacun à une place. Après m'être endormi, j'ai fait un rêve incroyable. »

Alors, il le lui raconte. Quand Gauvain a terminé, Hector raconte à son tour son rêve à l'ermite. Ensuite, les chevaliers lui parlent de la main qu'ils ont vue alors qu'ils étaient éveillés et de ce qu'elle leur a dit. Après avoir tout raconté, ils prient l'ermite de leur dire la signification de ces choses. En effet, ce n'est pas sans grande signification que tout cela leur était arrivé pendant leur sommeil. Quand le saint homme a écouté tout ce pourquoi ils sont venus à lui, il répond à monseigneur Gauvain :

« Cher seigneur, dans le pré que vous avez vu, il y avait une mangeoire. En elle, nous devons voir la Table Ronde, car comme il y a dans la mangeoire des barreaux qui séparent les espaces, de même il y a autour de la Table Ronde des colonnes qui séparent les sièges les uns des autres. Par le pré, nous devons comprendre l'humilité et la patience qui sont toujours vivantes et pleines de force. Et, parce que ni l'humilité, ni la patience ne peuvent être vaincues, c'est sur elles que fut fondée la Table Ronde où, grâce à la douceur et à la fraternité

<197b>

qui régnaient entre les chevaliers, la chevalerie s'est montrée depuis si puissante qu'elle ne peut être vaincue. C'est pour cela que l'on dit qu'elle fut fondée sur l'humilité et sur la patience. Dans la mangeoire se rassasiaient cent cinquante taureaux. Ils y mangeaient et ne paissaient pas dans le pré, car s'ils l'avaient fait, leur cœur serait resté humble et patient. Les taureaux étaient orgueilleux et tout tachetés, à l'exception de trois d'entre eux. Dans ces taureaux, tu dois voir les compagnons de la Table Ronde qui, à cause de leur luxure et de leur orgueil, sont si gravement tombés en état de péché mortel qu'ils ne peuvent cacher leur péché au fond d'eux et qu'il leur faut le laisser paraître au dehors, si bien qu'ils sont tachés, marqués, sales et mauvais comme l'étaient les taureaux. Parmi les taureaux, il y en avait trois qui n'étaient pas tachés, c'est-à-dire qu'ils étaient sans péché. Deux étaient blancs et beaux, le troisième avait été marqué par une seule tache. Les deux qui étaient blancs et beaux représentent Galaad et Perceval, qui sont plus purs et plus beaux que quiconque. Ils sont beaux, en vérité, eux qui sont la perfection de toute vertu. Ils sont blancs et sans tache et l'on trouverait difficilement aujourd'hui un homme qui soit sans aucune tache. Le troisième, qui avait été marqué d'une tache, c'est Bohort, qui autrefois a perdu sa virginité. Mais, depuis lors, il s'est si bien amendé par sa chasteté que ce méfait lui est tout entier pardonné. Les trois taureaux qui étaient retenus par le cou, ce sont les trois chevaliers en qui la virginité était si profondément enracinée qu'ils n'avaient pas la possibilité de relever la tête : autrement dit, ils prenaient soin que l'orgueil ne puisse entrer en eux. Les taureaux disaient : « Allons chercher une pâture meilleure que celle-ci ». Le jour de la Pentecôte, les chevaliers de la Table Ronde dirent : « Partons en Quête du Saint Graal. Ainsi, nous serons repus d'honneurs ici-bas et de la nourriture céleste que le Saint-Esprit envoie à ceux qui s'assoient à la table du Saint Graal. Là est la bonne pâture. Laissons celle-ci, allons là-bas. » Ils quittèrent la cour, cheminèrent par la lande et non par le pré. Quand ils quittèrent la cour, ils n'allèrent pas se confesser comme doivent le faire ceux qui se mettent

<197c>

au service de Notre-Seigneur. Ils ne partirent pas dans l'humilité et la patience, signifiées par le pré, mais allèrent par la lande et les friches, dans la voie où ne croissent ni fleurs ni fruits : c'est l'Enfer, la voie où toutes les choses qui ne conviennent pas sont détruites. Au retour, il en manquait plusieurs : c'est-à-dire que tous ne revenaient pas et qu'une partie y avait trouvé la mort. Et ceux qui revenaient étaient si maigres et si épuisés qu'ils pouvaient à peine tenir debout. Ce qui veut dire que ceux qui reviendront seront si anéantis par le péché que les uns auront tué les autres, et que leurs membres ne pourront plus les soutenir, c'est-à-dire qu'ils n'auront en eux aucune des vertus qui font tenir un homme debout pour lui éviter de tomber en Enfer, et ils seront porteurs de toutes les vilenies et de tous les péchés mortels. Des trois sans tache, un seul reviendra, et les deux autres non, c'est-à-dire que des trois Bons Chevaliers, un seul reviendra à la cour : non pas pour la nourriture de la

mangeoire, mais pour annoncer quelle bonne pâture ont perdue ceux qui sont en état de péché mortel. Les deux autres resteront car ils auront trouvé une si grande douceur dans la nourriture du Saint Graal qu'ils ne voudront en aucune manière la perdre après l'avoir savourée. L'ultime leçon de votre songe, je ne vous la dirai pas, car il n'en viendrait aucun profit et on pourrait même vous faire prendre un mauvais chemin à cause d'elle.

- Seigneur, dit monseigneur Gauvain, je m'en passerai donc, puisque c'est votre volonté, et je dois bien le faire, en vérité, car vous avez si bien remplacé mes doutes par des certitudes que je vois clairement la signification de mon songe. »

Alors, le saint homme parla à Hector et lui dit :

« Hector, il vous a semblé que Lancelot et vous descendiez d'un trône. Le trône symbolise la domination ou la seigneurie. Le trône dont vous descendiez,

<197d>

c'est le grand amour et la grande révérence que l'on vous portait à la Table Ronde, ce que vous avez laissé quand vous êtes partis de la cour du Roi Arthur, montés tous deux sur vos grandes montures, à savoir l'orgueil et l'insolence : ce sont les deux chevaux de L'Ennemi. Et vous disiez : « Allons chercher ce que nous ne trouverons jamais ». C'est le Saint Graal, les secrets de Notre-Seigneur, qui ne vous seront jamais révélés, car vous n'êtes pas dignes de les voir. Quand vous vous êtes séparés l'un de l'autre, Lancelot a chevauché jusqu'à ce qu'il tombe de cheval, c'est-à-dire qu'il abandonne l'orgueil et se convertisse à l'humilité. Sais- tu qui lui a fait perdre son orgueil ? Celui qui a fait chuter l'orgueil du Ciel, Jésus-Christ : ce fut lui qui humilia Lancelot et le conduisit au dépouillement. Il le dépouilla si bien de ses péchés que Lancelot se vit nu, sans les vertus que doit avoir un chrétien, et il implora son pardon. Aussitôt Notre-Seigneur le couvrit d'un nouveau vêtement. Et sais- tu duquel ? De la patience et de l'humilité : voilà la robe qu'il lui donna et qui était pleine de houx piquant. Puis il le fit monter sur un âne, animal de l'humilité. Cela apparut bien dans le fait que Notre-Seigneur en monta un quand il entra dans la ville de Jérusalem, lui qui était le Roi des rois et tenait toute richesse en son pouvoir. Il ne voulut pas y entrer sur un destrier ou un palefroi, mais le fit sur la bête la plus grossière et la plus vilaine, sur un âne, pour que pauvres et riches y trouvent un exemple. C'est un animal de cette espèce que vous avez vu Lancelot chevaucher pendant votre sommeil. Et, après avoir cheminé un moment, il arrivait à une source, la plus belle qu'il ait jamais vue, et mettait pied à terre pour y boire. Et lorsqu'il se penchait, la source disparaissait. Ayant vu qu'il ne pourrait s'y désaltérer, Lancelot regagnait le trône dont il était parti. La source est telle qu'on ne peut l'épuiser, quelle que soit la quantité qu'on en prélève : c'est le Saint Graal, la grâce du Saint-Esprit. La source est la douce pluie, la parole du Saint Évangile dans laquelle celui qui a dans le cœur

<198a>

un vrai repentir trouve une grande douceur ; et plus il la savoure, plus il la désire. C'est la grâce du Saint Graal, car plus elle est généreuse et abondante, plus il en reste. C'est pourquoi on doit à juste titre la qualifier de source. »

« Quand il arrivait à la source, il mettait pied à terre ; ce qui veut dire que quand il arrivera devant le Saint Graal, il mettra pied à terre parce qu'il se considérera comme indigne pour avoir succombé au péché. Et quand il s'abaissera, c'est-à-dire quand il s'agenouillera pour boire et être rassasié de sa grande grâce, alors la source, c'est-à-dire le Saint Graal disparaîtra. Car il perdra la vue devant le Saint Graal, pour avoir souillé ses yeux en regardant l'ordure terrestre et il perdra l'usage de son corps pour l'avoir laissé si longtemps au service de L'Ennemi. Cette punition durera vingt quatre jours pendant lesquels il restera sans manger, sans boire, sans parler, sans remuer un orteil ni aucun membre mais il croira rester toujours dans la félicité où il se trouvait au moment

où il perdit la vue. Alors, il dira une partie de ce qu'il aura vu. Aussitôt, il quittera le pays et ira à Camaalot. Quant à vous, qui chevaucherez toujours le grand destrier, c'est-à-dire qui serez toujours en état de péché mortel, dans l'orgueil, l'envie et bien d'autres vices, vous vous écarterez du droit chemin en divers lieux, jusqu'à ce que vous arriviez à la maison du Riche Roi Pêcheur où Justes et Vrais Chevaliers seront en fête à cause de la grande découverte qu'ils auront faite. Quand vous arriverez en ce lieu et penserez y entrer, le roi vous dira qu'il n'a que faire d'hommes montés aussi haut que vous, c'est-à-dire qui vivent dans le péché mortel et dans l'orgueil. Quand vous entendrez cela, vous retournerez à Camaalot sans avoir guère trouvé votre profit dans cette Quête. Je vous ai donc dit et expliqué une partie de ce qui vous arrivera. Il faut maintenant que vous compreniez le sens de la main que vous avez vue passer

<198b>

devant vous : elle portait un cierge et un mors ; et la voix vous dit ensuite que ces trois choses vous manquaient. Par la main que tu as vue, tu dois comprendre la charité ; par la soie vermeille la grâce du Saint-Esprit dont charité est sans cesse embrasée. Celui qui a en lui la charité est chaud et brûlant de l'amour du Seigneur des Cieux, Jésus-Christ. Par le mors, tu dois comprendre l'abstinence. Car, comme l'homme mène et conduit son cheval là où il le veut, il en est de même de l'abstinence : en effet, elle est enclose dans le cœur du chrétien, qui ne peut tomber en état de péché mortel ni exercer sa volonté pour autre chose que de bonnes œuvres. Par le cierge qu'elle portait, tu dois entendre ce qui donne sens à l'Évangile, c'est-à-dire Jésus-Christ, qui rend la clarté et la vue à tous ceux qui renoncent au péché et reviennent dans son chemin. Le moment où charité, abstinence et vérité vinrent devant toi dans la chapelle, c'est celui où Notre-Seigneur vint dans sa maison, dans sa chapelle qu'il n'avait pas édifée pour que des pécheurs sales et souillés y entrent mais pour que la vérité y soit annoncée. Quand Il vous vit, Il s'en alla parce que vous aviez souillé ce lieu par votre présence. Et Il vous dit en partant :

« Chevaliers à la foi vacillante et aux fausses croyances, trois choses vous manquent : la charité, l'abstinence, la vérité. C'est pourquoi vous ne pourrez mener à bien les aventures du Saint Graal ». Je vous ai expliqué les significations de vos songes et de la main.

- Assurément et en vérité, dit monseigneur Gauvain, vous les avez si bien expliquées que je les vois clairement. Je vous prie maintenant de nous dire pourquoi nous ne rencontrons pas autant d'aventures que d'habitude.

- Je vais vous dire ce qu'il en est. Les événements qui surviennent maintenant sont les signes et les manifestations du Saint Graal. Et ceux-ci n'apparaîtront jamais aux pécheurs,

<198c>

ni à un homme cerné par le péché. Ils ne vous apparaîtront donc jamais car vous êtes de très coupables pécheurs. De plus, vous ne devez pas croire que les aventures qui surviennent maintenant consistent à tuer des hommes ou des chevaliers, mais ce sont des aventures spirituelles, qui sont plus importantes et ont bien davantage de valeur.

- Seigneur, dit monseigneur Gauvain, par ce que vous me dites, il me semble que, tant que nous serons en état de péché mortel, nous persévérerions en vain dans cette Quête, car je n'y accomplirais rien.

- Assurément, dit le saint homme, vous dites vrai. Nombreux sont ceux qui n'y trouveront rien d'autre que de la honte.

- Seigneur, dit Hector, si nous vous en croyions, nous retournerions à Camaalot.

- Je vous le conseille, et j'ajouterais que, tant que vous serez en état de péché mortel,

vous n'y ferez rien qui vous apporte de l'honneur. »

Une fois ces paroles dites, ils s'en vont aussitôt. Quand ils se sont un peu éloignés, l'ermite rappelle monseigneur Gauvain.

« Gauvain, il y a très longtemps que tu as été fait chevalier ; et depuis, tu n'as jamais servi ton Créateur, pas même un peu. Tu es un vieil arbre et il n'y a plus en toi ni feuille ni fruit. Fais au moins en sorte que Notre-Seigneur en ait la sève et l'écorce, puisque L'Ennemi en a eu la fleur et le fruit.

- Seigneur, dit monseigneur Gauvain, si j'avais le loisir de parler avec vous, je le ferais volontiers ; mais vous voyez mon compagnon qui dévale la colline, c'est pourquoi il me faut m'en aller. Mais sachez bien qu'aussitôt que j'aurai le loisir de revenir, je le ferai, car j'ai une très grande envie de vous parler en privé. »

Sur ces mots, ils se séparent. Les deux chevaliers dévalent la colline, vont à leurs chevaux, les montent et chevauchent jusqu'au soir. Ils dormirent chez un forestier qui les logea bien et leur fit bon accueil. Le lendemain, ils le quittèrent et se mirent en chemin. Ils chevauchèrent longtemps sans trouver d'aventure digne d'être racontée. Mais, à présent, le conte cesse de parler d'eux et revient à monseigneur Bohort de Gaunes.

<198d>

Le conte dit à présent que, quand Bohort se fut séparé de Lancelot, comme cela a été expliqué, il chevaucha jusqu'au milieu de l'après-midi. Alors, il arriva en vue d'un homme de grand âge qui était vêtu en religieux et montait un âne. Il n'avait avec lui ni homme d'armes ni serviteur, aucune compagnie. Bohort le salue et lui dit :

« Seigneur, que Dieu vous conduise ». Celui-ci le regarde, reconnaît en lui un chevalier errant et lui répond : « Que Dieu vous guide ». Alors, Bohort lui demande d'où il vient ainsi seul.

« Je viens de visiter un de mes serviteurs qui est malade et qui avait l'habitude de s'occuper de mes affaires. Et vous, qui êtes- vous ? De quel côté allez- vous ?

- Je suis un chevalier errant qui participe à une Quête pour laquelle j'aimerais beaucoup que Dieu me vienne en aide, car c'est la plus noble Quête qui ait jamais été entreprise : c'est la Quête du Saint Graal. Celui qui pourra la mener à terme aura plus d'honneurs qu'aucun homme ne pourrait l'imaginer.

- Assurément, vous dites vrai. Il y recevra de grands honneurs et il n'y aura pas à s'en étonner, car il sera le chevalier le plus authentique et le serviteur le plus fidèle de toute cette Quête. Il n'entrera pas dans cette Quête vil et souillé comme ces pécheurs sans foi qui y sont entrés sans amender leur existence. En effet, il s'agit du service - même de Notre-Seigneur. Regardez-donc comme ils sont fous. Ils savent bien, ils l'ont entendu dire bien des fois, que nul ne peut venir à son Créateur s'il n'y vient par la porte de la pureté, c'est-à-dire par la confession, car personne ne peut être purifié si une vraie confession n'a lieu : par la confession, on ôte de lui L'Ennemi. En effet, quand un chevalier, ou un homme quel qu'il soit, pèche mortellement, il reçoit L'Ennemi en lui. Il ne peut empêcher désormais que celui-ci soit toujours avec lui. Mais, que celui-ci y soit resté dix ans, vingt ans ou davantage, quand l'homme vient se confesser, il le vomit, le jette hors de son corps et y loge un autre hôte qui lui apporte plus d'honneurs, c'est à dire Jésus-Christ, qui a longtemps prêté à la chevalerie terrestre [la nourriture] du corps.

<199a>

[? ? ? ? *Mais voici que sa mansuétude devient plus manifeste encore*], car il leur prépare la nourriture du Saint Graal, qui rassasie l'âme et soutient le corps. Cette douce nourriture est celle dont il les a rassasiés et avec laquelle il soutint si longtemps le peuple d'Israël dans les déserts. Il fait donc preuve d'une plus grande largesse envers eux, car il leur promet l'or, là où ils avaient l'habitude de recevoir du plomb. Mais tout comme la nourriture [terrestre] s'est muée en nourriture céleste, de même il convient que ceux qui jusqu'à ce moment ont été des créatures d'ici-bas, c'est-à-dire qui jusqu'à ce moment ont été pécheurs, de terrestres deviennent célestes, abandonnent leurs péchés et leurs souillures, se confessent et se repentent, et deviennent chevaliers de Jésus-Christ, portent son bouclier, c'est-à-dire patience et humilité, car il ne porta pas d'autre bouclier contre L'Ennemi quand il le vainquit sur la Croix où il souffrit la Passion pour arracher ses chevaliers à la mort en Enfer et à l'esclavage dans lequel ils se trouvaient. C'est par cette porte qu'on appelle la confession, sans laquelle nul ne peut venir à Jésus-Christ, qu'il faut entrer dans cette Quête et transformer l'être-même de chacun, le changer comme leur nourriture qui a alors changé de nature. Ceux qui voudront entrer par une autre porte, c'est-à-dire qui se donneront beaucoup de mal sans aller d'abord se confesser, ne trouveront jamais ce qu'ils cherchent mais s'en reviendront sans goûter de cet aliment qui leur est promis. Et il leur arrivera encore autre chose ; en effet, parce qu'ils prendront la place des chevaliers célestes sans en être et qu'ils se considéreront comme des compagnons de la Quête et ne le seront pas, ils seront souillés et mauvais plus que je ne pourrais le penser. L'un tombera dans l'adultère, l'autre dans la fornication et, à cause de leurs péchés et des ruses du diable, ils seront tournés en dérision et injuriés et s'en reviendront à la cour sans avoir rien trouvé, excepté ce que L'Ennemi donne à ceux qui le servent : la honte et le déshonneur, qu'ils auront en abondance avant de revenir en arrière. »

« Seigneur chevalier, je vous ai dit tout cela, parce que vous avez entrepris la Quête du Saint Graal ; en effet, je ne vous conseillerais en aucune manière de vous donner

<199b>

plus de mal en cette Quête, si vous n'étiez pas tel que vous le devriez.

- Seigneur, répond Bohort, il me semble, par ce que vous me dites, qu'ils en seront tous compagnons, s'ils s'en donnent la peine. Je suis absolument certain, en effet, que personne ne doit entrer dans un aussi noble service que celui-ci, le service même de Jésus-Christ, si ce n'est en se confessant. Et celui qui y entrera autrement, je ne pense pas qu'il puisse s'en trouver bien au point de découvrir des secrets tels que ceux-ci.

- Vous dites vrai, dit le saint homme. »

Alors, Bohort lui demande s'il est prêtre.

« Oui, répond-il.

- Je vous demande donc, au nom de la Sainte Trinité, de me conseiller comme le père doit conseiller son fils, c'est-à-dire le pécheur qui vient se confesser, car le prêtre représente Jésus-Christ, qui est père de tous ceux qui croient en lui. Conseillez-moi pour le profit de mon âme et pour l'honneur de la chevalerie.

- Au nom de Dieu, vous me demandez une bien grande chose, et si je vous la refusais et que vous tombiez ensuite en état de péché mortel ou dans l'erreur, vous pourriez me le reprocher, au grand Jour d'épouvante, devant la face de Jésus-Christ. C'est pourquoi je vous aiderai de mon mieux. »

Alors, il lui demande quel est son nom, et le chevalier dit qu'il s'appelle Bohort de Gaunes et qu'il est le fils du roi Bohort et le cousin de monseigneur Lancelot du Lac.

Quand le saint homme entend cela, il répond : « Assurément, Bohort, si vous aviez gardé intacte en vous la parole de Dieu, vous seriez un Bon et Vrai Chevalier. En effet, comme Notre-Seigneur a dit ' Le bon arbre produit le bon fruit', il est juste que vous soyez bon, car vous êtes le fruit d'un très bon arbre. Votre père, le roi Bohort, fut en effet un des meilleurs hommes que j'aie jamais connus, un roi pieux et humble. Et votre mère, la reine Evaine, fut une des meilleures dames que j'aie vues depuis longtemps. Ces deux- là furent un seul arbre et une même chair par l'union du mariage, et puisque vous en êtes le fruit, vous devriez être bon, dès lors que les arbres furent bons. »

« Seigneur, dit Bohort, quand bien même un homme serait issu d'un mauvais arbre, c'est-à-dire d'un mauvais père et d'une mauvaise mère, d'amer

<199c>

il devient doux aussitôt qu'il reçoit le Saint Chrême, la Sainte Onction. C'est pourquoi il me semble que le fait d'être bon ou mauvais ne vient pas du père ou de la mère, mais du cœur de l'homme. Le cœur de l'homme est le gouvernail du bateau que le vent emporte là où il veut, au port ou vers les dangers.

- Le gouvernail, dit l'homme, a un maître qui le tient, le maîtrise et fait aller le bateau là où il veut, au port ou vers les périls. Par ce gouvernail, le bateau est conduit. Ainsi en est- il du cœur de l'homme, car ce qu'il fait de bien vient de la grâce et des conseils du Saint-Esprit et ce qu'il fait de mal lui est suggéré par L'Ennemi. »

Les deux hommes parlèrent de tout cela un bon moment jusqu'au moment où ils aperçurent devant eux un ermitage. L'homme se dirigea de ce côté et dit à Bohort de le suivre. Il l'hébergera en effet ce jour- là et lui donnera au matin, en privé, les conseils qu'il lui a demandés. Bohort accepte volontiers.

Une fois arrivés là, ils mettent pied à terre et trouvent en cet endroit un clerc, qui ôte au cheval de Bohort sa selle et son mors et prend soin de l'animal, puis il aide Bohort à retirer son armure. Quand le chevalier est sans armes, l'ermite lui propose d'aller entendre les vêpres et Bohort répond : « Volontiers ».

Ils entrent alors dans la chapelle et l'homme commence l'office des vêpres. Une fois celles- ci chantées, il fait mettre la table, donne à Bohort du pain et de l'eau et lui dit :

« Seigneur, c'est d'une telle nourriture que les chevaliers célestes doivent rassasier leur corps, et non de ces vivres abondants qui mènent l'homme à la luxure et au péché mortel. Et, Dieu m'en soit témoin, si je savais que vous vouliez faire une chose pour moi, je vous en prierais. »

Et Bohort lui demande ce que c'est.

« C'est une chose qui fera du bien à votre âme et soutiendra beaucoup votre corps. » Bohort lui promet qu'il le fera.

« Grand merci. Savez- vous ce que vous venez de m'accorder ? Que vous ne prendrez pas de nourriture [abondante] jusqu'à ce que vous soyez à la Table du Saint Graal.

- Et comment savez- vous que j'y serai ?

- Je sais bien qu'y seront trois compagnons de la Table Ronde, dont vous.

<199d>

- Je vous promets donc, en loyal chevalier, de ne jamais plus manger autre chose que du pain et de l'eau jusqu'à l'heure où je m'assiérai à la Table dont vous parlez. »

Et l'ermite le remercie pour cette abstinence qu'il respectera pour l'amour du Vrai Crucifié.

Cette nuit- là, Bohort se reposa sur l'herbe verte que le clerc avait coupée, à côté de la chapelle. Le lendemain, aussitôt que le jour parut, Bohort se leva. Alors, l'ermite vint à lui en lui disant : « Seigneur, voici une tunique blanche que vous porterez à la place de votre chemise. Ce sera un signe de pénitence et un châtiment pour votre chair. »

Alors Bohort ôte son habit et sa chemise et passe le vêtement, dans l'esprit où l'ermite le lui a donné, puis il revêt par-dessus une robe de soie vermeille, se signe et entre dans la chapelle. Il confesse au prêtre tous les péchés dont il se sent coupable envers son Créateur. Le saint homme est tout étonné de constater que le chevalier a mené une vie très bonne et très pieuse. Il apprend que celui- ci ne s'est jamais abaissé à la corruption de la chair, et de cela il doit beaucoup remercier Notre-Seigneur, excepté en cette heure où il engendra Helain le Blanc. Quand l'ermite l'a absout et lui a enjoint la pénitence qu'il sait lui convenir, Bohort lui demande de lui donner la communion. Il s'en sentira plus en sécurité, où qu'il aille. Il ne sait pas en effet s'il mourra en cette Quête ou s'il en réchappera. Le prêtre lui demande d'attendre jusqu'à ce qu'il ait entendu la messe. Et le chevalier dit qu'il le fera. Alors l'homme commence l'office du matin, et quand il l'a chanté, il passe les vêtements [sacerdotaux] et commence la messe. Après avoir prononcé la bénédiction, il prend le Corps du Christ et fait signe à Bohort de s'avancer. Celui- ci s'exécute et s'agenouille devant lui. Une fois qu'il est là, l'ermite lui demande : « Bohort, vois- tu ce que je tiens dans mes mains ?

- Oui, seigneur, je vois que vous tenez à la fois mon Sauveur et ma Rédemption sous les apparences du pain. Je ne le verrais pas ainsi si mes yeux n'étaient si attachés à la terre qu'ils ne puissent voir les choses spirituelles et ne me le laissent pas voir autrement. Ils m'en cachent au contraire

<200a>

la vraie apparence. Car je ne doute pas que ce pain ne soit vraiment chair, vraiment homme et parfaite divinité. »

Alors, il commence à pleurer très abondamment. Et l'ermite lui dit :

« Tu serais bien fou si tu recevais la si noble chose que tu as décrite sans lui apporter ta fidèle compagnie tous les jours de ta vie.

- Seigneur, jamais, tant que je vivrai, je ne serai autre chose que son serviteur et je ne cesserai de suivre son commandement. »

Alors, l'ermite lui donne la communion et il la reçoit avec grande dévotion, heureux comme celui qui pense ne jamais plus connaître de tourments, quoi qu'il arrive. Quand il eut communié et qu'il fut resté à genoux le temps qui lui convenait, il vint vers l'homme et lui dit qu'il voulait s'en aller, car il était assez resté là. Et l'ermite lui répondit qu'il pouvait bien s'en aller quand il lui plairait, car il était armé comme doit l'être un chevalier céleste et aussi bien protégé contre L'Ennemi que possible.

Alors il se dirige vers ses armes et les prend. Une fois équipé, il quitte les lieux et recommande le prêtre à Dieu. Et celui- ci lui demande de prier pour lui quand il se trouvera devant le Saint Graal. Bohort lui demande de prier Notre-Seigneur qu'il ne le laisse pas tomber en état de péché mortel, tenté par L'Ennemi, et le prêtre lui dit qu'il prendra soin de lui autant qu'il le pourra. Aussitôt Bohort s'en va. Il chevauche toute la journée jusqu'au début de l'après-midi. Quand cette heure fut passée, il regarda en l'air et vit un grand oiseau voler au-dessus d'un vieil arbre sec, sans feuilles ni fruits. Quand l'oiseau eut volé un bon moment autour, il se posa sur l'arbre où se trouvaient je ne sais combien de ses oisillons, qui étaient tous morts. Lorsqu'il se posait au-dessus d'eux et les trouvait sans vie, il se frappait la poitrine avec son bec et en faisait jaillir du sang. Aussitôt que les oisillons sentaient le sang chaud, ils revenaient à la vie et lui mourait au milieu d'eux. Ainsi les oisillons tenaient le commencement de leur vie du sang du

grand oiseau. Quand Bohort voit ce prodige, il se demande avec grand étonnement ce qu'il veut dire. Il ignore en effet ce qu'annonce ce signe. Mais il sait fort bien que sa

<200b>

signification est importante et merveilleuse. Il regarde alors un long moment pour savoir si le grand oiseau va se relever. Mais cela ne peut se produire, car il est déjà mort. Quand le chevalier s'en rend compte, il reprend son chemin et chevauche jusqu'à la fin de l'après-midi. Le soir, il advint, le hasard le menant, qu'il arriva à une haute tour fortifiée, où il demanda le gîte, et on l'hébergea volontiers. Après lui avoir ôté son armure dans une petite pièce, les habitants de l'endroit menèrent Bohort dans une salle haute où il trouva la dame du lieu qui était belle et jeune mais pauvrement vêtue. Dès qu'elle vit entrer Bohort, elle courut à sa rencontre et lui souhaita la bienvenue. Il la salua comme une dame et l'accueillit avec joie. Elle le fit s'asseoir à côté d'elle et lui réserva un accueil extraordinairement joyeux.

Quand il fut temps de manger, elle fit asseoir Bohort à côté d'elle et les gens de la maison apportèrent une grande quantité de plats qu'ils mirent sur la table. Voyant cela, Bohort pense qu'il n'en mangera en aucun cas. Alors il appelle un serviteur et lui demande de l'eau. Celui-ci la lui apporte dans un hanap d'argent. Bohort le place devant lui et se prépare trois tranches de pain mouillées. Voyant cela, la dame lui demande :

« Seigneur, les mets qu'on vous a présentés ne vous plaisent- ils pas ?

- Si, madame, tout à fait, mais je ne demande et ne mangerai aujourd'hui rien d'autre que ce que vous voyez. »

Et elle laissa là la conversation, n'osant risquer de lui déplaire. Quand les habitants du lieu eurent mangé et que les nappes eurent été enlevées, ils se levèrent, allèrent jusqu'aux fenêtres de la grande salle et Bohort s'assit à côté de la dame. Pendant qu'ils parlaient, entra un écuyer qui dit à celle-ci : « Madame, tout va mal. Votre sœur s'est emparée de certains de vos châteaux et de tous ceux qui s'y trouvaient en votre nom ; et elle vous fait savoir qu'elle ne vous laissera pas un pouce de terre si vous n'avez trouvé d'ici demain un chevalier qui combatte pour vous contre Priadan le Noir, qui est son seigneur. »

Après avoir entendu cela, la dame commence à se lamenter très fort et dit :

« Ha ! Dieu ! Pourquoi m'avez- vous accordé un jour de posséder ces terres, alors que

<200c>

j'allais en être privée sans raison ? »

Lorsqu'il entend cela, Bohort demande à la demoiselle ce qui se passe.

« Seigneur, répond- elle, il s'agit de la situation la plus incroyable au monde.

- Dites- moi, s'il vous plaît, laquelle.

- Seigneur, volontiers. »

« En vérité, le roi Amant, qui avait en son pouvoir toute cette terre et plus encore, aima autrefois une dame largement plus vieille que je ne suis et il lui donna tout pouvoir sur sa terre et sur ses hommes. Pendant qu'elle était dans son entourage, elle institua de mauvaises et pénibles coutumes, d'où la justice était absente et qui portaient si évidemment tort aux gens qu'elle provoqua le départ d'une grande partie de ses hommes. Quand le roi vit qu'elle agissait si mal, il la chassa de sa terre et me confia la direction de tout ce qu'il avait. Mais aussitôt qu'il fut mort, elle entreprit contre moi

une guerre grâce à laquelle elle m'a volé une grande partie de mes terres et a rallié un grand nombre de mes hommes à son parti. Malgré tout ce qu'elle a déjà obtenu, elle ne se tient pas encore pour satisfaite, mais elle dit qu'elle me privera de tout mon héritage. Et elle s'y est si bien employée qu'elle ne m'a rien laissé sinon cette tour qui ne restera pas mienne si je ne trouve demain quelqu'un qui combatte pour moi Priadan le Noir, qui voudra entrer en lice pour soutenir sa cause.

- Dites- moi donc, demanda Bohort, qui est ce Priadan ?

- C'est le champion le plus redouté de ce pays, celui qui manifeste le plus de vaillance.

- Et votre combat doit avoir lieu demain ?

- C'est exact, dit- elle.

- Vous pouvez donc faire savoir à votre sœur et à ce Priadan que vous avez trouvé un chevalier qui combattra pour vous et que vous devez avoir la terre, puisque le roi Amant vous l'a donnée. Elle ne doit rien en récupérer, puisque son seigneur l'en a chassée. »

Quand la dame entend ces paroles, elle est vraiment très heureuse et la joie qu'elle ressent lui fait dire : « Seigneur, il est bien que vous soyez venu ici aujourd'hui, car cette promesse me cause une très grande joie. Que Dieu vous donne maintenant

<200d>

la force et la puissance, afin que vous puissiez soutenir ma cause, aussi vrai qu'elle est juste, car je ne demande rien d'autre. » Bohort la rassure tout à fait et lui dit qu'elle ne doit pas craindre de voir sa cause perdue, tant qu'il sera en bonne santé. Elle fait savoir que son chevalier sera fin prêt demain à faire tout ce que les chevaliers du pays jugeront devoir être fait. Ils se sont mis d'accord si bien que la bataille est fixée au lendemain.

Ce soir- là, on fit à Bohort un accueil fort joyeux. Et la dame lui fit préparer un lit somptueux. Quand il fut temps de se coucher et que les serviteurs l'eurent déchaussé, ils le menèrent dans une grande et belle chambre. Une fois là, quand Bohort vit le lit qu'on avait fait pour lui, il les fit tous quitter les lieux. Ils s'en allèrent tous puisqu'il le voulait. Il éteignit le cierge aussitôt, puis se coucha à même la terre dure, mit un coffret sous sa tête, pria Dieu miséricordieux de lui venir en aide contre le chevalier qu'il devait combattre, car véritablement il le faisait pour faire triompher la justice et la loyauté et faire cesser les violences. Quand il eut terminé ses prières et oraisons, il s'endormit. Et aussitôt, il rêva que se présentaient devant lui deux oiseaux. L'un était aussi blanc et aussi grand qu'un cygne et y ressemblait beaucoup. L'autre était extraordinairement noir et n'était pas très volumineux. Bohort l'examina : il ressemblait à une corneille, mais sa noirceur le rendait très beau. L'oiseau blanc s'approchait et disait à Bohort : « Si tu voulais me servir, je te donnerais toutes les richesses du monde et je te rendrais aussi beau et aussi blanc que je le suis. » Le chevalier lui demandait qui il était.

« Ne vois- tu donc pas qui je suis ? Je suis fort beau et fort blanc et ai un bien plus grand pouvoir que tu ne le crois. » Bohort ne lui répondait rien et l'oiseau s'en allait. Aussitôt l'oiseau noir s'approchait et lui disait : « Il faut que tu me serves demain et que tu ne me méprises pas parce que je suis noir. Sache que ma noirceur vaut mieux que la blancheur de l'autre. »

Alors,

<201a>

il quittait les lieux si bien que Bohort ne voyait plus aucun des deux oiseaux. Après ce

rêve, en survint un autre très extraordinaire. Car il semblait à Bohort qu'il arrivait dans une grande et belle maison qui ressemblait tout à fait à une chapelle. Une fois là, il trouvait un homme assis sur un trône. Il avait sur sa gauche, loin de lui, un tronc pourri et plein de vers, qui pouvait à peine tenir debout ; et à sa droite, deux fleurs de lys. L'une des fleurs s'approchait de l'autre et voulait lui voler sa blancheur, mais l'homme les séparait si bien que la première ne touchait pas la seconde et il ne se passait guère de temps avant que de chacune sorte une plante portant des fruits en grande abondance.

Après que cela se fut produit, l'homme disait à Bohort : « Bohort, ne serait- il pas fou celui qui laisserait périr ces fleurs pour empêcher ce bois pourri de tomber à terre ?

- Oui, Seigneur, vraiment, car il me semble que ce bois ne pourrait plus servir à rien et ces fleurs sont encore plus merveilleuses que je ne le croyais.

- Prends donc garde maintenant, dit l'homme, si tu vois une telle aventure se produire, de ne pas laisser ces fleurs périr pour secourir le bois pourri. En effet, si une trop grande chaleur les surprend, elles pourront vite périr. »

Bohort dit qu'il se souviendrait de cela, si l'occasion se présentait. Ainsi eut- il, pendant la nuit, ces deux rêves, qui provoquèrent en lui beaucoup d'étonnement, car il ne parvenait pas à comprendre de quoi il s'agissait. Ces rêves le tourmentèrent tellement dans son sommeil qu'il se réveilla et fit le signe de la croix sur son front ; il se recommanda vivement à Notre-Seigneur et attendit jusqu'à ce qu'il fasse jour. Quand le jour fut beau et grand, il entra dans le lit et l'arrangea de telle façon qu'on ne puisse s'apercevoir qu'il n'y avait pas dormi. Alors, la demoiselle de la tour vint à lui et le salua. « Que Dieu vous donne sa joie », lui répondit- il. Alors la dame l'emmena dans une chapelle qui se trouvait là. Il y entendit les matines et la messe du jour. Tôt dans la matinée, il sortit de la chapelle et arriva dans la grande salle avec un grand nombre de chevaliers et de soldats que la

<201b>

dame avait convoqués pour voir la bataille. Quand Bohort y entra, la dame lui dit de manger avant de s'équiper car ainsi il serait plus dispos. Il répondit qu'il ne mangerait pas avant d'avoir mené son combat à son terme.

« Il ne reste donc, dirent les gens du pays, qu'à prendre vos armes et vous préparer, car nous pensons que Priadan est déjà en armes sur le champ où cette bataille doit avoir lieu. » Et la dame et ses gens [quittent] aussitôt les lieux. Alors, Bohort demande son armure et on la lui apporte aussitôt. Quand il est bien équipé et qu'il ne lui manque plus rien, il monte sur son cheval, dit à la dame qu'elle et ses compagnons enfourchent leurs montures, ce qu'elle fait ; alors, ils le conduisent jusqu'au champ où la bataille devait avoir lieu.

Aussitôt ils s'en vont et l'emmènent jusqu'à une prairie qui se trouvait dans une vallée. Ils voient au fond de celle- ci beaucoup de gens qui attendaient Bohort et la dame pour qui il devait combattre. Ils descendirent la colline et quand ils arrivèrent à l'endroit choisi, les deux dames se virent et se firent face. Alors, la jeune dame, celle pour qui Bohort se battait, dit : « Dame, je me plains de vous, et à bon droit, car le roi Amant m'a donné la terre à laquelle vous ne pouvez prétendre, vous qui avez été deshéritée de la bouche-même du roi. »

Et l'autre répond qu'elle n'a jamais été deshéritée, ce qu'elle est prête à prouver si la jeune dame ose soutenir le contraire. Quand cette dernière voit qu'elle ne pourra éviter l'affrontement, elle dit à Bohort : « Seigneur, que pensez- vous de la cause de cette dame ?

- Il me semble qu'elle guerroye contre vous à tort et que tous ceux qui l'aident manquent à leur devoir. J'en ai suffisamment entendu parler par vous et par d'autres pour être certain qu'elle est en tort et que vous avez raison. Et si un chevalier veut affirmer qu'elle a pour elle le droit, je suis prêt à le réduire à merci aujourd'hui-même. »

Ce chevalier s'avança et dit qu'il n'attachait aucune valeur à ces menaces et qu'il était au contraire prêt à défendre la dame.

« Moi aussi, je suis prêt, dit Bohort, à combattre contre vous pour la dame qui m'a amené ici et à soutenir

<201c>

qu'elle doit garder la terre, puisque le roi l'en a dotée ; et il est juste que l'autre dame la perde. »

Alors, ceux qui se trouvent à l'endroit où la bataille doit avoir lieu s'en éloignent, allant chacun de leur côté, et les deux chevaliers font volte face, s'éloignent puis lancent leurs chevaux au galop l'un contre l'autre. Ils se heurtent si violemment du fait de la grande vitesse des chevaux, que les écus sont transpercés et que les hauberts se rompent. Si leurs lances n'avaient volé en éclats, ils se seraient entretués. Alors, leurs corps et leurs écus s'entrechoquent si violemment qu'ils passent tous deux par-dessus la croupe de leur cheval et sont projetés à terre. En hommes de grande vaillance, ils se relèvent très vite, placent leur écu au-dessus de leur tête, tirent leur épée et se portent de grands coups là où ils pensent se faire le plus de mal. Ils mettent ainsi complètement en pièces leurs écus, en faisant voler à terre de grands morceaux. Ils déchirent les hauberts s au niveau des bras et des hanches. Ils s'infligent de profondes blessures et font couler le sang de leur corps à l'aide de leurs épées brillantes et tranchantes. Bohort constate que le chevalier se défend bien plus qu'il ne le pensait et pourtant il sait que la cause de la dame est juste et loyale, ce qui lui donne une grande assurance. Il laisse le chevalier le frapper à intervalles rapprochés. Il se protège et le laisse se fatiguer de lui-même. Et après avoir supporté cela un bon moment, voyant que le chevalier commence à s'essouffler, il l'attaque alors, aussi frais et aussi vif que s'il n'avait pas frappé un seul coup. Il lui donne de grands coups d'épée et le malmène tant en un instant que celui-ci ne peut plus se défendre, tant il a reçu de coups et perdu de sang. Quand Bohort le voit si épuisé, il l'attaque de plus en plus fort et le chevalier se déplace en tentant d'esquiver les coups jusqu'à ce qu'il tombe à la renverse. Bohort le saisit par son heaume et tire sur celui-ci si fort qu'il le lui arrache de la tête et le jette sur le chemin. Avec la garde de son épée, il frappe si fort la tête du chevalier qu'il en fait jaillir le sang et que les mailles du haubert pénètrent dans la blessure. Il lui dit qu'il le tuera s'il ne se tient pas pour vaincu et fait mine

<201d>

de vouloir lui couper la tête. Le chevalier voit le fer brandi au-dessus de sa tête et a peur de mourir. Aussi demande-t-il grâce en disant : « Ha ! Noble chevalier ! Au nom de Dieu, aies pitié de moi et ne me tue pas. Et je te promets que jamais je ne ferai la guerre à la jeune dame, aussi longtemps que je vivrai, et que je me tiendrai au contraire tout à fait tranquille. » Bohort le laisse aussitôt. Quand la vieille dame voit que son chevalier est vaincu, elle s'enfuit aussi vite qu'elle le peut, pensant être maudite. Bohort s'approche aussitôt de tous les présents qui tiennent leur fief de celle-ci et leur dit qu'il les conduira à la ruine s'ils ne veulent pas abandonner cette femme. Il y en eut beaucoup parmi ceux-ci qui firent hommage à la jeune dame, et ceux qui ne voulurent pas le faire furent tués ou privés de leur héritage et chassés du pays. Et il arriva ainsi, grâce à la valeur de Bohort, que la dame retrouva la haute place que le roi lui avait donnée, même si l'autre, qui la haïssait toujours, lui fit la guerre autant qu'elle le put, tous les jours de sa vie. Quand il fut clair que le pays était pacifié et que les ennemis de la jeune dame n'oseraient relever la tête, Bohort s'en alla et chevaucha au cœur de la forêt, en pensant à ce qu'il avait vu pendant son sommeil. Il souhaitait ardemment en

effet parvenir en un lieu où il pourrait en apprendre la signification.

<202a>

Le premier soir, il dormit chez une veuve qui le logea fort bien et manifesta beaucoup de plaisir à sa venue et de joie quand elle sut qui il était. Le lendemain, aussitôt que le jour parut, il partit et prit le grand chemin de la forêt. Quand il eut cheminé jusqu'à midi, il lui arriva une aventure extraordinaire. En effet, il rencontra au croisement de deux chemins deux chevaliers qui emmenaient sur un grand cheval de trait son frère, en culotte, les mains liées devant la poitrine. Chacun des chevaliers tenait dans son poing plusieurs épées pointues avec lesquelles ils le piquaient et le frappaient si fort que le sang coulait le long de son dos, de plus de cent points, et qu'il était couvert de sang et devant et derrière. Et il ne disait pas un mot, en homme de grand courage, comme s'il ne ressentait rien. Alors qu'il voulait aller le secourir, Bohort, regardant d'un autre côté, vit un chevalier en armes qui emportait de force une belle demoiselle et voulait l'emmener au plus épais de la forêt pour mieux la cacher à ceux qui la cherchaient, au cas où quelqu'un viendrait à son secours. Et celle-ci, qui se sentait en grand danger, criait de toutes ses forces :

« Sainte Marie, secourez votre jeune fille. » Quand elle vit Bohort chevaucher tout seul, elle pensa qu'il s'agissait d'un chevalier errant engagé dans la Quête. Alors elle se tourna de son côté et lui cria aussi fort qu'elle le pouvait :

« Ha ! Chevalier, je t'en conjure, au nom de la foi que tu dois à Celui dont tu es le vassal et au service Duquel tu t'es mis, aide- moi et ne me laisse pas déshonorer par ce chevalier qui m'emporte de force. »

Quand Bohort entend celle-ci le supplier au nom de Celui dont il est le vassal, il est si malheureux qu'il ne sait ce qu'il doit faire. En effet, s'il laisse emmener son frère par ceux qui le retiennent captif, il pense qu'il ne le reverra jamais sain et sauf ; et s'il ne vient pas au secours de la jeune fille, elle sera aussitôt privée de sa virginité et déshonorée : ainsi, elle sera couverte de honte par sa faute. Alors il lève les yeux vers le ciel et dit tout en pleurant : « Cher doux Père, Jésus-Christ, Toi dont je suis le vassal, protège mon frère, que ceux qui l'emmenent ne le tuent pas. Et moi, au nom de votre pitié et de votre miséricorde, j'empêcherai que cette jeune fille ne soit déshonorée, car il me semble que ce chevalier veut lui prendre sa virginité. » Alors, il se dirige du côté où le chevalier emporte la demoiselle, éperonne si fort son cheval qu'il en fait jaillir le sang des deux côtés. Dès qu'il est à proximité du chevalier, il lui crie : « Seigneur chevalier, laissez cette jeune fille ou vous êtes mort ! »

Quand celui-ci entend ces paroles, il dépose la demoiselle à terre. Il a toutes ses armes, sauf sa lance. Il saisit son écu, tire son épée, se dirige vers Bohort. Celui-ci le frappe si violemment que, traversant son écu et son haubert, il lui enfonce la lance dans le corps. Le chevalier s'évanouit sous le coup de la douleur qu'il ressent. Bohort s'approche de la demoiselle et lui dit : « Demoiselle, il me semble que vous êtes délivrée de ce chevalier. Qu'en pensez- vous ? Que voulez- vous que je fasse de plus ?

- Seigneur, puisque vous m'avez évité de perdre l'honneur et d'être maudite, je vous prie de me mener là où ce chevalier s'empara de moi. »

Et il dit qu'il le fera volontiers. Alors,

<202b>

il prend le cheval du chevalier blessé, y fait monter la jeune fille et l'emène, comme elle l'a souhaité. Après s'être éloignée, elle lui dit :

« Seigneur chevalier, vous avez encore mieux agi que vous ne le croyez en me secourant, car si ce chevalier m'avait ôté ma virginité, cinq cent hommes auraient pu en mourir, et ils seront sauvés. »

Et Bohort lui demande qui est le chevalier.

« En vérité, c'est mon cousin germain ; et je ne sais par quelle ruse le diable l'a fait s'échauffer jusqu'à ce qu'il se saisisse de moi en cachette chez mon père et m'emporte dans cette forêt pour me violer. S'il l'avait fait, il serait mort en état de péché mortel, maudit par la faute de son corps, et j'aurais été déshonorée à tout jamais. »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, ils virent arriver une bonne douzaine de chevaliers armés qui cherchaient la demoiselle dans la forêt. Quand ils la voient, la joie qu'ils lui manifestent est immense. Et elle les prie de faire bon accueil au chevalier et de le retenir, car elle aurait été déshonorée si Dieu et cet homme n'avaient été là. Ils attrapent son cheval par la bride et disent à Bohort : « Seigneur, vous viendrez avec nous, il vous faut le faire ; en effet, vous nous avez rendu un tel service que nous pourrions difficilement vous en récompenser.

- Chers seigneurs, je ne vous suivrai en aucun cas, car j'ai tant à faire ailleurs que je ne pourrai rester. Et je vous prie de ne pas vous en offenser car, sachez le bien, je vous aurais volontiers suivi. Mais, pour mes affaires, il est tout à fait nécessaire que je parte, et la perte serait si douloureuse, si je restais, que personne sinon Dieu ne pourrait y remédier. »

Quand ceux-ci entendent que l'urgence est si grande, ils n'osent plus insister et recommandent le chevalier à Dieu. Et la jeune fille le prie très doucement, au nom de Dieu, de venir la voir aussitôt qu'il en aura le loisir et lui explique où il la trouvera. Bohort lui dit que si une aventure le menait de ce côté, il se souviendrait de l'invitation. Sur ce, il les quitte et les chevaliers emmènent la jeune fille en lieu sûr. Bohort chevauche vers l'endroit où il avait vu son frère Lionel. Une fois arrivé à l'endroit même où il l'avait vu, il regarda attentivement partout, aussi loin que la forêt lui

<202c>

permettait de voir. Il écoute et tend l'oreille pour savoir s'il pourrait entendre quelque chose. Ne percevant rien qui lui permette d'espérer voir son frère, il reprend le chemin qu'il vient de quitter. Après avoir cheminé un long moment, il arrive à hauteur d'un homme vêtu en religieux, qui chevauchait un cheval plus noir qu'une mûre.

Quand cet homme entend Bohort venir derrière lui, il l'appelle et lui demande :

« Chevalier, que cherchez- vous ?

- Seigneur, je cherche mon frère, que j'ai vu aujourd'hui emmené par deux chevaliers qui le battaient.

- Ha ! Bohort ! Si je ne craignais que vous ne perdiez tout courage et que vous ne sombriez dans le désespoir, je vous dirais ce que j'en sais et vous pourriez le voir de vos yeux. »

Entendant cela, Bohort pense aussitôt que les deux chevaliers l'ont tué. Il se met alors à manifester une très grande douleur et commence par dire :

« Ha ! Seigneur ! S'il est mort, montrez- moi son corps. Je le ferai enterrer et lui ferai rendre les honneurs que l'on doit à un roi, car en vérité il fut le fils d'un homme de valeur et d'une femme de qualité.

- Regarde donc et tu le verras. »

Il regarde et voit un corps étendu à terre, plein de sang et mort depuis peu. Il le regarde et reconnaît, lui semble-t- il, son frère. Alors il ressent une si grande douleur qu'il ne peut tenir debout et tombe à terre, évanoui. Il reste étendu un long moment en pâmoison. En se relevant, il dit :

« Ha ! Cher seigneur ! Qui vous a fait cela ? En vérité, je n'aurai plus aucune joie à moins que Celui qui vient visiter les pécheurs dans leurs tribulations et leurs souffrances ne me reconforte. Et puisqu'il se trouve, cher doux frère, que nous sommes tous deux séparés à jamais, que Celui que j'ai pris pour compagnon et pour maître me conduise et me sauve de tous les périls. En effet, désormais, je n'ai plus à penser qu'à mon âme, puisque vous avez quitté cette vie. »

Sur ces mots, il prend le corps, le soulève jusqu'à la selle comme s'il ne pesait rien, lui semble-t- il, et puis demande à celui qui se trouvait là : « Seigneur, au nom de Dieu, dites- moi s'il y a près d'ici une église ou une chapelle où je puisse

<202d>

enterrer ce chevalier.

- Oui, près d'ici, il y a devant une tour une chapelle où il pourra certainement être enseveli.

- Seigneur, au nom de Dieu, dit Bohort, menez-y- moi donc.

- Je le ferai volontiers. Suivez- moi. »

Et Bohort saute sur la croupe de son cheval et soutient devant lui ce qu'il pense être le corps de son frère. Ils n'ont guère cheminé, quand ils voient devant eux une grande et haute tour exceptionnellement fortifiée. Devant, il y avait une vieille maison en ruines ressemblant à une chapelle. Ils mettent pied à terre devant la porte, à l'entrée et y pénètrent. Ils posent le corps sur une grande tombe en marbre qui se trouvait au milieu de la demeure. Bohort cherche partout mais il ne voit ni eau bénite, ni croix, ni aucun véritable signe de la présence de Jésus-Christ.

« Laissons le donc ici, lui dit l'homme, et allons nous loger dans cette tour jusqu'à demain. Je reviendrai pour dire la messe de votre frère.

- Comment, seigneur, demande Bohort, êtes- vous donc prêtre ?

- Oui, répond- il.

- Je vous demande donc de me dire le sens du songe que j'ai eu cette nuit pendant mon sommeil et d'autres choses qui m'inquiètent.

- Dites. »

Et Bohort lui parle aussitôt de l'oiseau qu'il avait vu dans la forêt, puis des oiseaux dont l'un était blanc et l'autre noir, du bois pourri et des fleurs blanches.

« Je t'expliquerai tout de suite une partie de ces choses, et demain le reste. L'oiseau qui venait à toi sous l'apparence d'un cygne t'aimera d'amour et t'a déjà aimé longtemps. Il viendra te prier d'être bientôt son ami et son amant. Et tu refusais de lui accorder quelque chose, cela signifie que tu l'éconduiras. Elle s'en ira aussitôt et mourra de douleur, à moins que tu ne la prennes en pitié. L'oiseau noir représente le grave péché qui te fera l'éconduire, car tu ne l'éconduiras pas par crainte de Dieu ou parce que tu as de la bonté en toi, mais tu le feras pour que l'on te considère comme chaste, afin de

conquérir les louanges et la vaine gloire du monde. Il en viendra un si grand mal que Lancelot, ton cousin, en mourra, car les parents de la demoiselle le tueront. Et elle, elle mourra de douleur d'avoir été éconduite. C'est pourquoi on pourra bien dire que tu es le meurtrier de l'un et de l'autre,

<203a>

comme tu l'as été de ton frère, toi qui aurais pu le secourir, si tu l'avais voulu, quand tu le laissas et que tu allas secourir la jeune fille qui ne t'était rien. Regarde donc quelle est la perte la plus grande, qu'elle ait perdu sa virginité ou que ton frère, un des meilleurs chevaliers de ce monde, ait été tué. Assurément, il eût mieux valu que toutes les jeunes filles d'ici-bas perdent leur virginité plutôt qu'il soit tué. »

Quand Bohort entend que celui à qui il attribue une vie très vertueuse le blâme de ce qu'il a fait pour la jeune fille, il ne sait que dire ! Et l'autre lui demande :

« As- tu compris la signification de ton songe ?

- Oui, seigneur.

- Le sort de ton cousin Lancelot dépend donc de toi. Car, si tu le veux, tu pourras le sauver de la mort ; si tu le veux, tu pourras le tuer. Tout dépend donc de toi, ce que tu voudras adviendra.

- Assurément, il n'est rien que je ne fasse plutôt que de tuer monseigneur Lancelot.

- Nous verrons cela bientôt, dit l'homme. »

Et il le mène dans la tour. Lorsque Bohort y entre, il trouve chevaliers, dames et demoiselles qui lui disent tous : « Bohort, soyez le bienvenu. »

Ceux- ci le mènent alors dans la salle principale et lui ôtent son armure. Quand il n'a plus que ses vêtements, ils lui apportent un riche manteau fourré d'hermine, le lui attachent autour du cou, le font asseoir sur un lit blanc. Tous le réconfortent et le poussent à se montrer joyeux si bien qu'ils lui font oublier une partie de sa douleur. Pendant qu'ils s'appliquaient à le réconforter, voilà qu'apparut une demoiselle si belle et si élégante qu'elle semblait avoir en elle toute la beauté de la terre et elle était aussi richement vêtue que si elle avait pu choisir parmi les plus beaux vêtements au monde.

« Seigneur, dit un chevalier, voici la dame à qui nous appartenons. C'est la plus belle et la plus puissante dame du monde, celle qui vous a aimé le plus. Elle vous a attendu longtemps, car elle ne voulait avoir ni compagnon ni chevalier servant, sinon vous. »

Bohort est très étonné de ces propos. Comme il voit arriver la demoiselle, il la salue ; elle lui rend son salut et s'assied auprès de lui. Ils parlent ensemble de choses et d'autres jusqu'à ce qu'elle le prie d'être son compagnon car elle l'aime plus que tout homme sur terre. S'il veut lui donner son amour, elle fera de lui l'homme le plus puissant que son lignage ait compté jusqu'à ce jour.

<203b>

Lorsqu'il entend cela, Bohort est très embarrassé car il ne souhaiterait en aucun cas rompre sa chasteté et il ne sait que répondre. Elle lui dit alors :

« Qu'est- ce, Bohort ? N'exaucerez- vous donc pas ma prière ?

- Madame, il n'existe pas de personne assez puissante au monde pour me faire accomplir sa volonté sur ce point. Et on ne devrait pas me le demander dans l'état où je suis en ce moment ; en effet, mon frère gît là, mort, parce qu'il a été tué aujourd'hui de je ne sais quelle manière.

- Ha ! Bohort ! Ne vous préoccupez pas de cela. Il faut que vous fassiez ce que je vous demande. Et sachez que, si je ne vous aimais pas plus qu'aucune femme n'a jamais aimé un homme, je ne vous l'aurais pas demandé, car ce n'est pas la coutume et il est inconvenant qu'une femme prenne l'initiative, même si elle aime beaucoup un homme. Mais le grand désir que je ressens sans cesse pour vous force mon cœur à faire et à dire ce que j'ai toujours caché. C'est pourquoi, je vous prie, très cher ami, de faire ce que je vous demande : de coucher cette nuit avec moi. »

Bohort lui répond qu'il ne le fera en aucun cas. A ces mots, elle donne de si grandes manifestations de douleur que ses plaintes et ses lamentations impressionnent Bohort mais, malgré tout, il ne change pas d'opinion. Quand elle voit qu'elle ne pourra le vaincre, elle lui dit :

« Bohort, par ce refus, vous m'acculez à mourir aujourd'hui même, devant vous »

Elle le prend alors par la main, le mène jusqu'à la porte de la grande salle et lui dit :

« Restez ici et vous verrez comment je mourrai pour l'amour de vous.

- Par ma foi, je ne le verrai pas. »

Elle ordonne alors aux hommes présents de le tenir. Ils disent qu'ils le feront. Puis elle monte aussitôt vers les créneaux et emmène avec elle douze demoiselles. Elles sont montées sur les créneaux, et l'une d'entre elle dit :

« Ha ! Seigneur ! Ayez pitié de nous toutes. Accordez à ma dame sa volonté. Assurément, si vous ne voulez pas le faire, nous nous laisserons toutes tomber à l'instant de cette tour, avant que notre dame ne le fasse. Nous n'assisterons en effet à sa mort à aucun prix. En vérité, si vous nous laissez mourir

<203c>

pour si peu de choses, jamais chevalier n'aura commis un tel forfait. » Bohort les regarde et croit vraiment que ce sont de hautes et nobles dames. Et une grande pitié le prend. Cependant, il a décidé qu'il vaut mieux qu'elles perdent toutes leur âme, plutôt que lui la sienne. Il leur dit qu'il n'en fera rien, qu'elles meurent ou vivent, et elles se laissent aussitôt tomber de la grande tour. D'étonnement devant ce spectacle, Bohort lève sa main et se signe. Aussitôt il entend autour de lui un tel vacarme et de tels cris qu'il lui semble que tous les diables de l'Enfer l'entourent - et il y en avait sans aucun doute plusieurs. Il regarde autour de lui et ne voit plus ni la tour, ni la dame qui lui demandait de l'aimer, ni rien de ce qu'il avait vu auparavant, excepté ses armes qu'il avait apportées là et la maison où il pensait avoir laissé son frère mort.

Quand il voit cela, Bohort comprend aussitôt que c'est L'Ennemi de Notre-Seigneur qui lui a préparé ce piège et qui voulait l'amener à se perdre corps et âme ; mais, par la vertu du Seigneur, il lui a échappé. Alors, il tend les mains vers le ciel et dit :

« Cher Père Jésus-Christ, béni sois-Tu, Toi qui m'as donné la force et le pouvoir de combattre L'Ennemi et qui m'a octroyé la victoire dans cette bataille. »

Alors, il se rend là où il pense avoir laissé son frère mort et ne trouve rien. Il se sent alors mieux qu'auparavant ; en effet, il espère bien alors que son frère n'est pas mort et que ce qu'il a vu est un simulacre. Il s'approche de ses armes, les prend, s'équipe et monte à cheval, puis quitte cet endroit où il ne restera pas davantage, comme il le dit, à cause de L'Ennemi qui y demeure. Après avoir chevauché un bon moment, il entend une cloche sonner à sa gauche et il en est très heureux ; il se dirige de ce côté et il ne se passe guère de temps avant qu'il n'aperçoive une abbaye ceinte de murs solides. Elle était occupée par des moines blancs. Bohort s'approche de la porte et frappe jusqu'à ce

qu'on lui ouvre. Le voyant en armes, les moines pensent

<203d>

aussitôt qu'il fait partie des compagnons de la Quête. Ils le font descendre de cheval et le mènent dans une pièce pour lui ôter son armure ; ils le reçoivent de leur mieux. Bohort dit alors à un homme dont il pensait qu'il était prêtre :

« Seigneur, au nom de Dieu, menez- moi jusqu'à celui des frères qui d'après vous est ici le plus sage, car il m'est arrivé aujourd'hui une très étonnant e aventure sur laquelle je voudrais être éclairé par Dieu et par ce moine.

- Seigneur chevalier, vous irez sur notre conseil chez monseigneur l'abbé, car il est ici le plus sage pour les choses spirituelles comme pour les choses de la vie.

- Seigneur, dit Bohort, au nom de Dieu, menez- moi à lui. »

Et cet homme dit qu'il le fera volontiers.

Alors, il l'emmène dans une chapelle où se trouvait ce saint homme ; après le lui avoir montré, il s'en retourne. Bohort s'avance et salue l'abbé, et celui- ci s'incline vers lui puis lui demande qui il est. Bohort dit qu'il est un chevalier errant et lui raconte ce qui lui était arrivé le jour-même. Quand il a terminé son récit, l'homme lui dit :

« Seigneur chevalier, je ne sais pas qui vous êtes, mais sachez que je n'aurais jamais songé qu'un chevalier de votre âge fût aussi rempli de l'amour de Notre-Seigneur. Vous m'avez expliqué votre situation et je ne pourrais pas vous dire aujourd'hui ce que je voudrais, car il est très tard ; mais vous irez vous reposer aujourd'hui et, demain, je vous conseillerai de mon mieux. »

Bohort s'en va, en recommandant l'abbé à Dieu ; et celui- ci reste là, pensant beaucoup à ce que le chevalier lui a dit. Il ordonne au frère de servir le chevalier avec les plus grands égards, car celui- ci est de bien plus grande valeur qu'on ne le croit. Ce soir là, Bohort fut traité plus généreusement qu'il ne l'aurait souhaité. On lui prépara de la viande et du poisson, mais il n'en mangea pas du tout : il prit du pain et de l'eau et en mangea juste autant qu'il en avait besoin. Il ne goûta à aucune autre chose, en homme qui n'aurait à aucun prix voulu enfreindre la pénitence qui lui avait été imposée, ni en ce qui concernait sa couche, ni pour autre chose. Au matin, aussitôt qu'il eut entendu les matines et la messe, l'abbé, qui ne l'avait pas oublié, s'approcha de lui et lui dit : « Que Dieu vous accorde une bonne journée. »

Bohort lui

<204a>

retourna son souhait et l'attira à l'écart, loin des autres frères, devant l'autel. L'abbé lui demanda de lui raconter ce qui lui était arrivé pendant la Quête du Saint Graal et Bohort lui raconta mot à mot ce qu'il avait entendu et vu dans son sommeil et en état d'éveil ; il le pria de lui dire la signification de tout cela. Alors, l'abbé réfléchit un peu et lui dit qu'il la lui expliquerait volontiers, puis il commença :

« Bohort, quand vous avez reçu le Haut Maître, le Haut Compagnon, c'est-à-dire quand vous avez reçu le Corps du Christ, vous vous êtes mis en chemin pour savoir si Notre-Seigneur vous donnerait de faire la grande découverte qui reviendra aux chevaliers de Jésus-Christ et aux authentiques justes de cette Quête. Vous n'aviez guère fait de chemin, quand Notre-Seigneur se présenta devant vous, sous l'apparence d'un oiseau, et vous montra la douleur et la peine qu'il avait souffertes pour vous. Et je vais vous rappeler ce que vous avez vu. Une fois arrivé à l'arbre sans feuilles et sans fruits, l'oiseau commença à regarder attentivement ses oisillons et vit qu'il n'y en avait pas un seul de vivant. Aussitôt il s'installa au milieu d'eux et commença à se frapper la poitrine

de son bec jusqu'à ce que le sang en ait jailli ; il mourut alors. Et de ce sang, les oisillons reçurent la vie, vous l'avez vu. Je vais vous en expliquer la signification : Notre Créateur fit l'homme à sa ressemblance. Et quand celui-ci fut expulsé du Paradis à cause de son forfait, il vint sur la terre où il trouva la mort, car il n'y avait pas de vie. L'arbre sans feuilles et sans fruits désigne clairement ce monde où il n'y avait alors qu'événements malheureux, pauvreté et souffrance ; les oisillons représentent la race des hommes qui était alors condamnée de sorte qu'ils allaient tous en Enfer, les bons comme les mauvais, ils étaient tous égaux en mérite.

Quand le Fils de Dieu vit cela, Il monta sur l'arbre, c'est-à-dire sur la croix, et fut alors frappé au côté droit par le bec de la lance, c'est-à-dire par sa pointe, de sorte que le sang en jaillit ; et de ce sang, reçurent la vie les oisillons qui avaient accompli ses œuvres, car il les fit sortir de l'Enfer où ne régnait que la mort et d'où toute vie reste encore exclue. »

« Ce don que Dieu fit au monde, qu'il vous a

<204b>

révélé à vous et aux autres pécheurs, il vint vous le rappeler en prenant l'apparence d'un oiseau, afin que vous ne craigniez pas de mourir pour Lui comme Il le fit pour vous. Puis Il vous mena chez la dame à qui le roi Amant avait donné sa terre à garder. En ce roi Amant, tu dois voir Jésus-Christ, qui est au monde le roi qui donna le plus d'amour : on pouvait trouver en lui plus de douceur et de miséricorde qu'en tout homme sur terre. L'autre dame, celle qui avait été chassée de la terre, lui faisait la guerre autant qu'elle le pouvait. Vous l'avez combattue et vous l'avez vaincue, je vais vous dire maintenant ce que cela signifie. Notre-Seigneur vous avait montré qu'Il avait répandu son sang pour vous, et vous avez aussitôt entrepris de vous battre pour Lui. Ce fut bien pour Lui que vous le faisiez quand vous avez entrepris de vous battre pour la dame ; en effet, en elle, il nous faut voir la Sainte Église qui maintient la Sainte Chrétienté dans la vraie foi et dans cette parfaite croyance qui est le royaume et le juste héritage de Jésus-Christ. Dans l'autre dame, qui avait été déshéritée de la terre et qui guerroyait contre elle, il faut voir l'Ancienne Religion, L'Ennemi, qui toujours combat la Sainte Église et les siens. »

« Quand la jeune dame vous eut raconté les raisons que l'autre dame avait de la combattre, vous avez entrepris de vous battre comme vous le deviez, car vous étiez chevalier de Jésus-Christ, c'est pourquoi vous étiez tenu légitimement de défendre la Sainte Église. Pendant la nuit, celle-ci vint vous voir sous l'apparence d'une femme triste et affligée, que l'on déshéritait à tort. Elle ne vint pas vous voir en robe de fête, mais sous l'habit de l'affliction, c'est-à-dire en robe noire. Elle vous apparut triste et noire, à cause de la peine même que ses fils lui causent : il s'agit des chrétiens pécheurs, qui devraient être ses fils et sont pour elle de mauvais enfants. Ils devraient la protéger comme leur mère, mais ne le font pas et provoquent sa peine, nuit et jour. C'est pour cela qu'elle vint vous voir sous l'apparence d'une femme triste et affligée, pour vous apitoyer davantage. Dans l'oiseau noir qui s'approcha de vous, on doit voir Jésus-Christ, qui dit : ' Je suis noire mais je suis belle. Sachez que ma noirceur vaut mieux que la blancheur d'autrui. '

<204c>

Dans l'oiseau blanc qui ressemblait à un cygne, on doit voir L'Ennemi, et je vais vous expliquer comment le cygne est blanc au dehors mais noir au-dedans. Il s'agit de l'hypocrite qui est jaune et pâle, et il semble bien, d'après ce qui en paraît au dehors, qu'il soit le serviteur de Jésus-Christ. Mais il est au-dedans si noir et si horriblement souillé par le péché qu'il trompe très vilainement le monde. L'oiseau s'approcha de toi pendant que tu dormais, et il en fit de même pendant que tu veillais. Et sais-tu quand cela eut lieu ? Quand L'Ennemi apparut sous les traits d'un religieux qui te dit que tu avais laissé tuer ton frère. Il t'a menti à ce propos, car ton frère n'est pas mort, il est

toujours vivant ; mais il te l'a dit parce qu'il voulait te pousser à commettre des folies et te conduire au désespoir et à la luxure ; ainsi, il t'aurait mis en état de péché mortel, afin que tu échoues dans les aventures du Saint Graal. »

« Voici que je t'ai expliqué qui était l'oiseau blanc, qui était le noir, qui était la dame pour qui tu entrepris de te battre et contre qui tu l'as fait. Il faut maintenant que je t'explique la signification du bois pourri et des fleurs. Le bois sans force et sans vertu représente Lionel ton frère, qui n'a en lui aucune des vertus de Notre-Seigneur pour le faire tenir debout ; la pourriture représente la grande quantité de péchés mortels qu'il a accumulés en lui et qu'il a fait croître de jour en jour, c'est pourquoi on doit l'appeler bois pourri et plein de vers. Dans les deux fleurs qui étaient à droite, il faut voir deux vierges, l'un est le chevalier que tu as blessé hier, l'autre la jeune fille que tu as sauvée. L'une des fleurs se penchait vers l'autre, c'est le chevalier qui voulait prendre de force la demoiselle et lui ôter sa virginité et sa blancheur ; mais l'homme de bien les sépara, ce qui veut dire que Notre-Seigneur ne voulait pas que leur blancheur fût ainsi perdue et il t'amena là afin que tu les sépara et que tu sauvas la blancheur de chacun. Il te disait : ' Bohort, il serait bien fou celui qui laisserait périr ces fleurs pour secourir ce bois

<204d>

pourri. Fais attention, si tu te trouves dans une telle situation, de ne pas laisser périr les fleurs pour secourir le bois pourri. Il te recommanda cela, et tu le fis, ce dont il t'est extraordinairement reconnaissant. En effet, tu as vu ton frère, emmené par les deux chevaliers, et la demoiselle, par le chevalier ; et celle-ci t'a supplié si doucement que tu as été envahi par la pitié et que tu as renoncé à tout amour naturel pour l'amour de Jésus-Christ. Tu es allé secourir la jeune fille et tu as laissé ton frère en danger. Mais Celui au service de qui tu t'étais mis est intervenu à ta place. Et, à cause de l'amour que tu as montré au Roi des Cieux, un très beau miracle est arrivé : les chevaliers qui emmenaient ton frère sont aussitôt tombés morts et celui-ci s'est détaché, a pris les armes de l'un d'eux, est monté sur un cheval et a repris la Quête à la suite des autres. Tu connaîtras le sens de cette aventure très prochainement. »

« Tu as vu que des fleurs sortaient des feuilles et des fruits : cela signifie que du chevalier sortira bientôt un grand lignage qui comptera des hommes de valeur et de Vrais Chevaliers que l'on doit considérer comme les fruits, et il en sortira également de la demoiselle. Et s'il s'était produit qu'elle eût perdu sa virginité à l'occasion d'un péché si vil, Notre-Seigneur aurait été très peiné qu'ils fussent tous deux damnés et frappés d'une mort subite et qu'ainsi ils fussent perdus corps et âme. Mais vous avez empêché cela, ce pourquoi on doit vous considérer comme un bon et loyal serviteur de Jésus-Christ ; et, je le jure sur mon salut, si vous apparteniez à la terre, jamais ne vous serait arrivée une si noble aventure : délivrer ces chrétiens, leur corps de peine terrestre et leur âme des souffrances de l'Enfer. Maintenant, je vous ai donné la signification des aventures qui vous sont arrivées dans la Quête du Saint Graal.

- Seigneur, dit Bohort, vous dites vrai. Vous me l'avez si bien donnée que j'en serai meilleur toute ma vie.

- Je vous demande maintenant de prier pour moi car, sur mon âme, je pense qu'il vous écouterait plus facilement que moi. »

Bohort se tut, très gêné que l'abbé le tînt pour un saint homme. Quand ils eurent parlé ensemble

<205a>

un bon moment, Bohort quitta les lieux en recommandant l'abbé à Dieu. Une fois équipé, il reprit son chemin et chevaucha jusqu'à ce qu'il arrive le soir chez une veuve, qui le logea fort bien. Au matin, il reprit son chemin et chevaucha jusqu'à un château appelé Tubile, qui se trouvait dans une vallée. Une fois près du château, il rencontra un

écuyer qui se dirigeait à vive allure vers une forêt. Bohort vient à sa rencontre et lui demande s'il a quelque nouvelle à lui donner.

« Oui, répondit le jeune homme. Demain, devant ce château, il y aura une bataille tout à fait extraordinaire entre le comte de la Plaine et la veuve maîtresse de cet endroit. »

A cette nouvelle, Bohort décide de rester là. En effet, il ne manquera pas de voir à cette bataille quelque compagnon de la Quête ; et il pourrait bien en venir un qui lui donne des nouvelles de son frère ou peut-être son frère lui-même y sera-t- il, s'il est près de là et en bonne santé. Alors Bohort se dirige vers un ermitage qui se trouvait à l'entrée de la forêt. Une fois là, il trouve Lionel, son frère, qui était assis sans arme devant l'entrée de la chapelle. Il s'était installé là pour participer le lendemain à la bataille qui devait avoir lieu dans la prairie. A la vue de son frère, Bohort ressent une joie si forte que personne ne pourrait la décrire ; alors il saute à terre et lui demande : « Cher frère, quand êtes- vous arrivé ici ? »

Dès qu'il entend ces mots, Lionel reconnaît son frère. Cependant, il ne se lève pas mais il lui dit :

« Bohort ! Bohort ! Ce n'est pas grâce à vous que j'ai échappé avant-hier à la mort, quand les deux chevaliers m'emmenaient en me battant ; vous m'avez abandonné, sans m'aider le moins du monde. Vous avez préféré venir en aide à la demoiselle que le chevalier emportait et vous m'avez laissé en danger de mort. Jamais un frère ne commit une telle trahison. A cause de ce méfait, je ne vous promets qu'une chose : la mort, car vous avez bien mérité de mourir. Gardez- vous donc de moi : sachez-le bien, dès que je serai en armes, en quelque lieu que je vous trouve, vous ne pouvez rien attendre de moi sinon la mort. »

<205b>

Quand Bohort entend cela, il est très malheureux que son frère soit en colère contre lui. Alors il se met à genoux devant lui et lui demande pardon les mains jointes ; il le supplie au nom de Dieu de lui pardonner. Mais Lionel répond que cela ne peut être et que, s'il peut prendre le dessus, il le jure, il le tuera. Puis, parce qu'il ne veut plus écouter son frère, il rentre dans la maison de l'ermite où il a posé ses armes, les prend et s'arme rapidement ; une fois équipé, il s'approche de son cheval, le monte et dit à Bohort :

« Prenez garde à moi, car je le jure sur mon âme, si je peux l'emporter sur vous, je ferai ce que l'on doit faire à un traître, à un homme déloyal. Et assurément, vous êtes l'homme le plus déloyal qui soit né d'un homme aussi valeureux que le roi Bohort, qui nous engendra, vous et moi. Montez donc sur votre cheval, vous serez dans une situation plus convenable. Si vous ne le faites pas, je vous tuerai, quoique vous soyez à pied. La honte sera pour moi, mais vous aurez subi votre châtement. Et peu m'importe cette honte, car je préfère en ressentir un peu et être blâmé par bien des gens plutôt que vous ne soyez pas châtié comme vous le devez. »

Quand Bohort voit qu'il en est réduit à devoir combattre, il ne sait que faire. En effet, il ne saurait se résoudre à combattre son frère en aucun cas. Toutefois, pour être plus en sécurité, il montera sur son cheval mais il tentera encore une fois de voir s'il peut obtenir le pardon de son frère. Il s'agenouille alors devant les pattes du cheval de son frère et pleure doucement en disant :

« Cher frère, faites- moi grâce, pardonnez- moi cette mauvaise action et ne me tuez pas, mais rappelez- vous plutôt le grand amour qui doit nous unir, vous et moi. »

Toutes les prières de Bohort importent peu à Lionel, que L'Ennemi a conforté dans la volonté de tuer son frère. Bohort est pourtant à genoux devant lui et lui demande pardon, les mains jointes. Quand Lionel voit qu'il n'en démordra pas et qu'il ne se lèvera pas, il donne des éperons et frappe Bohort du poitrail de son cheval, si violemment

<205c>

qu'il le fait tomber à la renverse. Dans cette chute, Bohort est gravement blessé ; et son frère le fait piétiner par son cheval, si bien qu'il lui brise les os. Bohort s'évanouit sous l'effet de la douleur ressentie et croit mourir sans confession. Lorsque Lionel a mis dans un tel état son frère que celui-ci n'a plus la capacité de se relever, il met pied à terre, car il a l'intention de lui couper la tête. Alors que, descendu de cheval, il s'apprêtait à arracher le heaume de la tête de son frère, l'ermite, qui était un très vieil homme, arriva en courant vers eux. Il avait fort bien entendu la conversation que les deux frères avaient eue. Dès qu'il voit Bohort à qui Lionel veut couper la tête, il se laisse tomber sur lui et dit à Lionel :

« Ha ! Noble chevalier ! Au nom de Dieu ! Ayez pitié de vous et de votre frère ; en effet, si vous le tuez, vous aurez commis un péché mortel et sa disparition sera un grand malheur, car il est un des hommes les plus sages au monde et l'un des meilleurs chevaliers.

- Je vous le jure, seigneur, répond Lionel, si vous ne vous écarterez pas rapidement de lui, je vous tuerai et il n'en sera pas quitte pour autant.

- En vérité, je préfère que vous me tuiez plutôt que lui, car ma mort ne sera pas une aussi grande perte que la sienne : c'est pourquoi je préfère mourir à sa place. »

L'ermite se couche alors tout de son long sur Bohort, entourant ses épaules de ses bras. Voyant cela, Lionel tire son épée du fourreau et frappe l'ermite si violemment qu'il lui fait basculer la tête en arrière. Alors, sous l'effet des atteintes de la mort, celui-ci se raidit. Lionel ne modère pas pour autant son dépit, attrape son frère par le heaume et délace celui-ci pour lui couper la tête. Il l'aurait tué sans tarder quand, par la volonté de Notre-Seigneur, arriva Calogrenant, un chevalier de la maison du Roi Arthur, compagnon de la Table Ronde. A la vue de l'ermite tué, il se demande ce qui se passe. Il regarde alors attentivement devant lui et voit Lionel, qui voulait tuer son frère et lui avait ôté son heaume. Il reconnaît Bohort, qu'il aimait beaucoup. Il saute alors à terre, attrape Lionel par les épaules et le tire si fort qu'il le fait reculer.

<205d>

Puis il lui dit :

« Que se passe-t-il, Lionel ? Avez-vous perdu la raison pour vouloir tuer votre frère qui est un des meilleurs chevaliers que l'on connaisse ? Au nom de Dieu, aucun homme de valeur ne vous le permettrait.

- Comment, demande Lionel, voulez-vous le secourir ? Si vous continuez à vous en mêlez, je le laisserai et je m'en prendrai à vous. »

Calogrenant l'observe, complètement ébahi, et lui demande :

« Comment, Lionel ? Voulez-vous vraiment le tuer ?

- Je veux le tuer et le tuerai car jamais, que ce soit à cause de vous ou à cause d'un autre, je ne le laisserai en paix. Il m'a en effet fait tant de mal qu'il a bien mérité la mort. »

Alors Lionel se jette à nouveau sur Bohort et veut le frapper à la tête mais Calogrenant

s'interpose et dit que, si Lionel est ce jour- là assez téméraire pour porter la main sur son frère, il lui faudra combattre.

A ces mots, Lionel prend son bouclier et demande à Calogrenant qui il est : celui- ci se nomme. Une fois qu'il l'a reconnu, Lionel le défie, l'attaque l'épée brandie et lui donne le coup le plus violent qu'il puisse lui asséner du fer de l'épée. Quand Calogrenant voit que le combat est engagé, il court prendre son écu et tire son épée du fourreau. Étant Bon Chevalier et doté d'une grande force, il se défend vigoureusement. Le combat dura tant que Bohort put se redresser et s'asseoir, mais il souffrait tellement qu'il pensait ne plus rien pouvoir faire de longtemps, à moins que Notre-Seigneur ne l'aide. Quand il voit Calogrenant qui combat son frère, il en est très malheureux. En effet, si Calogrenant tue son frère devant lui, il ne connaîtra plus jamais de joie. Et si celui- ci tue Calogrenant, la honte sera pour lui, car Bohort sait bien que Calogrenant n'a entrepris de se battre qu'à cause de lui. Il en est très malheureux et il irait volontiers les séparer, s'il l'osait et s'il en était capable, mais il souffre tant qu'il ne peut ni se défendre ni attaquer autrui. Il suivait tout des yeux et vit que Calogrenant avait le dessous dans le combat. En effet, Lionel était capable de grandes prouesses et très vaillant. Il avait mis en morceaux l'écu et le heaume de Calogrenant et avait mis si mal en point le chevalier que celui- ci n'attendait plus que la mort : il avait perdu tant de sang qu'il était surprenant qu'il puisse encore se tenir debout.

Voyant qu'il a vraiment le dessous, Calogrenant a peur de mourir. Il cherche à se rassurer et voit Bohort, dressé sur son séant. Il lui dit alors :

« Ha ! Bohort ! Venez me

<206a>

secourir et me tirer du péril de mort où je me vois mis pour vous être venu en aide, à vous qui étiez plus proche de la mort que celui que vous voyez maintenant. Assurément, si je mourais, tout le monde devrait vous en tenir pour responsable.

- En vérité, dit Lionel, cette prière est inutile, vous mourrez dans cette bataille. Personne ne pourrait empêcher que je vous tue tous les deux avec cette épée ! »

Bohort n'est pas rassuré d'entendre cela car il sait que, si Calogrenant était tué, ce serait une grande perte. Aussi prie-t- il Notre-Seigneur de lui faire grâce car jamais un homme de si grande valeur ne mourut pour si peu de choses. Et Calogrenant lui crie :

« Ha ! Bohort ! Me laisserez- vous mourir ? S'il vous plaît que je meure là, la mort me conviendra tout à fait, car aucun homme de grande valeur ne mérite davantage que je risque la mort pour le sauver. »

Lionel le frappe alors de l'épée et fait voler son heaume. Sentant sa tête découverte et voyant qu'il ne peut en réchapper, Calogrenant s'exclame :

« Ha ! Cher doux Père Jésus-Christ ! Vous qui avez accepté que je me mette à votre service, sans en être aussi digne que je l'aurais dû, prenez pitié de mon âme : que cette douleur que mon corps va supporter pour le bien et en guise de l'aumône que je voulais faire soit ma pénitence et le rachat de mon âme. »

Au moment même où il dit cela, Lionel le frappe si violemment qu'il l'abat mort à terre, et son corps se raidit sous l'effet de la douleur ressentie. Après avoir tué Calogrenant, Lionel ne voulut pas s'en tenir là et se précipita sur son frère : il lui donna un tel coup qu'il le renversa entièrement. Et celui en qui l'humilité était si naturellement enracinée le prie, au nom de Dieu, de lui faire grâce de ce combat.

« Car s'il arrive, cher frère, que je vous tue ou que vous le fassiez, nous serons en état

de péché mortel.

- Que Dieu m'abandonne à jamais, si je vous fais jamais la grâce de vous laisser en vie, alors que je peux avoir le dessus ; car il n'a pas dépendu de vous que je ne sois pas tué.

»

Alors Bohort tire son épée et dit tout en pleurs :

« Cher Père Jésus-Christ, qu'il ne me soit pas compté comme péché le fait de défendre ma vie contre mon frère. »

Alors il leva son épée et, comme il s'apprêtait à frapper Lionel, il entendit une voix qui lui dit :

« Fuis, Bohort, et ne le touche pas, car tu le tuerais à coup sûr. »

Aussitôt descendit entre eux une lame de feu tombant comme la foudre.

<206b>

Elle venait du ciel et il en sortit une flamme si prodigieuse et si brûlante que leurs deux écus furent réduits en cendres. Ils en furent si effrayés qu'ils tombèrent tous deux à terre et restèrent un long moment évanouis. Quand ils se relevèrent, ils se regardèrent intensément et virent la terre qui les séparait toute rougie par le feu. Constatant que son frère n'a aucun mal, Bohort tend ses mains vers le ciel et remercie Dieu du fond du cœur.

Alors il entendit une voix qui lui dit : « Bohort, lève- toi et va-t-en d'ici. Ne reste pas davantage en compagnie de ton frère, mais chemine vers la mer. Et ne t'arrête en aucun lieu jusqu'à ce que tu y arrives, car Perceval t'y attend. »

À ces paroles, Bohort s'agenouille, tend les mains vers le ciel et dit :

« Père des Cieux, béni sois-Tu de daigner m'appeler à Ton service. »

Alors, il se dirige vers Lionel, qui était encore tout étourdi, et il lui dit :

« Cher frère, vous avez mal agi envers ce chevalier, votre compagnon, et envers cet ermite, que vous avez tués. Au nom de Dieu, ne partez pas d'ici avant que leurs corps soient enterrés et qu'on leur ait rendu les honneurs comme il convient.

- Et vous, que ferez- vous ? demande Lionel. Attendrez- vous ici jusqu'à ce qu'ils soient enterrés ?

- Non, j'irai jusqu'à la mer où Perceval m'attend, ainsi que la voix divine me l'a fait savoir. »

Ayant dit ces mots, il saute sur ses pieds, fait le signe de la croix sur son front et prie Notre-Seigneur de le conduire. Il va là où il avait posé ses armes, les prend, s'équipe aussitôt puis s'approche de son cheval, le selle et lui passe le mors. Une fois prêt, il part et chevauche jusqu'à une abbaye. La nuit, une fois couché, il entendit une voix qui lui disait :

« Bohort, lève- toi, habille- toi et prépare- toi. »

Et il s'équipe. Puis, parce qu'il ne veut pas que les moines sachent qu'il s'en va à une pareille heure, il cherche dans l'abbaye un endroit par où il puisse s'en aller, jusqu'à ce qu'il trouve, derrière le mur, une trouée où il y avait un passage. Il s'approche de son cheval, le monte et parvient à la brèche du mur ; il passe de l'autre côté et quitte

l'abbaye, sans que personne ne s'en aperçoive. Il chevauche jusqu'à ce qu'il atteigne la mer et trouve près de la rive un navire entièrement couvert de soie blanche. Il met pied à terre, entre dans le navire

<206c>

en se recommandant à Jésus-Christ. Aussitôt qu'il y a pénétré, il voit le navire s'éloigner du rivage ; et le vent gonfle les voiles qui l'emportent à si vive allure qu'il semble voler par-dessus les eaux. Quand Bohort se rend compte qu'il n'a pu y faire entrer son cheval, il s'y résigne à l'instant. Alors, il regarde au loin depuis le navire, mais il ne distingue rien, car la nuit était noire et obscure, aussi ne pouvait-on pas bien voir. Il s'approche du bastingage, prête l'oreille et prie Jésus-Christ de le conduire en un lieu où son âme pourra être sauvée. Puis, sa prière faite, il s'endort jusqu'au jour.

Une fois réveillé, Bohort regarde dans le navire et voit un chevalier en armure, à qui il ne manquait que son heaume, debout devant lui. Après l'avoir observé un moment, il reconnaît Perceval le Gallois. Il court aussitôt l'accoler et lui manifester sa joie. Et celui-ci est stupéfait de voir Bohort devant lui ; en effet, il ne sait comment il a pu arriver dans ce navire. Alors, il lui demande qui il est.

« Comment, dit Bohort, ne me reconnaissez-vous pas ?

- En vérité, non. Et je me demande vraiment comment vous êtes arrivé ici, si Notre-Seigneur lui-même ne vous y a pas amené. »

Et Bohort se met à rire et ôte son heaume. Alors Perceval le reconnaît. Il ne serait pas facile de dire la joie qu'ils se manifestèrent. Bohort commence à raconter comment il est arrivé jusqu'au navire et grâce à quels conseils. Et Perceval lui fait à son tour le récit des aventures qui lui étaient arrivées sur le rocher où il s'était trouvé et où L'Ennemi lui était apparu sous l'apparence d'une femme qui avait manqué de le faire pécher mortellement. Ainsi sont-ils tous deux ensemble. Mais le conte cesse maintenant de parler d'eux et revient au Bon Chevalier.

Le conte dit donc que, quand le Bon Chevalier se fut séparé de Perceval, et qu'il l'eut sauvé des vingt chevaliers qui l'avaient attaqué, il prit le grand chemin dans la Forêt Gaste et erra bien des jours tantôt d'un côté, tantôt de l'autre,

<206d>

au gré du hasard. Il trouva là bien des aventures qu'il mena à bien et dont le conte ne fait pas mention parce qu'il y aurait trop à dire s'il voulait les raconter une par une. Quand le Bon Chevalier eut longtemps chevauché à travers le royaume de Logres, partout où il entendait dire qu'il y avait une aventure, il quitta ce royaume et chevaucha jusqu'à ce qu'il parvienne à la mer. Comme il y arrivait, voilà qu'il passa devant un château où avait lieu une bataille extraordinaire. Et ceux du dehors avaient déjà tant fait que ceux du dedans étaient en fuite, car ceux du dehors étaient très nombreux et meilleurs chevaliers.

Quand Galaad vit que ceux du dedans étaient dans une très grande infortune et qu'on les tuait à l'entrée du château, il se dirigea vers eux, pensant qu'il les aiderait. Il abaisse sa lance, éperonne son cheval et frappe le premier chevalier qu'il rencontre, si fort qu'il l'envoie à terre. Sa lance vole en éclats ; il saisit son épée en homme qui sait bien s'en servir et il s'élance vers l'endroit où il voit le plus gros de la mêlée. Il commence à abattre chevaliers et chevaux et à réaliser des faits d'arme si extraordinaires que quiconque l'aurait vu, l'aurait considéré comme un homme valeureux. Monseigneur Gauvain, qui était venu avec Hector pour la bataille, aidait ceux du dehors. Mais aussitôt qu'ils virent l'écu blanc à la croix vermeille, ils se dirent l'un à l'autre : « Voilà le Bon Chevalier. Fou sera celui qui l'attendra, car aucune armure ne résiste à son épée. »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, Galaad fonça sur monseigneur Gauvain, guidé par le hasard. Il le frappe si violemment qu'il lui fend le heaume et la coiffe de fer. Monseigneur Gauvain, qui est certain d'être mortellement blessé par le coup qu'il a reçu, vide les étrières ; et Galaad, qui ne peut arrêter son coup, atteint le cheval en avant de la selle et le transperce entièrement à hauteur du poitrail, si bien qu'il l'abat aussitôt mort par-dessus monseigneur Gauvain.

<207a>

Quand Hector voit monseigneur Gauvain à pied, il recule parce qu'il se rend compte qu'il serait insensé d'attendre Galaad et parce qu'il doit le protéger et l'aimer comme son neveu. Et ce dernier frappe en tous sens et fait tant en peu de temps que ceux du dedans reprennent le dessus, eux qui, l'instant d'avant, étaient vaincus. Ils ne cessent de donner des coups et d'abattre des chevaliers jusqu'à ce que ceux du dehors soient complètement mis en déroute et s'enfuient là où ils pensent trouver protection. Galaad les poursuit alors un bon moment. Après s'être rendu compte qu'il ne servait à rien de revenir en arrière, Galaad s'en va si discrètement que personne ne sait de quel côté il est parti. Il emporte des deux partis le prix du combat. Monseigneur Gauvain, qui souffre tant du coup que Galaad lui a donné qu'il ne pense pas en réchapper, dit à Hector qu'il voit devant lui :

« Sur ma tête, voici que se réalise maintenant ce qui me fut dit le jour de la Pentecôte dernière, lors de l'aventure du bloc de pierre et de l'épée sur laquelle j'avais porté la main : que j'en recevrais un tel coup avant que l'année soit écoulée que je n'aurais pas souhaité en être frappé, même pour un château. Et, sur ma tête, c'est justement de cette épée que le chevalier m'a aujourd'hui frappé. Aussi je peux vraiment dire que la chose s'est produite comme elle m'avait été promise.

- Seigneur, demande Hector, le chevalier vous a donc infligé une aussi grave blessure que vous le dites ?

- Oui, assurément, répond monseigneur Gauvain, au point que je ne peux échapper à la mort, à moins que Dieu n'intervienne.

- Que pouvons-nous donc faire ? demande Hector. Il me semble que notre Quête est suspendue, puisque vous êtes si gravement blessé.

- Seigneur, la vôtre n'est pas interrompue, mais la mienne oui, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu que je vous suive. »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, les chevaliers du château s'assemblèrent là. Quand ils reconnurent monseigneur Gauvain et qu'ils apprirent qu'il était blessé de la sorte, la plupart en furent très affectés, car il était sans aucun doute l'homme au monde qui était le plus aimé des étrangers. Ils le prennent et l'emportent dans le château, le débarrassent de son armure et le font étendre sur une couche qui se trouve dans une chambre silencieuse et tranquille, loin des gens ; puis, ils font appeler un médecin, lui font examiner la plaie et lui demandent si Gauvain guérira. Et il

<207b>

leur assure qu'il lui rendra en moins d'un mois une pleine santé si bien qu'il pourra chevaucher et porter les armes. Les chevaliers lui promettent que, s'il peut faire cela, ils lui donneront tant de biens qu'il sera riche le restant de sa vie. Le médecin leur répond qu'ils peuvent en être parfaitement assurés, car il fera comme il l'a dit. Aussi monseigneur Gauvain reste-t-il là, et avec lui Hector, qui ne veut en aucun cas s'en aller avant que son compagnon ne soit guéri.

Après avoir quitté le lieu de la bataille, le Bon Chevalier chevaucha là où le hasard le menait, si bien qu'il arriva la nuit à deux lieues de Corbenic. Et voilà que la nuit le surprit devant un ermitage. Quand il voit que la nuit est tombée, il met pied à terre, appelle à la porte l'ermite, jusqu'à ce que ce dernier lui ouvre. Quand l'ermite voit qu'il est un chevalier errant, il lui souhaite la bienvenue, pense à abriter le cheval et lui fait ôter ses armes. Une fois Galaad désarmé, il lui fait donner à manger la nourriture que Dieu lui a procurée ; et celui qui, de tout le jour, n'avait rien mangé l'accepte volontiers. Puis, le chevalier s'endormit sur un tas de paille qui se trouvait là.

Quand ils furent couchés, arriva une demoiselle qui frappa à la porte et appela Galaad, jusqu'à ce que l'ermite s'approche de la porte et demande qui, à une telle heure, voulait entrer en ce lieu.

« Seigneur Ulfin, dit-elle, je suis une demoiselle qui veut parler au chevalier qui est là, car j'ai très grand besoin de lui. »

L'ermite réveille Galaad et lui dit : « Seigneur chevalier, une demoiselle qui est là dehors et qui, me semble-t-il, a très grand besoin de vous veut vous parler. »

Galaad se lève alors, s'approche de la demoiselle et lui demande ce qu'elle veut.

« Galaad, je veux que vous vous armiez, que vous montiez sur votre cheval et que vous me suiviez ; je vous affirme que je vous montrerai la plus noble aventure que chevalier ait jamais vue. »

A ces mots, Galaad se dirige vers ses armes, les prend et s'équipe. Une fois son cheval sellé, il l'enfourche, en recommandant l'ermite

<207c>

à Dieu. Puis il dit à la demoiselle :

« Vous pouvez maintenant aller là où il vous plaira, car je vous suivrai en quelque lieu où vous alliez. » Celle-ci s'en va à la plus grande allure qu'elle puisse obtenir de son cheval et le chevalier la suit de près. Ils cheminèrent jusqu'à ce qu'il commence à faire jour. Lorsque le jour fut bien clair, ils entrèrent dans une forêt qui s'étendait jusqu'à la mer et était appelée Célibe. Ils chevauchèrent sur la route principale, toute la journée, sans boire ni manger.

Le soir, passée l'heure des vêpres, ils arrivèrent en vue d'un château sis dans une vallée. Il était abondamment pourvu en tout et entouré d'eau, de bonnes et hautes fortifications et de fossés très profonds. Quand les habitants du château virent la demoiselle, ils se mirent tous à dire : « Madame, soyez la bienvenue. » Ils lui réservèrent un accueil fort joyeux, car elle était leur dame. Et elle leur demanda de bien recevoir le chevalier, car il était l'homme le plus valeureux qui ait jamais porté les armes. Ceux-ci coururent l'aider à descendre de cheval et le débarrassèrent de ses armes aussitôt après. Alors Galaad demanda à la maîtresse des lieux :

« Madame, resterons-nous aujourd'hui ici ?

- Non. Aussitôt que nous aurons mangé et un peu dormi, nous nous en irons. »

Alors ils s'assirent pour manger puis allèrent dormir. Aussitôt qu'elle eut terminé son premier somme, la demoiselle appela Galaad et lui dit : « Seigneur, levez-vous. »

Il se lève et les habitants du château apportent cierges et torches pour qu'il voie clair pendant qu'il s'équipe. Le chevalier monte sur son cheval et la jeune femme prend un très bel écriin d'une grande richesse, qu'elle place devant elle. Dès qu'elle est à cheval,

ils quittent le château et s'en vont à vive allure. Ils chevauchèrent cette nuit- là à très bon train, et finirent par arriver à la mer. Une fois là, ils trouvèrent le navire où étaient Perceval et Bohort, qui attendaient appuyés sur son rebord. Ils ne dormaient pas et crièrent de loin à Galaad :

« Seigneur, soyez le bienvenu. A force de vous attendre, Nous vous avons parmi nous, par la grâce de Dieu. Avancez- vous, car il n'y a plus qu'à accepter la noble aventure que Dieu nous a réservée. »

Dès qu'il les entend, Galaad leur

<207d>

demande qui ils sont et pourquoi ils lui disent qu'ils l'ont beaucoup attendu ; et il demande à la demoiselle si elle mettra pied à terre.

« Seigneur, oui. Laissez ici votre cheval comme je laisserai le mien. »

Il met aussitôt pied à terre et ôte la selle et les mors à son cheval ainsi qu'au palefroi de la demoiselle. Il trace le signe de la croix sur son front et se recommande à Notre-Seigneur. Puis il entre dans le navire, suivi de la demoiselle. Les deux compagnons leur réservèrent l'accueil le plus chaleureux et le plus joyeux qu'ils purent. Aussitôt le navire se mit à fendre les flots à vive allure car le vent frappait alors très fort ses voiles. Ils firent tant de chemin en peu de temps qu'ils ne pouvaient plus apercevoir de terre à proximité ou dans le lointain. Alors, le jour se leva et ils se reconnurent. Ils pleurèrent tous trois de joie de s'être ainsi retrouvés.

Bohort ôte alors son heaume ; et Galaad, le sien, ainsi que son épée, mais il ne veut pas retirer son haubert. Voyant ce bateau si magnifique à l'intérieur comme à l'extérieur, il demande à ses deux compagnons s'ils savent d'où vient un si beau navire. Bohort répond qu'il n'en sait rien. Quant à Perceval, il lui raconte ce qu'il sait, et lui explique également tout ce qui lui est arrivé sur le rocher et comment l'homme qui lui semblait être un prêtre l'avait fait entrer sur ce navire.

« Et il me dit bien qu'il ne se passerait guère de temps avant que je ne vous aie en ma compagnie ; en revanche, il ne m'a absolument rien dit à propos de cette demoiselle.

- Par ma foi, dit Galaad, si elle ne m'avait pas amené ici, je n'y serais jamais venu de ma propre initiative. On peut donc dire que c'est davantage grâce à elle qu'à moi que je suis arrivé ici, car je n'avais jamais parcouru ce chemin. Et, de vous, mes deux compagnons, je n'aurais jamais cru avoir des nouvelles dans un lieu aussi reculé que celui- ci. »

Et ils sont sur le point de se taire. Chacun raconte alors aux autres ses aventures, jusqu'à ce que Bohort dise à Galaad :

« Seigneur, si monseigneur Lancelot, votre père, était ici, il me semble que rien ne vous manquerait. » Et Galaad répond qu'il ne peut être là, puisque Notre-Seigneur ne le désire pas.

C'est en échangeant de telles paroles qu'ils avancèrent jusqu'au début de l'après-midi. Ils pouvaient se trouver alors assez loin du royaume de Logres, car le bateau avait navigué toute

<208a>

la nuit et toute la journée, toutes voiles dehors. Ils passent alors entre deux rochers et arrivent devant une île sauvage si bien cachée que cela tenait du prodige : sans aucun doute c'était un recoin de la mer. Une fois arrivés là, ils virent devant eux un autre bateau, mais derrière un rocher qu'ils n'auraient pu atteindre qu'à pied.

« Chers seigneurs, dit la demoiselle, sur ce bateau se trouve l'aventure pour laquelle Notre-Seigneur vous a réunis. Il vous faut donc sortir de ce navire et monter à bord de l'autre. »

Ils répondent qu'ils le feront volontiers, sortent du navire, attrapent la demoiselle et la font sortir. Une fois arrivés au bateau, ils le trouvent bien plus magnifique que celui qu'ils avaient quitté. Mais ils sont fort étonnés de ne voir ni homme ni femme à son bord. Ils s'approchent davantage, cherchant à distinguer quelque chose. Regardant le bordage du bateau, ils y voient une inscription en araméen qui délivrait un message des plus terribles et des plus effrayants à tous ceux qui auraient voulu monter à son bord. Voilà ce qui était dit :

« Oh ! Toi ! Homme qui dois pénétrer à mon bord ! Qui que tu sois, veille à être empli de foi, car je n'existe que par elle. C'est pourquoi, avant d'entrer, prends bien soin d'être sans tache, car je ne suis que foi et croyance. Aussitôt que tu fléchiras dans ta foi, je t'abandonnerai de telle façon que tu n'auras de moi ni soutien ni aide : je te ferai complètement défaut, quel que soit l'endroit où tu aies été effleuré par le doute et aussi légèrement que tu en aies été atteint. »

Après avoir pris connaissance du message, les trois compagnons se regardent l'un l'autre. Alors, la demoiselle demande à Perceval :

« Savez- vous qui je suis ?

- En vérité, non. Jamais, à ma connaissance, je ne vous ai vue.

- Sachez que je suis votre sœur, la fille du roi Pellehan. Et savez- vous pourquoi je me suis fait reconnaître de vous ? Pour que vous croyiez davantage ce que je vais vous dire. Tout d'abord, je vous préviens, vous qui êtes celui que j'aime le plus : si votre foi en Jésus-Christ n'est pas parfaite, n'entrez en aucun cas dans ce bateau. Sachez bien, en effet, que vous y péririez à coup sûr

<208b>

car ce bateau est une chose si sainte qu'aucun homme souillé par le vice ne peut s'y trouver sans danger. »

A ces mots, Perceval regarde et dévisage la demoiselle jusqu'à ce qu'il soit sûr qu'il s'agit de sa sœur. Alors, il manifeste une très grande joie et lui dit :

« Assurément, chère sœur, j'y entrerai. Savez- vous pourquoi ? Si ma foi n'est pas complète, que j'y périsse en tant qu'infidèle. Et si je suis empli de foi, comme un chevalier doit l'être, que je sois sauvé.

- Entrez-y donc sans crainte, que Notre-Seigneur soit votre garant et votre protection.
»

En même temps qu'elle disait cela, Galaad, qui se trouvait devant les autres, leva la main, se signa et entra dans le navire. Une fois à l'intérieur, il commence à regarder de part et d'autre. La demoiselle entre ensuite, en se signant au moment d'entrer. Voyant cela, les deux autres compagnons ne tardent pas davantage et pénètrent à l'intérieur. Après avoir bien regardé de tous côtés, ils déclarent qu'ils ne pensaient pas qu'il existât, à terre ou en mer, un navire aussi beau ou aussi somptueux que celui- ci leur semble l'être. Ayant tout exploré, ils regardent au centre du bateau et voient un très riche drap tendu en guise de couverture et, en dessous, un très beau lit, vaste et somptueux.

Galaad s'approche du drap, le soulève, regarde dessous et voit le plus beau lit qu'il ait jamais vu : en effet, le lit, somptueux, était de grande taille ; il y avait, à son chevet,

une couronne d'or de très grande valeur et, à son pied, une épée qui était fort belle et fort brillante. Celle-ci se trouvait en travers du lit et était sortie de son fourreau d'un bon demi-pied. Elle était de facture singulière car son pommeau était fait d'une pierre qui contenait en elle toutes les couleurs que l'on peut trouver sur la terre. Cette pierre avait encore une autre particularité qui lui donnait encore plus de valeur : chacune de ses couleurs avait en elle une vertu propre. L'histoire rapporte en outre que la poignée était faite [des côtes] de deux bêtes différentes. La première était une sorte de serpent qui vit en Calidoine plus qu'en d'autres terres. On appelle ce serpent papaluste, et sa vertu est telle que, si un homme tient une de ses côtes ou un de ses os, il ne craint plus de ressentir une trop grande chaleur.

<208c>

Voici quelle était la particularité et le pouvoir de la première côte. L'autre bête était un poisson qui n'est pas très grand et que l'on trouve dans le fleuve Euphrate, et dans aucune autre eau : ce poisson est appelé l'ortenaus. Ses côtes sont telles que si un homme en saisit une, aussi longtemps qu'il la tiendra, il ne se souviendra d'aucune des joies et des douleurs qu'il a éprouvées pour ne se rappeler que de la raison qui lui aura fait attraper la côte. Aussitôt qu'il l'aura reposée, il pensera de nouveau comme il avait l'habitude de le faire, à la manière d'un homme normal. Telles étaient les vertus des deux côtes qui formaient la poignée de l'épée. Elles étaient recouvertes d'un tissu vermeil très précieux, orné d'une inscription qui disait :

« Je suis prodigieuse à voir et à connaître, car jamais personne ne put m'empoigner, aussi grande qu'ait été sa main, et jamais personne ne le fera excepté un seul homme, et celui-ci surpassera en ses œuvres tous ceux qui auront été avant lui et qui viendront après lui. »

Voilà ce que disait l'inscription sur la poignée de l'épée. Aussitôt que les compagnons, qui savent lire, l'ont déchiffrée, ils se regardent et disent :

« Par ma foi, on peut voir ici des choses extraordinaires. »

- Au nom de Dieu, dit Perceval, je vais tenter de savoir si je peux empoigner cette épée. »

Il porte la main à l'épée mais ne peut attraper sa poignée.

« Par ma foi, je suis maintenant certain que cette inscription dit la vérité. »

Bohort porte à son tour la main à l'épée, sans pouvoir rien faire qui vaille. Voyant cela, les deux compagnons disent à Galaad :

« Seigneur, tentez de prendre cette épée, car nous sommes sûrs que vous menerez à bien cette aventure, puisque nous avons échoué. »

Mais celui-ci dit qu'il ne s'y essayera à aucun prix.

« En effet, je vois de bien plus grands prodiges que je n'en ai jamais vus. »

Il observe alors la lame qui était en partie sortie de son fourreau comme vous l'avez appris. Il y voit une autre inscription, vermeille comme le sang, qui disait :

« Que jamais quiconque ne se montre assez audacieux pour me tirer du fourreau, s'il ne doit pas agir mieux et plus courageusement que les autres. Celui qui m'en tirera malgré tout, qu'il sache bien

<208d>

qu'il ne manquera pas d'être tué ou gravement blessé, cette chose s'est déjà réalisée une fois. »

Après avoir vu l'inscription, Galaad dit :

« Par ma foi, je voulais tirer cette épée [de son fourreau]. Mais, puisque l'interdiction est si absolue, je n'y porterai en aucun cas la main. »

Perceval et Bohort disent la même chose.

« Seigneurs, dit la demoiselle, sachez que le fait de tirer cette épée est interdit à tous, excepté à un seul homme. Je vais vous faire connaître ce qui s'est produit, il n'y a pas si longtemps. »

« Il est vrai, dit la demoiselle, que ce bateau parvint au royaume de Logres, et qu'en ce temps- là, il y avait une guerre mortelle entre le roi Lambar, père de celui qu'on appelle le Roi Mehaignié, et le roi Varlan qui avait été païen toute sa vie, mais qui s'était alors nouvellement converti au christianisme, si bien qu'on le considérait comme un des hommes les plus sages au monde. Un jour, voici que le roi Lambar et le roi Varlan firent s'opposer leurs armées rassemblées sur le rivage où le navire avait accosté. Arriva le moment où le roi Varlan fut mis en déroute. Quand il vit sa défaite, il eut peur de mourir. Il s'approcha du bateau qui était arrivé là et se jeta à l'intérieur. Dès qu'il eut trouvé cette épée, il la tira de son fourreau, sortit du navire et tomba sur le roi Lambar, l'homme qui, parmi les chrétiens, avait alors la foi la plus plus grande : en lui, Notre-Seigneur avait la plus grande place. Quand le roi Varlan vit le roi Lambar, il leva son épée et l'abattit sur le sommet du heaume de son adversaire avec une violence telle qu'il fendit le roi et le cheval jusqu'à terre. Tel fut le premier coup frappé par cette épée, et il fut donné dans le royaume de Logres. Il en vint une si grande pestilence et de si grands ravages dans les deux royaumes que jamais depuis les terres ne rendirent aux laboureurs le fruit de leurs efforts, car depuis ni le blé ni aucune autre plante n'y crurent, les arbres ne portèrent plus aucun fruit et les eaux ne donnèrent plus de poisson. C'est pourquoi on a appelé la terre des deux royaumes la Terre Gaste, puisque par ce coup malheureux, elle avait été ainsi dévastée.

Quand le roi Varlan vit que l'épée était si tranchante, il décida de revenir en arrière pour prendre le fourreau. Il alla alors jusqu'au bateau et y pénétra. Il mit l'épée dans le fourreau et, aussitôt qu'il eut fait cela, il tomba mort devant ce lit : c'est ainsi qu'il fut prouvé que nul ne prendrait cette épée sans être tué ou gravement blessé.

<209a>

Le corps du roi resta devant ce lit jusqu'à ce qu'une jeune fille l'en sorte, car il n'y avait aucun homme assez audacieux pour oser entrer en ces lieux, en raison de l'interdiction gravée sur le bordage.

- Par ma foi, dit Galaad, il s'est produit ici une très belle aventure ; et je veux bien croire qu'il en a été ainsi, car je ne doute pas que cette épée ne soit beaucoup plus extraordinaire que les autres. »

Il s'avance alors pour la tirer de son fourreau.

« Ha !, dit la demoiselle, patientez encore un petit peu jusqu'à ce que nous ayons bien examiné tout ce qui est extraordinaire en elle. »

Galaad laisse aussitôt l'épée. Les compagnons commencent alors à observer le fourreau mais ils ne voient pas en quelle matière il pourrait être, sinon en peau de serpent. Cependant, ils voient qu'il est aussi vermeil que la fleur de la rose, et qu'y est

incrustée une inscription, en lettres d'or et d'argent. Mais quand leurs regards se posèrent sur le baudrier de l'épée, tous furent plus surpris que jamais car ils virent que le baudrier ne convenait pas à une épée fort somptueuse et de grande taille comme celle-ci. En effet, il était dans cette matière très simple et très pauvre qu'est l'étope de chanvre, et paraissait si fragile qu'il sembla aux compagnons qu'il ne pourrait pas soutenir l'épée une heure sans se rompre. L'inscription qui se trouvait sur le fourreau disait :

« Celui qui me portera doit être beaucoup plus vaillant et beaucoup plus assuré qu'aucun autre, s'il me porte pur comme il doit l'être pour cela – en effet, je ne dois pas entrer dans un lieu qui soit souillé par l'ordure ou par le péché, et celui qui m'y mettra, qu'il sache bien qu'il sera le premier à s'en repentir. Mais s'il me conserve tout en étant pur, il pourra se rendre partout en sécurité, car le corps de celui au côté duquel je pendrai ne peut être touché tant qu'il sera ceint du baudrier auquel je pendrai. Mais, que jamais personne ne soit assez audacieux pour ôter sans raison le baudrier qui se trouve ici ; en effet, cela n'est permis à aucun homme, qu'il vive maintenant ou dans les temps à venir, car il ne doit être ôté que par les mains d'une femme, fille de roi et de reine. Voici l'échange qu'elle fera : elle en mettra un autre fait de ce qu'elle aimera le plus en elle et elle le mettra à la place de celui-ci. Et il faut que la demoiselle ait été vierge en pensée comme en action, sa vie durant. S'il arrive qu'elle ne reste pas vierge, qu'elle soit

<209b>

assurée qu'elle mourra de la mort la plus honteuse dont femme puisse mourir. Cette demoiselle donnera à cette épée son nom légitime et me nommera par le mien. Jamais, avant elle, il n'y aura personne qui sache nous appeler par nos vrais noms. »

A la lecture de cette inscription, les trois compagnons se mettent à rire et disent que ce sont là des choses bien étonnantes à voir et à entendre.

« Seigneur, dit Perceval, retournez cette épée et vous verrez ce qu'il y a de l'autre côté. »

Galaad la tourne aussitôt de l'autre côté. Quand il l'eut fait, ils virent que celui-ci était rouge comme le sang et portait une inscription qui disait :

« Celui qui m'estimera le plus aura le plus l'occasion de me critiquer, lorsqu'il aura vraiment besoin de moi. Il n'aurait pu le croire. Je serai la plus cruelle envers celui pour qui je devrais être la plus généreuse. Cela n'arrivera qu'une fois, mais il faut absolument qu'il en soit ainsi. »

Quand la demoiselle vit cela, elle dit à Perceval :

« Cher frère, ces deux choses se sont déjà produites et je vais vous dire quand et à qui elles arrivèrent. C'est pourquoi, à partir du moment où il en est digne, personne ne doit plus redouter de prendre cette épée.

Il advint jadis, plus de quarante ans après la Passion de Jésus-Christ, que, par le commandement de Notre-Seigneur, Nascien, le beau-frère du roi Mordrain, fut transporté sur un nuage à plus de quatorze jours de son pays, dans une île vers la région d'Occident. On appelait cette île l'Île Tournoyante. Une fois arrivé là, voilà qu'il trouva le bateau où nous sommes au pied d'un rocher. Après avoir pénétré à son bord et avoir trouvé ce lit et cette épée, telle que vous la voyez aujourd'hui, il contempla celle-ci un long moment et, à force de la regarder, il fut pris d'un extraordinaire envie de s'en emparer ; pourtant, il n'avait pas l'audace de la tirer du fourreau. Il tomba ainsi en désir de l'avoir et demeura huit jours dans le bateau sans presque manger ni boire.

Le neuvième jour, voilà qu'un vent formidable et puissant entraîna le navire et lui fit quitter l'île Tournoyante. Il l'emporta dans une île d'Occident,

<209c>

très loin de là. Le navire arriva devant un rocher. Une fois descendu à terre, Nascien se trouva dans une île où il y avait un géant, le plus grand et le plus redoutable du monde, qui lui cria qu'il était mort. Quand il vit ce démon qui accourait vers lui, il eut peur de mourir ; aussi regarda-t-il autour de lui, mais il ne vit rien qui lui permette de se défendre. Alors, il courut vers l'épée et, comme la peur de mourir l'y incitait, il la tira hors du fourreau. Quand il la vit nue, il l'apprécia au point qu'il n'aurait rien pu apprécier autant ; alors, il commença à la brandir en l'air. Mais, au premier mouvement, voilà que cette épée se brisa par le milieu. Il se dit alors que ce qu'il devait le plus blâmer était la chose qu'il avait le plus estimée au monde, et avec raison, puisqu'elle lui avait fait défaut dans le plus grand danger. Puis, il reposa les morceaux de l'épée sur le lit et sortit du navire, il s'en alla combattre le géant et le tua, avant de revenir au bateau. Lorsque le vent se mit à frapper ses voiles, le navire s'élança au hasard sur la mer jusqu'à ce qu'il rencontre un autre bateau, celui du roi Mordrain qui avait subi les attaques violentes de L'Ennemi au rocher du Port Périlleux.

Quand les deux hommes se virent, ils se manifestèrent beaucoup de joie, eux qui se portaient une très grande affection. Chacun demanda à l'autre comment il allait et quelles aventures lui étaient arrivées, jusqu'à ce que Nascien dise :

« Seigneur, je ne sais ce que vous me direz des aventures du monde, mais depuis la dernière fois où nous nous sommes vus, il m'est arrivé une des aventures les plus extraordinaires au monde, je vous le dis, et qui jamais à ma connaissance n'était arrivée à être humaine. »

Alors, il lui raconte ce qui lui était arrivé avec la riche épée et comment elle s'était brisée dans le plus grand besoin, alors qu'il pensait en occire le géant.

« Par ma foi, dit Mordrain, vous me dites des choses bien surprenantes. Qu'avez-vous fait de cette épée ?

- Seigneur, dit Nascien, je l'ai remise là où je l'avais prise. Vous pouvez venir la voir, si vous le souhaitez, car elle est ici. »

Alors, le roi

<209d>

Mordrain quitta son bateau, entra dans celui de Nascien et s'approcha du lit. Quand il vit les morceaux de l'épée qui était brisée, il estima celle-ci plus que tout ce qu'il avait jamais vu. Et il dit que cette cassure ne s'était pas faite à cause de la mauvaise qualité ou d'un défaut de l'épée, mais pour signifier quelque chose ou à cause d'un péché de Nascien. Il prit ensuite les deux morceaux de l'épée et les remit bout à bout ; aussitôt que les deux aciers furent joints, l'épée se ressouda aussi vite qu'elle avait été brisée. Il vit cela, commença aussitôt à rire et dit :

« Au nom de Dieu, elles sont surprenantes les vertus de Jésus-Christ, qui soude et brise plus facilement qu'on ne pourrait le penser. »

Il remit alors l'épée au fourreau, la coucha là où vous la voyez maintenant. Aussitôt, ils entendirent une voix qui leur dit :

« Sortez de ce bateau et entrez dans l'autre, car pour peu que vous succombiez au péché et que vous soyez trouvé en état de péché, tant que vous serez ici, vous ne pouvez en réchapper sans risquer la mort. »

A l'instant, ils sortirent du bateau et entrèrent dans l'autre. Au moment où Nascien passait de l'un à l'autre, il fut atteint à l'épaule par une épée lancée si violemment qu'il tomba à la renverse dans le bateau et dit dans sa chute : « Ah ! Dieu ! Comme je suis blessé ! »

Alors, il entendit une voix qui lui dit :

« C'est pour la faute que tu commis en te saisissant de l'épée, car tu ne devais pas y toucher, n'en étant pas digne. Une autre fois, tu prendras garde de ne pas aller contre ton Créateur. »

C'est ainsi que s'est réalisée la parole que je vous ai expliquée et qui est écrite ici :

« Celui qui m'appréciera le plus, c'est lui qui trouvera le plus à me blâmer dans un grand besoin. »

Car celui qui estima le plus au monde cette épée, ce fut Nascien, et elle lui fit défaut dans un grand besoin, comme je vous l'ai raconté.

- Au nom de Dieu, dit Galaad, vous nous avez bien instruit sur ce point. Dites- nous donc comment l'autre survint.

- Volontiers, dit la demoiselle. »

« Il est vrai, dit- elle, que, tant que le roi Parlan, que l'on appelle le roi Mehaignié, fut capable de chevaucher, il contribua beaucoup à la gloire de la Sainte Chrétienté, honora les pauvres gens plus que quiconque que l'on connaisse et mena une vie si pieuse que l'on n'aurait pas trouvé son pareil dans la chrétienté. Mais, un jour, alors qu'il chassait dans un de ses bois

<210a>

qui s'étendait jusqu'à la mer, il perdit de vue tous ses chiens, ses chasseurs et ses chevaliers, excepté un seul homme qui était son cousin germain. Quand il vit qu'il avait perdu tous ceux qui l'accompagnaient, il ne sut que faire ; en effet, il se voyait enfoncé si profondément dans la forêt qu'il ne savait comment en sortir, lui qui n'avait pas repéré le chemin. Alors lui et le chevalier se mirent en route et cheminèrent jusqu'au rivage de la mer, en face de l'Irlande. Une fois arrivés là, ils trouvèrent le bateau sur lequel nous sommes maintenant. Il s'approcha du bordage et trouva l'inscription que vous avez vue. L'ayant lue, il ne s'effraya pas, car il ne pensait pas avoir manqué envers Jésus-Christ de toutes les vertus qu'un chevalier peut manifester sur cette terre. Il entra alors seul dans le bateau, car son compagnon, le chevalier, n'avait pas l'audace d'y pénétrer.

Dès qu'il eut trouvé cette épée, il la tira de son fourreau juste autant que vous pouvez le voir, car auparavant rien ne paraissait de sa lame ; et il l'en aurait entièrement sortie sans plus attendre mais, à l'instant même, apparut une lance qui lui transperça les deux cuisses si violemment qu'elle le laissa gravement blessé, comme cela est encore bien visible. Jamais depuis il ne put guérir de cette blessure, et il ne le fera pas jusqu'à ce que vous veniez à lui. C'est ainsi qu'à cause de l'audace qu'il manifesta, cet homme fut gravement blessé : c'était votre aïeul. Et, à cause de ce châtement, on dit que fut cruelle envers lui cette épée qui aurait dû se montrer bienveillante, car il était le meilleur chevalier et l'homme de plus grande valeur qui existât alors.

« Au nom de Dieu, ma demoiselle, disent les chevaliers, vous nous en avez dit assez pour que nous voyions bien maintenant qu'on ne doit pas renoncer à prendre cette épée à cause de l'inscription. »

Alors ils regardent le lit et voient qu'il est en bois, et sans matelas. Au devant du lit, au milieu, il y avait un fuseau de bois qui était enfoncé dans le bois si bien qu'il se dressait tout droit et il faisait face à un autre semblable.

D'un fuseau à l'autre, il y avait autant de distance que le lit était long. Et au-dessus de ces deux fuseaux, il y en avait un autre assez fin, taillé au carré, qui était chevillé dans les deux autres. Le fuseau qui était enfoncé à l'avant du lit était plus blanc que de la neige récemment tombée ;

<210b>

celui de derrière, aussi rouge que des gouttes de sang vermeil ; celui qui s'étendait au-dessus des deux autres, aussi vert qu'une émeraude. De ces trois couleurs étaient les trois fuseaux, sur le lit. Sachez que c'étaient véritablement des couleurs naturelles, non peintes, car elles n'y avaient pas été appliquées par un quelconque mortel. Et, parce que bien des gens pourraient entendre cela et le tenir pour un mensonge, si on ne leur faisait comprendre comment cela peut être, le récit se détourne un moment de son chemin naturel et de sa matière pour expliquer les particularités des trois fuseaux aux trois couleurs.

Voici ce que dit maintenant le conte du Saint Graal. Quand il advint qu'Eve la pécheresse, qui fut la première femme, eut pris conseil auprès de L'Ennemi mortel, c'est-à-dire du diable, dès ce moment, il commença à manœuvrer l'espèce humaine pour la tromper. Il avait si bien exhorté Eve à commettre un péché mortel, celui de convoitise à cause duquel il avait été lui-même expulsé du Paradis et culbuté loin de la grande gloire des cieux, qu'il lui inspira l'envie déloyale de cueillir le fruit mortel de l'arbre, et avec ce fruit une branchette de l'arbre même, comme il arrive souvent qu'un bout de branche reste après le fruit que l'on cueille. Aussitôt qu'elle l'eut apporté à son époux Adam, et qu'elle l'eut poussé et exhorté à le manger, il prit le fruit dans ses mains, si bien qu'il l'arracha de son bout de branche, comme vous l'avez appris ; et il se trouva que la branchette resta dans les mains de la femme, comme il arrive parfois que l'on tienne quelque chose dans ses mains et qu'on croie ne rien tenir. Aussitôt qu'ils eurent mangé du fruit mortel – il doit bien être appelé mortel car par lui vint la mort, d'abord pour eux deux, puis pour les autres-, toutes les qualités qu'ils avaient eues auparavant disparurent et ils virent qu'ils étaient des êtres de chair nus, eux qui auparavant étaient seulement des êtres spirituels, bien qu'ils aient eu des corps. Cependant,

<210c>

le conte n'affirme pas qu'ils étaient entièrement spirituels car une chose formée d'une matière si vile que le limon ne peut être d'une très grande pureté. Mais ils étaient pareils à des êtres spirituels dans la mesure où ils étaient créés pour vivre toujours, à condition qu'ils s'abstiennent toujours de pécher. Quand ils se regardèrent, ils se virent nus et couvrirent leurs membres honteux. Ils éprouvèrent de la honte l'un face à l'autre. C'est ainsi qu'ils ressentirent déjà les conséquences de leur faute. Alors chacun couvrit les deux plus laides parties de son corps de ses paumes.

Cependant, Eve tenait dans sa main le rameau qui lui était resté du fruit, et elle ne lâcha jamais cette branchette, ni avant ni après. Quand Celui qui connaît toutes les pensées sut qu'ils avaient ainsi péché, il vint à eux et appela d'abord Adam. Il était juste qu'il fût davantage mis en accusation que sa femme, car elle était de plus faible complexion, elle qui avait été faite de la côte de l'homme. Et il était juste qu'elle obéisse à Adam, et non l'inverse. C'est pourquoi Dieu appela en premier Adam. Et, lorsqu'il lui eut dit ces cruelles paroles : « Tu mangeras ton pain dans la sueur », il ne voulut pas déclarer la femme quitte, de sorte qu'elle n'aurait pas partagé la peine alors qu'elle avait participé au forfait. Il lui dit donc :

« Tu enfanteras ta descendance dans la douleur et dans la tristesse. »

Puis, Il les expulsa tous les deux de ce Paradis que l'Écriture appelle le Paradis des délices. Même lorsqu'ils furent mis dehors, Eve tenait le rameau dans sa main et, à ce moment- là, elle n'y prit absolument pas garde. Mais quand elle reprit ses esprits et qu'elle vit le rameau, s'apercevant qu'il était vert comme s'il venait d'être cueilli, elle comprit que ce rameau qui avait été cueilli était la raison de sa chute et de sa misère. Alors, elle dit qu'en souvenir de la très grande perte qui lui avait été causée par cet arbre, elle garderait le rameau aussi longtemps qu'elle le pourrait, de façon à le voir souvent en souvenir de ce grand malheur.

Eve pensa alors qu'elle n'avait ni coffre

<210d>

ni aucun autre récipient où elle pût le conserver, car à cette époque là, il n'y avait encore aucune de ces choses. Aussi planta-t- elle le rameau dans la terre pour qu'il reste droit, et elle dit qu'ainsi elle pourrait le voir très souvent. Et, par la volonté du Créateur auquel toute chose obéit, le rameau qui était planté dans la terre reprit, s'enracina et crut. Ce rameau que la première pécheresse apporta du Paradis recouvrit une grande signification ; en effet, le fait qu'elle l'ait porté dans ses mains signifiait une très grande joie, tout comme si elle parlait à ses héritiers qui devaient venir après elle. En effet, elle était encore vierge. Le rameau revenait à leur dire :

« Ne vous effrayez pas que nous soyons deshérités, car nous n'avons pas perdu notre héritage pour toujours. Voici le signe que nous le retrouverons un jour. »

Et pour ceux qui voudraient demander au Livre pourquoi l'homme n'emporta pas ce rameau hors du Paradis plutôt que la femme, car l'homme est un être supérieur à la femme, à cela, le Livre répond qu'il ne revenait pas à l'homme de porter le rameau, mais à la femme. Car le fait que la femme le porte signifiait que la vie avait été perdue par une femme et qu'elle serait redonnée grâce à une femme. Et cela signifiait que l'héritage perdu en ce temps- là serait restauré par la Vierge Marie.

A présent, le conte revient au rameau qui avait été placé en terre et dit qu'il crut et se développa tant qu'il devint un grand arbre. Celui- ci était entièrement blanc comme neige de tronc, de branches et de feuilles. Cela signifiait que la virginité est une vertu grâce à laquelle le corps est gardé pur et l'âme blanche. Le fait qu'il soit entièrement blanc signifie que celle qui l'avait planté était encore vierge. Au moment où Adam et Eve furent renvoyés du Paradis, ils étaient purs et vierges. Sachez que la virginité et le pucelage ne sont pas une même vertu, mais qu'il y a au contraire une grande différence entre l'un et l'autre, car le pucelage ne peut se comparer avec la virginité, et je vais vous dire pourquoi. Le pucelage est la vertu de tous ceux et toutes celles qui n'ont pas connu le contact d'une compagnie

<211a>

charnelle. Mais, la virginité est une chose plus sainte, plus précieuse et de plus grande valeur. Tout être qui a eu le désir d'un accouplement charnel, qu'il soit homme ou femme, ne peut la conserver. Eve avait encore cette virginité quand elle fut jetée hors du Paradis, privée des grands délices qu'on y trouvait ; et, au moment où elle planta le rameau, elle n'avait pas encore perdu sa virginité. Mais, ensuite, Dieu ordonna à Adam de connaître sa femme, c'est-à-dire de la découvrir et de coucher avec elle comme le veut la nature : que l'homme couche avec son épouse, et la femme avec son seigneur.

Alors, Eve perdit sa virginité et, désormais, ils connurent l'accouplement charnel. Et après qu'il l'eut connu longtemps, il arriva que, comme vous l'avez appris, tous deux se lamentaient sous cet arbre. Adam commença à la regarder et à la plaindre pour sa douleur et son exil. Ils commencèrent à pleurer abondamment l'un pour l'autre. Eve dit alors qu'il n'était pas étonnant qu'ils aient le souvenir de leur faute, car l'arbre le portait en lui. Et personne ne pouvait se tenir en dessous de l'arbre, aussi heureux fût- il, sans être triste. Il était juste qu'ils soient dans la peine, du fait de ce souvenir. Aussitôt

qu'elle eut dit ces mots, une voix parla et leur dit :

« Ha ! Malheureux, pourquoi évoquez- vous ainsi la mort et vous la prédisez- vous l'un à l'autre. N'augurez plus rien, car il y a plus de vie que de mort. »

Voilà comment parla la voix aux deux malheureux, qui furent alors tout à fait réconfortés. Dorénavant, ils appelèrent cet arbre l'Arbre de Vie. Et, en raison de la grande joie qui leur en vint, ils en plantèrent beaucoup d'autres qui descendirent tous de celui- ci. En effet, aussitôt qu'ils en coupaient une branche, ils la plantaient. Elle reprenait aussitôt et s'enracinait volontiers. Et elle conservait toujours la douceur du premier arbre. Celui- ci crut sans cesse et embellit. Il se trouva ensuite qu'Adam et Eve s'asseyaient plus volontiers sous l'Arbre qu'ils ne le faisaient auparavant. Jusqu'à ce qu'un jour qu'ils s'y étaient assis tous les deux, voici ce qui arriva, la véritable histoire dit que ce fut un vendredi.

Quand ils furent restés assis ensemble un long moment, ils entendirent une voix qui leur parla et leur ordonna de s'unir charnellement. Ils furent alors remplis d'une si grande

<211b>

honte qu'ils n'auraient pu supporter de se voir en train d'accomplir une si vilaine besogne, car l'homme en avait autant honte que la femme. Mais ils ne savaient pas comment ils auraient pu passer outre au commandement de Notre-Seigneur. En effet, le châtement qu'ils avaient reçu pour n'avoir pas respecté un premier commandement les avait instruits dans la crainte. Ils commencèrent à se regarder avec beaucoup de gêne. Alors, Notre-Seigneur vit leur honte et en eut pitié. Mais, parce que ses commandements ne pouvaient être enfreints, et que sa volonté était d'établir à partir de ces deux êtres la lignée humaine, afin de rétablir la dixième légion des anges qui avait été expulsée du Ciel à cause de son orgueil, il leur envoya un grand réconfort contre leur honte : aussitôt descendit entre eux une nuée obscure si grande qu'ils ne pouvaient plus se voir. Ils furent alors très surpris, se demandant comment cette obscurité pouvait être tombée entre eux si soudainement.

Alors, ils s'appelèrent et se touchèrent sans se voir. Et parce qu'il faut que toute chose soit faite selon les commandements de Notre-Seigneur, il fallut donc que leurs corps s'unissent charnellement, comme le Vrai Père l'avait ordonné à l'un et à l'autre. Quand ils eurent couché ensemble, ils conçurent une nouvelle semence, ce qui allégea déjà leur grand péché. En effet, Adam avait engendré et sa femme conçu Abel le Juste, celui qui le premier servit son Créateur, avec la volonté de lui payer sa dîme fidèlement.

Ainsi fut engendré Abel le Juste, sous l'Arbre de Vie, le vendredi, vous l'avez bien entendu. Alors l'obscurité cessa et ils se virent comme auparavant. Ils comprirent bien que Notre-Seigneur avait fait cela pour cacher leur honte, et en furent très heureux. Et aussitôt il se produisit un prodige : l'arbre qui auparavant avait été entièrement blanc devint aussi vert que l'herbe des prés ; et tous ceux qui furent issus de cet arbre, après qu'Adam et Eve se furent unis, devinrent verts de tronc, de feuilles ainsi que d'écorce.

Ainsi l'Arbre passa du blanc au vert.

<211c>

Mais ceux qui étaient déjà nés de l'Arbre ne perdirent pas leur première couleur. Et ce changement ne toucha pas les deux arbres, mais ce dernier seulement. Celui- là fut entièrement couvert de couleur verte, de haut jusqu'en bas, et il commença depuis lors à fleurir et à porter des fruits. Jamais auparavant, il n'avait fleuri ni fructifié. L'Arbre qui prit la couleur verte et abandonna la blanche signifie que la virginité avait quitté celle qui l'avait planté. La couleur verte, la fleur et les fruits signifient qu'en elle, il y avait de la semence et qu'elle serait toujours verte en Notre-Seigneur, c'est-à-dire

pleine de bonnes pensées et d'amour pour son Créateur. Et que l'être qui avait été engendré sous un tel arbre serait chaste, pur de corps. Le fruit signifie qu'il agirait avec vigueur et qu'il apparaîtrait comme un être religieux et bon dans toutes ses actions ici-bas. Ainsi, cet Arbre fut longtemps vert, comme tous ceux qui descendirent de lui, depuis l'accouplement jusqu'au moment où Abel fut grand. Celui-ci se montra si généreux envers son Créateur et l'aima tant qu'il lui rendit ce qu'il lui devait et tint ses engagements en lui offrant en guise de dîme ce qu'il avait de plus beau. Mais, Caïn, son frère, n'agit pas ainsi. Il prenait au contraire ce qu'il avait de plus médiocre et de plus méprisable et l'offrait à son Créateur. Ceci eut pour conséquence que Notre-Seigneur donna de très belles choses à celui qui lui offrait de belles dîmes. Quand Abel était monté sur le tertre où il était habitué à brûler ses offrandes, comme Notre-Seigneur le lui avait commandé, la fumée s'en allait droit au ciel. Mais, celle de Caïn, son frère, ne suivait pas la même route. Elle se répandait au contraire dans les champs, était laide, noire et puante alors que celle d'Abel était blanche et doucement parfumée.

Lorsque Caïn vit qu'Abel, son frère, se trouvait plus heureux de son sacrifice que lui et que Notre-Seigneur accueillait mieux celui de son frère que le sien, il fut très contrarié et en conçut une grande haine contre son frère, si bien qu'il le détesta à l'excès. Alors, il commença à se demander comment

<211d>

il pourrait se venger, tant et si bien qu'il se dit qu'il le tuerait, car il ne voyait pas d'autre moyen d'en tirer vengeance. Caïn porta ainsi très longtemps la haine dans son cœur, mais il ne laissa rien paraître qui puisse permettre à son frère, qui ne pensait pas à mal, de s'en apercevoir. Cette haine fut bien cachée jusqu'à ce qu'Abel aille un jour dans un champ assez éloigné de la maison de son père - la maison était assez loin de l'Arbre, et c'était devant celui-ci que se trouvaient ses brebis, qu'il gardait. La journée était chaude et le soleil devint si brûlant qu'Abel ne put plus supporter la chaleur. Il alla s'asseoir sous l'Arbre et commença à sommeiller. Son frère, qui avait longuement préparé sa trahison, l'avait épié et suivi jusqu'à ce qu'il le voie allongé sous l'Arbre. Il vint alors derrière lui et pensa le tuer si soudainement qu'il ne s'en serait pas aperçu, mais Abel l'entendit bien venir et regarda. Quand il vit que c'était son frère, il se retourna vers lui en se redressant et le salua, car il l'aimait beaucoup en son cœur. Il lui dit : « Soyez le bienvenu, cher frère. » Et celui-ci lui rendit son salut, le fit s'asseoir. Il laissa un couteau courbe qu'il portait suivre son chemin et frappa tout de suite Abel sous le sein. Ainsi, Abel reçut la mort des mains de son frère Caïn, le déloyal, dans le lieu-même où il avait été conçu, un vendredi, comme ce récit en porte le témoignage. Et la mort qu'Abel reçut en ce temps où il n'y avait encore que trois hommes sur terre signifie la mort du Vrai Crucifié ; en effet, ce dernier est représenté par Abel, tandis que Caïn représente Judas, dont Jésus-Christ reçut la mort. Tout comme Caïn salua son frère Abel, de même Judas salua son Seigneur, et pourtant il avait calculé sa mort.

C'est ainsi que les deux morts se correspondirent, non pas en importance, mais en signification, car de la même façon que Caïn tua Abel un vendredi, Judas tua son Créateur le vendredi, non de ses mains mais avec sa langue. Caïn représente vraiment Judas sur bien des points, car Judas ne pouvait trouver en Jésus-Christ de raison de le haïr. Il ne pouvait invoquer que des motifs non justifiés et non le mal qu'il aurait

<212a>

vu en lui, puisqu'il ne voyait que bien en lui – car il est habituel chez tous les hommes mauvais d'éprouver de la colère et de l'envie envers les gens de bien. Et si Judas, qui se conduisit comme un traître, de façon déloyale, avait trouvé en Jésus-Christ autant de déloyauté et de trahison qu'il en voyait en lui-même, il ne l'aurait pas haï : cela aurait été au contraire ce par quoi il l'aurait le plus aimé, puisqu'il l'aurait vu semblable à ce qu'il se sentait être. Notre-Seigneur parle de cette trahison de Caïn envers son frère Abel, dans les Psaumes, par la bouche du roi David à qui il fait dire une chose terrible, sans qu'il sache même pourquoi il l'a dite. Semblant s'adresser à Caïn, David dit :

« Tu pensais et disais du mal de ton frère. Et contre le fils de ta mère, tu préparais tes trahisons et tes pièges. Tu fis cela et je me tus. C'est pourquoi tu as cru que j'étais pareil à toi, parce que je ne disais rien ; mais je ne le suis pas, et je te châtierai et te reprendrai très sévèrement. »

Cette vengeance s'était trouvée réalisée avant que David l'eût mentionnée. C'est alors, une fois qu'il eut tué son frère, que Notre-Seigneur dit à Caïn :

« Caïn, où est ton frère ? »

Et celui-ci, qui se sentait coupable de trahison et qui avait déjà recouvert son frère des feuilles de l'Arbre pour qu'il ne soit pas trouvé, lui répondit :

« Seigneur, je ne sais pas. Suis-je donc le gardien de mon frère ?

- Qu'as-tu fait ?, lui dit Notre-Seigneur. La voix du sang d'Abel se plaint à moi. Et pour avoir fait cela, tu seras maudit sur la terre, et la terre sera maudite en toutes les œuvres que tu feras, parce qu'elle a recueilli le sang de ton frère, ce sang que tu as répandu sur elle. »

C'est ainsi que Notre-Seigneur maudit la terre, mais il ne maudit pas l'Arbre sous lequel Abel avait été tué, ni les arbres qui en descendirent ou qui furent ensuite créés sur terre par sa volonté. Cet Arbre fut l'objet d'un grand prodige. Car aussitôt qu'Abel eut reçu la mort sous l'Arbre, celui-ci perdit sa couleur verte et devint entièrement vermeil. Il en fut ainsi en souvenir du sang qui avait été répandu sous lui. Et de cet Arbre, aucun autre ne pouvait plus naître : toutes les boutures que l'on en faisait mouraient et elles ne pouvaient prendre. Mais l'Arbre lui-même crût et embellit

<212b>

si extraordinairement qu'il fut l'arbre le plus beau qui ait jamais été vu depuis, le plus agréable à regarder. Cet Arbre garda longtemps cette couleur et cette beauté dont vous m'avez entendu parler : jamais il ne vieillit, ne sécha ou ne se flétrit en aucune façon ; il avait simplement cessé de porter du fruit depuis l'heure où le sang d'Abel y avait été répandu. Mais les arbres qui étaient descendus de lui auparavant fleurissaient et donnaient du fruit comme le demandait la nature d'un arbre. Et cela resta ainsi jusqu'à ce que l'humanité se soit accrue et ait prospéré. Tous ceux qui descendirent d'Adam et Eve gardèrent le souvenir de cet Arbre, tous l'honorèrent et ils se racontèrent les uns aux autres, d'âge en âge, comment leur première mère l'avait planté. Vieux et jeunes y trouvaient l'apaisement et venaient s'y reconforter quand ils étaient dans l'affliction ; en effet, il était appelé l'Arbre de Vie et les rappelait à la joie. Et si cet arbre crût et embellit, tous les autres qui étaient descendus de lui avant le meurtre firent de même, ceux qui étaient entièrement blancs comme ceux qui étaient verts. Aucun être dans le monde d'ici-bas n'aurait eu assez d'audace pour oser en couper une branche.

On vit cet arbre être l'objet d'un autre prodige. En effet, après que Notre-Seigneur eut envoyé sur terre le déluge qui causa la destruction du monde devenu si mauvais, les fruits des arbres, les forêts et les terres de labour le payèrent si cher qu'ils ne purent ensuite retrouver une aussi bonne saveur qu'auparavant. C'est ainsi que toutes les choses furent tournées en amertume. Mais, parmi les arbres qui étaient descendus de l'Arbre de Vie, on ne put voir aucun signe d'affadissement : ils n'avaient pas perdu leur saveur ni leurs fruits et n'avaient pas abandonné la couleur qu'ils avaient auparavant. Ces arbres vécurent jusqu'à ce que Salomon, le fils du roi David, règne et possède la terre après son père. Salomon était si savant qu'il était doté de toutes les connaissances qu'un homme puisse avoir. Il connaissait parfaitement les pouvoirs des pierres précieuses, les

<212c>

vertus des herbes, et si bien le cours des étoiles que personne, excepté Dieu, n'aurait

pu mieux le connaître. Et pourtant, toute sa grande intelligence ne put empêcher que la grande habileté de sa femme ne permette à celle-ci de l'abuser assez souvent, à chaque fois qu'elle voulait s'en donner la peine. On ne doit pas s'en étonner car, sans aucun doute, dès qu'une femme veut mettre sa volonté, son cœur et son adresse à quelque chose, aucune intelligence masculine ici-bas ne peut lutter. Et ceci ne commença pas à notre époque mais avec notre première mère.

Quand Salomon vit qu'il ne pourrait lutter contre l'habileté de sa femme, il se demanda d'où cela venait et en fut assez irrité mais il n'osa pas agir pour autant. Il en parle dans son livre qu'on appelle le Livre des Paraboles :

« J'ai, dit-il, fait le tour du monde, je l'ai parcouru en tous sens autant qu'un mortel pourrait le faire, et dans tout ce périple, je n'ai pu trouver une seule femme de bien. »

Salomon prononça ces mots à cause de la colère que lui causait sa femme contre qui il ne pouvait lutter. Il tenta de bien des façons de savoir s'il pourrait lui faire abandonner cette disposition mais cela ne pouvait être. Le constatant, il commença à se demander pourquoi la femme mettait volontiers l'homme en colère. Alors qu'il réfléchissait, une voix répondit à sa question en lui disant :

« Salomon, si d'une femme est venue et vient encore la tristesse de l'homme, ne t'en préoccupe pas. Car viendra une femme qui procurera à l'homme une joie cent fois plus grande que n'est cette tristesse. Et cette femme naîtra de ton lignage. »

Après avoir entendu ces paroles, Salomon considéra qu'il était fou d'avoir blâmé sa femme. Alors, il commença à réfléchir aux choses qui lui apparaissaient, dans son sommeil comme dans la veille, afin de savoir s'il pourrait connaître la vérité sur la valeur de son lignage. Il chercha tant et si bien à comprendre que le Saint-Esprit lui montra la venue de la Vierge glorieuse et qu'une voix lui révéla une partie de ce qui devait arriver. Dès qu'il apprit cela, il demanda si ce serait la fin de son

<212d>

lignage.

« Non, répondit la voix. Un homme vierge en marquera la fin et il sera meilleur chevalier que Josué, ton beau-frère, tout comme cette Vierge sera meilleure que ta femme. Voici que je t'ai révélé ce pourquoi tu t'inquiétais tant.

Quand Salomon entendit ces paroles, il se dit qu'il était très heureux puisque l'aboutissement de son lignage serait le fait d'un homme fort remarquable par sa bonté et ses qualités chevaleresques et puisque lui Salomon, le très savant, avait pu apprendre la nouvelle de sa venue. Il pensa à tout cela, se le représenta fort longuement, car il ne voyait pas comment il pourrait annoncer à cet homme ce qui devait arriver longtemps après lui et [justifier] le fait qu'il en ait su quelque chose. Sa femme avait compris qu'il réfléchissait ardemment à une chose dont il ne pouvait venir à bout. Elle l'aimait beaucoup, bien que beaucoup de femmes aiment davantage leur époux. Elle était très avisée et ne voulut pas l'interroger aussitôt, mais attendit jusqu'à ce qu'elle voie son heure venue. Un soir, comme elle vit qu'il était joyeux et heureux, et qu'il était bien disposé à son égard, elle le pria de répondre à ses questions. Il dit qu'il le ferait, sans se méfier de ce qu'elle cherchait. Elle lui dit aussitôt :

« Seigneur, vous avez été très pensif cette semaine et la précédente, et il y a bien longtemps que vous ne vous étiez pas ainsi plongé dans vos pensées. Je suis certaine que vous avez réfléchi à quelque chose dont vous ne pouvez venir à bout. C'est pourquoi je souhaiterais savoir ce que c'est, car il n'y a pas une seule chose au monde dont je ne pense venir à bout, à l'aide de la grande sagesse qui est en vous et de la grande subtilité qui est en moi. »

Lorsque Salomon entendit ces paroles, il considéra en effet que, si un mortel pouvait trouver une solution sur ce point, ce serait elle ; en effet, il l'avait trouvée d'une si grande habileté qu'il ne pensait pas qu'il y eût au monde une âme dotée d'une plus grande finesse qui puisse y réfléchir. C'est pourquoi il lui vint l'envie de lui livrer ses pensées. Il lui dit sans réserve la vérité. Quand il la lui eut dite, elle réfléchit un peu et lui répondit tout de suite après :

« Comment ? Ne trouvez- vous donc pas la façon de faire savoir à ce

<213a>

chevalier ce que vous avez appris sur lui ?

- Oui, vraiment. Je ne parviens pas à voir comment cela pourrait se produire, car le temps est si long d'aujourd'hui à ce moment que j'en suis abasourdi.

- Par ma foi, dit- elle, puisque vous ne le savez pas, je vais vous l'expliquer. Mais, dites- moi auparavant combien de temps vous croyez qu'il reste jusqu'à ce moment. »

Il répondit qu'il était sûr qu'il restait plus de deux mille ans.

« Je vais donc vous dire à présent ce que vous ferez. Faites fabriquer un bateau du bois le meilleur et le plus résistant que l'on pourra trouver, d'un bois qui ne puisse être détruit ni par l'eau, ni par autre chose. »

Et il dit qu'il agirait ainsi.

Le lendemain, Salomon fit venir tous les charpentiers de son royaume et leur ordonna de faire le navire le plus exceptionnel qui ait jamais été vu, dans un bois qui ne puisse se détériorer. Ils lui répondirent qu'ils le feraient comme il l'avait ordonné. Quand ils eurent trouvé le bois de construction et qu'ils eurent commencé le navire, la femme de Salomon lui dit :

« Seigneur, puisqu'il se trouve que le chevalier dont vous parlez doit surpasser tous les membres de la chevalerie qui auront été avant lui et qui viendront après lui, vous lui feriez grand honneur en lui préparant une armure qui surpasse en qualité toutes les armures, comme lui-même surpassera en qualité tous les autres chevaliers. »

Il dit qu'il ne savait pas où en prendre une pareille à celle dont elle parlait.

« Je vais vous le faire savoir. Dans le Temple que vous avez fait bâtir, dans la tour de Votre Seigneur, se trouve l'épée du roi David, votre père : elle est la plus tranchante et la plus extraordinaire qui ait jamais été portée par la main d'un chevalier. Prenez-la, ôtez-en le pommeau et la poignée de façon que nous ne conservions que la lame. Vous qui connaissez les vertus des pierres, la puissance des herbes et les qualités de toute chose sur terre, vous lui fabriquerez un pommeau en pierres précieuses si finement assemblées qu'aucun regard d'homme après vous ne saura les distinguer les unes des autres. Au contraire, tous ceux qui la verront penseront qu'il s'agit d'une seule pièce. Puis fabriquez- lui une poignée qui soit si extraordinaire et si pleine de vertus, qu'il n'y en ait pas au monde de plus étonnant e. Ensuite, fabriquez un fourreau aussi extraordinaire que l'épée. Quand vous aurez fait cela, je m'occuperai d'y mettre un baudrier qui

<213b>

plaira autant à vous qu'à moi. »

Il fit tout ce qu'elle lui avait dit, si ce n'est qu'il n'utilisa qu'une seule pierre pour le pommeau, mais celle- ci était de toutes les couleurs que l'on puisse décrire. Il lui fabriqua une poignée tout à fait extraordinaire, décrite plus tôt.

Une fois le navire construit et mis à la mer, la dame y fit installer un grand lit somptueux et le fit couvrir de plusieurs couvertures d'apparat jusqu'à ce que le lit soit haut et beau. Au chevet, le roi mit sa couronne et il la couvrit d'un drap de soie blanc. Il avait confié à sa femme l'épée pour qu'elle y joigne le baudrier. Il lui dit :

« Apportez l'épée ici et je la mettrai au pied du lit. »

Elle la lui apporta. Il regarda l'arme et vit qu'elle y avait mis un baudrier d'étoupe. Il était sur le point de s'en irriter quand elle lui dit :

« Seigneur, sachez que je ne possède aucune matière assez noble pour être digne de soutenir une épée aussi noble que celle-ci l'est.

- Que pourra-t-on donc faire ?

- Vous le laisserez ainsi, car il ne nous revient pas d'en mettre un autre. Une jeune fille s'occupera de ce baudrier, mais je ne sais quand, ni à quel moment. »

Sur ce, le roi laissa l'épée comme elle était ; puis ils firent couvrir le navire d'un drap qui ne risquait pas de pourrir à cause de l'eau ou de quoi que ce soit d'autre. Une fois cela fait, la dame regarda le lit et dit qu'il y manquait encore quelque chose. Elle sortit alors du navire, accompagnée de deux charpentiers et vint jusqu'à l'Arbre sous lequel Abel avait été tué. Une fois arrivée là, elle dit aux charpentiers :

« Coupez-moi de ce bois jusqu'à ce que j'aie de quoi en faire un fuseau.

- Ha ! Madame, nous n'oserions. Ne savez-vous pas qu'il s'agit de l'Arbre que notre première mère planta ?

- Il faut que vous le fassiez, car autrement je vous ferai mettre à mort. »

Ils dirent alors qu'ils le feraient, puisqu'ils y étaient contraints ; ils préféraient en effet mal faire en agissant ainsi plutôt que d'être tués par elle.

Aussitôt, ils commencèrent à entamer l'Arbre. Mais ils n'eurent guère de coups à donner avant d'être complètement épouvantés ; en effet, ils virent des plus clairement que de l'Arbre coulaient des gouttes de sang aussi vermeilles que des roses. Alors, ils voulurent arrêter de frapper mais elle les fit recommencer, sans tenir compte

<213c>

de leur volonté, jusqu'à ce qu'ils en aient ôté suffisamment pour avoir un fuseau. Une fois cela fait, elle leur fit prendre du bois sur un des arbres de couleur verte qui en étaient descendus. Puis, elle leur fit de nouveau couper du bois sur un de ceux qui étaient entièrement blancs.

Quand ils furent munis de ces trois bois qui étaient de trois couleurs différentes, ils revinrent au bateau. Elle y entra, les fit venir derrière elle et leur dit :

« Je veux que vous me fassiez dans ce bois trois fuseaux, que l'un soit d'un côté du lit, le second en face de l'autre côté, et que le troisième vienne par-dessus de manière à être chevillé aux deux autres. »

Ceux-ci agirent comme elle l'avait ordonné et installèrent les fuseaux, mais il n'y en eut pas un qui changeât de couleur depuis lors et tout le temps que le bateau exista. Quand ils eurent fait cela, Salomon observa le bateau et dit à sa femme :

« Tu as fait des prodiges ! Même si tous ceux du monde d'ici-bas étaient réunis ici, ils ne sauraient expliquer la signification de ce bateau, à moins que Notre-Seigneur ne la

leur enseigne. Toi-même, qui l'as fait, tu ne sais pas ce qu'il signifie ; et ce n'est pas grâce à ce que tu as réalisé que le chevalier saura davantage que j'ai entendu parler de lui, à moins que Notre-Seigneur n'intervienne par ailleurs.

- Laissez-le donc ainsi, répondit- elle, car vous en aurez le temps venu bien d'autres nouvelles que vous ne l'imaginez. »

Cette nuit là, Salomon se reposa devant le bateau, sans beaucoup de compagnie. Quand il fut endormi, il lui sembla que venait du ciel un ange environné de bien d'autres et que celui-ci descendait sur le bateau. Une fois qu'il y était entré, il prenait ce qu'un des autres anges apportait dans un vase d'argent et en aspergeait tout le bateau. Puis, il s'approchait de l'épée et écrivait une inscription sur son pommeau et sa poignée. Après cela, il venait jusqu'au bordage du navire et y gravait aussi une inscription. Une fois cela fait, il allait se coucher dans le lit. Et Salomon ne savait pas ce qu'il devenait à partir de ce moment- là, car il disparaissait avec ses compagnons. Le lendemain,

<213d>

au point du jour, aussitôt que Salomon fut réveillé, il vint jusqu'au bateau et trouva sur son bordage une inscription qui disait :

« Ecoute ! Oh, homme ! Toi qui veux pénétrer à mon bord, évite d'y entrer si tu n'es pas rempli de foi, car je n'existe pas sans la foi et la croyance. Aussitôt que tu te détourneras de ta foi, je me détournerai de toi si bien que tu n'auras de moi ni soutien ni aide ; au contraire, je t'abandonnerai au moment même où tu seras atteint par le doute. »

Quand Salomon vit cette inscription, il fut si surpris qu'il n'osa pénétrer à l'intérieur et recula. Aussitôt, le bateau prit la mer et s'en alla à si vive allure qu'il le perdit de vue en peu de temps. Il remonta sur la rive et commença à penser à tout cela. Alors, descendit une voix qui lui dit :

« Salomon, le dernier chevalier de ton lignage se reposera sur ce lit que tu as fait fabriquer et il connaîtra ton existence. »

Salomon fut très heureux de cette annonce. Il réveilla sa femme et ceux qui étaient avec elle ; il leur raconta l'événement et fit savoir à tous, aux étrangers comme aux proches, comment sa femme avait mené à bien ce pourquoi il ne parvenait pas à trouver de solution. Et c'est par ces explications que vous trouvez données dans le Livre que le conte vous dit pourquoi le navire fut construit et comment les fuseaux furent naturellement blancs, verts et vermeils, sans qu'on y applique aucune peinture. A présent, le conte se tait sur ce point et parle d'autre chose.

Le conte raconte maintenant que les trois compagnons regardèrent un long moment le lit et les fuseaux, jusqu'à ce qu'ils se rendent compte que les fuseaux étaient de couleur naturelle, et non pas peints. Ils s'en étonnèrent beaucoup car ils ne comprenaient pas comment cela pouvait être. Après avoir beaucoup observé le lit, ils soulevèrent le drap et virent en dessous la couronne d'or, et sous la couronne une aumônière qui semblait précieuse. Après l'avoir prise, Perceval l'ouvre et trouve à l'intérieur une lettre. Quand les deux autres chevaliers voient cela, ils disent que, s'il plaît à Dieu, cette lettre leur donnera quelques explications sur ce bateau : d'où il vient, qui le construisit à l'origine. Alors, Perceval commence à lire ce qui était dans la lettre, si bien qu'il leur explique l'origine

<214a>

des fuseaux et du navire, comme le conte l'a fait. Et il n'y avait là personne qui ne pleurât beaucoup pendant qu'ils accomplissaient cela, car cette lettre évoquait le souvenir d'un grand événement et d'une noble lignée. Quand Perceval leur eut raconté

ce qui concernait le navire et les fuseaux, Galaad dit :

« Cher seigneur, il nous faut maintenant aller chercher la demoiselle qui changera ce baudrier et en mettra un autre, car sans cela nul ne doit enlever cette épée d'ici. »

Ils lui répondirent qu'ils ne savaient pas où la trouver.

« Cependant, nous partirons volontiers à sa recherche, puisque c'est ainsi qu'il nous faut agir. »

Quand la demoiselle, qui était la sœur de Perceval, les entendit se désoler ainsi, elle leur dit :

« Seigneur, ne vous tourmentez pas. Car, s'il plaît à Dieu, avant que nous nous en aillions, le baudrier sera en place, aussi beau et précieux qu'il convient. »

Alors, la demoiselle ouvrit l'écrin qu'elle tenait et en tira un baudrier très richement ouvré d'or, de fils de soie et de cheveux. Et les cheveux étaient si beaux et si brillants qu'à peine distinguait-on le fil d'or de ceux-ci. De plus, de riches pierres précieuses y étaient incrustées et on y trouvait deux boucles d'or si somptueuses qu'il aurait été difficile de trouver leurs pareilles.

« Chers seigneurs, voici le baudrier qui doit aller avec l'épée. Sachez que je l'ai fait avec la chose venant de moi qui m'était la plus chère : mes cheveux. Il n'est pas étonnant qu'ils m'aient été chers car, le jour de la Pentecôte où, vous seigneur, dit-elle à Galaad, vous avez été armé chevalier, j'avais la plus belle tête qu'une femme eût au monde. Mais, aussitôt que je sus que cette aventure m'était destinée, et qu'il me fallait le faire, je fis couper mes cheveux promptement et fis à l'aide de ceux-ci ces tresses que vous pouvez voir.

- Au nom de Dieu, demoiselle, dit Bohort, pour cela, nous sommes très heureux de votre présence car vous nous avez évité les grands tourments que nous aurions dû supporter, s'il n'y avait eu cette nouvelle. »

Elle s'approche aussitôt de l'épée, en ôte le baudrier d'étaupe et le remplace par celui qu'elle a fait aussi aisément que si elle avait fait cela tous les jours de sa vie.

Une fois cela fait, elle dit à ses compagnons :

« Savez-vous comment s'appelle cette épée ?

- Demoiselle, non. C'est vous qui devez nous donner son nom,
<214b>
car ainsi le dit l'inscription.

- Sachez donc dorénavant que cette épée s'appelle l'Épée aux Étranges Attaches et que le fourreau s'appelle Mémoire de Sang. En effet, personne de sensé ne verra jamais la partie de ce fourreau qui a été faite à l'aide de l'Arbre de Vie sans se souvenir du sang d'Abel. »

Entendant cela, ses deux compagnons disent à Galaad :

« Seigneur, nous vous en prions maintenant, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et pour que toute la chevalerie s'en trouve glorifiée, ceignez l'Épée aux Étranges Attaches, cette épée que l'on a tant désirée dans le royaume de Logres – à tel point que même les apôtres n'attendent jamais autant de Notre-Seigneur. En effet, tous sont convaincus que grâce à cette épée les prodiges du Saint Graal cesseront, ainsi que les

dangereuses aventures qui leur arrivent chaque jour.

- Laissez- moi donc auparavant passer l'épreuve, car nul ne doit posséder l'épée s'il ne peut en empoigner le pommeau. Si j'échoue, vous pourrez bien voir qu'elle n'est pas mienne. »

Ils reconnaissent que cela est vrai et Galaad porte aussitôt la main à la poignée de l'épée. Et voilà que, lorsqu'il l'empoigna, au moment-même de la saisir, ses doigts se refermèrent largement sur elle.

Voyant cela, les compagnons disent à Galaad :

« Seigneur, nous sommes sûrs maintenant qu'elle est vôtre, et rien ne peut plus vous empêcher de la ceindre. »

Galaad la tire alors du fourreau et la voit si belle et si claire qu'on aurait pu s'y mirer, on n'aurait rien pu apprécier davantage au monde. Alors, Galaad la remet dans son fourreau et la demoiselle lui enlève l'épée qu'il portait alors et lui ceint celle- ci par son baudrier. Une fois qu'elle la lui eut pendue au côté, elle lui dit :

« Assurément, seigneur, maintenant, il ne m'importe plus de mourir, car je me considère désormais comme la jeune fille la plus heureuse du monde, moi qui ai fait chevalier l'homme de plus grande valeur au monde. En effet, sachez bien que vous ne l'étiez pas tantôt, alors que vous n'étiez pas équipé de l'épée qui fut apportée pour vous sur cette terre.

- Demoiselle, dit Galaad, vous en avez fait tant que je serai pour toujours désormais votre chevalier ; et je vous remercie beaucoup pour tout ce que vous m'avez dit.

- Nous pouvons donc maintenant, dit- elle, partir d'ici et aller vers la suite de notre mission. »

Ils sortent

<214c>

aussitôt du navire et vont jusqu'au rocher. Perceval dit alors à Galaad :

« En vérité, seigneur, pas un jour ne passera sans que je remercie Notre-Seigneur d'avoir permis que je participe à une aussi noble aventure que celle- ci, car elle a été la plus extraordinaire que j'aie jamais vue. »

Une fois revenus à leur bateau, ils y entrèrent et le vent, qui soufflait dans les voiles, les éloigna rapidement des rochers. Lorsque la nuit survint, ils commencèrent à se demander s'ils étaient près de la terre ; et chacun de son côté dit qu'il n'en savait rien. Cette nuit- là, ils furent en mer sans manger ni boire, car ils n'étaient munis d'aucuns vivres. Voilà qu'ils arrivèrent le lendemain à un château que l'on appelait Carcelois. Il était dans la marche d'Écosse. Après y être arrivés et avoir rendu grâce à Notre-Seigneur pour les avoir conduits jusqu'à l'épreuve de l'épée et les en avoir ramenés sains et saufs, ils entrèrent dans le château. Quand ils eurent passé la porte, la demoiselle leur dit :

« Seigneurs, nous avons trouvé un bien mauvais port. En effet, si l'on apprend que nous sommes de la maison du Roi Arthur, on nous attaquera aussitôt, parce qu'ici, on hait le Roi Arthur plus que quiconque.

- Demoiselle, ne vous effrayez donc pas, dit Bohort, car Celui qui nous a fait quitter le rocher nous délivrera bien de cet endroit quand il Lui plaira. »

Pendant qu'ils échangeaient ces propos, un écuyer vint à leur rencontre et leur demanda :

« Seigneurs chevaliers, qui êtes- vous ? »

Ils lui répondirent :

« Nous sommes de la maison du Roi Arthur.

- En vérité, par ma tête, vous n'êtes pas les bienvenus. »

Alors il s'en retourna vers le bâtiment principal. Il ne se passa guère de temps avant qu'ils n'entendent sonner un cor que l'on pouvait certainement entendre dans toute l'enceinte du château. Une demoiselle s'approche d'eux, leur demande qui ils sont et d'où ils sont originaires et ils lui répondent.

« Ha !, dit- elle, au nom de Dieu, seigneurs, si vous le pouvez, repartez avant que ceux d'ici ne vous surprennent. »

Ils lui répondent qu'ils ne le feront pas.

« Voulez- vous
<214d>
donc mourir ?

- Ne vous effrayez donc pas : Celui au service duquel nous sommes entrés nous conduira. »

A l'instant même où ils disent cela, ils voient venir par la rue une dizaine de chevaliers en armes qui leur demandent de se rendre ou bien ils les tueront. Ils répondent qu'il est exclu qu'ils le fassent.

- Vous êtes perdus ! », crient les chevaliers.

Et ils se préparent alors à les charger à cheval. Mais les trois compagnons, qui ne craignent guère les autres, bien que ceux- ci soient plus nombreux et à cheval, alors qu'eux sont à pied, tirent leur épée. Perceval frappe si fort l'un des chevaliers qu'il le désarçonne et l'envoie à terre, puis il prend son cheval et l'enfourche. Galaad avait déjà fait de même. Dès qu'ils sont en selle, ils commencent à abattre et à tuer les autres chevaliers, et donnent à Bohort un cheval. Quand leurs adversaires se voient si malmenés, ils prennent la fuite. Les trois chevaliers les poursuivent et ils pénètrent dans le bâtiment principal.

Quand ils arrivèrent dans la salle haute, ils trouvèrent des chevaliers et des hommes d'armes qui s'équipaient, car la nouvelle avait couru par le château. Quand les trois compagnons qui s'étaient battus contre les chevaliers à cheval virent que ces hommes prenaient leurs armes, ils les assaillirent, les épées au clair. Ils les tuent et les abattent comme des bêtes. Ceux- ci défendent leur vie du mieux qu'ils peuvent mais il leur faut finalement s'enfuir. En effet, Galaad réalise tant d'exploits et en tue tant qu'ils ne croient pas qu'il s'agisse d'un mortel mais du diable, qui s'est introduit là pour les anéantir. En fin de compte, voyant qu'ils ne pourront résister, ils prennent la fuite : ceux qui le peuvent, par les portes ; les autres, par les fenêtres, et ils se brisent alors le cou, les jambes et les bras.

Quand les trois compagnons voient la grande salle libérée, ils regardent les hommes qu'ils ont abattus et se considèrent comme pécheurs pour cette action : ils se disent qu'ils ont mal agi en tuant tant de gens.

« Assurément, dit Bohort, je ne crois pas que Notre-Seigneur les ait aimés si peu que ce soit, puisqu'ils ont été ainsi anéantis. Sans doute ont-ils été infidèles et renégats et ont-ils si mal agi envers Notre-Seigneur qu'Il ne voulait pas qu'ils continuent à vivre, et c'est pourquoi Il nous a envoyés ici pour les détruire.

- Ce que vous dites n'est pas juste, dit Galaad. S'ils avaient mal agi envers Notre-Seigneur, ce n'était pas

<215a>

à nous d'en tirer vengeance, mais à Celui qui attend que le pécheur se reconnaisse comme tel. C'est pourquoi je vous dis que je ne connaîtrai pas de paix jusqu'à ce que, s'il plaît à Notre-Seigneur, je connaisse le véritable sens de l'action que nous avons menée.

Tandis qu'ils parlaient ainsi, sortit d'une des pièces de l'endroit un homme qui était prêtre. Il était vêtu d'une robe blanche et portait le corps du Christ dans un calice. Quand il vit les morts dans la salle, il en fut très étonné. Il recula, ne sachant que faire à la vue d'une telle quantité de cadavres. Galaad, qui a bien vu ce qu'il porte, ôte son heaume à sa venue. Il sait très bien que le prêtre a eu peur, aussi fait-il s'immobiliser ses compagnons, s'approche-t-il de l'homme et lui dit-il :

« Seigneur, pourquoi vous êtes-vous arrêté ? Vous ne devez pas nous craindre.

- Qui êtes-vous ?, demande l'homme.

Et Galaad lui répond qu'ils sont de la maison du Roi Arthur.

Lorsqu'il entend cela, le prêtre est entièrement rassuré. Il s'assoit et demande à Galaad de lui raconter comment ces chevaliers ont été tués. Celui-ci lui raconte comment les trois compagnons de la Quête se sont retrouvés là, comment ils y ont été attaqués ; mais que ce sont les hommes de l'endroit qui ont connu la défaite, comme on peut le voir. Après l'avoir écouté, le prêtre lui dit :

« Seigneur, sachez que vous avez commis la meilleure action qu'aucun chevalier ait jamais faite ; même si vous viviez aussi longtemps que le monde durera, je ne crois pas que vous puissiez faire une plus belle offrande que celle-ci. Je sais avec certitude que c'est Notre-Seigneur qui vous envoya ici pour cette action, car personne au monde ne haïssait tant Notre-Seigneur que les trois frères qui tenaient ce château. Et, à force de déloyauté, ils avaient mis ceux du château dans de telles dispositions qu'ils étaient pires que des païens et ne faisaient que ce qui était contraire à Dieu et à la Sainte Église.

- Seigneur, dit Galaad, je me repensais beaucoup d'être allé les tuer, parce qu'ils étaient chrétiens.

- Ne vous en repentez plus, dit l'homme ; soyez-en plutôt heureux, car je vous dis qu'en vérité, Notre-Seigneur vous est reconnaissant de les avoir tués ; en effet, ce n'étaient pas

<215b>

des chrétiens mais les gens les plus déloyaux que j'aie jamais vus. Je vais vous dire comment je le sais. Le château où nous sommes maintenant avait pour seigneur il y a un an le comte Hernoux. Il avait trois fils, très bons chevaliers et habiles dans les armes, et une fille, la plus belle femme que l'on eût connue en ce pays. Ces trois frères aimaient leur sœur d'un amour si insensé qu'ils s'en échauffèrent outre mesure au point de coucher avec elle et de lui prendre sa virginité. Parce qu'elle fut assez hardie pour s'en plaindre à son père, ils la tuèrent. Quand le comte vit ce crime, il voulut les chasser d'auprès de lui, mais ils ne se laissèrent pas faire ; ils se saisirent au contraire de leur père et le jetèrent en prison, ils le blessèrent gravement et ils l'auraient tué s'il

n'y avait eu son frère qui le leur réclama. Après avoir agi ainsi, ils commencèrent à commettre toutes les infamies du monde ; en effet, ils tuaient les clercs, les prêtres, les moines, les frères convers, les abbés. Ils firent abattre les deux chapelles qui se trouvaient là. Ils commirent tant de forfaits depuis lors qu'il est étonnant qu'ils n'aient pas été anéantis depuis longtemps. Mais ce matin, voilà que leur père qui gisait là malade, à l'article de la mort je pense, me demanda de venir le voir sous l'armure que vous voyez. Je vins volontiers pour celui qui autrefois m'avait tant aimé ; mais aussitôt que j'arrivai ici, ses fils m'infligèrent plus d'outrages qu'un païen ne l'aurait fait, s'il m'avait eu entre ses mains. Je le supportai volontiers pour l'amour de ce Seigneur qui était l'objet de leur mépris. Lorsque je fus arrivé à la prison dans laquelle le comte se trouvait et que je lui eus raconté les outrages qu'ils m'avaient infligés, il me répondit :

« Ne vous en préoccupez pas, car ma honte et la vôtre seront vengées par trois soldats de Jésus-Christ, Notre Noble Seigneur me l'a fait savoir. » Et par ces paroles, vous pouvez être assurés que Notre-Seigneur ne se mettra pas en colère à cause de ce que vous avez fait. Sachez au contraire qu'en vérité, c'est lui qui vous envoya précisément pour les défaire

<215c>

et les tuer. Vous en verrez aujourd'hui un signe plus évident encore que ceux que vous avez reçus. »

Alors l'homme commence à pleurer très doucement, ainsi que Galaad.

« Seigneur, dit le comte, nous avons beaucoup attendu votre venue et, pour finir, vous êtes là, grâce à Dieu. Mais, au nom de Dieu, serrez- moi contre vous afin que mon âme se réjouisse de ce que mon corps s'abandonne à la mort dans les bras d'un homme d'aussi grande valeur que vous. »

Galaad fait bien volontiers ce que l'homme lui demande. Quand il l'eut serré contre sa poitrine, le comte, qui souffrait les douleurs de l'agonie, pencha la tête en disant :

« Cher Père des Cieux, je remets mon âme et mon esprit entre tes mains. »

Alors il s'affaissa complètement et demeura ainsi si longtemps que les compagnons crurent qu'il était mort. Cependant, au bout d'un long moment, il reprit la parole :

« Galaad, Notre Noble Maître te fait savoir que tu l'as aujourd'hui si bien vengé de ses ennemis que la compagnie des Cieux s'en réjouit. Il faut maintenant que tu t'en ailles chez le Roi Mehaigné, le plus vite que tu le pourras, afin qu'il recouvre la santé qu'il a attendue si longtemps, car il doit la recevoir à l'occasion de ta venue. Séparez- vous ensuite aussitôt qu'une aventure vous appellera. »

A l'instant, il se tut et ne dit plus rien, et aussitôt son âme se sépara de son corps. Quand ceux du château qui étaient restés vivants virent le comte mort, ils manifestèrent une très grande peine car ils l'avaient beaucoup aimé. Quand le corps eut été mis dans un linceul avec les honneurs dûs à un homme si noble, ils firent savoir la nouvelle. Alors vinrent tous les moines qui étaient aux alentours et ils enfouirent le corps dans un ermitage. Le lendemain, les trois compagnons quittèrent les lieux et se remirent en chemin. Et la sœur de Perceval cheminait toujours avec eux. Ils chevauchèrent jusqu'à la Forêt Gaste. Ils s'y trouvaient seuls quand ils virent venir le cerf blanc que les quatre lions conduisaient, celui que Perceval avait vu par le passé.

« Galaad, dit Perceval, vous allez voir maintenant des choses étonnantes, car sur ma tête, jamais je n'ai vu une aventure plus extraordinaire.

<215d>

Je crois vraiment que ces lions gardent le cerf et jamais je n'aurai de paix tant que je

n'en saurai pas la raison.

- Au nom de Dieu, dit Galaad, je désirerais aussi beaucoup la connaître. Marchons donc derrière lui et suivons-le jusqu'à ce que nous connaissions son abri, car je pense que cette aventure nous vient de Dieu. »

Et ils acceptent volontiers. Ils suivent le cerf jusqu'à une vallée et, regardant devant eux, ils voient un bouquet d'arbres et en son milieu un ermitage où demeure un sage d'un grand âge. Le cerf entre à l'intérieur, ainsi que les lions. Les chevaliers, qui le suivent, descendent de cheval dès qu'ils sont à proximité de l'ermitage habité par le vieil homme. Ils se dirigent vers la chapelle et voient le prêtre vêtu de l'armure de Notre-Seigneur : il allait commencer la messe du Saint-Esprit. Voyant cela, les compagnons se disent qu'ils sont arrivés à point nommé et vont entendre la messe chantée par l'ermite. Quand il arriva au moment du mystère de la messe, les trois compagnons furent bien plus étonnés qu'ils ne l'avaient été auparavant, car il leur sembla voir le cerf se transformer véritablement en homme. Et il était assis sur l'autel, dans un siège magnifique et somptueux. Ils virent que les lions avaient pris : le premier, la forme d'un homme ; le second, celle d'un aigle ; le troisième, celle d'un lion et le quatrième, celle d'un bœuf. Voilà comment furent transformés les lions. De plus, ils avaient des ailes qui leur auraient permis de voler, si Dieu l'avait souhaité. Ils prirent le siège où était assis le cerf, deux par les pieds et deux par le haut, puis sortirent par une verrière qui se trouvait là, sans que celle-ci soit en aucune façon abîmée ou détériorée. Dès qu'ils eurent quitté les lieux et que les hommes présents ne les virent plus du tout, une voix descendit parmi eux et leur dit :

« C'est de cette façon que le Fils de Dieu entra en Marie, la Vierge bénite ; et sa virginité ne fut en aucun cas maltraitée ou gâtée. »

Au moment-même où ils entendirent ces mots, ils se retrouvèrent à terre, étendus de tout leur long, car la voix avait été accompagnée d'une si grande lumière et d'un si grand fracas

<216a>

qu'il leur avait semblé que la chapelle s'était effondrée. Quand ils eurent retrouvé leurs forces et leurs esprits, ils virent l'ermite qui se dévêtait, puisqu'il avait terminé de chanter la messe. Alors ils vinrent jusqu'à lui et le prièrent de leur dire la signification de ce qu'ils avaient vu.

« Qu'avez- vous donc vu ?

- Nous avons vu un cerf prendre la forme d'un homme ; et des lions se sont eux aussi transformés en d'autres choses. »

A ces mots, l'homme leur dit :

« Ha ! Seigneurs ! Soyez les bienvenus. Je suis sûr maintenant, par ce que vous me dites, que vous êtes des justes, de Vrais Chevaliers qui mèneront à son terme la Quête du Graal, vous qui supporterez de grandes souffrances et de grandes épreuves. En effet, vous êtes ceux à qui Notre-Seigneur a révélé ses secrets et ses mystères : il vous en a révélé une partie, car en transformant le cerf en un être spirituel immortel, il vous a montré la victoire qu'il remporta sur la croix alors qu'il avait pris enveloppe terrestre, c'est-à-dire chair humaine. En mourant, il vainquit la mort et nous ramena à la vie. Et c'est à juste titre qu'il est symbolisé par le cerf, car tout comme cet animal se rajeunit en abandonnant une partie de sa peau et de ses poils, de même Notre-Seigneur revint à la vie quand il laissa son enveloppe terrestre, c'est-à-dire la chair périssable qu'il avait prise dans le ventre de la Sainte Vierge. Et, parce qu'en la Sainte Vierge, il n'y avait pas de péché humain, il apparut sous l'aspect d'un cerf blanc sans tâche. Par ceux qui

étaient en sa compagnie, vous devez entendre les quatre évangélistes, ces bienheureux qui mirent par écrit une partie des actions de Jésus-Christ, qu'il accomplit aussi longtemps qu'il fut parmi nous, en tant qu'homme d'ici-bas. Sachez que jamais chevalier ne put connaître le sens profond de cette apparition, ni ce qu'elle pouvait représenter. Et le Seigneur des Cieux, béni entre tous, est apparu dans ce pays comme dans bien des terres à des justes et à des chevaliers, sous l'aspect d'un cerf et en compagnie de quatre lions, pour que ceux qui le verraient y cherchent un signe. Mais sachez que, désormais, il n'y aura plus jamais personne qui

<216b>

le voie sous cette apparence. »

Entendant ces paroles, les compagnons pleurent de joie et rendent grâce à Notre-Seigneur de leur avoir montré cela si clairement. Ils demeurent tout le jour avec l'ermite. Le lendemain, quand ils eurent entendu la messe et qu'ils allaient partir, Perceval prit l'épée que Galaad avait laissée et dit que, dorénavant, il la porterait. Et il laissa la sienne chez l'ermite. Après être partis et avoir chevauché jusqu'au début de l'après midi, ils approchèrent d'un château fortifié et bien situé, mais ils n'entrèrent pas à l'intérieur, car leur chemin suivait une autre direction. Alors qu'ils s'étaient un peu éloignés de la porte principale, ils virent arriver derrière eux un chevalier qui leur demanda :

« Seigneurs, cette jeune fille que vous emmenez avec vous est-elle vierge ?

- Par ma foi, dit Bohort, elle l'est vraiment, sachez-le bien. »

Quand le chevalier eut entendu cette réponse, il avança rapidement sa main et attrapa le cheval de la demoiselle par le mors, en disant :

« Au nom de la Sainte Croix, vous ne m'échapperez pas avant d'avoir sacrifié à la coutume de ce château. »

Quand Perceval voit que le chevalier retient sa sœur de cette façon, il en est très affecté et dit à celui-ci :

« Seigneur, en disant cela, vous n'agissez pas sagement, car une jeune fille, quel que soit le lieu où elle arrive, est dispensée de toutes les coutumes, surtout une aussi noble que celle-ci, fille de roi et de reine. »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, une dizaine de chevaliers en armes sortirent du château. Avec eux, venait une demoiselle qui tenait une écuelle d'argent dans sa main. Ceux-ci dirent aux trois compagnons :

« Chers seigneurs, il faut à toute force que cette demoiselle que vous emmenez avec vous satisfasse à la coutume de ce château. »

Galaad demande alors de quelle coutume il s'agit.

« Seigneur, lui répondit un chevalier, chaque jeune fille qui passe par ici doit remplir cette écuelle avec le sang de son bras droit. Aucune ne passe sans s'en acquitter.

- Que soit maudit, dit Galaad, le faux chevalier qui a instauré cette coutume, car, en vérité, elle est mauvaise et malfaisante. Et, Dieu m'en soit témoin, vous avez manqué de respect à cette demoiselle ; et, tant que j'en aurai

<216c>

la force et qu'elle aura confiance en moi, elle ne s'acquittera pas de ce que vous lui demandez.

- Sur mon salut, dit Perceval, je préférerais être tué.

- Moi de même, dit Bohort.

- Par ma foi, dit le chevalier, vous mourrez donc tous car vous ne pourriez résister même si vous étiez les meilleurs chevaliers au monde. »

Alors, ils s'élancent les uns vers les autres. Voilà que les trois compagnons envoient à terre les dix chevaliers avant même d'avoir brisé leurs lances. Ils prennent ensuite leurs épées et se mettent à les tuer comme s'ils étaient des bêtes. Ils les auraient tués très facilement, si n'étaient sortis les habitants du château accompagnés de soixante chevaliers en armes qui vinrent en aide à ceux-ci. A leur tête s'avancait un vieil homme qui dit aux compagnons :

« Ayez pitié de vous-mêmes et ne vous faites pas tuer. En vérité, ce serait une grande perte, car vous êtes des hommes de très grande valeur et de Bons Chevaliers. C'est pourquoi, nous voudrions vous prier de satisfaire à ce que nous vous demandons.

- Assurément, lui répondit Galaad, vous en parleriez en vain car jamais la coutume ne sera satisfaite, aussi longtemps que cette demoiselle me fera confiance.

- Comment, dit le vieil homme, voulez-vous donc mourir ?

- Nous n'en sommes pas encore là, lui répondit Galaad. Mais assurément, nous préférerions mourir plutôt que d'accepter la trahison que vous nous demandez. »

Alors commence le combat, extraordinaire de part et d'autre. Les chevaliers attaquent les compagnons de tous côtés. Mais Galaad, qui tient l'Épée aux Étranges Attaches, frappe de droite et de gauche et tue tous ceux qu'il atteint, si bien que tous les hommes qui le voient ne croient pas qu'il soit un homme mais quelque monstre. Il avance toujours sans jamais reculer et conquiert du terrain sur ses ennemis. Il lui est très utile que ses compagnons le protègent sur sa droite et sur sa gauche, de telle sorte qu'il ne peut être abordé que de face.

La bataille continua ainsi jusqu'à la fin de l'après midi et les trois compagnons ne connurent pas la défaite : ils ne perdirent pas du tout de terrain et se maintinrent jusqu'à ce que la nuit, devenue noire et obscure, force les combattants à se séparer.

<216d>

C'est ainsi que ceux du château déclarèrent qu'il leur fallait abandonner la bataille. Alors, le vieil homme qui avait parlé la première fois revint vers les trois compagnons et leur dit :

« Seigneur, par amitié et par courtoisie, nous vous prions de venir aujourd'hui vous loger chez nous. Nous vous promettons loyalement que nous vous laisserons demain au même endroit et dans l'état où vous êtes maintenant. Savez-vous pourquoi je le dis ? Je sais avec certitude qu'aussitôt que vous connaîtrez la raison de cette coutume, vous accepterez que la demoiselle fasse ce que nous exigeons d'elle.

- Seigneur, dit la demoiselle, allez-y, puisqu'il vous en prie. »

Et ils acceptèrent. Aussitôt ils s'accordent mutuellement une trêve et entrent tous ensemble dans le château. Jamais il n'y eut d'accueil plus joyeux que celui que les habitants du château réservèrent aux trois compagnons. Ils les firent descendre de cheval et se désarmer. Quand les compagnons eurent mangé, ils s'inquiétèrent de la coutume du château, comment elle avait été établie et pourquoi. Un des habitants leur dit aussitôt :

« Nous allons vous expliquer cela. »

« Il est vrai qu'il y a, en ces lieux, une demoiselle de qui nous dépendons, comme tous ceux du pays. Et ce château, comme bien d'autres choses, est à elle. Voilà maintenant deux ans, elle est tombée malade par la volonté de Notre-Seigneur. Après qu'elle eut été longtemps en langueur, nous avons cherché à savoir quelle maladie elle avait et nous nous sommes rendu compte qu'elle était pleine du mal que l'on appelle la lèpre. Nous avons alors fait venir tous les médecins, des environs et de très loin, mais pas un n'a pu nous indiquer un moyen de lutter contre sa maladie. Le lendemain, un homme réputé pour son savoir nous a dit que, si nous pouvions avoir une écuelle pleine du sang d'une jeune fille qui soit vierge en acte et en pensée et qui soit la fille d'un roi et d'une reine et la sœur du vierge Perceval, on en oindrait notre dame et elle guérirait sur le champ de sa maladie. »

« Après avoir entendu cela, nous avons établi que jamais aucune demoiselle vierge ne passerait par ici sans que nous ayons une pleine écuelle de son sang. Et nous avons mis des gardes aux portes de ce château pour arrêter toutes celles qui

<217a>

passeraient par là. Maintenant, vous avez appris pourquoi la coutume de ce château fut établie, et vous y êtes confrontés, vous ferez ce qu'il vous plaira. »

Alors, la demoiselle s'adressa aux trois compagnons et leur dit :

« Seigneur, vous voyez que la maîtresse de ces lieux est malade. Si je le veux, je peux la guérir ; si je le veux, elle peut ne pas en réchapper. Dites- moi donc ce que je dois faire.

- Au nom de Dieu, dit Galaad, si vous le faites, étant donné que vous êtes jeune, vous ne pouvez échapper à la mort.

- Par ma foi, dit elle, si je mourais pour cette guérison, ce serait un honneur pour moi et tous mes ancêtres. Et je dois le faire en partie pour vous, en partie pour eux. Car si vous vous affrontez demain, comme vous l'avez fait aujourd'hui, il y aura forcément de plus grandes pertes que ma mort. C'est pourquoi je vous annonce que je ferai leur volonté : ainsi cessera cette violence. Et je vous demande, au nom de Dieu, de me le permettre. »

Et ils le font, très malheureux.

La demoiselle appela alors les habitants et leur dit :

« Soyez heureux et joyeux, car la bataille de demain est annulée. Et je vous promets que, demain, je satisferai à la coutume comme les demoiselles y satisfont. »

Quand ils l'entendent, les habitants du château la remercient très chaleureusement. Et commence une fête plus joyeuse et plus grande encore qu'auparavant. Ils servent les compagnons de leur mieux et leur donnent les couches les plus somptueuses qu'ils peuvent.

Cette nuit- là, les trois compagnons furent fort bien servis et ils l'auraient été encore mieux, s'ils avaient voulu recevoir tout ce qu'on leur offrait. Le lendemain, quand ils eurent entendu la messe, la demoiselle vint dans la salle haute et commanda qu'on lui amène la dame qui était malade et devait trouver la guérison grâce à son sang. Les habitants du château dirent qu'ils le feraient volontiers. Ils allèrent alors la chercher dans la chambre où elle se trouvait. Quand les compagnons la virent, ils furent très frappés, car elle avait le visage si décomposé, si couvert de boutons et si abîmé par la

lèpre qu'on pouvait se demander comment elle arrivait à vivre avec une telle douleur. Quand ils la virent venir, ils se levèrent à son approche et la firent asseoir auprès d'eux. La dame demanda à la jeune fille qu'elle lui donne ce qu'elle lui avait promis, et celle-ci dit qu'elle le ferait

<217b>

volontiers. Alors, la jeune fille ordonna qu'on lui apporte l'écuelle. On la lui apporte, elle dégage son bras, se fait ouvrir une veine à l'aide d'une petite lame pointue et tranchante comme un rasoir. Le sang en jaillit aussitôt. Elle fait le signe de la croix, se recommande à Notre-Seigneur et dit à la dame :

« Madame, voici que je vais mourir afin d'obtenir votre guérison. Au nom de Dieu, priez pour mon âme, car je vois ma fin. »

Alors qu'elle disait ces mots, le cœur lui manqua à cause du sang qu'elle avait perdu. L'écuelle en était déjà entièrement pleine. Les compagnons coururent la soutenir et arrêtèrent l'écoulement de sang. Après avoir été un long moment en pâmoison, dès qu'elle put parler, elle dit à Perceval :

« Ha ! Cher frère ! Perceval ! Je me meurs pour la guérison de cette demoiselle. Aussi je vous prie de ne pas faire enfouir mon corps dans ce pays mais, aussitôt que je serai morte, mettez- moi dans une barque, dans le port le plus proche d'ici. Et laissez- moi aller là où le sort voudra m'emmener. Je vous le dis, cette cité de Sarras où il vous faudra aller en Quête du Saint Graal, vous n'y arriverez jamais assez vite pour ne pas m'y trouver, échouée sous la tour. Alors, faites en sorte pour moi et pour mon honneur de faire inhumer mon corps dans le palais céleste. Savez- vous pourquoi je vous le demande ? Parce que Galaad y reposera, et vous avec lui.

Quand Perceval entend cette requête, il accepte tout en pleurant et dit qu'il le fera volontiers. Puis, elle dit aux compagnons :

« Séparez- vous demain et que chacun suive sa voie jusqu'à ce que le sort vous rassemble chez le Roi Mehaignié, car ainsi le veut le Tout Puissant. C'est pourquoi Il vous l'ordonne par mon entremise, afin que vous agissiez ainsi. »

Ils disent qu'ils le feront. Elle les prie de faire venir pour elle son Sauveur et ils envoient chercher un saint ermite qui demeurait là, assez près du château, dans un petit bois. Il ne tarda guère à arriver, car l'urgence était grande. Il s'approcha de la demoiselle. Lorsqu'elle le vit arriver, elle tendit les mains vers son Sauveur et le reçut avec grande

<217c>

dévotion. Puis, aussitôt, elle quitta ce monde, ce dont les compagnons furent si affligés qu'ils pensaient ne pas trouver aisément le réconfort.

Ce même jour, la dame fut guérie, car, aussitôt qu'elle eut été lavée du sang de la sainte jeune fille, elle fut purifiée et guérie de la lèpre et sa peau, qui était auparavant noire et horrible d'aspect, retrouva une grande beauté. Les trois compagnons et tous ceux de l'endroit en furent très heureux. Ils prirent soin du corps de la demoiselle, comme elle l'avait demandé. Ils lui ôtèrent les entrailles et tout ce qu'ils devaient retirer, puis l'embaumèrent aussi précieusement que si c'eût été le corps de l'empereur. Ils firent construire un bateau, le firent couvrir d'un très riche drap de soie et y placèrent un lit magnifique. Une fois qu'ils eurent décoré le bateau le plus richement qu'ils le purent, ils y couchèrent le corps de la demoiselle et lui firent prendre la mer. Bohort dit à Perceval qu'il regrettait qu'il n'y ait pas avec le corps une lettre qui explique toute la parenté de la demoiselle, comment elle était morte, et toutes les aventures qu'elle avait aidé à mener à bien, afin que, s'il arrivait par hasard que le bateau soit trouvé en terre étrangère, on sache qui elle était.

« Je vous affirme, dit Perceval, que j'ai mis à son chevet une lettre qui explique toute sa parenté, comment elle a trouvé la mort et toutes les aventures qu'elle a aidé à mener à bien, de sorte que, si elle arrive dans un pays étranger, on saura bien qui elle est. »

Galaad lui dit qu'il avait très bien fait.

« Car, maintenant, quiconque trouvera son corps lui fera davantage honneur qu'auparavant, une fois qu'il aura appris la vérité sur ses qualités et sur sa vie. »

Aussi longtemps que les habitants du château purent voir le bateau, ils demeurèrent sur la rive ; et la plupart d'entre eux pleuraient tout attendris, car la demoiselle s'était conduite avec une grande noblesse, elle qui avait affronté la mort pour la guérison d'une étrangère : ils déclarèrent que jamais une jeune fille n'avait fait cela. Quand ils ne purent

<217d>

plus voir le bateau, ils rentrèrent dans leur château. Mais les compagnons dirent qu'ils n'y entreraient plus jamais, pour l'amour de la demoiselle qu'ils y avaient ainsi perdue. Ils restèrent dehors et demandèrent à ceux du dedans qu'ils leur préparent leurs armes. Ceux-ci le firent aussitôt.

Quand les trois compagnons furent montés à cheval et qu'ils eurent repris leur chemin, ils virent le temps s'obscurcir et les nues se charger lourdement de pluie. Ils se dirigèrent vers une chapelle qui était près du chemin, entrèrent à l'intérieur et laissèrent leurs chevaux à l'extérieur, sous un appentis. Ils observèrent que le mauvais temps s'était beaucoup aggravé. Il commença à tonner. Des éclairs apparurent et la foudre, aussi serrée que la pluie, se mit à tomber sur le château. Cette tempête si extraordinaire se maintint toute la journée au-dessus du château, si bien qu'il y eut plus de la moitié des murs abattus et renversés, ce dont les compagnons furent fort étonnés car ils n'auraient pas cru que, même en un an de tempête, le château pût être ainsi détruit, comme cela leur semblait être le cas d'après ce qu'ils voyaient de l'extérieur.

Quand, après vêpres, le temps se fut un peu calmé, les compagnons virent passer devant eux un chevalier très grièvement blessé qui s'enfuyait. Il répétait :

« Ha ! Dieu ! Venez à mon secours, car maintenant il y a urgence ! »

Derrière lui venait un autre chevalier accompagné d'un nain et il lui criait de loin :

« Vous êtes mort, vous n'y échapperez pas. »

Le premier tendait ses mains vers le ciel et disait :

« Cher Seigneur Dieu, venez à mon secours, ne me laissez pas mourir dans un état où mon âme serait dans d'aussi grandes tribulations que celle-ci semble l'être. »

A la vue du chevalier qui supplie ainsi Notre-Seigneur, les compagnons sont pris d'une très grande pitié, et Galaad annonce qu'il lui viendra en aide.

« Seigneur, dit Bohort, que ce soit plutôt moi, car il n'est pas nécessaire que vous vous donniez du mal pour un simple chevalier. »

Galaad le lui octroie, selon son vœu. Bohort va à son cheval, le monte et leur dit :

« Chers seigneurs, si je ne reviens pas, n'abandonnez pas pour autant votre Quête. Mais, mettez-vous en route au matin, chacun de votre côté, et cheminez

<218a>

jusqu'à ce que Notre-Seigneur nous donne d'être rassemblés tous les trois dans la

demeure du Roi Mehaignié. »

Ils lui souhaitent d'aller sous la protection de Notre-Seigneur ; eux deux se sépareront au matin l'un de l'autre. Bohort s'en va aussitôt et suit pour le secourir le chevalier qui est ainsi en train de supplier Notre-Seigneur. Mais, à présent, le conte se tait à son sujet et retourne aux deux compagnons qui sont restés dans la chapelle.

Maintenant le conte dit que, toute la nuit, Galaad et Perceval restèrent dans la chapelle et qu'ils prièrent beaucoup Notre-Seigneur qu'il protège Bohort et le guide où qu'il aille. Le matin, une fois le jour bien levé, la tempête terminée et le ciel apaisé, ils enfourchèrent leurs chevaux et se dirigèrent vers le château pour voir ce qui était arrivé à ses habitants. En arrivant à la porte, il s'aperçurent que tout était brûlé et que les murs étaient complètement abattus. Ils pénétrèrent à l'intérieur. Une fois entrés, ils furent encore plus étonnés, car ils n'y trouvèrent pas un homme ou une femme qui ne soit complètement brûlé. Ils cherchèrent à tous les étages et constatèrent de grands dommages et une grande perte en vies humaines. Lorsqu'ils arrivèrent dans la salle principale, ils trouvèrent les murs renversés, les parois écroulées et partout des chevaliers morts, comme si Notre-Seigneur les avait foudroyés et livrés à la tempête à cause de la mauvaise vie qu'ils avaient menée. Quand les compagnons virent cela, ils se dirent que c'était la vengeance du ciel.

« Et tout cela ne serait pas arrivé, s'il n'avait fallu apaiser le courroux du Créateur du monde. »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, ils entendirent une voix qui leur dit :

« Ceci venge le sang des jeunes filles vertueuses, ce sang qui a été ici répandu pour la guérison terrestre d'une pécheresse endurcie. »

Lorsqu'ils entendirent ces propos, ils se dirent que la vengeance de Notre-Seigneur était terrible et qu'il est bien fou, celui qui va contre sa volonté, qu'il s'agisse

<218b>

de vie ou de mort.

Quand les deux compagnons eurent parcouru en tous sens le château et constaté la grande hécatombe qui s'y était produite, ils trouvèrent au pied d'une chapelle un cimetière rempli d'arbrisseaux feuillus, d'herbe verte et de belles tombes. Il y en avait bien une soixantaine. Ce lieu était si beau et si plaisant qu'il ne semblait pas avoir été atteint par la tempête ; et il ne l'avait pas été, car là reposaient les corps des jeunes filles qui étaient mortes pour sauver la dame.

Après être entrés dans le cimetière, sans descendre de cheval, ils avancèrent jusqu'aux tombes. Ils trouvèrent sur chacune le nom de celle qui reposait là. Ils poursuivirent la lecture des épitaphes, si bien qu'ils constatèrent que reposaient là douze jeunes filles, toutes filles de roi et issues d'un haut lignage. A cette vue, les deux compagnons se dirent que les habitants du château et du pays avaient maintenu dans ce château une coutume bien mauvaise et malfaisante, et que bien de puissants lignages en avaient été abaissés ou anéantis par la mort de ces jeunes filles en ce lieu. Après être restés là jusqu'au matin et en avoir assez vu, les deux compagnons s'en allèrent et cheminèrent jusqu'à la forêt. En arrivant à son orée, Perceval dit à Galaad :

« Seigneur, c'est aujourd'hui qu'il nous faut nous séparer et aller chacun de notre côté. Je vous recommande à Notre-Seigneur. Qu'il nous accorde de pouvoir nous retrouver bientôt. En effet, jamais je n'ai rencontré d'homme dont la compagnie me semble aussi douce et aussi agréable que la vôtre. C'est pourquoi cette séparation me peine plus que vous ne le croyez, mais il nous faut le faire, puisque tel est le désir de Notre-Seigneur. »

Alors, il ôte son heaume et Galaad fait de même. Ils s'embrassèrent en se quittant, car ils se portaient une très profonde amitié ; on pourrait même dire qu'ils furent liés jusqu'à la mort, car l'un ne survécut que très peu de temps à l'autre. Ainsi se séparèrent les deux compagnons, à l'entrée d'une forêt que ceux du pays appelaient Aube. Et chacun s'y enfonça,

<218c>

en suivant son chemin. Le conte cesse maintenant de parler d'eux et revient à Lancelot, car il n'en a rien dit pendant longtemps.

Le conte dit maintenant que, lorsque Lancelot fut arrivé sur les rives de la Marcoise, il se vit cerné par trois choses qui ne le tranquillisaient pas beaucoup. En effet, d'un côté se trouvait une grande forêt où l'on pouvait se perdre, de l'autre il y avait deux hautes et vénérables masses rocheuses, et du troisième l'eau profonde et sombre. Ces trois obstacles le conduisirent à se dire qu'il ne bougerait pas de là, mais attendrait l'intervention miséricordieuse de Notre-Seigneur. Il resta ainsi jusqu'à la nuit.

Au moment où la nuit commence à l'emporter sur le jour, Lancelot ôte son armure et se couche à côté d'elle. Il se recommande à Notre-Seigneur et demande de son mieux, dans sa prière, que Notre-Seigneur ne l'oublie pas mais lui envoie le secours qu'il sait utile à son âme comme à son corps. Quand il eut demandé cela, il s'endormit, le cœur davantage préoccupé de Notre-Seigneur que des choses terrestres. Dès qu'il fut endormi, une voix vint lui dire : « Lancelot, lève-toi, prends tes armes et entre dans le premier navire que tu trouveras. » A ces mots, il sursaute et ouvre les yeux. Il voit autour de lui une si grande clarté qu'il est convaincu qu'il fait grand jour. Mais il ne se passe guère de temps avant qu'elle ne s'évanouisse, si bien qu'il ne sait pas ce qu'elle est devenue. Il lève la main, se signe et prend ses armes. Il se recommande à Notre-Seigneur puis se prépare. Dès qu'il est entièrement équipé et qu'il a ceint son épée, il regarde vers la rive et voit un navire sans voiles et sans rames. Il se dirige de ce côté et pénètre à son bord. Aussitôt qu'il s'y trouve, il lui semble que le navire dégage les odeurs les plus agréables au monde et qu'il est rempli des meilleures nourritures qu'ait jamais goûtées un homme ici-bas. Il est alors cent

<218d>

fois plus heureux qu'auparavant, car il a maintenant, à ce qu'il croit, tout ce qu'il a jamais désiré dans sa vie. Il en rend grâce à Notre-Seigneur. Il s'agenouille à même le navire et dit :

« Cher Père Jésus-Christ, je ne vois pas de qui cela pourrait venir sinon de Toi, car je vois désormais mon cœur dans une si grande joie et dans de si grandes délices que je ne sais si je suis sur terre ou au Paradis terrestre. »

Alors, il s'adosse au bordage du bateau et s'endort dans cette grande joie. Toute la nuit, Lancelot dort dans un tel contentement qu'il ne lui semblait plus être le même que d'ordinaire, mais avoir été transformé. Au matin, quand il s'éveilla, il regarda tout autour de lui et vit, au milieu du bateau, un magnifique lit, des plus somptueux. Au milieu du lit reposait une jeune fille morte, dont rien ne paraissait sinon son visage découvert. Dès qu'il la voit, Lancelot lève la main et se signe. Il remercie Notre-Seigneur de lui avoir préparé cette compagnie et s'approche d'elle. Il apprendrait volontiers d'où elle est et quel est son lignage. Il la regarde tant de tous côtés qu'il voit sous sa tête une lettre. Il avance vivement la main, prend celle-ci et la déplie. Il y trouve écrit ceci :

« Cette demoiselle était la sœur de Perceval le Gallois. Elle fut toujours vierge, en pensée et en action. C'est elle qui changea le baudrier de l'Épée aux Étranges Attaches que Galaad, le fils de Lancelot du Lac, porte désormais. »

Ensuite, il trouve exposés dans la lettre toute sa vie, la façon dont elle était morte et

comment les trois compagnons, Galaad, Bohort et Perceval, l'avaient mise dans le linceul et dans le bateau, ainsi qu'on la voit, suivant le commandement de la voix divine. Dès que Lancelot connaît la vérité, il est encore plus heureux qu'auparavant. En effet, il est très content que Bohort et Galaad soient ensemble. Il remet la lettre à sa place et revient au bordage du bateau. Il prie Notre-Seigneur qu'il lui donne de retrouver Galaad son fils avant que cette Quête ne prenne fin, afin de le voir, de lui parler et de se réjouir en sa compagnie. Pendant que Lancelot était en prières, il vit le bateau s'approcher de vénérables rochers. Assez près de ces rochers vers lesquels la nef se dirigeait, il y avait une petite chapelle et, devant sa porte, était assis un vieil homme aux cheveux blancs.

<219a>

Pendant que le bateau s'approche, Lancelot salue de loin le vieillard et celui-ci lui rend son salut avec beaucoup plus de vigueur que Lancelot ne l'en aurait cru capable. Il se lève de l'endroit où il était assis, s'approche du bord du bateau et s'assied sur une motte de terre. Il demande à Lancelot quelle aventure l'a amené de ce côté et le chevalier lui conte son histoire, comment Fortune l'a conduit vers cet endroit où il n'était jamais venu, lui semble-t-il.

Alors, l'homme lui demande qui il est, et il se nomme. Dès que l'homme apprend qu'il s'agit de Lancelot du Lac, il se demande vraiment comment ce chevalier est entré dans le bateau. Et il demande au chevalier qui se trouve avec lui.

« Seigneur, lui répond Lancelot, venez voir, si vous le désirez. »

Le vieil homme entre aussitôt dans le bateau et trouve la demoiselle et la lettre. Après l'avoir lue de bout en bout et avoir appris ce qui concernait l'Épée aux Étranges Attaches, il dit :

« Ha ! Lancelot, je ne pensais pas vivre assez pour connaître le nom de cette épée. Tu peux bien dire maintenant que tu n'as pas de chance, toi qui n'as pas contribué à achever cette noble aventure que ces trois hommes de valeur ont vécue, eux que l'on pensa parfois moins vaillants que toi. Maintenant, il est avéré et manifeste qu'ils sont des hommes de valeur, de Vrais Chevaliers dévoués à Dieu, plus que tu ne l'as été. Quant à toi, quoi que tu aies fait autrefois, je suis sûr que si désormais tu voulais te garder de commettre le moindre péché mortel et d'aller contre ton Créateur, tu pourrais encore trouver grâce auprès de Celui en qui toute pitié habite, Lui qui t'a déjà rappelé à la voie de vérité. Mais raconte-moi maintenant comment tu es entré dans ce navire. »

Lancelot le lui raconte et le vieil homme lui répond tout en pleurant :

« Lancelot, sache que Notre-Seigneur t'a montré sa grande bienveillance quand il t'a mis en présence d'une jeune fille si noble et si sainte. Prends donc garde désormais de rester chaste en pensée et en action, de sorte que ta chasteté s'accorde avec sa virginité : c'est ainsi que vous pourrez rester longtemps en compagnie. Promets - lui du fond du cœur qu'en vérité, tu ne feras jamais rien que tu penses être une mauvaise action envers ton Créateur. Et maintenant va-t-en, car tu ne dois pas rester davantage ; en effet, s'il plaît à Dieu,

<219b>

tu arriveras juste à temps dans la maison que tu désires tant atteindre.

- Et vous, seigneur, demande Lancelot, resterez-vous ici ?

- Oui, car il doit en être ainsi. »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, le vent frappa le bateau et lui fit quitter les rochers. Voyant qu'ils s'éloignent l'un de l'autre, ils se recommandent mutuellement à Dieu et le

vieil homme retourne vers sa chapelle. Mais, avant de quitter les rochers, il le salue en criant aussi fort qu'il le peut :

« Ha ! Lancelot ! Soldat du Christ ! Au nom de Dieu, ne m'oublie pas et demande au Vrai Chevalier Galaad, que tu auras bientôt à tes côtés, qu'il prie Notre-Seigneur d'avoir pitié de moi, en sa douce miséricorde ! »

Voilà ce que criait le vieil homme à Lancelot, qui était très heureux de la nouvelle qu'il lui avait apprise : Galaad devait prochainement être son compagnon. Il s'approcha du bord du bateau, se prosterna sur les coudes et sur les genoux et demanda dans ses prières et oraisons que, par sa grande miséricorde, Notre-Seigneur le conduise en un lieu où lui, Lancelot, pourrait réaliser ce que Lui plairait.

Lancelot resta ainsi plus d'un mois dans le bateau sans jamais en sortir. Et si quelqu'un demandait de quoi il vécut pendant cette période, puisqu'il n'avait pas trouvé de vivres dans le bateau, le conte lui répondrait que le Très Haut, qui nourrit de la manne le peuple d'Israël au désert et qui fit sortir l'eau de la roche pour l'abreuver, soutint le chevalier de la façon suivante : chaque matin, aussitôt qu'il avait terminé ses prières et qu'il avait demandé au Très Haut de ne pas l'oublier mais de lui envoyer du pain comme le père doit le faire pour son fils, chaque fois que Lancelot avait fait cette prière, il se trouvait si repu et rassasié, si empli de la grâce du Saint-Esprit qu'il avait l'impression d'avoir goûté les meilleurs mets au monde. Après avoir ainsi navigué longtemps, sans sortir une seule fois du bateau, voilà qu'il accosta un jour, en pleine nuit, près d'une forêt, à l'orée d'un bois. Il écouta alors attentivement et entendit venir un chevalier dont la monture faisait un très grand vacarme

<219c>

dans le bois. Après être arrivé à découvert et avoir vu le bateau, il mit pied à terre, ôta à son cheval selle et mors et le laissa aller là où il le voulait. Puis, il s'approcha du bateau, se signa et y entra tout en armes.

Quand Lancelot vit venir le chevalier, il ne courut pas prendre ses armes, pensant que se réalisait la promesse que le vieil homme lui avait faite à propos de Galaad, qui serait avec lui et lui tiendrait compagnie pendant un moment. Il se met debout et dit au chevalier :

« Seigneur chevalier, soyez le bienvenu. »

L'autre, qui ne croyait pas qu'il y eût là âme qui vive, lui répond aussitôt très surpris :

« Seigneur, que la chance soit avec vous. Et, au nom de Dieu, si cela peut être, dites-moi qui vous êtes ; je désire en effet beaucoup le savoir. »

Et il se nomme, disant qu'il s'appelle Lancelot du Lac.

« Vraiment, seigneur, je suis heureux que vous soyez auprès de moi. Au nom de Dieu, je désirais vous voir et vous avoir pour compagnon plus que quiconque au monde. Je dois bien le souhaiter, puisque vous êtes à mon commencement. »

Alors, le chevalier ôte son heaume et le pose au milieu du bateau.

Lancelot lui demande :

« Ha ! Galaad ! Est-ce vous ?

- Oui, Seigneur, c'est bien moi, en vérité. »

A ces mots, Lancelot court vers lui les bras tendus. Dès qu'ils se sont embrassés et

qu'ils se sont manifestés une très grande joie – on ne pourrait en imaginer de plus grande –, chacun demande à l'autre de ses nouvelles. Et chacun raconte ses aventures, telles qu'elles leur sont arrivées depuis leur départ de la cour. Ils restent à parler ainsi jusqu'à ce que le jour soit haut et beau. Le lendemain, quand le soleil se fut levé et que le jour apparut, ils se virent, se reconnurent et se manifestèrent l'un à l'autre une joie extraordinaire. Quand Galaad vit la demoiselle qui reposait dans le bateau, il reconnut aussitôt celle qu'il avait vue quelque temps auparavant. Il demanda à Lancelot s'il savait qui était cette demoiselle.

« Oui, je le sais avec certitude, car la lettre qui se trouve à son chevet explique précisément son histoire. Mais, au nom de Dieu, dites- moi si vous avez mené à bien l'aventure

<219d>

de l'Épée aux Étranges Attaches, et si vous avez déjà été en un lieu où vous ayiez pu la voir.

- La voici. »

Dès qu'il l'a examinée, Lancelot est sûr que c'est elle. Il la prend par le pommeau et commence à embrasser celui- ci, ainsi que son fourreau et son fer. Alors, il demande à Galaad de lui dire comment il l'a trouvée, en quel lieu. Et celui- ci lui raconte l'histoire du bateau que la femme de Salomon fit construire autrefois. Il lui raconte l'histoire des trois fuseaux et comment Eve, la première mère avait planté le premier arbre, et comment à partir de là les fuseaux étaient naturellement de couleurs blanche, verte et vermeille. Quand il lui eut raconté l'histoire du bateau et des inscriptions qu'ils y trouvèrent, Lancelot lui dit que jamais une aussi noble aventure que celle- ci n'était arrivée à un chevalier.

Lancelot et Galaad restèrent dans ce bateau plus d'une demi-année et en de telles dispositions qu'il n'y en avait pas un qui n'entende servir son Créateur du fond du cœur. Bien des fois, ils arrivèrent sur des îles inhospitalières, loin des hommes, là où ils ne voyaient que bêtes sauvages. Ils y trouvèrent de prodigieuses aventure s qu'ils menèrent à bien, par leur vaillance et par la grâce du Saint-Esprit, qui les soutenait en toute circonstance. Et le conte du Saint Graal n'en fait pas mention, parce que celui qui voudrait raconter tout ce qui leur arriva devrait s'y arrêter trop longtemps.

Après Pâques, au temps nouveau, lorsque toute chose reverdit et que les oiseaux chantent dans les bois leurs doux chants variés pour le commencement de la belle saison, lorsque tout est plus joyeux qu'aux autres saisons, à ce moment, voilà ce qui leur arriva. Un jour, à midi, ils arrivèrent à l'orée d'une forêt, devant une croix, et ils virent alors sortir de la forêt un chevalier en armure blanche. Il était très richement équipé et menait par sa main droite un cheval blanc. Quand il vit le bateau qui avait accosté, il se dirigea de son côté le plus vite qu'il le put et salua les deux chevaliers au nom du Très Haut. Il dit à Galaad :

« Seigneur chevalier, vous êtes assez resté

<220a>

avec votre père. Sortez donc de ce bateau et montez sur ce très beau cheval blanc. Allez là où le hasard vous mènera dans le royaume de Logres, en cherchant les aventure s et en les menant à bien. »

Dès qu'il entend cela, Galaad court jusqu'à son père, l'embrasse très tendrement et lui dit en pleurant :

« Cher doux seigneur, je ne sais si je vous reverrai un jour. Je vous recommande au Vrai Corps de Jésus-Christ. Qu'il vous garde à son service. »

L'un et l'autre commencent alors à pleurer.

Pendant que Galaad sortait du bateau et montait sur son cheval, une voix vint à eux et leur dit :

« Que chacun pense donc à bien agir, car vous ne vous verrez plus jamais l'un l'autre jusqu'au jour terrible où Notre-Seigneur rendra à chacun selon son mérite : ce sera le Jour du Jugement dernier. »

Tous deux recommencèrent alors à pleurer. Ayant entendu cette parole, Lancelot en larmes dit à Galaad :

« Fils, puisque je me sépare de toi à tout jamais, prie le Très Haut pour moi qu'il ne me laisse pas abandonner son service. Qu'il me garde plutôt de façon que je sois son serviteur sur terre et dans le ciel. »

Galaad lui répondit :

« Seigneur, aucune prière ne vaut autant que la vôtre. Qu'il vous souvienne donc de vous. »

Aussitôt ils se séparèrent l'un de l'autre. Galaad entra dans la forêt. Le vent d'une force extraordinaire qui frappa le bateau eut vite fait d'éloigner Lancelot de la rive. C'est ainsi que Lancelot se trouva seul dans le bateau, en compagnie du seul corps de la demoiselle. Il resta bien un mois entier en mer en dormant très peu. Il veilla beaucoup et pria Notre-Seigneur en pleurant très doucement qu'il le mène en un lieu où il pourrait voir quelque signe du Saint Graal.

Un soir, autour de minuit, voilà que le bateau accosta au pied d'un très beau château, puissamment fortifié et bien situé. A l'arrière du château, il y avait une porte qui donnait sur l'eau et était toujours ouverte, nuit et jour. De ce côté, les habitants n'avaient pas de garde, car il y avait toujours deux lions, dans l'enfilade l'un de l'autre, qui gardaient l'entrée, de sorte qu'on

<220b>

ne pouvait passer sinon entre eux, si l'on avait voulu entrer par cette porte.

.

A l'heure où le bateau arriva de ce côté, la lune brillait, si claire qu'on pouvait très bien voir de près comme de loin. A l'instant même, Lancelot entendit une voix qui lui dit :

« Sors de ce bateau et entre dans ce château où tu trouveras une grande partie de ce que tu cherches et que tu as tant désiré voir. »

Dès qu'il entend cela, il court aussitôt jusqu'à ses armes, les prend et ne laisse dans le bateau rien de ce qu'il y avait apporté. Une fois qu'il en est sorti, il va vers la porte, y trouve les deux lions et est sûr qu'il ne pourra échapper au combat. Il porte alors sa main à son épée et s'apprête à se défendre. A peine Lancelot a-t-il tiré son épée qu'il regarde en l'air et voit venir une main tout enflammée qui lui donne un coup si violent sur le bras que l'épée lui vole hors des mains. Alors, il entend une voix qui lui dit : « Ha ! Homme de peu de foi, mauvais croyant, pourquoi te fies-tu davantage à ton bras qu'à ton Créateur ? Tu es bien malheureux, toi qui ne crois pas que Celui au service de qui tu t'es mis ne puisse valoir davantage que tes armes. »

Lancelot est si surpris par ces propos et par la main qui l'a frappé qu'il tombe à terre, tout étourdi et dans un tel état qu'il ne sait s'il fait jour ou nuit. Mais, au bout d'un moment, il se relève et dit :

« Ha ! Cher Père, Jésus-Christ, je Vous remercie et Vous adore pour avoir daigné me reprendre pour mes fautes. Je vois bien maintenant que Vous me considérez comme votre serviteur, puisque Vous me montrez mon manque de foi. »

Alors, Lancelot reprend son épée et la remet au fourreau. Il déclare que, ce jour- là, il ne l'en tirera plus et se mettra plutôt sous la protection de Notre-Seigneur.

« S'il lui plaît que je meure, mon âme sera ainsi sauvée. »

Et, s'il en réchappe, cela lui sera compté comme un grand honneur. Alors, il fait le signe de la croix sur son visage, se recommande à Notre-Seigneur et s'approche des lions. Ceux- ci s'assoient aussitôt qu'ils le voient venir et ne manifestent pas la moindre volonté de lui faire du mal. Il suit la grande rue, remonte dans l'enceinte jusqu'à ce qu'il arrive au bâtiment principal de l'endroit. Dans le château, tous étaient

<220c>

déjà couchés car il pouvait bien être minuit. Aussi Lancelot ne trouva-t- il personne pour lui tenir l'étrier, puisque tous dormaient. Il attache le cheval à un arbre, arrive à l'escalier, monte jusqu'à ce qu'il arrive dans la grande salle, armé comme il l'était. Une fois en haut, il regarde partout mais ne voit ni homme ni femme, ce dont il est très étonné. En effet, il n'aurait jamais pensé qu'un si beau palais et de si belles salle s puissent ne contenir personne. Il continue et se dit qu'il avancera jusqu'à ce qu'il ait trouvé des gens qui lui disent où il est arrivé, car il ne sait pas dans quel pays il se trouve. Lancelot a marché jusqu'à une chambre dont la porte est bien fermée. Il y appuie la main et pense débloquent cette porte, mais il n'y parvient pas. Il y met tous ses efforts, mais il ne peut parvenir à entrer. Alors, il écoute et entend une voix qui chante, mais il ne sait s'il est question de choses mortelles ou spirituelles. Il lui semble qu'elle dit :

« Gloire et honneur à toi, Père des Cieux ! »

Quand Lancelot entendit ce que la voix disait, son cœur en fut touché et il s'agenouilla devant la chambre, convaincu que le Saint Graal s'y trouvait. En pleurs, il dit :

« Cher doux Père, Jésus-Christ, si j'ai jamais fait quelque chose qui T'ait plu, Cher Seigneur, par pitié, ne m'humilie pas au point de ne rien me montrer de ce que je suis en train de chercher. »

Aussitôt que Lancelot eut dit cela, il regarda devant lui et vit la porte de la chambre s'ouvrir. Et, à l'instant même, en sortit une clarté aussi grande que si le soleil avait là son séjour ; à cause de cette grande lumière qui sortait de la chambre, toute la maison fut éclairée comme si tous les cierges du monde y avaient été allumés. A cette vue, Lancelot ressentit une si grande joie et un si grand désir de voir d'où cette clarté venait qu'il en oublia tout. Il arriva à la porte de la chambre, voulut entrer à l'intérieur de celle- ci, quand une voix lui dit :

« Fuis, Lancelot, n'entre pas, car tu ne dois pas le faire. Et si, malgré cette défense, tu entres dans cette pièce, tu t'en repentir as. »

<220d>

A ces mots, Lancelot recule, très affligé. Il serait volontiers entré dans la pièce, mais s'en éloigne toutefois, à cause de l'interdiction qu'il a reçue. Il regarda à l'intérieur de la chambre, vit sur une table d'argent le Saint Vase recouvert d'une riche étoffe de soie vermeille. Il vit tout autour des anges qui servaient le Saint Vase : les uns tenaient des encensoirs d'argent et des cierges allumés, les autres tenaient des croix et des

ornements d'autel. Il n'y en avait pas un dont le service n'ait quelque utilité. Devant le Saint Vase était assis un vieil homme, vêtu comme un prêtre. Il semblait qu'il fût en train de célébrer le sacrement de la messe. Au moment où il devait élever le corps du Christ, il sembla à Lancelot qu'au-dessus des mains du vieil homme, en l'air, il y avait trois hommes et d'eux d'entre eux semblaient remettre le plus jeune entre les mains du prêtre. Il l'élevait et se comportait comme s'il voulait le montrer au peuple. Lancelot qui regarde cela s'en étonne beaucoup, car il voit le prêtre si chargé de celui qu'il tient qu'il pense qu'il devrait tomber à terre. Quand il voit cela, il veut aller l'aider, car il lui semble qu'aucun de ceux qui sont avec lui ne veulent le secourir. Son désir d'y aller est alors tel qu'il ne se souvient pas de l'interdiction qui lui a été faite de ne pas pénétrer dans la pièce.

Il va alors jusqu'à la porte d'un bon pas et dit :

« Cher Père Jésus-Christ, que ne me soit pas compté pour ma peine ou ma damnation le fait d'aller aider ce prêtre, qui en a besoin. »

Il entre alors dans la pièce et se dirige vers la table d'argent. Au moment même où il s'en approche, il sent un souffle de vent qui lui semble aussi chaud que s'il était mêlé de feu ; et ce souffle le frappe au visage si violemment qu'il est sûr d'avoir le visage brûlé. Il est alors incapable d'avancer, car il a été si profondément atteint qu'il en a perdu l'usage de ses membres, de l'ouïe et de la vue : il n'a plus aucun membre dont il puisse se servir. Alors, il sent plusieurs mains qui le saisissent. Après l'avoir transporté en tous sens, elles le jettent hors de la chambre et le laissent là.

<221a>

Le lendemain, quand le jour parut, clair et beau, et que les habitants du château furent levés, ils trouvèrent Lancelot étendu devant la porte de la chambre et se demandèrent qui il pouvait être. Ils l'invitent à se lever, mais il ne donne pas l'apparence de les entendre et ne remue pas. A cette vue, les habitants se disent qu'il est mort. Ils lui enlèvent rapidement son équipement et l'examinent de haut en bas pour savoir s'il est en vie. Ils constatent qu'il n'est pas mort mais bien plein de vie. Cependant, il est incapable de parler et ressemble tout à fait à une motte de terre. Les habitants l'attrapent à plusieurs et l'emportent dans leurs bras jusqu'à une chambre. Ils le couchent dans un lit somptueux, à l'écart, pour que le bruit ne le dérange pas. Ils prennent soin de lui autant qu'ils le peuvent. Ils sont toute la journée à côté de lui et s'adressent à lui bien des fois pour savoir s'il peut parler, mais il ne répond jamais rien. Et il ne donne pas l'impression d'avoir jamais parlé. Ils observent son pouls et ses veines et disent qu'il est bien surprenant, ce chevalier qui est en vie et ne peut leur parler. D'autres disent qu'ils ne voient pas d'où cela peut venir, s'il ne s'agit pas d'un châtiment ou d'un signe de Notre-Seigneur. Ce jour entier, puis le troisième et le quatrième, les habitants du château restèrent auprès de Lancelot. Les uns disaient qu'il était mort ; les autres, qu'il était vivant.

« Au nom de Dieu, dit un vieil homme qui se trouvait là et qui connaissait bien la médecine, je vous assure qu'il n'est pas mort ; au contraire, il est aussi plein de vie que le plus fort de nous tous. C'est pourquoi je vous conseille de prendre soin de lui généreusement, jusqu'à ce que Notre-Seigneur lui fasse recouvrer la santé qu'il avait autrefois. Alors, nous saurons ce qui lui est arrivé, qui il est et de quel pays il vient. Assurément, si j'ai su un jour quelque chose, je crois qu'il a été un des meilleurs chevaliers au monde et qu'il le sera encore, s'il plaît à Notre-Seigneur. En effet, d'après moi, il n'a pas à craindre la mort pour le moment. En revanche, je n'exclus pas qu'il puisse languir encore longtemps dans l'état où il se trouve maintenant. »

Voici donc ce que dit le vieil homme, qui était assurément d'une très grande sagesse, de Lancelot. Et il ne donna aucune

<221b>

explication qui ne se soit trouvée vérifiée par la suite. En effet, les habitants du château s'occupèrent ainsi de lui pendant vingt-quatre jours et vingt-quatre nuits durant lesquelles jamais il ne but ni ne mangea, jamais un mot ne sortit de sa bouche et jamais ni ses mains, ni ses pieds, ni aucun de ses membres ne remuèrent. Et rien de ce que l'on pouvait voir en lui ne donnait l'apparence qu'il fut en vie. Cependant, chaque fois qu'on lui administrait un soin, on voyait bien qu'il était en vie. Tous et toutes le plaignaient beaucoup et disaient :

« Dieu ! Quel dommage ! Ce chevalier qui semblait si vaillant, si plein de qualités et si beau, Dieu l'a maintenant mis dans cet état, cette prison. »

Voilà ce que les habitants du château répétaient à propos de Lancelot, en pleurant. Et ils étaient incapables en l'observant de reconnaître Lancelot. Cependant, il y avait là bien des chevaliers qui l'avaient vu de nombreuses fois et qui auraient dû le reconnaître. Lancelot resta étendu ainsi vingt-quatre jours, pendant lesquels les habitants ne s'attendaient à rien d'autre que sa mort. Le vingt quatrième jour, aux alentours de midi, voilà qu'il ouvrit les yeux. Quand il vit les gens, il commença à manifester une très grande peine et dit :

« Ha ! Dieu ! Pourquoi m'avez- vous réveillé si rapidement ? Car j'étais à l'instant plus heureux que je ne le serai désormais. Ha ! Cher Père Jésus-Christ, qui pourrait être assez bienheureux et assez sage pour contempler ouvertement les grandes merveilles de vos secrets, dont mon regard de pécheur et ma vue souillée par la très grande ordure du monde ont été privés ? »

Quand ceux qui étaient autour de Lancelot l'entendirent, ils furent très joyeux et lui demandèrent ce qu'il avait vu.

« J'ai, répondit- il, vu de telles merveilles et éprouvé un telle félicité que ma langue ne pourrait vous les décrire. Et mon esprit même n'aurait pu l'imaginer, tant ce furent de grandes choses : ce que j'ai vu n'était pas de ce monde mais du monde spirituel. Et si mon péché et mon malheur n'avaient pas été grands, j'aurais vu plus longtemps ce spectacle qui, à cause de la grande déloyauté que Dieu avait vue en moi, m'a fait perdre la vue et l'usage de mon corps. »

<221c>

Alors, Lancelot dit à ceux qui étaient là :

« Chers seigneurs, je me demande vraiment comment je me suis retrouvé ici, car je ne me rappelle pas la façon dont j'y suis parvenu. »

Ceux- ci lui dirent tout ce qu'ils avaient vu le concernant, comment il était resté avec eux vingt-quatre jours dans un état où ils ignoraient s'il était vivant ou mort. En les entendant, Lancelot commença à réfléchir à ce que signifiait le fait d'être resté si longtemps dans cet état. Et, finalement, il réalisa qu'il avait servi L'Ennemi pendant vingt-quatre ans : c'est pourquoi Notre-Seigneur lui avait infligé une pénitence qui lui avait fait perdre l'usage de son corps pendant vingt-quatre jours. Alors Lancelot regarda devant lui et vit la haine qu'il avait portée près d'une demi-année et dont il se voyait maintenant privé, ce dont il était très peiné, car il lui sembla que, sur ce point, il avait enfreint son vœu. Les habitants lui demandent comment il se sent et il répond qu'il est en bonne santé, grâce à Dieu.

« Mais, au nom de Dieu, dites- moi dans quel lieu je me trouve. »

Ceux- ci lui répondent qu'il est au château de Corbenic.

Alors se présenta devant Lancelot une demoiselle qui lui apportait un vêtement de lin frais et neuf, mais il ne voulut pas le revêtir et prit la haine. Quand ceux qui se trouvaient autour de lui virent cela, ils lui dirent :

« Seigneur chevalier, vous pouvez laisser la haine car votre Quête est achevée. C'est en vain que vous vous donneriez davantage de peine pour trouver le Saint Graal ; en effet, sachez que vous n'en verrez pas plus que ce que vous avez vu. Que Dieu nous amène à présent ceux qui doivent en voir davantage. »

Malgré ces paroles, Lancelot ne voulut rien abandonner de ses habitudes, prit la haine, la passa, puis mit par dessus le vêtement de lin et ensuite le vêtement d'écarlate qu'on lui apporta. Une fois qu'il est habillé et équipé, tous les habitants de l'endroit viennent le voir et tiennent pour un grand prodige ce que Dieu a fait de lui. Ils n'ont pas à l'observer longtemps pour le reconnaître et lui disent :

« Ha ! Seigneur Lancelot ! Est- ce vous ? »

Et il leur répond que c'est bien lui. Alors une grande et extraordinaire

<221d>

joie gagne l'endroit. Les nouvelles se répandent si bien des uns aux autres que le Roi Pellés en entend parler. En effet, un chevalier lui dit :

« Sire, je peux vous annoncer une chose étonnant e.

- Laquelle ?, demande le roi.

- Par ma foi, ce chevalier qui est resté étendu comme mort si longtemps est à présent debout et en bonne santé. Et sachez que c'est monseigneur Lancelot du Lac. »

A ces mots, le roi est très heureux et se rend auprès de Lancelot. Quand le chevalier le voit arriver, il se lève pour aller à sa rencontre et lui souhaite la bienvenue. Il lui réserve un accueil très chaleureux. Le roi lui donne des nouvelles de sa chère fille, celle en qui Galaad avait été engendré : elle est morte. Lancelot en est très peiné parce qu'elle était une femme de grande noblesse et d'un très haut lignage. Lancelot demeura là quatre jours, ce dont le roi eut une très grande joie, car il avait très longtemps désiré le retenir auprès de lui. Le cinquième jour, tandis qu'ils s'asseyaient pour le repas, voilà que le Saint Graal avait déjà garni les tables si magnifiquement qu'aucun homme n'aurait pu imaginer une plus grande abondance.

Pendant qu'ils mangeaient là, il leur arriva une aventure qu'ils tinrent pour extraordinaire. En effet, ils virent clairement les portes de la grande salle se fermer sans que personne les ait poussées. Ils en furent très surpris. Un chevalier, entièrement équipé, monté sur un grand cheval, arriva devant la porte principale et commença à crier :

« Ouvrez, ouvrez. »

Ceux qui se trouvaient là ne voulurent pas lui ouvrir. Il continua toutefois à crier et les dérangea tant que le roi lui-même se leva de table, vint à une des fenêtres de la grande salle, du côté où le chevalier se trouvait. Il le regarda et, quand il l'eut vu en attente devant la porte, il lui dit :

« Seigneur chevalier, vous n'entrerez pas ici ; et jamais personne qui soit monté si haut

que vous l'êtes n'y entrera, tant que le Saint Graal y sera. Allez- vous en dans votre pays, car assurément vous ne faites pas partie des compagnons de la Quête, mais êtes de ceux qui ont abandonné le service de Jésus-Christ et se sont mis au service de L'Ennemi. »

Quand le chevalier entend cela, il ressent une telle

<222a>

angoisse et une si vive douleur qu'il ne sait que faire. Alors, il tourne bride. Le roi le rappelle et lui dit :

« Seigneur chevalier, puisque vous êtes venu jusqu'ici, je vous prie de me dire qui vous êtes.

- Seigneur, je suis du royaume de Logres et je suis le frère de monseigneur Lancelot du Lac.

- Au nom de Dieu, dit le roi, maintenant je vous reconnais et je suis d'autant plus malheureux. En effet, peu m'importait de vous renvoyer, mais maintenant j'en suis contrarié à cause de votre frère qui se trouve ici. »

Quand Hector entend que son frère, l'homme au monde qu'il craint le plus, en raison de la profonde affection qu'il a pour lui, est là, il dit :

« Ha ! Dieu ! Maintenant, ma honte double et ne cesse de croître. Désormais, jamais plus je n'aurai le courage de me présenter devant mon frère, puisque j'ai échoué là où les hommes de valeur et les Vrais Chevaliers n'échoueront pas. Assurément, il disait vrai le saint homme du tertre, celui qui nous a expliqué, à moi et à monseigneur Gauvain, la signification de nos songes. »

A l'instant, Hector sort de la cour et traverse l'enceinte du château à la plus grande allure qu'il peut obtenir de son cheval. Lorsque les habitants du château le voient ainsi s'enfuir, ils le poursuivent de leurs cris, le couvrent de huées, maudissent l'heure de sa naissance et déclarent qu'il est mauvais chevalier et lâche. Il en est si blessé qu'il voudrait être mort. Il continua à s'enfuir jusqu'à ce qu'il soit sorti du château et aussitôt il se jeta au plus épais de la forêt. Le Roi Pellés revint vers Lancelot et lui apprit ces nouvelles sur son frère, nouvelles dont Lancelot fut si malheureux qu'il ne savait que faire. Le chevalier ne peut s'en cacher suffisamment pour que les hommes présents ne s'en aperçoivent pas : ils voient les larmes lui couler le long du visage. Aussi le roi se repent- il beaucoup de ce qu'il lui en a dit : il ne l'aurait fait en aucun cas s'il avait pensé que Lancelot dût en ressentir un si grand poids et une si grande affliction.

Après le repas, Lancelot demanda au roi de lui faire apporter son armure. En effet, il voulait aller au royaume de Logres où il ne s'était pas rendu depuis plus d'un an.

« Seigneur, lui dit le roi, au nom de Dieu, je vous prie de me pardonner de vous avoir appris ces nouvelles à propos de votre frère. »

Lancelot lui répondit qu'il lui pardonnait

<222b>

volontiers. Le roi ordonna alors qu'on lui apporte ses armes. On le fait et le chevalier les prend. Une fois qu'il s'est équipé et qu'il ne lui reste plus qu'à enfourcher sa monture, le roi lui fait amener au milieu de la cour un cheval puissant et rapide et l'invite à le monter. Lancelot s'exécute. Une fois en selle, il prend congé de tous les habitants de l'endroit et s'en va. Il chevauche de longues journées, traversant des royaumes inconnus. Un soir, voilà que Lancelot fut hébergé dans une abbaye de moines blancs où les frères lui témoignèrent beaucoup d'égards parce qu'il était chevalier

errant. Au matin, comme il avait entendu la messe et s'apprêtait à sortir de la chapelle, Lancelot regarda sur sa droite et vit une somptueuse et fort belle tombe qui lui parut avoir été réalisée récemment. Il se dirigea de ce côté pour voir de quoi il s'agissait. Quand il en fut proche, il la vit si magnifique qu'il fut convaincu qu'y reposait un prince puissant. En regardant à sa tête, il vit une inscription qui disait :

« Ici repose le roi Bademagus de Gorre que Gauvain, neveu du Roi Arthur, a tué. »

Cette lecture ne lui causa pas peu de douleur, car il aimait d'une profonde affection le roi Bademagus : tout autre que monseigneur Gauvain n'aurait pu échapper à la mort. Lancelot pleure doucement et manifeste une extraordinaire douleur. Il se dit que cette perte est vraiment regrettable pour ceux de la maison du Roi Arthur et pour nombre d'hommes de valeur.

Ce jour- là, Lancelot resta en ces lieux, très affecté et peiné en raison de son affection pour cet homme vaillant qui lui avait témoigné beaucoup d'égards. Le lendemain, dès qu'il fut équipé, il monta sur son cheval, recommanda les frères à Dieu et reprit son chemin. Pendant ses journées de voyage, il alla là où le hasard le menait et finit par arriver aux tombes où les épées étaient dressées. Aussitôt qu'il vit cela, il passa à cheval entre les tombes, les regarda puis s'en alla. Il continua et finit par arriver à la cour du Roi Arthur. Dès qu'ils le virent, tous lui réservèrent un accueil très chaleureux. En effet, ils désiraient beaucoup sa venue, comme celle des autres compagnons dont bien peu étaient de retour. Ceux qui étaient revenus n'avaient rien

<222c>

réalisé dans la Quête, ce dont ils étaient fort honteux. A présent, le conte cesse de parler d'eux tous et revient à Galaad, le fils de Lancelot du Lac.

Maintenant, le conte dit que, lorsque Galaad se fut séparé de Lancelot, il chevaucha bien des jours, là où le hasard le menait, tantôt avançant, tantôt revenant sur ses pas, jusqu'à ce qu'il arrive à l'abbaye où se trouvait le roi Mordrain. Dès qu'il apprit que le roi attendait le Bon Chevalier, il pensa qu'il irait le voir. Le lendemain, aussitôt qu'il eut entendu la messe, il alla vers l'endroit où se trouvait le roi. Dès qu'il s'y trouva, le roi, qui avait depuis longtemps perdu l'usage de ses yeux et de ses membres, retrouva la vue par la volonté de Notre-Seigneur, aussitôt que Galaad s'approcha de lui. Il se redressa rapidement pour s'asseoir et dit au chevalier :

« Soldat de Dieu, Vrai Chevalier, toi dont j'ai si longtemps attendu la venue, serre- moi contre toi et laisse- moi m'appuyer sur ta poitrine, afin que je puisse mourir entre tes bras. En effet, tu es aussi pur et vierge que la fleur de lys qui symbolise la virginité, et tu l'es plus que tous les autres chevaliers. Tu es comme cette fleur, plus blanche que toutes les autres. Tu es le lys et la virginité. Tu es la vraie rose, cette véritable fleur de vertu, couleur de flamme, puisque le feu du Saint-Esprit est si bien allumé et vivant en toi que ma chair, qui était entièrement décrépée et comme morte, retrouve déjà jeunesse et saine vigueur. »

A ces mots, Galaad s'assied au chevet du roi. Il le serre dans ses bras et, puisque le vieil homme a le désir de s'y reposer, l'appuie contre sa poitrine. L'homme s'incline, lui entoure les côtés de ses bras, commence à l'étreindre et dit :

« Cher Père, Jésus-Christ, maintenant, tout est selon ma volonté ; maintenant, je te prie de venir me chercher dans l'état où je me trouve, car je ne pourrais mourir

<222d>

dans un lieu plus confortable et délicieux que celui- ci. En effet, dans cette grande joie que j'ai si longtemps attendue, il me semble qu'il n'y a que roses et lys des plus purs. »

Aussitôt qu'il eut fait cette demande, la preuve fut donnée que Notre-Seigneur avait

entendu sa prière, car il rendit aussitôt son âme à Celui qu'il avait si longtemps servi et mourut entre les bras du valeureux Galaad. Quand les habitants de l'abbaye le surent, ils vinrent voir le corps et constatèrent que les plaies qu'il avait gardées si longtemps étaient guéries. Ils tinrent cela pour un prodige, rendirent au corps les honneurs dus à un roi et l'ensevelirent là. Galaad resta en ces lieux deux jours. Le troisième, il s'en alla puis chevaucha plusieurs jours jusqu'à ce qu'il arrive à la Forêt Périlleuse où il trouva la Fontaine qui Bouillait à Grands Bouillons, comme le conte en a parlé plus haut. Aussitôt qu'il eut trempé la main dans l'eau, sa chaleur brûlante disparut ; en effet, jamais il n'y avait eu en lui l'échauffement de la luxure. Aussitôt qu'ils surent que l'eau s'était refroidie, ceux du pays considérèrent qu'il s'agissait d'un prodige. Alors, la fontaine perdit le nom qu'elle portait auparavant et fut appelée à partir de ce moment la Fontaine de Galaad.

Après avoir mené cette aventure à bien, Galaad arriva à l'entrée du royaume de Gorre, où le hasard l'amenait, et il parvint à l'abbaye où Lancelot s'était rendu auparavant et où il avait trouvé la tombe de Galaad, roi de Hoselice et fils de Joseph d'Armathie, ainsi que celle de Siméon, avec une aventure qu'il n'avait pu mener à bien.

Arrivé là, Galaad observa le caveau qui était sous l'église. Quand il vit la tombe où brûlait un feu si extraordinaire, il demanda aux frères ce qui se passait sous l'église.

« Seigneur, répondirent- ils, c'est une aventure étrange qui ne peut être menée à bien, sinon par celui qui dépassera en vertu et en valeur chevaleresque tous les compagnons de la Table Ronde.

- Je voudrais, dit Galaad, si vous le voulez bien, que vous me meniez jusqu'à la porte par laquelle on accède à cette tombe. »

Les moines répondent qu'ils le feront volontiers. Ils l'emmènent jusqu'à la porte du caveau et il descend

<223a>

par l'escalier. Aussitôt que Galaad s'approcha de la tombe, le feu s'éteignit et la flamme, qui était restée bien des jours gigantesque et effrayante, s'éteignit à l'approche de celui en qui il n'y avait pas de mauvaise ardeur. Dès qu'il put saisir la pierre tombale, il la souleva et vit dans le tombeau le corps de Siméon, qui était mort. Aussitôt que la chaleur eut disparu, il entendit une voix qui lui dit :

« Galaad, Galaad, vous devez vraiment rendre grâce à Notre-Seigneur de vous avoir donné de si grandes vertus. En effet, grâce à votre sainte vie, vous pouvez soustraire les âmes aux peines d'ici-bas et leur faire connaître la joie du Paradis. Je suis Siméon, votre aïeul, et je suis demeuré dans cette grande chaleur que vous avez vue aujourd'hui pendant trois cent cinquante quatre ans, pour expier un péché que je commis jadis envers Joseph d'Armathie. Et, malgré la peine que j'ai endurée, j'aurais été perdu et damné. Mais, la grâce du Saint-Esprit, qui agit plus en vous qu'en toute la chevalerie de ce monde, m'a obtenu la miséricorde, grâce à la grande humilité qui est en vous. Aussi, grâce lui soit rendue, m'a-t- elle soustrait à la douleur d'ici-bas et m'a-t- elle fait connaître la joie des cieus, par le seul effet de votre venue. »

Les moines, qui étaient descendus aussitôt que la flamme s'était éteinte, entendirent parfaitement ces paroles et tinrent l'intervention de Galaad pour un prodige et un miracle. Le chevalier prit le corps, le retira de la tombe où il était resté si longtemps et le porta au milieu de la chapelle. Dès qu'il eut fait cela, les moines prirent le corps et l'ensevelirent comme il se devait pour le corps d'un chevalier : en effet, Siméon avait été chevalier. Ils dirent l'office qu'il convenait de dire et ensevelirent le corps devant le maître autel. Une fois cela fait, ils vinrent à Galaad et lui manifestèrent les plus grands égards dont ils eussent jamais été capables. Ils lui demandèrent d'où il était, et de

quelle famille. Et il leur répondit avec franchise.

Au matin, lorsque Galaad eut entendu la messe, il quitta ces lieux en recommandant les frères à Dieu et reprit son chemin. Il chevaucha cinq années entières avant d'arriver à la maison du roi Mehaigné. Pendant toutes ces années, Perceval lui tint compagnie, où qu'il aille. Et dans cette période, ils achevèrent les aventure s du royaume de Logres : on n'en voyait

<223b>

plus guère survenir, si ce n'est comme manifestation extraordinaire de Notre-Seigneur. Et, jamais, en quelque lieu où ils se rendent, et aussi grande soit la quantité d'adversaires, ils ne pur ent être défaits, ou même tourmentés ou inquiétés. Un jour, voilà qu'ils sortirent d'une vaste et redoutable forêt ; ils rencontrèrent alors sur leur chemin Bohort, qui chevauchait tout seul. Quand ils le reconnurent, ne demandez pas s'ils en furent heureux et joyeux, car ils étaient restés longtemps loin de lui et désiraient beaucoup le voir. Ils lui manifestent leur joie, lui souhaitent honneur et chance, et il en fait de même pour eux. Puis, ils lui demandent de ses nouvelles. Il leur dit la vérité, ce qui lui était arrivé depuis leur séparation. Il leur dit qu'en plus de cinq ans, il n'avait pas dormi plus de quatre fois dans un lit ou dans une de ces maisons où les gens trouvent à se restaurer et à séjourner, mais dans des forêt s hostiles, dans des montagnes lointaines où il serait mort plus de cent fois sans la grâce du Saint-Esprit, qui le reconfortait et le nourrissait dans toutes ces épreuves.

« Avez- vous trouvé depuis lors ce que nous sommes en train de chercher ?, lui demanda Perceval.

- Assurément, non. Mais je crois que nous ne nous séparerons plus jusqu'à ce que nous ayons terminé cette Quête et obtenu ce pour quoi elle fut commencée.

- Que Dieu vous l'octroie, dit Galaad, car, aussi vrai que je souhaite l'aide de Dieu, je ne connais rien qui puisse me rendre plus heureux que votre venue ; en effet, je la désirais beaucoup et l'apprécie tout autant. »

Ainsi, le sort, qui avait séparé les trois compagnons, les rassembla et ils chevauchèrent longtemps jusqu'à ce qu'un jour, ils arrivent au château de Corbenic. Quand ils y furent entrés et que le roi les reconnut, la joie fut grande et extraordinaire. En effet, tous les habitants étaient certains qu'avec cette venue, cesseraient les aventure s qui s'étaient longtemps poursuivies dans le château. La nouvelle courut partout, si bien que tous les habitants vinrent les voir. Le Roi Pellés pleura devant Galaad, son petit-fils, et ceux qui l'avaient connu petit enfant en firent autant. Quand ils se furent désarmés, Elyezer, le fils du Roi Pellés,

<223c>

leur présenta l'épée brisée dont le conte a déjà parlé plus tôt, celle qui avait atteint Joseph au milieu de la cuisse. Quand il l'eut sorti du fourreau et qu'il leur eut raconté comment elle avait été brisée, Bohort s'en saisit, voulant savoir s'il pourrait la réparer, mais c'était impossible. Dès qu'il vit qu'il avait échoué, il la donna à Perceval :

« Seigneur, voyez si vous menerez à bien cette aventure.

- Volontiers, répondit Perceval.

Il prend l'épée dans l'état où elle se trouve, met bout à bout ses deux morceaux mais ne peut absolument pas les faire tenir ensemble. Voyant cela, il dit à Galaad :

« Seigneur, nous avons échoué dans cette aventure. Il vous faut donc la tenter. Si vous échouez, je ne pense pas qu'elle soit jamais menée à bien par aucun mortel. »

Alors, Galaad prend les deux morceaux de l'épée, les ajuste l'un à l'autre et aussitôt ils se soudent de façon si prodigieuse qu'aucun homme au monde n'aurait pu retrouver la trace de la cassure qui existait auparavant, ni savoir que l'épée avait été un jour brisée.

Quand les compagnons voient cela, ils se disent que Dieu leur a offert là un beau commencement et ils sont convaincus qu'ils mèneront à bien facilement les autres aventures, puisque celle-ci est terminée. Quand les habitants du château voient l'aventure de l'épée réussie, ils manifestent une joie tout à fait extraordinaire. Ils donnèrent l'épée à Bohort et déclarèrent qu'elle ne pouvait être mieux employée, car il était extraordinairement Bon Chevalier et homme de valeur.

Quand arriva l'après-midi, le temps commença à s'obscurcir et à changer ; un vent violent et terrible se leva et envahit la grande salle. Il était chargé d'une si grande chaleur que plusieurs d'entre eux pensèrent être brûlés et certains tombèrent évanouis sous l'effet de la peur immense qu'ils éprouvèrent. Aussitôt, ils entendirent une voix qui disait :

« Que ceux qui ne doivent pas s'asseoir à la table de Jésus-Christ s'en aillent, car les Vrais Chevaliers vont bientôt être rassasiés de la manne du ciel et de la nourriture des anges. »

Dès qu'ils entendirent ces paroles,

<223d>

tous sortirent de la salle, à l'exception du Roi Pellés, qui était un homme fort sage, à la vie sainte, d'Elyezer, son fils et d'une jeune fille, nièce du roi, qui était la plus pieuse que l'on connût alors sur toute la terre. Avec ces trois personnes restèrent les trois compagnons qui voulaient voir quel signe Notre-Seigneur voudrait leur donner. Après être demeurés ainsi un moment, ils voient passer par la porte neuf chevaliers en armes. Ceux-ci ôtent leur heaume et leur armure, s'approchent de Galaad, s'inclinent devant lui et lui disent :

« Seigneur, nous nous sommes vraiment hâtés pour être avec vous à la Table où la Sainte Nourriture sera partagée. »

Galaad leur répond qu'ils sont arrivés au bon moment car il n'y a que peu de temps qu'eux-mêmes sont parvenus en ce lieu. Ils s'assoient tous au milieu de la grande salle et Galaad leur demande d'où ils sont. Trois disent qu'ils sont de Gaule ; trois autres, d'Irlande ; les trois derniers, du Danemark.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, ils virent sortir d'une des pièces du château un lit en bois porté par quatre demoiselles. Dans ce lit reposait un vieillard qui semblait mal en point et avait une couronne d'or sur la tête. Quand les jeunes filles furent au milieu de la grande salle, elles posèrent le lit et s'en allèrent. L'homme redressa la tête et dit à Galaad :

« Seigneur, soyez le bienvenu. J'ai beaucoup désiré vous voir et ai longtemps attendu votre venue, dans de telles souffrances et de telles douleurs qu'un autre n'aurait pu les supporter longtemps. Mais, s'il plaît à Dieu, voici venu le moment où ma douleur sera allégée et où je quitterai ce monde, comme il me l'a été promis il y a longtemps. »

Pendant qu'il prononçait ces mots, tous entendirent une voix qui disait :

« Que celui qui n'a pas été compagnon de la Quête du Saint Graal quitte cet endroit, car il ne serait pas juste qu'il y reste davantage. »

Aussitôt que ces paroles eurent été prononcées, le Roi Pellés, son fils Elyezer et la

jeune fille sortirent.

Quand la salle ne contint plus que ceux qui se considéraient comme compagnons de la Quête, il sembla aussitôt à ceux qui y étaient restés que du ciel venait un homme vêtu comme un évêque. Il avait une crosse à la main et une mitre sur la tête. Quatre anges le transportaient sur un magnifique et très précieux trône. Ils l'assirent devant la Table

<224a>

où se trouvait le Saint Graal.

Celui qui fut amené sous l'aspect d'un évêque avait sur son front une inscription qui disait :

« Voici Josephé, le premier évêque des chrétiens, celui- là même que Notre-Seigneur consacra en la ville de Sarraz, dans le palais spirituel. »

Les chevaliers, qui voyaient cette inscription, savaient la déchiffrer, mais ils s'interrogèrent longuement sur ce qu'elle pouvait signifier, car ce Josephé dont elle parlait avait quitté ce monde depuis plus de trois cents ans. L'évêque s'adressa aussitôt à eux, leur disant :

« Ha ! Chevaliers de Dieu, soldats de Jésus-Christ, ne vous étonnez pas de me voir ainsi devant vous auprès de ce Saint Vase car, comme je le servis sur terre, je le sers aussi dans les cieux. »

Après avoir dit cela, il se dirigea vers la table d'argent et se prosterna sur les coudes et les genoux devant l'autel. Après être resté là un long moment, il tendit l'oreille et entendit la porte de la salle s'ouvrir. Il regarda de ce côté et tous les autres en firent de même : ils virent paraître les anges qui avaient apporté Josephé. Deux d'entre eux portaient deux cierges, le troisième une étoffe de soie vermeille, le quatrième une lance qui saignait si abondamment que des gouttes tombaient dans un récipient que l'ange tenait au-dessous dans son autre main. Les deux premiers mirent les cierges sur la table, le troisième l'étoffe à côté du Saint Vase, le quatrième tint la lance dressée au-dessus du Saint Vase si bien que le sang qui coulait de la lance tombait dedans. Aussitôt qu'ils eurent fait cela, Josephé se leva, écarta un peu la lance du Saint Vase et le recouvrit de l'étoffe.

Alors, Josephé commença, leur sembla-t-il, à célébrer la messe. Après avoir attendu un peu, il prit dans le Saint Vase une hostie qui avait l'apparence du pain et, au moment même où il l'éleva, descendit du ciel un personnage ressemblant à un enfant. Il avait le visage aussi rouge et embrasé que le feu et entra dans le pain si bien que ceux qui se trouvaient dans la salle virent clairement que le pain avait pris la forme d'un homme de chair. Quand Josephé l'eut tenu un long moment, il le remit dans le Saint Vase.

Quand Josephé eut fait ce qu'un prêtre se devait de faire, le service de la messe, il s'approcha de Galaad,

<224b>

l'embrassa et lui dit d'embrasser sur le champ ses compagnons, ce qu'il fit. Après cela, Josephé leur dit :

« Soldats du Christ, vous qui avez souffert bien des peines pour voir une partie des mystères du Saint Vase, asseyez- vous à cette table et vous serez rassasié de la nourriture la plus sainte et la meilleure que chevalier ait jamais goûtée, donnée par la main même de Votre Sauveur. Vous pouvez affirmer que c'est avec raison que vous avez souffert ; en effet, vous allez en recevoir aujourd'hui la plus haute récompense que chevalier ait jamais reçue.

Après avoir dit cela, Josephé disparut d'au milieu d'eux : ils ne surent ce qu'il était devenu. Les chevaliers s'assoient aussitôt à la table, emplis d'une grande crainte ; ils pleurent avec tant d'émotion que leur visage est entièrement trempé des larmes qui ruissellent de leurs yeux. Alors, les compagnons regardent attentivement et voient le Saint Vase dans lequel se trouvait un homme entièrement nu qui avait les mains, les pieds et le corps en sang. Celui-ci leur dit :

« Mes chevaliers, serviteurs fidèles, mes fils loyaux, vous qui durant votre vie terrestre êtes devenus des êtres spirituels, vous qui m'avez tant cherché que je ne peux plus me cacher de vous, il faut que vous voyiez une partie de mes secrets et de mes mystères, car vous en avez fait assez pour être assis à ma table où jamais aucun chevalier ne mangea depuis le temps de Joseph d'Armathie. Ils n'ont eu que les restes, comme des serviteurs : je veux dire par là que les chevaliers de l'endroit comme bien d'autres ont été rassasiés de la grâce de ce Saint Vase, mais ils ne se sont pas trouvés devant le Saint Vase lui-même, comme vous. Prenez et recevez donc la sainte nourriture que vous avez si longtemps désirée et pour laquelle vous avez tant souffert. »

Alors, il prit lui-même le Saint Vase et s'approcha de Galaad. Celui-ci s'agenouilla et l'homme lui donna son Sauveur. Galaad le reçut avec joie, les mains jointes. Chacun des autres fit de même. Il n'y en eut aucun à qui il ne semblât qu'on avait mis dans sa bouche cette hostie pareille à du pain. Quand ils eurent tous reçu cette sainte nourriture qui leur paraissait si douce et si merveilleuse que tous les

<224c>

délices que l'on pourrait imaginer au fond du cœur leur semblaient ne pouvoir s'y comparer, celui qui les avait ainsi rassasiés dit à Galaad :

« Mon fils, toi qui es aussi net et aussi pur que peut l'être un homme sur terre, sais-tu ce que je tiens entre mes mains ?

- Non, dit-il, tant que vous ne me le dites pas.

- C'est l'écu elle dans laquelle Jésus-Christ mangea l'agneau, le jour de Pâques, avec ses disciples. C'est l'écu elle qui donna en suffisance à tous ceux qui se sont trouvés à mon service. *C'est l'écu elle qu'aucun homme manquant de foi ne vit jamais lui donner selon son bon plaisir.* Et parce qu'elle a servi comme il convient tous les hommes, on doit l'appeler le Saint Graal. Voilà que tu as vu ce que tu as tant désiré voir, ce que tu as espéré. Mais tu ne l'as pas encore vu aussi distinctement que tu le verras. Et, sais-tu où cela se produira ? Dans la cité de Sarras, dans le palais spirituel. C'est pourquoi il te faut t'en aller d'ici et accompagner ce Saint Vase qui, cette nuit, quittera le royaume de Logres pour ne plus jamais y être vu. Désormais, il n'en viendra plus d'aventures. Sais-tu pourquoi il le quittera ? Parce qu'il n'y est ni servi ni honoré comme il le mérite par ceux de cette terre. Ils se sont tournés vers la vie du siècle la plus mauvaise, et cela bien qu'ils aient été auparavant rassasiés de la grâce de ce Saint Vase ; et parce qu'ils l'en ont si mal récompensé, je leur retire l'honneur que je leur avais fait. C'est pourquoi je veux que tu t'en ailles au matin jusqu'à la mer. Là, tu trouveras le bateau dans lequel tu avais pris l'Épée aux Étranges Attaches. Et, pour que tu n'y ailles pas seul, je veux que tu emmènes avec toi Perceval et Bohort. Cependant, parce que je ne veux pas que tu quittes cette contrée sans avoir guéri le Roi Méhaignié, je veux que tu prennes du sang sur cette lance, que tu lui en oignes les jambes, car c'est grâce à cela qu'il sera guéri : rien d'autre ne peut le faire. »

« Ha ! Seigneur !, dit Galaad, pourquoi n'acceptez-vous pas qu'ils viennent tous avec moi ?

- Parce que, dit-il, je ne le veux pas. J'ai agi de même que je l'ai fait pour mes

<224d>

apôtres. Car, tout comme ceux-ci mangèrent avec moi le jour de la Cène, de même vous mangez maintenant avec moi à la Table du Saint Graal. Et vous êtes douze comme ils furent douze apôtres. Et je suis le treizième, au-dessus de vous, moi qui dois être votre seigneur et votre pasteur. Tout comme je les fis se séparer et aller dans le monde entier pour prêcher, de même je vous envoie les uns d'un côté, les autres de l'autre. Et vous mourrez tous dans ce service, excepté l'un de vous. »

A l'instant, il leur donne sa bénédiction et disparaît. Ils ne surent jamais ce qu'il était devenu, ils le virent seulement se diriger vers le ciel.

Galaad s'approche de la lance qui est posée sur la table, y prélève du sang, puis va jusqu'au roi, lui en oint les jambes là où il avait été blessé. Aussitôt, le roi s'habilla et sortit du lit en parfaite santé. Il rendit grâce à Notre-Seigneur d'avoir posé sur lui les yeux si soudainement. Il vécut ensuite longtemps, mais ce ne fut pas dans le monde. En effet, il se rendit aussitôt dans une abbaye de moines blancs. Notre-Seigneur y fit ensuite, pour l'amour de lui, bien de beaux miracles dont le conte ne parle pas ici, parce que cela n'est pas vraiment nécessaire.

Aux alentours de minuit, quand ils eurent prié un long moment Notre-Seigneur que, par sa miséricorde, il les conduise et leur assure le salut de l'âme où qu'ils aillent, une voix descendit parmi eux et leur dit :

« Vous qui êtes véritablement mes fils, mes amis et non pas mes ennemis, sortez d'ici et allez là où vous penserez agir pour le mieux, comme le hasard en décidera. »

Dès qu'ils entendent cela, ils répondent tous d'une seule voix :

« Père des Cieux, béni sois-Tu, Toi qui as daigné nous considérer comme tes fils et tes amis. Maintenant, nous voyons bien que nous n'avons pas perdu notre peine. »

Ils sortent sur le champ de la grande salle, descendent dans la cour, y trouvent des armes et des chevaux et, dès qu'ils sont équipés, enfourchent rapidement leur monture. Une fois hors du château, ils se demandent d'où ils sont afin de se connaître les uns les autres. Ils découvrent ainsi que, parmi les trois qui sont de Gaule, l'un est Claudin, le fils du roi Claudas, le second

(Ici s'interrompt le récit du Graal dans le manuscrit K, au bas du folio 224 verso. Le début du folio 225 rapporte un épisode d'un autre roman Arthur (note 29)ien, La mort le roi Artu, où il est question de Gauvain et de la reine. Les folios du manuscrit K qui donnaient la fin de la Queste del Saint Graal ont été perdus : il y a en effet au bas du folio 224 la trace de deux folios découpés. Il manque environ la valeur de quatre folios. Nous donnons ci-dessous en italiques le texte manquant, c'est à dire la fin du récit, d'après le manuscrit Z (Paris, BNF n. acq. fr. 1119), seul manuscrit proche du manuscrit K à être complet):

<z_190b>

Et les autres, de quelque royaume qu'ils fussent, étaient de très nobles hommes de haut lignage. Quand arriva le moment de se séparer, ils s'embrassèrent comme des frères et pleurèrent pleins d'émotion, et tous dirent à Galaad : « Seigneur, sachez vraiment que nous n'avons jamais éprouvé de plus grande joie que lorsque nous avons appris que nous serions en votre compagnie, et il n'y eut jamais

<z_190c>

de plus grande douleur que celle que nous avons en nous séparant de vous si vite. Mais

nous voyons bien que cette séparation convient à Notre Seigneur, et c'est pour cela qu'il faut que nous nous quittions sans manifester de chagrin. – Chers seigneurs, dit Galaad, de même que vous aimeriez rester auprès de moi, j'aimerais aussi pour ma part être avec vous, mais vous voyez bien qu'il ne peut se faire que nous restions ensemble, aussi je vous recommande à Dieu, et je vous prie, si vous vous rendez à la cour du roi Arthur, que vous saluiez de ma part mon seigneur Lancelot mon père et ceux de la Table Ronde. » Et ils répondent que, s'ils vont de ce côté, ils n'oublieront pas de le faire. Alors ils se séparent les uns des autres. Galaad se remet en chemin avec ses compagnons, et ils chevauchent tous les trois tant qu'ils parvinrent à la mer en moins de quatre jours, et ils auraient même pu y arriver plus tôt. Mais ils ne prenaient pas les voies les plus directes, car ils ne connaissaient pas très bien les chemins.

Quand ils arrivèrent à la mer, ils trouvèrent près de la rive le navire dans lequel avait été découverte l'épée aux attaches étranges, et ils virent l'inscription sur le rebord du navire, qui recommandait que nul n'y entrât s'il ne croyait pas fermement en Jésus-Christ, et quand ils sont parvenus au bord et qu'ils regardent à l'intérieur, ils voient que sur le lit qui était préparé dans le navire se trouvait la table d'argent qu'ils avaient laissée chez le Roi Blessé, et le saint Graal se trouvait dessus, recouvert d'un tissu de soie vermeille qui ressemblait à une serviette.

Quand les compagnons voient ce spectacle inattendu, ils se le montrent l'un à l'autre et disent que c'est une chance que ce qu'ils appréciaient et désiraient le plus voir leur tiendra compagnie jusqu'à l'endroit où ils doivent se rendre, alors ils font le signe de la croix et se recommandent à Dieu, et ils pénètrent dans le navire, et dès qu'ils y furent entrés, le vent, qui auparavant était calme et tranquille, s'engouffra dans la voile avec une telle violence qu'il éloigna le navire de la rive et le poussa en pleine mer, et alors le navire prit de plus en plus de vitesse sous la force du vent.

Ils allèrent de cette façon sur la mer sans savoir quelle direction ils suivaient, et chaque fois que Galaad se couchait et se levait il adressait sa prière à Dieu, lui demandant que, quel que soit le moment où il lui demanderait de quitter ce monde, qu'il le lui accorde. Il fit cette prière si constamment matin et soir que la voix

<z_190d>

divine lui dit : « Ne t'inquiète pas, Galaad, car Notre Seigneur accomplira ton souhait et, quel que soit le moment où tu réclamera la mort du corps, tu l'obtiendras et recevras la vie de l'âme et la joie éternelle. »

Cette requête, que Galaad avait tant de fois exprimée, Perceval l'entendit, et il se demanda pourquoi il la faisait. Il pria donc Galaad, au nom de leur compagnonnage et de la fidélité qui devait les lier, qu'il lui dise pour quelle raison il exprimait ce souhait.

« Je vous le dirai volontiers, dit Galaad. Avant-hier, quand nous avons vu une partie des merveilles du saint Graal que Notre Seigneur nous a montrées dans sa sainte miséricorde, alors que je voyais les choses cachées qui ne sont pas révélées à tout un chacun, mais seulement au ministre de Jésus-Christ, à ce moment même où j'aperçus ce secret que le cœur d'un homme terrestre ne pourrait concevoir ni décrire, je fus envahi d'une si grande douceur et d'une joie si profonde que si j'avais quitté à cet instant le monde d'ici-bas, je sais bien qu'aucun homme n'est mort dans un aussi grand bonheur que je l'aurais fait alors. Car il y avait devant moi une si grande foule d'anges et une si grande quantité de choses spirituelles que j'aurais alors été transporté de la vie terrestre dans la vie céleste dans la joie des glorieux martyrs et des amis de Notre Seigneur, et c'est parce que je crois que je me trouverai à nouveau plongé dans la même béatitude ou en une plus grande encore que je ne l'étais alors de voir ce grand bonheur, que je fais cette requête pour que Notre Seigneur m'y mette dès que je lui adresserai cette prière. C'est ainsi que je crois que je quitterai ce monde. »

C'est ainsi que Galaad annonça à Perceval sa mort prochaine, ainsi que la réponse divine le lui avait appris. Et comme je vous l'ai raconté, à cause de leur péché, ceux du royaume de Logres perdirent le saint Graal qui tant de fois les avait nourris et rassasiés ; et de la même façon que Notre Seigneur l'avait envoyé à Galaad et à Joseph et à leurs autres descendants pour leurs mérites, de la même façon il en priva les mauvais héritiers à cause de la méchanceté et la vacuité qu'il trouva en eux ; et ainsi l'on peut voir très clairement que les mauvais héritiers perdirent par leur malignité ce que les hommes de valeur avaient gardé grâce à leurs qualités.

Les compagnons restèrent longtemps en mer, jusqu'au moment où un jour ils dirent à Galaad : « Seigneur, dans ce lit qui a été préparé pour vous ainsi que le dit cette inscription, vous ne vous êtes jamais couché. Cependant vous devez

<z_191a>

le faire car le message dit que vous y reposerez. » Et Galaad répond qu'il s'y reposera, et il s'y couche et dort un long moment, et quand il se fut réveillé, il regarda devant lui et aperçut la cité de Sarraz. Alors une voix s'adressa à eux, qui leur dit : « Sortez de ce navire, chevalier de Jésus-Christ, et prenez à vous trois cette table d'argent, et portez-la dans cette cité telle qu'elle est, et ne la posez pas avant d'être parvenus au palais spirituel, à l'endroit où Notre Seigneur à l'origine consacra Joseph comme évêque. »

Alors qu'ils tentaient d'emporter la table hors de là, ils regardèrent au loin sur la mer, et ils en virent venir le navire où, bien longtemps avant, ils avaient placé la sœur de Perceval ; et quand ils voient cela, ils se disent l'un à l'autre : « Au nom de Dieu, cette demoiselle a tenu parole en nous suivant jusqu'ici. »

Alors ils prennent la table d'argent et l'emportent hors du navire ; Bohort et Perceval la prirent par devant et Galaad par derrière, et ils se mirent en marche vers la cité ; mais quand ils parvinrent à la porte de la ville, Galaad se sentit très fatigué de porter la table, qui était fort lourde ; et il aperçoit un homme avec des béquilles qui se tenait sous la porte et attendait la venue des passants qui souvent lui donnaient une aumône pour l'amour de Jésus-Christ. Quand Galaad arriva près de lui, il l'interpella et lui dit : « Brave homme, viens ici, et aide-moi à porter cette table là-bas dans ce palais. – Ha ! seigneur, pour Dieu, dit l'homme, que dites-vous là ? cela fait bien dix ans que je ne peux me déplacer sans l'aide de quelqu'un. – Ne te soucie pas de cela, dit Galaad, mais lève-toi et n'aie aucune crainte, car tu es guéri. » Dès que Galaad eut prononcé ces paroles, l'homme tente de se lever, et ce faisant il se sent aussi alerte et aussi vigoureux que s'il n'avait jamais rien eu. Il court alors vers la table et la prend du côté de Galaad, et quand il entre dans la cité, il raconte à tous ceux qu'il rencontre le miracle que Dieu avait accompli pour lui.

Quand ils parvinrent dans la grande salle du palais tout en haut de la ville, ils aperçurent le trône que Notre Seigneur avait jadis préparé afin que Joseph s'y assît ; et aussitôt y accourent les habitants de la cité, pleins de curiosité, pour voir le prodige de l'homme estropié qui venait de se redresser.

Lorsque les compagnons eurent accompli ce qui leur avait été demandé, ils les recommandèrent [à Dieu] et retournèrent à la rive, puis montèrent sur le navire où se trouvait la sœur de Perceval ; ils la prennent ainsi que le lit et l'apportent au palais, et ils l'enterrèrent dans les formes convenant à une fille de roi. Quand

<z_191b>

le roi de la cité, que l'on nommait Escorant, vit les trois compagnons, il leur demanda d'où ils venaient, et ce que c'était qu'ils avaient amené sur cette table d'argent ; et les compagnons lui dirent la vérité sur tous les points sur lesquels il les interrogea, ainsi que les prodiges du Graal, et le pouvoir que Dieu y avait placé. Et cet homme était traître et cruel, comme tous ceux qui venaient de la mauvaise cité et de la lignée

maudite des païens. Il ne crut rien de ce qu'ils dirent, il prétendit au contraire que c'étaient des traîtres déloyaux ; il attendit de les voir désarmés, et alors il les fit prendre par ses gens et les fit emprisonner. Il les retint un an en sa prison, sans qu'ils puissent en sortir. Mais il se fit par bonheur que, sitôt qu'ils furent emprisonnés, Notre Seigneur, qui ne les avait pas oubliés, leur envoya le saint Graal pour leur tenir compagnie, et grâce à son pouvoir ils eurent à manger tous les jours aussi longtemps qu'ils demeurèrent captifs. Au bout d'un an, il advint un jour que Galaad se plaignit à Notre Seigneur et lui dit : « Seigneur, il me semble que j'ai assez vécu en ce bas-monde, si vous y consentez ôtez m'en bientôt. »

Ce jour-là il se fit que le roi Escorant était couché, en proie aux affres de la mort ; il les fit venir devant lui et leur demanda pardon de les avoir ainsi maltraités sans raison ; ils lui pardonnent volontiers, et il mourut aussitôt. Et quand il fut enterré, ceux de la cité se trouvèrent très désemparés, car ils ne savaient à qui se confier ; ils discutèrent longtemps, et alors qu'ils étaient réunis ils entendirent une voix qui leur dit : « Prenez le plus jeune des trois compagnons, et celui-ci vous protégera bien et vous guidera aussi longtemps qu'il sera avec vous. » Ils se conformèrent au commandement de la voix, ils prirent Galaad et, bon gré mal gré, en firent leur seigneur, et ils lui mirent la couronne sur la tête, ce qui lui déplut fort. Mais comme il voyait qu'il fallait le faire, il accepta, car autrement ils l'auraient tué. Quand Galaad fut devenu seigneur de ce territoire, il fit construire par-dessus la table d'argent une arche d'or et de pierres précieuses afin de couvrir le saint vase, et tous les matins, dès qu'il était levé, il venait devant le saint vase avec ses compagnons et ils faisaient leurs prières et leurs oraisons. Au terme d'une année, le jour anniversaire de celui où Galaad avait été couronné, celui-ci se leva tôt le matin avec ses compagnons, et quand ils arrivèrent au palais que l'on nommait spirituel, ils regardèrent devant le saint vase,

<z_191c>

et ils aperçoivent un homme de bien vêtu comme un évêque, qui était à genoux et battait sa poitrine, et il y avait autour de lui une aussi grande foule d'anges que si cela avait été Jésus-Christ lui-même. Après être resté un long moment à genoux, il se leva et commença à célébrer la messe de la glorieuse mère de Dieu. Et quand il arriva au secret de la messe et qu'il eut ôté la patène qui recouvrait le saint vase, il appela Galaad et lui dit : « Avance-toi, serviteur de Jésus-Christ, et tu verras ce que tu as tellement désiré voir. » Et Galaad s'avance et regarde devant lui le saint vase, et dès qu'il eut regardé à l'intérieur il se met à trembler très fort, dès que la chair mortelle commença à contempler les choses spirituelles. Alors Galaad tend ses mains vers le ciel et dit : « Seigneur, je t'adore et je te rends grâce d'avoir accompli mon désir, car en ce moment je vois tout clairement ce qu'aucune langue ne peut décrire ni aucun cœur concevoir, ici je vois l'origine des actions d'éclat et l'occasion des prouesses, ici je vois les merveilles qui surpassent toutes les autres merveilles. Et puisqu'il se fait, cher et aimable Seigneur, que vous avez accompli pour moi ma volonté de me laisser voir ce que j'ai toujours désiré, à présent je vous prie qu'en ce point où je suis à présent, en cette joie profonde, vous acceptiez que je quitte cette vie terrestre pour entrer dans la vie céleste. »

Aussitôt que Galaad eut adressé cette requête à Notre Seigneur, le prêtre qui devant l'autel était vêtu comme un évêque prit l'hostie sur la table et l'offrit à Galaad, et celui-ci la reçut en toute humilité et en grande dévotion, et quand il l'eut reçue, le religieux lui dit : « Sais-tu, dit-il, qui je suis ? – Non, seigneur, si vous ne me le dites pas. – Sache donc, répond-il, que je suis Joséphé, le fils de Joseph d'Arimacie, que Notre Seigneur a envoyé auprès de toi pour être en ta compagnie, et sais-tu pourquoi c'est moi qu'il a envoyé plutôt qu'un autre ? Parce que tu me ressembles en deux choses : en ce que tu as vu les merveilles du saint Graal comme je l'ai fait, et en ce que tu as été vierge comme je le suis, et il est juste qu'un homme vierge soit en la compagnie d'un autre. »

Quand il eut prononcé ces paroles, Galaad va vers Perceval et l'embrasse, puis vers Bohort, et il lui dit : « Bohort, saluez de ma part mon seigneur Lancelot mon père dès que vous le verrez. »

Alors Galaad revint devant la table, il se mit à genoux et s'y accouda, et il ne se passa guère de temps qu'il tomba en avant sur le pavement de la grande salle, car son âme avait déjà quitté son corps, et les anges l'emportèrent en manifestant une grande joie et en bénissant

<z_191d>

Notre Seigneur.

Dès que Galaad fut mort, il se produisit un grand prodige, car les deux compagnons aperçurent clairement qu'une main descendait du ciel. Mais ils ne virent pas le corps auquel appartenait la main ; et elle vint droit au saint vase et le prit, ainsi que la lance, et l'emporta vers le ciel ; et par la suite il n'y eut plus aucun homme assez hardi pour oser dire qu'il avait vu le saint Graal.

Quand Perceval et Bohort virent que Galaad était mort, ils en eurent un chagrin immense, et s'ils n'avaient pas été des hommes de si grande valeur et de si grande piété, ils auraient pu tomber dans le désespoir à cause de l'amour qu'ils portaient à leur compagnon. Et la plupart des habitants du pays manifestèrent une grande douleur, et beaucoup en furent très affectés. Sa tombe fut creusée à l'endroit où il était mort, et dès qu'il fut enfoui Perceval se rendit en un ermitage qui se trouvait à l'extérieur de la cité, et il revêtit les habits religieux, et Bohort resta avec lui. Mais lui ne quitta pas les habits du monde, parce qu'il désirait revenir un jour à la cour du roi Arthur.

Perceval vécut un an et deux mois à l'ermitage, puis il mourut, et Bohort le fit enterrer, et en partant il a placé son corps avec Galaad dans le palais spirituel.

Quand Bohort vit qu'il restait tout seul sur ces lointains territoires de Babylone, il quitta Sarraz revêtu de ses armes, il alla vers la mer et entra dans un navire. Tout se passa si bien qu'en un temps assez bref il parvint au royaume de Logres, et quand il fut arrivé dans ce pays, il chevaucha jusqu'à Camaalot où se trouvait le roi Arthur. Il n'y eut jamais de fête aussi grandiose que celle qu'on lui fit, car ils croyaient bien l'avoir perdu à jamais, étant donné qu'il était resté si longtemps loin du pays.

Quand tout le monde eut mangé à la cour, le roi fit venir les clercs qui mettaient par écrit les aventures des chevaliers du lieu. Et quand Bohort eut raconté les aventures du saint Graal telles qu'il les avait vues, elles furent mises par écrit et conservées dans la bibliothèque de Salisbury. C'est là que Maître Gautier Map les prit afin de composer son livre sur le saint Graal pour l'amour du roi Henri son seigneur, qui fit traduire l'histoire de latin en français. Le récit se termine à présent, et ne dit plus rien des aventures du saint Graal.